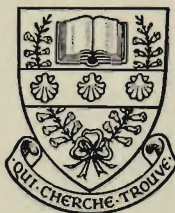




La Trobe University



LIBRARY

Special Collection



Ex Libris D. J. B. 1762

9508 h

五. 五

ex libris
~~Carli~~
ex libris feuillet.

L E S
E N T R E T I E N S
D' A R I S T E
E T
D' E U G E N E.

N O U V E L L E E D I T I O N.

Où
L E S M O T S D E S D E V I S E S,
sont expliquez.



A P A R I S,
Chez la Veuve D E L A U L N E, rue Saint-
Jacques, à l'Empereur.

M D C C X X X I V.
A V E C P R I V I L E G E D E S A M A J E S T E.

447.02

B759c

1734

- Spec Coll. R



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE SEIGNELAY
SECRETAIRE D'ETAT.



ONSEIGNEUR,

*Je crains bien que vous ne pre-
niez pas trop de plaisir à lire l'Ou-
vrage que je vous présente. Un esprit
aussi délicat que le vôtre trouve peu*

ÉPI TRE.

*tenir lieu d'une longue expérience.
Aussi quelque bonté qu'il ait pour
Monseigneur votre Pere , il a con-
sideré votre Personne en vous faisant
Secrétaire d'Etat. Dans les autres
occasions il a récompensé les services
que ce fidele Ministre lui a rendus :
mais en celle-ci il a eu égard parti-
culierement aux services que vous
pouviez vous-même lui rendre.*

*Je ne m'étonne pas après cela ;
MONSEIGNEUR , de l'application
avec laquelle vous travaillez pour
remplir tous les devoirs de votre
Charge , ni du soin que vous prenez
de vous instruire tous les jours, de tout
ce qui peut vous en rendre plus ca-*

ÉPI TRE.

*pable. Que ne doit-on point faire ,
quand on a à soutenir le jugement du
plus grand Monarque du monde ?*

*Au reste , MONSEIGNEUR , en
vous demandant audience pour Ari-
ste & pour Eugene , je n'ai pas des-
sein d'obtenir des graces de la Cour ,
comme la plûpart des gens qui vous
approchent : tout ce que je prétens est
de contribuer quelque chose à votre
divertissement dans les heures où
vous prenez un peu de relâche , & de
vous marquer le profond respect
avec lequel je suis ,*

MONSEIGNEUR ,

Votre tres-humble & tres-
obéissant serviteur. B. J.



TABLE DES ENTRETIENS.

I. ENTRETIEN.

LA MER. page 1.

II. ENTRETIEN.

LA LANGUE FRANCOISE. p. 55

III. ENTRETIEN.

LE SECRET. p. 212

IV. ENTRETIEN.

LE BEL ESPRIT. p. 254

V. ENTRETIEN.

LE JE NE SC, AI QUOI. p. 310

VI. ENTRETIEN.

LES DEVISES. p. 335

LES



LES
ENTRETIENS
D'ARISTE
ET
D'EUGENE.

LA MER.

PREMIER ENTRETIEN.

Ly a quelques mois qu'Ariste & Eugene se rencontrerent en Flandres dans une Ville maritime , durant la plus belle saison de l'année. Comme la fortune les avoit presque toujours

A

separez depuis qu'ils sont liez d'amitié , ils furent fort aises de se retrouver après une si longue absence , & d'avoir occasion de jouir un peu à loisir de l'entretien l'un de l'autre. Ils résolurent pour cela de se voir tous les jours ; & afin de le faire avec plus de liberté , ils choisirent pour le lieu de leur entrevûe un endroit commode & agréable au bord de la mer. Car outre qu'en cet endroit le sable est ferme & uni (ce qui rend la promenade aisée) , on voit d'un côté une citadelle fort bien bâtie , & de l'autre des dunes d'une figure fort bizarre , qui regnent le long de la côte , & qui représentent dans la perspective quelque chose de semblable à de vieux Palais tombez en ruine.

C'est là qu'Ariste & Eugene eurent quelque temps de ces conversations libres & familières qu'ont les honnêtes gens , quand ils sont amis ; & qui ne laissent pas d'être quelquefois spirituelles , & même sçavantes , quoiqu'on ne songe pas à

I. ENTRETIEN. 3

y faire paroître de l'esprit , & que l'étude n'y ait point de part.

La premiere fois qu'ils vinrent sur le rivage pour se promener , Eugene s'attacha d'abord à considerer la mer qui étoit alors pleine , & qui n'étoit point trop émûe. Puis tout d'un coup se tournant vers son ami , n'est - ce pas là , mon cher Ariste , lui dit-il , un admirable spectacle ? & n'en êtes-vous pas touché comme moi ? Il faudroit être aveulge ou stupide , répondit Ariste , pour n'en être pas charmé ; & je trouve cette petite réverie où vous vous êtes laissé aller , la plus raisonnable du monde. Il y a longtemps que j'admire la mer , poursuivit-il : je fis dans ma jeunesse un voyage exprès pour la voir , & je ne fus pas moins surpris en la voyant la premiere fois , que vous l'êtes. La merveille est , que je l'ai admirée toutes les fois que je l'ai vûe depuis , & que je l'admire encore aujourd'hui comme si je ne l'avois jamais vûe.

A ce que je vois , dit Eugene ; vous y trouvez quelque chose de bien merveilleux. Oui , sans doute , reprit Ariste. Cette immense étendue d'eaux ; ce flux & ce reflux , le bruit , la couleur , les figures différentes de ces flots qui se poussent régulièrement les uns les autres , ont je ne sçais quoi de si surprenant & de si étrange , que je ne sçache rien qui en approche. A force de voir les autres objets , on cesse de les admirer ; on s'y accoutume , on s'y apprivoise , pour parler ainsi. On ne regarde presque plus le Soleil que quand il s'eclipse , parce qu'on le voit tous les jours , & qu'après l'avoir une fois vû , on n'y découvre plus rien de nouveau. Il n'en est pas de même de la mer ; elle paroît toujours nouvelle , parce qu'elle n'est jamais en un même état. Tantôt elle est tout-à-fait tranquille , & ses ondes sont si unies , qu'on la prendroit pour une eau dormante : tantôt elle est un peu émûe , comme la voilà maintenant. Il y a des heu-

I. ENTRETIEN.

res qu'elle est étrangement agitée. Elle est haute en un temps , & basse en un autre. Quelquefois elle s'avance , & quelquefois elle se retire. Elle change de couleur presque à tout moment : après une grande agitation elle est toute blanche d'écume ; quand le Soleil se leve ou se couche , il semble qu'elle soit toute en feu. Tantôt elle paroît de couleur de pourpre , tantôt elle paroît verte ou bleue. Ces couleurs différentes se mêlent quelquefois ensemble , & ce mélange fait une peinture naturelle , que l'art ne peut imiter. Le bruit de ses flots n'est quelquefois qu'un doux murmure , qui invite à rêver agréablement : mais c'est aussi quelquefois un mugissement épouvantable qu'on ne peut ouïr sans frayeur. Vous sçavez ce qu'en a dit un de nos Poètes :

*Tantôt l'onde brouillant l'arene ,
Murmure & fremit de courroux ,
En se roulant sur les cailloux
Qu'elle apporte & qu'elle rentraîne.*

En un mot , il y a tant de variétéz dans le même objet , que les yeux ne se lassent jamais de le voir , & que l'esprit y trouve toujours de quoi admirer.

Tout cela est fort bien remarqué , dit Eugene ; & je demeure d'accord avec vous , qu'en quelque état que soit la mer , elle est toujours admirable. Mais dites - moi , je vous prie , en quel état elle vous plaît davantage : l'aimez-vous plus dans le calme que dans l'agitation ? A vous dire le vrai , répondit Ariste , je n'ai encore rien décidé là-dessus : mais pour peu que je me demande à moi-même ce que j'en pense , je prendrai mon parti aisément ; & sans délibérer davantage , je sens bien déjà que la mer me plaît beaucoup plus quand elle est tranquille , que quand elle est agitée.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre goût , reprit Eugene. Il me semble que la mer n'est jamais si belle que dans sa colere ; lorsqu'elle s'enfle , qu'elle s'agite , qu'elle mugit

I. ENTRETEN. 7

d'une maniere effroyable , & qu'il se fait une espece de guerre entre les vents & les flots. Ces vagues qui s'entrechoquent avec tant d'impetuosit ; ces montagnes d'eau & d'écume , qui s'élevent & qui s'abbaissent tout d'un coup ; ce bruit , ce desordre , ce fracas, tout cela inspire je ne  sais quelle horreur accompagnée de plaisir , & fait un spectacle également terrible & agreable :

*Bello in si bella vista anco e l'orrore,
Et di mezo la tema esce il diletto.*

Mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaise , dit Ariste ; tout y est doux , tout y est beau. C'est une douceur bien fade , repliqua Eugene , que ce calme qui vous plaît tant ; & la beauté de la mer en cet état ressemble tout au plus   celle de ces personnes qui n'ont ni vivacité , ni esprit. Je ne comprends pas , dit Ariste en souriant , qu'un  mportement de colere puisse donner de la grace. Je pourrois vous ré-

pondre , repartit Eugene , qu'il y a des personnes à qui un peu de colere ne sied pas mal. Mais quoi qu'il en soit , je soutiens toujours que la mer n'est jamais plus belle que quand elle est irritée : c'est alors qu'elle frappe les yeux , & qu'elle se fait regarder avec admiration.

Eh quoi , interrompit Ariste , n'est-ce pas un beau spectacle que cet élément , quand une profonde paix y regne sous un ciel serein ? & n'y a-t-il pas beaucoup de plaisir à promener ses regards sur une étendue si vaste & si unie ? N'est-ce pas encore une chose très-agréable , que de voir un navire bien équipé aller pompeusement sur les eaux , comme un grand corps qui semble se mouvoir de soi-même ? Mais aussi , dit Eugene , y a-t-il rien qui touche , & qui divertisse même davantage , que de voir un navire servir de jouet aux vents & aux vagues ? Vous en parlez bien à votre aise ,

I. ENTRETEN. 2

Interrompt Aristé : si vous vous étiez rencontré comme moi dans un naufrage , je suis sur que de l'humeur dont vous êtes , vous ne trouveriez pas la mer fort belle dans sa colere ; ou du moins vous en trouveriez le portrait plus beau que l'original. Il faut après tout que vous confessiez , poursuivit-il , qu'il a fallu être bien hardi , pour s'exposer la première fois à un si furieux élément. Je l'avoue , dit Eugene , & je suis même d'avis , que sans nous piquer mal à propos de hardiesse , nous nous contentions de voir de loin les tempêtes. Peut-être que la mer couroucée sera encore plus belle dans l'éloignement & en perspective : joint qu'on n'a pas , ce me semble , l'esprit assez libre au fort de l'orage , pour bien remarquer ce qu'elle a de beau dans sa fureur ; & si je ne me trompe , on a un peu trop d'affaires , quand on craint à tous momens de périr , pour prendre ce divertissement à son aise.

Comme ils s'entretenoient de la forte , ils apperçurent un grand vaisseau qui ne faisoit que de sortir du port , & qui cingloit à pleines voiles en haute mer. Ils s'arrêterent quelque temps à le regarder ; & lorsqu'il commença à s'éloigner , Ariste reprit aussitôt la parole. Sans cet homme audacieux , qui s'abandonna le premier à la merci des flots , & qui ne craignit ni les tempêtes ni les écueils , ni les monstres de la mer ; sans cet homme , dis-je , à qui Horace donne un cœur de bronze , on n'auroit pas la commodité de faire de longs voyages en peu de temps , & d'aller aux extrémités de la terre par des chemins si courts , qu'à la mesurer par là , elle ne paroît pas bien grande. C'est à l'heureuse temerité de cet homme intrepide , que nous sommes redevables des avantages qui nous reviennent du commerce des mers : c'est lui qui par son exemple a encouragé ceux qui l'ont suivi , à aller découvrir

illi robur &
æstriplex
Circa pectus
erat qui fragilem truci
Commisit
pelago ratem.

Horat. lib 1.
Od. 2.

I. ENTRETEN. II

au travers de mille dangers des terres autrefois inconnues : c'est par cet art qu'il a inventé , & que les autres ont perfectionné , qu'on a trouvé le secret de réunir ce que la nature a séparé par des espaces infinis. Car la navigation fait aujourd'hui la liaison de tous les peuples : les mêmes eaux qui divisent le monde nouveau de l'ancien , servent à la communication de l'un & de l'autre , depuis que l'avarice a rendu les hommes assez habiles , pour gouverner un navire parmi les plus horribles tempêtes ; & assez hardis , pour mépriser tout ce que la mort a d'affreux dans un naufrage.

Pour moi , dit Eugene en riant , quelques biens que la navigation nous apporte , je ne trouve pas fort bon , qu'un homme ait appris aux autres à se briser contre les rochers , à mourir sans sépulture , & à chercher une nouvelle espèce de mort sur la mer , comme s'il n'y en avoit pas assez sur la terre. Si vous

Satis non
fuit hominē
mori , nisi
periret , &
insepultus.
*Plin. hist.
nat. lib. 19.
proem.*

Non est
meum , si
mugiat
Africis
Malus pro-
cellis , ad
miseras
preces
Decurrere ,
& votis
pacisci ,
Ne Cypriæ
Tyriæque
merces
Addant ava-
ro divitias
mari.

Hor. epod. 2.

me croyez , continua-t-il , nous ne nous exposerons point à ces dangers - là ; & quoique les coquilles que la mer jette sur le rivage , ne soient pas si précieuses que les perles qu'elle renferme dans son sein , nous nous contenterons de nous promener le long de ses côtes : aussi bien l'état de notre fortune n'a pas besoin des trésors du nouveau monde ; & apparemment notre intérêt particulier ne nous fera jamais faire de vœux pour les navires qui viennent des Indes.

Eugene ayant achevé ces paroles , Ariste & lui s'amuserent quelque temps à ramasser des coquilles , ne jugeant pas que le divertissement de Scipion & de Lelius fût indigne d'eux. Ces coquilles qui parent si bien le bord de la mer , & où l'on voit une variété infinie de figures & de couleurs , dit Ariste , ne sont-ce pas des productions de la nature fort jolies & fort bizarres ? S'il en faut croire

Concharum
genus , & in

I. ENTRETEN. 13

l'homme du monde qui a le plus étudié la nature, repliqua Eugene, il n'y a rien où elle se joue, ni où elle s'égaye davantage.

his mira natura ludentis varietas.
Plin. hist. nat. lib. 9. c. 33.

Ne diriez-vous pas, reprit Ariste, que ce sont des ouvrages de l'art, tant elles sont régulièrement travaillées? Je dirois presque avec un Poète Italien, répondit Eugene, que la nature, pour se divertir, imite quelquefois celui qui fait toujours gloire de l'imiter.

Di natura arte par, che per diletto

L'imitatrice sua scherzando imiti.

Mais que dites-vous, poursuit Ariste, quand vous voyez que la mer apporte ces bagatelles sur le rivage avec tant de pompe & tant de bruit, elle qui cache une infinité de richesses dans ses abîmes? Je me souviens, dit Eugene, de ces avarés qui veulent faire les magnifiques, & qui donnent avec profusion de petites choses; tandis qu'ils gardent avec beaucoup de soin ce qu'ils ont de plus précieux.

Alors Eugene & Ariste s'étant

assis auprès des dunes pour considérer la mer qui se retiroit doucement, & qui laissoit sur le sable en se retirant la trace & la figure de ses ondes, avec de l'écume, du gravier, & des coquilles; ils furent quelque temps à rêver l'un & l'autre, sans se dire presque rien: & leur conversation auroit peut-être languie plus longtemps, si Eugene ne l'eût réveillée en demandant brusquement à son ami quel étoit le sujet de sa rêverie.

Peut-on voir ces flots retourner au terme d'où ils sont venus, répondit Ariste, sans songer à la cause d'un si admirable mouvement? Mais c'est en vain que j'y songe, ajouta-t-il; comme je ne suis point philosophe, je n'y comprends rien. Quand vous seriez aussi philosophe qu'Aristote, dit Eugene, vous ne seriez pas plus éclairé que vous êtes. Ne sçavez vous pas ce que disent quelques-uns de ce Génie de la nature, que n'ayant pû comprendre le flux & le reflux après

I. ENTRETEN. 15

une méditation profonde , il se précipita dans l'Euripe ; comme pour nous apprendre par sa mort que cette question étoit l'écueil de la Philosophie , & l'abîme où se perd l'esprit humain. On n'a pas laissé de raisonner beaucoup sur le flux & le reflux depuis la mort d'Aristote , repartit Ariste ; & je meurs d'envie de sçavoir ce que les Sçavans en ont dit , quand ce ne seroit que pour m'en divertir ; car ils ont coutume de dire de plaisantes choses sur les matieres qu'ils n'entendent pas. Mais avec toute ma curiosité j'ai bien la mine de ne sçavoir jamais rien de ce qu'ils pensent là dessus , si vous ne m'épargnez la peine de lire leurs livres , en me disant leurs pensées : dites les moi , je vous prie , & ayez la bonté de m'apprendre tout ce que vous sçavez sur le chapitre du flux & du reflux. En verité , repliqua Eugene , je n'y suis pas si sçavant que vous pensez ; & je ne sçais que vous en dire. Mais puisque

vous le voulez absolument , je vous dirai ce que j'en ai lû autrefois. Il me semble que Platon s'est imaginé , qu'il y a de grands gouffres au fond de la mer , & que les eaux qui sortent impetueusement de ces gouffres , & qui y rentrent avec la même impétuosité qu'elles en sortent , produisent le mouvement que nous appellons flux & reflux.

Le fameux Apollonius de Tyane a cru que cela venoit de je ne sçais quels esprits qui soufflent sous l'Océan , & qui ébranlent les flots par leur souffle.

D'autres Philosophes se sont persuadés , que des feux souterrains faisoient bouillonner la mer , en s'allumant : que ce bouillon se répandoit peu à peu , & cessoit enfin quand ces feux venoient à s'éteindre.

Quelques-uns disent que l'air enfermé au dessous des eaux , pousse la mer , la souleve , l'étend vers ses bords : que la mer , après avoir cédé quelque temps , repousse l'air

avec d'autant plus de violence ,
qu'elle a souffert plus de contrainte.

Il y en a qui croient que le fond
de la mer étant inégal & plus creux
au milieu qu'aux bords , les eaux
de tous les rivages se précipitent
dans les endroits les plus bas ; mais
que venant à se rencontrer toutes
ensemble , elles se choquent & se
chassent les unes les autres , de for-
te qu'elles remontent aux lieux d'où
elles sont tombées.

Plusieurs pensent que les rivie-
res qui arrosent la terre , sont la
cause du flux & du reflux : comme
si en sortant de la mer , elles la fai-
soient couler avec elles ; & qu'en
y revenant elles la fissent rebrouss-
ser , & se replier sur elle-même.

Si les rivières font cet effet-là ,
interrompt Ariste , ne pourroit on
pas dire de chaque fleuve ce que
le Tasse a dit du Pô , qu'il semble
porter la guerre à la mer , au lieu
d'y porter un tribut :

————— e pare

Che guerra porti, e non tributo al mare;

Oui , repartit Eugene en riant , dans la pensée de ces Philosophes tous les fleuves , même les moins rapides , sont des seditieux qui troublent le repos de l'Océan , par le mouvement qu'ils y excitent. Mais pour parler plus sérieusement , continua-t-il , & pour vous dire tout ce que je sçais sur le flux & sur le reflux ; quelques Docteurs Arabes l'attribuent à la révolution journalière du premier mobile , comme si le Ciel en tournant donnoit le branle aux eaux , aussi-bien qu'aux astres.

Galilée explique ce mouvement de la mer , par celui qu'il imagine dans la terre. Ce grand Astronome prétend , si je ne me trompe , qu'à mesure que la terre est emportée vers l'orient par un mouvement inégal ; les eaux de la mer , qui sont contenues dans les concavitez de la terre , se retirent vers l'occident , jusqu'à ce que le même mouvement de la terre venant à se ralentir , elles retournent par

leur propre poids au lieu d'où elles sont sorties.

Un Mathématicien de notre temps, pense que le flux & reflux vient du balancement que le globe de la terre a sur son axe : comme si la terre s'inclinant deux fois le jour du midi au septentrion, & puis se relevant du septentrion au midi, faisoit aller & revenir les eaux, selon la diversité de ces mouvemens.

Ceux qui n'y entendent point de finesse, décident la chose par une voie plus courte & plus aisée : ils disent sans tant de façon, que la mer a d'elle-même cette agitation périodique ; ou qu'un Ange n'a point d'autre affaire que de balancer ainsi ses flots.

Les plus fins ont recours aux astres. Les uns veulent que le soleil dilate les eaux par sa chaleur : que les eaux étant dilatées, & demandant un plus grand espace, elles se répandent sur le rivage, & qu'après elles reviennent dans leur lit

par l'inclination naturelle qu'elles ont à se resserrer.

Les autres rapportent tout à la lune , comme à l'astre qui domine sur les corps humides , & qui a une telle sympathie avec la mer , que l'une change régulièrement comme l'autre : ce qui a donné lieu à une devise , laquelle a pour corps une mer sous une lune , & pour ame ces paroles ,

Ses change-
mens me
font changer

con sus mudanças me mudo

Ces Philosophes qui s'attachent à la lune , expliquent leur opinion en diverses manieres. Il y en a qui donnent aux influences de cet astre une vertu à peu près semblable à celle de l'aimant : ils disent que la lune attire les eaux à soi par une vertu secrette ; & qu'elle en forme une bosse , qui venant à s'ouvrir , se répand de part & d'autre sur les bords , d'où ces eaux se retirent ensuite , pour se rétablir en leur état naturel.

Quelques-uns soutiennent que la lune passant sur la mer , presse

l'air entre son globe & cet élément : que l'air pressé enfonce l'eau , & la fait renfler des deux côtez ; ce qui fait le flux : que l'eau se desenfle , & se remet peu à peu en sa premiere situation , à mesure que la lune passe ; ce qui fait le reflux.

Mais de tous les Philosophes les plus plaisans à mon gré sur ce sujet , sont ceux qui tiennent que ce mouvement est une fièvre , laquelle a ses accès , ses redoublemens & ses symptomes. Ils font de grands raisonnemens pour établir leur doctrine ; & ils disent entre autres choses , que comme la fièvre se forme par l'amas de quelques humeurs , dont il se fait une espèce de leuain , qui aidé d'un agent extérieur , se font leurs termes , s'échauffe peu à peu , se pourrit , s'enfle , & corrompt toute la masse du sang ; ainsi le mouvement dont nous parlons s'excite par le moyen des vapeurs que la lune tire du fond de la mer , lesquelles étant élevées se cuisent , se pourrissent , & se

fermentent par l'impression de cet astre , jusqu'à ce qu'il s'en fasse un levain , qui altere & qui gonfle toute la mer.

Au reste , ils trouvent des convenances admirables entre cette fièvre & les nôtres. Ils pensent expliquer fort bien suivant leurs principes , d'où vient le frissonnement & le tremblement des flots : pourquoi l'eau croît & décroît peu à peu , & à des heures réglées. Ils disent que la mer se purge de temps en temps , comme les malades ont coutume de faire ; & que tous ses excréments ne sont pas de la nature de l'ambre gris : car ils ajoutent que près de Messine elle se décharge réglément de certaines matières fort puantes , & qu'à Venise elle laisse après son reflux une très-mauvaise odeur. Ils disent même qu'elle n'est pas exempte des sueurs de la fièvre , & que les écumes salées qu'elle jette durant les grandes tempêtes & les grands flux sont les sueurs de ses grands accès.

A ce que je vois , dit Ariste en riant , ces purgations & ces sueurs lui sont assez inutiles : car enfin elle est toujours agitée de la fièvre , & il ne s'en faut rien que je ne la compare à ces fiers animaux que la fièvre ne quitte jamais , & dont elle imite si bien les rugissemens quand elle est irritée. Pourquoi ne le feriez-vous pas , répondit Eugene ? Les Pythagoriciens , les Platoniciens , & les Stoïciens qui étoient pour le moins aussi raisonnables & aussi sages que vous , ont bien cru que la mer étoit un grand animal , qui faisoit le flux en poussant son haleine , & le reflux en la retirant. Il n'y a rien de mieux imaginé , dit Ariste ; & c'est dommage , ajouta-t-il , que quelqu'un de ces Philosophes n'ait vécu jusqu'au siècle passé : il n'auroit pas eu de peine à rendre raison , pourquoi l'an 1550. le flux & le reflux cessa un jour entier aux côtes de Flandres , & parut trois fois en neuf heures à l'em-

*Sander lib. 2.
de Schism.*

bouchure de la Tamise ; car il n'auroit eu qu'à dire que le premier accident étoit une pâmoison , & le second une toux de cet animal.

Mais si la mer est un animal ; continua-t-il , c'est sans difficulté de toutes les bêtes de charge la plus forte ; les chameaux & les éléphants ne sont rien en comparaison d'elle : on lui a vû porter autrefois des villes entières dans des vaisseaux d'une grandeur prodigieuse , & elle porte tous les jours des navires qui valent presque des villes.

C'est aussi , reprit Eugene , de toutes les bêtes farouches la plus affamée & la plus furieuse ; elle devore non-seulement les hommes & les navires , mais aussi les villes & les Royaumes :

— *ocean vorace ;*

Ocean, che non pur le merci, e i legni;

Ma intere inghiotte le cittadi , e i regni.

Ce Prince qui fouetta la mer , & qui y fit jeter des chaînes pour
la

la réduire sous son obéissance , étoit sans doute de l'opinion de ceux qui en ont fait un animal ; & il la regardoit apparemment comme une de ces bêtes féroces , que l'on châtie & que l'on enchaîne , quand on veut les apprivoiser & les adoucir.

Mais dites-moi, mon cher Ariste, de tant d'opinions différentes laquelle est-ce qui vous plait le plus ? A vous parler sincèrement , repartit Ariste , elles ne me plaisent gueres toutes. Cela vient peut-être de ce que n'étant ni Philosophe , ni Astronome , ni Medecin , je n'ai pas l'esprit de les bien comprendre. Vous avez raison , reprit Eugene , de n'en être pas fort content. Les unes sont évidemment fausses ; les autres ne sont pas trop raisonnables ; pas une n'explique tout ce qu'il y a de singulier dans le flux & le reflux. Car ceux qui ne font point agir les astres , ne peuvent dire pourquoi la mer commence à monter quand la lune se

leve sur notre horizon , ou sur celui de nos antipodes : pourquoi le fort du flux , que les Italiens appellent *il vivo dell'acqua* , est précisément quand la lune est à son midi : pourquoi les marées sont plus violentes aux nouvelles & aux pleines lunes : pourquoi elles s'augmentent aux solstices , & aux équinoxes , & beaucoup plus à l'équinoxe de l'automne qu'à celui du printemps : pourquoi le flux & le reflux se fait deux fois en vingt-quatre heures : pourquoi la mer est régulièrement six heures à monter , & six heures à descendre : & pourquoi enfin elle retarde presque d'une heure tous les jours.

Mais aussi les opinions qui attribuent tout aux astres , n'expliquent pas toutes les inégalités de ce mouvement : d'où vient par exemple qu'il n'y a point de flux & de reflux dans toute la côte d'Italie , ni presque dans toute la mer Méditerranée , excepté à Venise ; qu'il n'y en a point dans la mer

I. ENTRETIEN. 27

Baltique, ni dans la côte septentrionale de la mer Pacifique, quoiqu'il soit assez grand dans les côtes meridionales de cette mer : d'où vient que sous la zone torride il est fort remarquable en quelques lieux, comme dans toute la mer Rouge ; & presque insensible en d'autres, comme dans le Golphe du Mexique, à l'Isle de Saint Thomas, & aux Moluques : pourquoi dans la Nouvelle France, & à la côte de Bourdeaux, la mer monte en cinq heures, & descend en sept : pourquoi dans la Guinée d'Afrique le flux dure quatre heures, & le reflux huit : pourquoi l'un & l'autre ne dure chacun que deux heures aux rivages de Cambaya : pourquoi dans une certaine mer des Indes l'eau est quinze jours à monter, & quinze jours à descendre : pourquoi vers le pole arctique le flux & le reflux se fait régulièrement deux fois le jour, sans qu'il se fasse jamais la nuit : pourquoi il ne se fait que la nuit dans

la mer Perfique, & qu'il ne se fait que le jour dans la mer Indienne.

Ils ne peuvent encore rendre raison, d'où vient que dans les ports de Cambaya, les grands flux ne sont qu'à la pleine lune; & qu'aux ports du Royaume de Calecut, qui n'en est pas fort éloigné, ils n'arrivent qu'à la nouvelle lune; d'où vient que dans la mer Adriatique les marées sont plus fortes en hiver qu'en été, & plus foibles la nuit que le jour: pourquoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées sont deux ou trois jours après les nouvelles & les pleines lunes: pourquoi les marées croissent à la nouvelle lune, lorsque cet astre a le moins de force, & qu'elles diminuent quand il commence à se fortifier: enfin, pourquoi le flux se fait aussi réglément à nos rivages, quand la lune est sous notre horizon, que quand elle est sur nos têtes, & qu'elle bat à plomb sur la mer.

Ces bizarreries du flux & du re

I. ENTRETEN. 29

flux, si j'ose parler de la sorte, sont encore plus étranges que celles de la lune; & je ne vois pas que cet astre tout changeant qu'il est, puisse être la cause de tant de diverses agitations. En voici d'autres qui ne sont pas moins irregulieres, ni moins surprenantes.

En de certains ports très-éloignez les uns des autres, & situez sous des climats différens, le flux de chaque jour est le même; & dans quelques ports voisins il est inégal. Ainsi par exemple, l'eau est encore haute à Amsterdam, quand elle baisse aux côtes de Frise.

En quelques lieux la mer s'enfle jusques à la hauteur de quatre-vingts coudées, comme on voit aux ports de Bretagne; en d'autres endroits elle s'élève à peine d'un pied, ou d'un demi pied, comme à Marseille, à Ancone, & aux Isles de l'Amerique.

Le flux & le reflux ne se fait pas peu à peu par tout: il y a des côtes où la mer vient avec tant de

précipitation & tant de violence, qu'elle couvre, en un instant tout le rivage; & d'où elle se retire si vîte, qu'elle semble disparoître tout d'un coup. Il y en a aussi où le reflux se fait avec beaucoup de vîtesse, quoique le flux s'y fasse très-lentement.

En quelques rivages les eaux s'étendent sur la terre plus qu'en d'autres. Dans la plûpart des côtes de Flandres, la mer se répand jusques à neuf mille pas: en Angleterre elle fait remonter la Tamise jusques à cinquante mille pas. A Cambaya elle occupe environ trente lieues: elle n'en occupe que deux proche la ville de Panama. Dans l'Amerique, elle repousse la riviere des Amazones jusqu'à cent lieues; elle repousse encore plus loin le fleuve de Saint Laurens dans le Canada: quoique ces deux rivieres soient plus larges dans leur embouchure, que n'est la mer Mediterranée en quelques endroits.

Tout cela est fort bizarre, comme

I. ENTRETEN 31

vous voyez ; & pour bien démêler un mouvement si régulier & si irrégulier tout ensemble, il faudroit trouver une cause qui en expliquât tous les accidens & toute l'histoire. C'est ce que les Philosophes n'ont point encore fait, & ce qu'ils ne feront jamais.

Après tout, je leur pardonne, dit Ariste, de n'être pas plus éclairés dans une matiere aussi obscure que celle-là. Et moi, reprit Eugene, je ne leur pardonne pas, de vouloir connoître ce que Dieu veut qu'ils ignorent. Il y a des mysteres dans la nature comme dans la grace incomprehensibles à l'esprit humain : la sagesse ne consiste pas à en avoir l'intelligence, mais à sçavoir que les plus intelligens ne sont pas capables de les comprendre. Ainsi le meilleur parti pour nous est de confesser notre ignorance, & d'adorer humblement la sagesse de Dieu, qui a voulu que ce secret fût caché aux hommes.

At mihi
semper,
Tu quæcun-
que moves
tam cre-
bros causa
meatus,
Ut superi
voluere,
late.

Lucan. l. 1.

Mirabiles
elationes
maris, mira-
bilis in altis
Dominus.
Psalm. 92.

Vous le prenez bien, répondit
Ariste, & assurément nous ne sçau-
rions mieux faire vous & moi, que
d'entrer dans les pensées d'un grand
Prophète, en nous écriant avec lui
à la vûe de cet élément : *Les éle-
vations de la mer sont admirables. Le
Seigneur est admirable dans les eaux.*
On peut sans doute y admirer Dieu
comme dans sa parfaite image, dit
Eugene : car enfin la mer représente
non seulement sa grandeur, son
immensité, les abymes de sa pro-
vidence & de sa sagesse ; mais en-
core sa miséricorde & sa justice, la
pureté & la plénitude de son être.
C'est ce qu'un de mes amis a ex-
primé assez heureusement en ces
vers :

*Son calme nous fait voir un Dieu
plein de douceur ;
Sa colere, d'un Dieu le courroux
formidable ;
Et son affreuse profondeur ;
Des desseins éternels l'abîme impe-
nétrable.*

I. ENTRETEN. 33

*Comme Dieu , dans son sein , parmi
ses flots d'azur*

Elle ne souffre rien d'impur :

*Immensé comme lui , toujours plei-
ne & féconde*

*Elle donne toujours sans jamais
s'épuiser ;*

Et sans jamais se diviser ,

*Elle répand par tout les trésors de
son onde.*

Mais ne remarquez-vous pas , pour-
suivit Ariste , que la mer a plusieurs
faces ; & que si d'un côté elle est
l'image de Dieu , de l'autre elle est
l'image du monde , & de la vanité
des choses humaines. Ces calmes
& ces tempêtes qui se succèdent
à toute heure ; ces flots qui se
poussent & qui se choquent sans
cesse ; ces vents favorables , & ces
vents contraires ; ces navigations
heureuses , & ces naufrages qui se
font souvent jusques dans le port ;
tout cela n'est-il pas une fidelle
peinture de ce qui se passe dans la
vie ? Y a-t-il une mer plus in-
constante que la cour des Princes ?

Y en a-t-il même une plus périlleuse ? De quelque côté qu'on se tourne , ce ne sont qu'écueils d'autant plus dangereux qu'ils sont couverts. Le vent le plus favorable est quelquefois le plus contraire ; & si nous en croyons un saint Pere qui regardoit le monde comme nous , dans le rapport qu'il a avec la mer , il en faut tout craindre jusqu'à la bonace. *Ne vous y fiez point*, dit-il, *ne soyez point en assurance. Quoique cette mer soit plus tranquille & plus unie que l'eau d'un étang ; quoiqu'il n'y souffle qu'un doux zephir , il y a des montagnes cachées sous une surface si égale. L'ennemi , le peril est au dedans ; ce grand calme est une tempête. Et de là vient aussi , poursuit Aristote , que ceux qui se fient à ces belles apparences sont toujours trompez.*

Nolite credere, nolite esse securi. Licet in modum stagni fuscum æquor arideat ; licet vix summa jaentis elementi terga sp. ritu crispentur : magnos hic cæpus montes habet. Inrusincludum est periculum ; intus est hostis.

Tranquillitas illa, tempestas est. S. Hier. Ep. ad Heliodor,

Misero nochierno

Ch'al lusinghiero

Venticel presta fede.

L'abandonato pino

Al fin affonda

I. ENTRETEN. 35

Dentro aquell' onda ,

Onde scherzò il matino.

Puisque le monde est une mer ;
dit Eugene , je ne m'étonne pas
que tous les plaisirs qu'on y goûte
soient détrempez d'amertume , &
que les biens qu'on y possède soient
de la nature de ces eaux salées , qui
allument la soif au lieu de l'étein-
dre.

Ce qui m'étonne , dit Ariste ,
c'est que la plûpart des hommes
trouvent de la douceur dans cet-
te amertume , & qu'ils boivent
l'eau de la mer comme du lait ,
pour user d'un mot de l'Ecriture
sainte. Mais puisque nous voila
sur la morale , continua-t-il , quel
moyen de voir qu'un peu de sable
dompte toute la fureur de la mer ,
sans nous faire des reproches à
nous-mêmes du dérèglement de
nos passions , que rien ne peut
vaincre ?

Il est vrai , reprit Eugene , que
cette obéissance de la mer a quel-
que chose d'étonnant : car on di-

*Inundatio-
nem maris
quasi lac su-
gent.
Deuter. 33.*

S. Basl. Se.
lenc. oral. I.

roit que quand elle est courroucée ; elle va inonder toute la terre ; cependant elle s'arrête tout court à son rivage , & ces montagnes d'eau qui menacent le monde d'un second deluge , se brisent à un grain de sable. Un Pere Grec a dit , ce me semble , que quelque furieuse que soit la mer , en approchant de ses bords , elle y voit écrit un ordre de Dieu qui lui défend de passer outre ; & qu'alors elle se retire par respect en courbant ses flots , comme pour adorer le Seigneur , qui lui a marqué des bornes.

Usque huc
venies , &
non proce-
des amplius.
Job. c. 38. 11

Cet ordre de Dieu , dit Ariste , est conçu en des termes bien précis dans les saintes Ecritures : *Vous viendrez jusqu'ici , & vous n'irez pas plus avant.* Oui , reprit Eugene ; & ces paroles sont si bien marquées sur le rivage , que rien ne les sçauroit effacer : ce que Dieu écrit sur la poussiere est immuable ; ce que les hommes écrivent sur le marbre & sur le bronze , ne l'est pas. Le temps qui consume tout ,

I. ENTRETEN. 37

qui ruine peu à peu les arcs de triomphe , les obelisques & les mausolées , abolit tous les jours les noms & les titres qui sont gravez sur ces magnifiques monumens.

La mer & son sable , interrompit Ariste , me font souvenir d'une assez jolie aventure. Une femme se promenant un jour au bord de la mer , écrivit avec son doigt ces mots sur le sable :

Antes muerta que mudada.

Celui pour qui ces paroles étoient écrites , vint un peu après. Ayant reconnu la main de la personne qu'il aimoit , il fut d'abord fort touché de voir des marques de sa fidélité & de sa constance. Mais comme il prenoit plaisir à relire ces paroles , un flot de la mer les couvrit , & les effaça en même temps. Cela le fit rentrer en lui-même ; & quelque violence que fût sa passion , il reconnut sur le champ qu'il n'étoit pas trop sage d'ajouter foi à des cho-

les dites par une femme , & écrites
sur du sable.

Georges de
Monte-Ma-
jor.

*Mirà el amor lo que ordena ,
Que os viene a hazer crear ,
Cosas dichas por muger ,
Y escritas en el arena.*

Aristot. sect.
23. Problem.
9^e st. 30. et
31.

Mais pour revenir à ce que je
vous disois du monde & de ses
plaisirs , reprit Eugene : si nous en
croyons les naturalistes , l'eau de
la mer est douce au fond , & salée
seulement au dessus. Au contraire ,
les douceurs du monde ne sont
que superficielles ; pour peu qu'on
entre dans le fond des choses hu-
maines , on n'y trouve que des a-
mertumes , & on s'en dégoûte
bientôt.

Je comprends assez , dit Ariste ,
pourquoi les plaisirs du monde
sont pleins d'amertume ; mais je ne
comprends pas pourquoi les eaux
de l'Océan sont ameres. C'est aussi
une chose assez difficile à com-
prendre , repliqua Eugene , & les
sçavans y sont à peu près aussi em-
pêchez qu'au flux & au reflux :

ils se sauvent par où ils peuvent. Les uns disent que certaines montagnes de sel qui sont sous la mer rendent l'eau salée. Les autres soutiennent que cette salure est un effet des exhalaisons seches & brûlées que le soleil élève de la terre, & que les vents portent dans la mer : & de là vient, disent-ils, que la mer est plus salée en sa surface, que dans son fond. Quelques-uns ajoutent, que le soleil tire continuellement des eaux ce qu'elles ont de plus subtil, & que ce qui reste de grossier étant cuit par sa chaleur, contracte peu à peu la salure. Il y en a qui croient que la mer est naturellement salée, que Dieu lui a communiqué cette qualité dès le commencement du monde : non seulement pour empêcher qu'elle ne vînt à se corrompre avec le temps ; mais aussi afin que ses eaux étant plus pesantes & plus fortes, elle pût porter de plus grands fardeaux. Toutes ces raisons ne sont pas fort convaincantes.

tes comme vous voyez : & il reste toujours à sçavoir pourquoi le mouvement seul , qui empêche l'eau des rivières de se corrompre , ne suffit pas pour préserver de corruption celle de la mer ; pourquoi le soleil ne produit pas le même effet dans les rivières que dans l'Océan ; pourquoi tant de rivières & tant de pluies ne l'adoucissent point ; & pourquoi enfin tout ce qui naît dans la mer ne se sent point de son amertume.

Ce sont des secrets qu'il faut adorer , & qu'il ne faut point approfondir. Disons - le encore une fois ; c'est proprement dans la mer que Dieu est admirable & incompréhensible. C'est - là aussi , poursuit Ariste , qu'il prend plaisir à faire paroître ses merveilles , & ses chef-d'œuvres. Il semble que ce vaste élément soit le théâtre de la puissance divine : non seulement parce qu'on y voit tout ce qui se rencontre ailleurs , mais encore parce que les choses qui y naissent

Mirabilia
ejus in pro-
fundo.

Psalm. 106.

I. ENTRETIEN. 41

sont plus parfaites que celles que la nature produit en tous les autres endroits du monde.

Je sçais bien, dit Eugene, que pour ce qui regarde les animaux, il y en a dans la mer de toutes les especes qui sont sur la terre : car il y a des chiens, des loups, des sangliers, des renards, des bœufs, des chevaux, des lions même, des licornes, des éléphans, & des singes. Ce qui me paroît plus étrange, c'est que les bêtes qui sont affreuses & cruelles sur la terre, sont belles & douces dans la mer ; & qu'outre toutes ces especes d'animaux, la mer en a une infinité de particulieres ; dont la plûpart nous sont inconnues.

Leo terribilis in terris, dulcis in fluctibus.
Rana horrens in paludibus, decorata in aquis. S. Ambros. Hexameron, c. 2.

Je sçais encore qu'il y a des oiseaux de toutes les façons, jusqu'à des aigles & à des Phenix. Mais sçavez-vous bien, dit Ariste, qu'il y a des poissons qui volent ; & qu'un entre autres s'appelle le poisson volant ? Que ce poisson-oiseau ne se peut servir de ses ailes si el-

Oviedo hist. de las Indias lib. 3. c. 5.

les ne sont mouillées, & qu'il retombe dans l'eau dès qu'elles sont seches? Sçavez vous que la mer a ses étoiles, comme le ciel a les siennes; & que les étoiles marines sont non seulement vivantes & animées, mais encore si chaudes de leur nature, qu'elles consomment tout ce qu'elles touchent? Sçavez-vous enfin qu'il naît toutes sortes d'herbes & des plantes dans l'océan; qu'il y a des mers semées de tant de fleurs, que les navires n'y peuvent passer; qu'en quelques endroits on trouve des jardins, des vergers, des forêts, & des prairies sous les eaux? Il ne reste plus qu'à y trouver des villes & des peuples, ajouta Eugene en riant. Pour des villes, reprit Aristote, il ne seroit pas difficile de vous y en faire voir: on pourroit du moins vous montrer les restes des villes inondées & englouties par la mer. Car Dieu lui a permis quelquefois de passer ses bornes, & de faire des courses sur la terre pour punir les crimes

*Arist. hist.
animal. lib. 5.
c. 15.*

*Plin. lib. 13.
c. 15.*

*Oviedo hist.
de las Ind. lib.
2. c. 1.*

*Maiol. diar.
Conic. Collo.
10.*

I. ENTRETEN. 43

des hommes, comme il arriva autrefois dans la Frise & dans la Hollande. On auroit à la vérité un peu plus de peine à trouver des peuples dans la mer, si ce n'est que les hommes marins & les femmes marines, dont les histoires font mention, ne soient les peuples qui habitent ces villes dont nous parlons.

Maiol. ibid.

Mais pour ne nous point arrêter à des choses fabuleuses ou incertaines, & pour nous en tenir aux véritables peuples de la mer, il faut avouer que les poissons ont quelque chose de bien merveilleux. Outre qu'ils sont en plus grand nombre sans comparaison que les animaux de la terre, ils les surpassent infiniment en toutes sortes de qualités. Les viandes les plus savoureuses & les plus exquises n'ont pas le goût ni la délicatesse de certains poissons. Il y en a un qui porte le nom de fleur, & qui a l'odeur aussi-bien que la beauté des fleurs les plus agréables. La gran-

*S. Ambros.
Hexam. lib. 5.
c. 2. de Thimallo.*

deur des éléphans n'approche pas de celle des baleines , & des autres monstres de l'Océan. Les plus forts lions n'ont pas la force d'un des plus petits poissons de la mer , qui arrêtent les navires. Les cancre marins , qui semblent les plus stupides des poissons , ont une adresse merveilleuse à surprendre les merres-perles quand elles s'entrouvrent pour recevoir la rosée du ciel. Où

*Corn. à La-
pide in Isai.
I 3. 22.*

*Sirenes in
delubris vo-
luptatis.*

*Gesner. hist.
animal. lib. 4.
de Sirenibus.*

trouvera-t-on un animal terrestre aussi industrieux que cette Sirene qui parut en Hollande sur la fin du siècle passé , & qui apprit en peu de tems à filer ? Car les Sirenes ne sont pas de pures fables : on en a vû en divers pays , & une des plus fameuses est celle que Philippe Archiduc d'Autriche amena à Gennes l'an 1548.

Les dauphins sont plus agiles & plus vîtes que les oiseaux : ils ne s'arrêtent jamais , non pas même quand ils dorment , ce qui a fait dire à un Poëte Italien ,

E dormendo riposo ancor non have,

I. ENTRETEN. 45

Et ce qui a fondé aussi plusieurs devises , dont l'une a pour ame ,

In motu quietem.

Le repos
dans le mou-
vement.

Quelque tendre que soit l'amitié de toutes les bêtes pour leurs petits , elle n'égale point celle que le dauphin a pour les siens : il les nourrit de son lait , & il les porte sur son dos ; il les reçoit dans sa bouche , & il les enferme dans son ventre , quand ils sont poursuivis par les pêcheurs. On dit même que quand ils sont pris , il les suit par tout , & qu'il ne leur survit pas long-temps. Les dauphins s'entraiment les uns les autres ; jusques-là qu'un dauphin ayant été pris un jour & amené sur le rivage , d'autres dauphins accoururent en foule à son secours , & remenerent le prisonnier en triomphe après avoir mis les pêcheurs en fuite. Ils aiment naturellement les hommes. Ils sont touchez de la beauté. Ils se plaisent à la musique , & il ne faut point d'autre appas pour les prendre qu'une belle

*Aristor. hist.
anim. lib. 9.
c. 48.*

voix. Je n'aurois jamais fait , si je voulois vous dire tout ce qui regarde les dauphins , & ce qu'il y a de singulier dans chaque poisson. Ce sont de ces sujets qui menent trop loin , & dont on ne sçauroit sortir , pour peu qu'on y entre. Aussi-bien , dit Eugene , ce ne sont pas là les plus grandes richesses de la mer. Les perles toutes petites qu'elles sont , valent encore mieux que les baleines & que les dauphins.

Elles ne vaudroient pas tant , répartit Ariste , si le luxe & l'opinion n'en relevoient tous les jours le prix. On les estime beaucoup , parce qu'elles viennent d'un autre monde , & qu'elles coûtent souvent la vie à ceux qui les pêchent. Elles ont dans elles-mêmes , dit Eugene , ce qui les fait estimer. Se peut-il rien voir de plus riche & de plus beau que de grosses perles , fort rondes , fort blanches & fort polies ? Ce sont , à les bien définir , des chef-d'œuvres de la nature , où

l'art n'a rien à ajouter. Les pierres précieuses sont toutes brutes , quand on les tire de leurs rochers ; & elles n'ont leur lustre que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher ; il faut que l'art les acheve en les polissant. Mais pour les perles , elles naissent avec cette eau nette & éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abîmes de la mer ; & la nature y met la dernière main , avant qu'on les arrache de leurs nacles.

Il me semble , dit Ariste , que la dureté fait une partie de leur prix : cependant , si nous en croyons de bons Auteurs , elles sont molles dans leurs nacles , & elles ne durcissent que quand elles sentent l'air. A la vérité , repliqua Eugene , elles ne sont pas dures dans le moment qu'elles se forment ; elles ne le deviennent qu'avec le temps , & il se peut faire que l'air contribue quelque chose à leur dureté. C'est peut-être pour cela que les con-

Solin. c. 551

ques où elles sont enfermées , s'é-
levent quelquefois au dessus de l'eau,
& entrouvrent leurs écailles.

*Plin. hist.
nat. lib. 32.
c. 2.*

Quoi qu'il en soit , ajouta-t-il ,
si les perles ne sont dures qu'après
avoir été exposées à l'air , elles ont
cela de commun avec le coral. Car
vous sçavez que le coral est une
plante fort tendre tandis qu'il de-
meure dans l'eau , & qu'il ne se
change en pierre que quand il en
est dehors. Cette propriété , dit
Ariste , pour être connue de tout
le monde , n'en est pas moins mer-
veilleuse. L'expérience nous fait
voir tous les jours que plusieurs
choses qui naissent à l'air , comme
du bois , des herbes & des cham-
pignons , se petrifient dans les eaux ;
mais nous ne voyons que le coral
qui étant né dans les eaux se petri-
fie à l'air.

Ce qui me paroît encore assez
bizarre , continua Eugene , c'est
qu'il ne devient rouge que quand
il a été tiré du fond de la mer : il
prend alors cette teinture de sang
qui

I. ENTRETIEN. 49

qui lui est naturelle , & en quoi consiste sa principale beauté.

Il y a du coral qui n'est point rouge , dit Ariste ; on en voit de blanc , de noir , de vert , de jaune , de cendré , & d'une certaine es-
pece où toutes ces couleurs sont mêlées ensemble : on en rencontre même quelquefois des branches dont une seule a trois couleurs distinctes l'une de l'autre.

A ce que je vois , dit Eugene , la nature s'égaye & se joue dans la production du coral , aussi-bien que dans celle des coquilles. Oui sans doute , reprit Ariste : & de là vient que les diverses sortes de coral ne servent pas moins à orner les cabinets des curieux , que les différentes especes de coquillage. J'ai vu un collier de l'Ordre du Saint-Esprit fait d'une seule piece de coral. Il n'y a rien de mieux travaillé , ni de plus rare ; & les connoisseurs admirent cet ouvrage comme un chef d'œuvre de la nature & de l'art tout ensemble.

*Plin. hist.
nat. lib. 32.
c. 2.*

Les Indiens , pourſuivit Eugene , eſtiment le corail autant que les perles , & les comptent entre les pierres précieufes : leurs femmes en font des colliers dont elles ſe parent dans les réjouiffances publiques : & comme le guy de chêne étoit ſacré parmi nos Druides , les grains de corail ont quelque choſe de divin parmi les ſages des Indes ; ſelon eux , c'eſt aſſez de porter ces grains pour être préſervé de tout malheur. Si vous en croyez les hiftoriens de la nature , dit Ariſte , le corail défend les maifons de la foudre , & en écarte les mauvais genies : il diſſipe les enchantemens & les ſortileges. Il arrête du moins le ſang , reprit Eugene , & ſa cendre bûe avec de l'eau eſt un remede ſouverain contre pluſieurs maladies : elle fortifie les yeux : elle rejouit le cœur & la tête : elle guérit les piqueures de l'aſpic & du ſcorpion : elle chaſſe la fièvre , l'épilepſie , & la peſte.

Les perles miſes en poudre ont à peu près la même vertu , dit A-

I. ENTRETEN. 31

riste : mais de toutes les productions de la mer , la plus salutaire est l'ambre - gris. Il rajeunit les vieillards , & il rend presque la vie aux morts. Cependant ce n'est que l'écume & la bave de la mer courroucée. On ne sçait pas trop ce que c'est , interrompit Eugene , & on ne le connoît gueres que par les effets qu'il produit.

*Excrementa suo & nostro miracula mundo.
Garass. de Ambare,*

Les uns disent que c'est une espece de trufe ou de champignon marin , que la tempête arrache du fond de la mer , & qu'elle pousse au rivage : car l'ambre-gris ne s'y trouve qu'après une grande agitation des flots ; & c'est un présent que la mer ne fait aux hommes que dans sa colere.

Les autres pensent que c'est un souffre , qui de quelques fontaines où il se forme , coule dans la mer , s'y durcit , & y prend cette odeur & cette vertu qui le rendent si précieux.

Il y en a qui se persuadent que c'est quelque chose de la baleine ,

par la raison que l'ambre-gris s'appelle baleine dans les Royaumes de Maroc & de Fez ; qu'il y en a en abondance sur ces côtes de l'Afrique , quand les baleines y sont jetées par la violence des tempêtes.

*Journal des
Voyages de
M. de Mon-
conys. 2. par-
tie,*

Quelques - uns enfin s'imaginent que l'ambre-gris & la cire est le miel que les mouches font dans le creux des rochers qui sont au bord de la mer des Indes : ils disent que ces ruches étant cuites par la chaleur du soleil , se détachent par leur propre poids , & qu'elles tombent dans la mer , qui par son agitation & par son sel les purifie & les achève : ils soutiennent même qu'une grosse piece d'ambre encore imparfaite ayant été rompue , on avoit trouvé dans le milieu de sa substance , le rayon de cire & de miel ensemble ; & que quand on a fait la dissolution de l'ambre-gris avec de l'esprit de vin passé sur la terre , il reste à la fin une matiere toute semblable au miel. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Pour moi ,

I. ENTRETIEN. 53

il m'importe peu que l'ambre gris soit un champignon, une ruche à miel, ou quelque'autre chose.

De quelque nature que soient toutes ces riches productions de l'ocean, dit Ariste, il faut avouer qu'elles causent mille maux parmi les hommes : elles sont la matiere de la vanité, de la délicatesse, & de la corruption des mœurs ; de sorte qu'au sentiment d'un Philosophe fort éclairé, il n'y a rien au monde de plus pernicieux que la mer.

Elle est d'elle-même très-utile, répliqua Eugene ; & les choses qu'elle produit ne deviennent pernicieuses que par le mauvais usage que nous en faisons. Le Créateur l'a rendue feconde pour l'utilité de tous les peuples ; & il a voulu qu'elle eût plusieurs bras & plusieurs golphes, afin que s'entremêlant dans les terres fermes, elle nous apportât ses richesses jusques dans nos villes. C'est notre faute si nous abusons des biens qu'elle nous fait.

Populatio
morum at-
que luxuria
non aliunde
major quã è
concharum
genere.

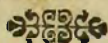
Plin. hist. nat.
lib. 9. cap.

34.

Ex tota re-
rum natura
damnosissi-
mum mare
est ; tot mo-
dis, tot men-
sis, tot pis-
cium saporibus,
quibus præ-
tium pe-
riculo fiunt.

Ibid.

Après ces paroles , Ariste & Eugene se leverent ; & voyant la mer retirée , ils tournerent leurs pas vers le port dans le dessein d'y voir un vaisseau nouvellement arrivé des Indes. En achevant leur promenade, ils s'entretenirent des lieux où l'on trouve l'ambre gris , où l'on pêche les perles & le coral. Ils parlerent des îles que la providence conserve au milieu de ces vastes & profonds abîmes , pour la commodité des voyageurs. Ils parlerent aussi de l'ocean & de la mer Mediterranée ; des noms differens qu'on donne à l'un & à l'autre selon la diversité de leurs côtes ou de leurs eaux. Ils n'oublierent pas la mer Glaciale , la mer Rouge , la mer Morte , la mer Pacifique ; & après avoir dit de tout cela ce qu'on a accoutumé d'en dire , ils conclurent qu'il n'y avoit rien de plus admirable dans la mer que la mer même.





L A

LANGUE FRANCOISE.

II. ENTRETIEN.



ARISTE & Eugene se trouverent si bien de leur premiere conversation, qu'ils retournerent dès le lendemain au bord de la mer. Après qu'ils se furent un peu écartés d'une compagnie que le beau tems avoit attirée à la promenade, & qui étoit composée des plus honnêtes gens de la ville; Si nous sçavons bien la langue du pays, dit aristé, nous ne serions pas si solitaires que nous sommes. Un ami de votre sorte, répliqua Eugene, vaut toutes les compagnies du monde; & pour moi depuis que nous sommes ensemble, je ne me suis point encore avisé de faire réflexion sur la langue du pays, ni sur notre solitude.

C iijj

36 *LA LANGUE FRANÇOISE.*

Ce que vous dites est fort obligeant, repartit Ariste : mais après tout, ajouta-t-il, c'est une chose assez fâcheuse que de ne sçavoir point la langue d'un pays où l'on doit vivre quelque tems. Car outre qu'on ne peut entrer dans les sociétés agréables, ni être d'aucune partie de divertissement, on se trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de se faire bien entendre, & d'entendre bien les autres. Les truchemens, dit Eugene, peuvent nous servir en ces rencontres. Ne me parlez point de truchemens, répondit Ariste ; ils ne sont pas d'un si grand secours que vous pensez : la plupart de ces truchemens de profession ne sçavent presque pas la langue des étrangers auxquels ils servent d'interprètes : c'est pitié de voir comme ils alterent, & comme ils estropient, si j'ose parler ainsi, les choses qu'ils veulent faire entendre, & qu'ils n'entendent pas quelquefois eux-mêmes. De plus, c'est, ce me sem-

ble , une grande sujettion , que de ne parler jamais que par la bouche d'autrui ; car si vous perdez un moment votre interprète , il vaudroit autant que vous devinsiez tout d'un coup sourd & muet. Enfin , pour moi , comme je suis toujours dans le dessein de voyager , si j'avois quelque chose à demander à Dieu pour la commodité de la vie , je crois que je lui demanderois le don des langues , ou du moins un peu de genie de ce Postel si renommé au siecle passé par la counoissance des langues , & qui se vanta un jour en présence de Charles I X. de pouvoir aller sans truchement jusqu'au bout du monde.

Toutes vos raisons , dit Eugene , ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand : je laisse à votre Docteur ces connoissances infinies , qui l'ont fait passer de son temps pour un prodige. Je craindrois , poursuivit-il en riant , que si je venois à parler tant de sor-

tes de langues , on ne me prit dans le monde pour un possédé. Au moins vous seriez bien aise , dit Ariste , que toutes les langues fussent réduites à une seule , & que tous les peuples s'entendissent comme nous nous entendons , & comme ils s'entendoient autrefois. Je n'en serois pas fâché , repliqua Eugene , pourvû que notre langue fût cette langue universelle , & que toute la terre parlât François. Vous avez raison de prendre ce parti-là , répondit Ariste : car parlant aussi-bien que vous faites , vous perdriez trop , si l'on ne parloit plus qu'Allemand ou bas Breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce côté-là , ajoûta-t-il ; vous devez plutôt espérer que vos souhaits seront un jour accomplis. On parle déjà François dans toutes les Cours de l'Europe. Tous les Etrangers qui ont de l'esprit , se piquent de sçavoir le François : ceux qui haïssent le plus notre nation , aiment notre langue : dans le pays où nous

sommes , les personnes de qualité en font une étude particuliere , jusqu'à negliger tout-à-fait leur langue naturelle , & à se faire honneur de ne l'avoir jamais apprise. Les dames de Bruxelles ne sont pas moins curieuses de nos livres que de nos modes : le peuple même , tout peuple qu'il est , est en cela du goût des honnêtes gens ; il apprend notre langue presque aussitôt que la sienne , comme par un instinct secret qui l'avertit malgré lui qu'il doit un jour obéir au Roi de France comme à son maître legitime.

C'est une chose fort glorieuse à notre nation , dit Eugene , que la langue Françoisé soit en vogue dans la capitale des Pays-bas , avant que la domination Françoisé y soit établie. La langue Latine a suivi les conquêtes des Romains ; mais je ne vois pas qu'elle les ait jamais précédés. Les nations que ces conquerans avoient vaincues , apprennent le Latin malgré elles ; au lieu

60 LA LANGUE FRANÇOISE.

que les peuples qui ne sont pas encore soumis à la France , apprennent volontairement le François. La gloire du Roi y contribue peut-être autant que celle de ses prédécesseurs. Les langues suivent d'ordinaire la fortune & la réputation des Princes. Les heureux succès de Charles-Quint firent que de son temps les beaux esprits d'Italie apprirent l'Espagnol ; & les grandes qualitez de François I. rendirent célèbre la langue Françoisise , lorsqu'elle étoit encore à demi barbare. Que doit faire présentement pour une langue polie & parfaite la grandeur d'un Monarque comme le nôtre , qui réunit en sa personne le bonheur de Charles-Quint & le mérite de François Premier ?

Mais pour revenir à ce que je disois , reprit Ariste , il n'y a gueres de pays dans l'Europe où l'on n'entende le François ; & il ne s'en faut rien que je ne vous avoue maintenant que la connoissance des

Bernardini
Parthenii
orat. pro lin-
gua latina.

II. ENTRETEN. 61

langues étrangères n'est pas beaucoup nécessaire à un François qui voyage. Où ne va-t-on point avec notre langue ? C'est lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe, dit Eugene ; elle a cours parmi les sauvages de l'Amerique, & parmi les nations de l'Asie les plus civilisées. Une lettre écrite d'Ispahan porte en termes exprès que la proposition qui a été faite depuis peu au Roi de Perse par les Ambassadeurs de notre incomparable Monarque pour l'établissement du commerce entre ce Royaume-là & la France, fait que les Persans étudient le François avec une ardeur incroyable. Je ne sçais même si les Chinois & les Japonois ne l'étudient pas aussi, depuis qu'il y a des François parmi eux. Quoi qu'il en soit, si la langue Française n'est pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me semble qu'elle merite de l'être. Car à la bien considérer dans la perfe-

*Lettres des
pays étrangers
page 80.*

62. LA LANGUE FRANÇOISE.

ction où elle est depuis plusieurs années , ne faut-il pas avouer qu'elle a quelque chose de noble & d'auguste , qui l'égale presque à la langue Latine , & la relève infiniment au dessus de l'Italienne & de l'Espagnole , les seules langues vivantes qui peuvent raisonnablement entrer en concurrence avec elle ?

J'avois cru jusqu'à cette heure , interrompit Ariste , que la majesté étoit le caractère de la langue Castillane. Croyez moi , reprit Eugene , il y a bien à dire entre la majesté & le faste , entre la fausse & la véritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le Castillan : il n'a presque pas un mot qui n'enfle la bouche , & qui ne remplisse les oreilles : il donne de grands noms aux petites choses ; témoins ses *Maravedis* , ses *Pimpollos* , ses *Gusarapas* , ses *Relampagos* , ses *Palanquines* , & mille autres mots de cette nature. Il semble que les Es-

II. ENTRETEN. 63

pagnols parlent moins pour se faire entendre que pour se faire admirer ; tant leurs manières de parler sont hautes & magnifiques. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être persuadé de ce que je dis. J'en lisois un l'autre jour qui débute par une expression merveilleuse. *Que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut : cela signifie en bon François , qu'un sage Prince doit se conduire de sorte que personne ne le penetre. L'Auteur Espagnol poursuit sur le même ton ; & pour dire que c'est une grande habileté de se faire connoître sans se laisser comprendre , il s'exprime ainsi : *Gran treta en el arte de entendidos ostentarse al conocimiento , pero nota la comprehension.* Y a-t-il à votre avis de la grandeur & de la majesté à tout cela ? La noblesse d'une langue dépend-t'elle précisément du nombre des syllabes , & de l'enflure des paroles ? Est-on de plus belle taille

pour être monté sur des échasses ;
 A-t-on meilleure mine quand on
 a le visage bouffi ? Pour moi je
 n'entends jamais ces mots & ces
 expressions de la langue Castillane ,
 que je ne me souviens du Mançana-
 nares. On diroit à entendre ce
 grand mot , que la riviere de Ma-
 drid est le plus grand fleuve du
 monde : & cependant ce n'est qu'un
 petit ruisseau qui est le plus sou-
 vent à sec ; & qui , si nous en
 croyons un Poëte Castillan , ne
 merite pas d'avoir un pont. Je me
 souviens des vers Espagnols , &
 vous ne ferez peut être pas fâché
 de les apprendre en passant.

Luis de
 Gongora.

*Duelete de essa puente Mançanares ,
 Mira que dize por ai la gente ,
 Que nos eres rio para media puente ,
 Y que ella es puente para treinta ma-
 res.*

Voilà ce que c'est que le Mançana-
 nares , & voilà aussi à peu près ce
 que c'est que la langue Castillane.
 Des termes vastes & résonnans ; des
 expressions hautaines & fanfaron-

II. ENTRETEN. 25

nes ; de la pompe & de l'ostentation par tout. Il n'en est pas de même de notre langue ; ses mots sont d'une grandeur raisonnable , comme ceux de la langue Latine ; ses expressions sont nobles & modestes tout ensemble ; elle fuit les façons de parler basses & les proverbes jusques dans le discours familier : mais elle abhorre aussi les termes empoullez , & le Phebus jusques dans le stile sublime. Elle a dequoi soutenir les matieres les plus fortes , & dequoi élever les plus foibles : le bon sens & la bien-séance l'accompagnent par tout. Enfin je trouve presque autant de difference entre elle & la langue Espagnole qu'il y en a entre une reine de théâtre qui doit toute sa majesté à la magnificence de ses habits ; & une véritable reine , laquelle a dans toute sa personne je ne sçais quel air majestueux qui la fait toujours paroître ce qu'elle est , quelque habit qu'elle porte , & quelque action qu'elle fasse. Vous

66 LA LANGUE FRANÇOISE.

sçavez ce que dit le Tasse de son Herminie habillée en Bergere, & occupée aux exercices de la vie champêtre.

*Non copre habito vil la nobil-
luce,*

*E quanto è in lei d'altero e di
gentile:*

*E fuor la maestà regia traluce
Per gli atti ancor de l'effercitio
humile.*

Mais la langue Italienne, dit Aristote, n'a rien de cette vaine grandeur & de cet orgueil que vous reprochez à la langue Espagnole.

Je l'avoue, reprit Eugene, mais avouez aussi qu'elle va dans une autre extrémité, & qu'elle tombe dans l'enjouement, en s'éloignant de la gravité & du faste. Y a-t-il rien de moins sérieux que ces diminutifs qui lui sont si familiers? Ne diroit on pas qu'elle ait dessein de faire rire avec ces *fanciullete*, *fanciullino*; *bambino*, *bambinello*, *bambinelluccio*; *huometto*, *huomicino*, *huomicello*; *dottoretto*, *dottorino*, *dot-*

II. ENTRETIEN. 67

iorello, dottoruzzo, vecchino, vecchietto, vecchiettrino, vecchiuzzo, vecchiarello. Ajoûtez à cêla les mêmes terminaifons qui reviennent fi fouvent, & qui font une rime perpétuelle dans la profe. Le difcours eft quelquefois tout en *A*, & quelquefois tout en *O*: ou du moins les *O* & les *A* fe fuivent de fi près, qu'il étouffent le fon des *I* & des *E*, qui de leur côté font auffi en quelques autres endroits une mufique affez mal plaifante.

De plus, la langue Italienne aime extrêmement les jeux de paroles, les entitheses, & les descriptions: elle s'égaye, elle badine même quelquefois dans les matieres les plus graves & les plus folides. Je parle de l'Italien & de l'Efpagnol, tels qu'ils font préfentement dans les Auteurs modernes qui ont de la réputation en Italie & en Efpagne. Le François eft exempt de tous ces défauts: il garde un juſte temperament entre ces deux langues; comme il n'a rien

68 LA LANGUE FRANÇOISE.

de l'esprit orgueilleux de l'une, il n'a rien aussi du génie enjoué de l'autre. Les *fontelette*, *montagnette*, *oyselet*, *ruisselet*, qui étoient des délicatesses dans le stile de nos vieux Auteurs, ne se peuvent supporter dans le langage d'aujourd'hui; on se moqueroit bien maintenant d'un Poète qui diroit avec Belleau.

Le gentil Rossignolet

Doucelet,

Découpe dessous l'ombrage

Mille fredons babillards
fretillars

Au doux chant de son ramage.

De tous les diminutifs adjectifs qui ont été si en vogue autrefois, je n'en sçais pas un qui soit demeuré dans le bel usage. Nous avons horreur de *Mignardelette*, *blondelette*. Pour les substantifs, outre *cuvette*, *clochette*, & quelque'autre terme de cette sorte, je ne sçache gueres qu'*amourette*, que nous ayons retenu. Car quoique *tablette*, *lancette*, & plusieurs autres mots de cette rime

II. ENTRETIEN. 69

ayent le caractère de diminutifs ils n'en ont pas la signification, non plus que *bassinet* & *mantelet*. Ainsi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table; ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la vérité, à prendre ces mots dans leur première origine, ils sont des diminutifs de *table* & de *lance*, mais à regarder ce qu'ils signifient maintenant selon l'usage, ils ne passent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu la signification propre, & qui n'a pas plus que celle que la galanterie lui a donnée. Je dis le même de *bassinet*, & de *mantelet*: on dit le *bassinet* d'un fusil, & le *mantelet* d'un carrosse; mais on ne dit pas *bassinet* pour dire un petit bassin, ni *mantelet* pour dire un petit manteau, si ce n'est en parlant de celui que les Evêques portent en des jours de cérémonie. Enfin, si nous avons quelques diminutifs d'une autre espèce, comme *aiglon*, *becassine*, *pigeonneau*, nous en avons

(70) LA LANGUE FRANÇOISE

peu ; & nous n'avons pas la liberté d'en faire selon notre caprice , comme les Italiens qui en font autant qu'il leur plaît , & qui se plaisent tant à en faire.

Pour les rimes , notre langue ne les peut souffrir dans la prose ; & elle n'a pas de peine à les éviter , parce que les terminaisons de ses mots sont fort différentes.

Au reste , elle ne les évite pas seulement dans la chute des périodes , & dans la fin des membres qui composent les périodes ; elle les évite encore dans le commencement & dans la suite du discours : & Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui aient un même son , pour rendre une période vicieuse. Mais la langue Françoisse ne se contente pas dans la perfection où elle est de rejeter les terminaisons tout-à-fait semblables ; elle se garde même de tout ce qui approche de la rime , & de ce qu'on appelle consonances, comme *amertume* & *fortune* ,

II. ENTRETEN. 71

soleil & immortel. En quoi elle a peu de rapport , non seulement avec la langue Italienne , mais encore avec la langue Latine , qui affecte quelquefois ces sortes de rimes , jusqu'à s'en faire une espece d'ornement , qu'elle met au nombre de ses figures. Notre langue est encore ennemie du jeu des paroles , & de ces petites allusions que la langue Italienne aime tant.

A ce que je vois , dit Ariste , notre Langue est bien plus serieuse que je ne pensois. Elle l'est autant qu'elle le doit être , reprit Eugene : avec toute sa majesté elle est gaye & enjouée en de certaines rencontres ; mais il y a toujours de l'honnêteté , & même de la sagesse dans sa gayeté & dans son enjouement. Ses plaisanteries & ses débauches , si j'ose parler de la sorte , sont comme celles de ces personnes raisonnables , qui ne s'oublient jamais , & à qui rien n'échappe contre la bienséance , quelque liberté qu'elles se donnent.

72 *LA LANGUE FRANÇOISE.*

Dans nos bagatelles , dans nos folies ingénieuses , dans tout ce qu'on appelle jolies choses , que de noblesse , que d'élévation , que de bon sens ! Notre langue y est en quelque façon plus admirable que dans les grands ouvrages , où la matière la soutient ; où les choses donnent de la force & de la dignité aux paroles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en notre langue , ajoutait-il , c'est qu'étant si noble & si majestueuse , elle ne laisse pas d'être la plus simple & la plus naïve langue du monde.

Vous voulez bien que pour vous faire mieux entendre ma pensée , je vous fasse souvenir que les langues n'ont été inventées que pour exprimer les conceptions de notre esprit ; & que chaque langue est un art particulier de rendre ces conceptions sensibles , de les faire voir , & de les peindre : de sorte que comme les talens des peintres sont divers , les génies des langues
le

II. ENTRETIEN. 73

le sont aussi. Il y a des peintres qui excellent en portraits , & qui expriment jusqu'aux mœurs & aux sentimens des personnes qu'ils peignent. Il y en a d'autres , qui quelque habiles qu'ils soient , ont de la peine à attraper cet air qui distingue un visage de l'autre : leurs couleurs sont éclatantes , leurs traits sont hardis ; il y a de l'esprit & une grande beauté d'imagination en tout leur dessein : mais ils n'observent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande , & leurs portraits ne sont pas fort ressemblans. Il en est de même à peu près des langues : il y en a quelques-unes qui ne sont pas heureuses à peindre les pensées au naturel. Telle est entre autres la langue Espagnole. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne sont , & va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle mesure en ses métaphores ; elle aime passionnément l'hyperbole , & la porte jusqu'à l'excès. De sorte

74 LA LANGUE FRANÇOISE.

Lorenzo
Gracian.

qu'on pourroit dire que cette figure est la favorite des Castillans, comme on a dit que l'ironie étoit la favorite de Socrate. Leurs livres sont pleins de ces métaphores hardies, & de ces hyperboles excessives. Un de leurs plus célèbres Auteurs appelle un grand cœur, *un cœur geant, coraçon gigante*; & celui d'Alexandre, *un archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons étoit si à l'aise, qu'il y restoit encore de la place pour six autres. *Archicoracion, pues cupo en un rincon del, todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis.*

Pedro Pá-
dilla.

Un bon Poëte de ce pays-là, dit froidement qu'il ne veut plus soupirer, parce qu'il craint que ses soupirs étant tout de feu n'embrasent le ciel, la terre, & la mer.

*Dexo de sospirar, por que recelo
Que siendo mis sospiros esparcidos;
Como del pecho salen encendidos
Abrañaran la tierra mar, y cielo.*

Vollà le genie Espagnol. La langue

II. ENTRETIEN. 75

Italienne ne réussit gueres mieux à copier les pensées. Elle n'enfle peut être pas tant les choses, mais elle les embellit davantage. Elle songe plus à faire de belles peintures que de bons portraits ; & pourvû que ses tableaux plaisent, elle ne se soucie pas trop qu'ils ressemblent Elle est de l'humeur de ces peintres fantasques, qui suivent bien plus leur caprice qu'ils n'imitent la nature : ou pour mieux dire, ne pouvant parvenir à cette imitation, en quoi consiste la perfection des langues, aussi-bien que celle de la peinture, elle a recours à l'artifice, & fait à peu près comme cet apprenti, qui ne pouvant exprimer les charmes & les traits d'Helene, s'avisa de mettre beaucoup d'or à son tableau ; ce qui fit dire à son maître, qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pû faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choses un certain air qui leur est propre, elle les orne & les enrichit autant qu'elle peut. Mais

76 *LA LANGUE FRANÇOISE.*

ces ornemens & ces enrichiffemens ne font pas de veritables beautez. Toutes ces expreffions Italiennes fi fleuries & fi brillantes , font comme ces vilages fardez , qui ont beaucoup d'éclat , & qui n'ont rien de naturel. Il eft vrai que ces belles expreffions ont de quoi furprendre , & même quelquefois de quoi plaire : mais après tout , ce font de fauffes beautez ; & pour peu qu'on ait les yeux bons , on ne s'en laiffe pas éblouir.

Il y a d'autres langues qui représentent naïvement tout ce qui fe paffe dans l'efprit ; & entre celles qui ont ce talent , il me femble que la langue Françoisfe tient le premier rang , fans en excepter la Grecque & la Latine. Il n'y a qu'elle à mon gré , qui fçache bien peindre d'après nature , & qui exprime les chofes précifément comme elles font. Elle n'aime point les exaggerations , parce qu'elles altèrent la verité ; & c'eft pour cela fans doute qu'elle n'a point de ces

II. ENTRETEN. 77

termes qu'on appelle *superlatifs*, non plus que la langue Hebraïque. Car *Grandissime*, *Bellissime*, *Habilissime*, dont les Provinciaux, & même quelques gens de la Cour se servent, ne sont point François; & pour *Illustrissime*, *Serenissime*, *Réverendissime*, *Généralissime*, ce sont des termes établis, pour marquer les qualitez des personnes, & non pas pour exagerer les choses.

Notre langue n'use aussi que fort sobrement des hyperboles, parce que ce sont des figures ennemies de la verité: en quoi elle tient de notre humeur franche & sincere, qui ne peut souffrir la fausseté & le mensonge.

Pour la métaphore, elle ne s'en sert que quand elle ne peut s'en passer; ou que les mots métaphoriques sont devenus propres par l'usage. Sur-tout elle ne peut supporter les métaphores trop hardies: & nous ne sommes plus au temps du *zenit* de la vertu, du *solstice* de l'honneur, & de l'*apogée* de la

gloire. Comme les jeunes personnes , quelque bien faites qu'elles soient , ne plaisent point aux honnêtes gens , si elles n'ont de la retenue & de la pudeur ; les métaphores les plus agréables ne sont point au gré de notre langue , si elles ne sont fort modestes. Elle choisit bien celles dont elle use : elle ne les tire pas de trop loin , & ne les pousse pas trop loin aussi : elle les conduit jusqu'à un terme raisonnable : en quoi elle est encore bien différente de ses voisines , qui portent toujours les choses à l'extrémité. Car , par exemple , si elles s'embarquent une fois en amour , elles ne manquent pas de prendre aussitôt pour phare le flambeau de l'amour même ; & pour étoile polaire , les yeux de la Beauté dont elles parlent : elles font voler les desirs à pleines voiles à la faveur du vent de l'esperance : elles agitent le navire de l'ame des tourbillons de la crainte : & c'est grand hazard si elles ne le font

échouer à la fin contre le rocher d'un cœur insensible.

Ces métaphores continuées de la sorte , ou ces allegories , dont les Espagnols & les Italiens font leurs délices , sont des figures extravagantes parmi nous. Au reste , notre langue est si réservée dans l'usage des métaphores , qu'elle n'ose employer celles qui sont un peu fortes , si elle ne les adoucit par : *si j'ose dire ; pour parler ainsi ; pour user de ce terme ; s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.*

Ce qu'il y a de remarquable en ceci , & ce qui fait voir plus que tout le reste la simplicité de la langue François ; c'est que sa poésie n'est gueres moins éloignée que sa prose , de ces façons de parler figurées & métaphoriques. Les vers ne nous plaisent point s'ils ne sont naturels. Nous avons fort peu de mots poétiques ; & le langage des poètes François n'est pas comme celui des autres poètes fort différent du commun langage. Nos Mu-

30 *LA LANGUE FRANÇOISE*

ses , bien loin d'être libres & emportées comme celles d'Italie & d'Espagne , sans parler ici ni des Grecs , ni des Latins : nos Muses , dis-je , sont si sages & si retenues , qu'elles ne se permettent aucun excès. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette fureur , qui toute divine qu'elle est , fait dire aux autres assez souvent bien des folies. Ne seroit-ce point pour cela , dit Aristote , que les poètes épiques ne réussissent pas tant en notre langue ? Car comme ces sortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu & d'enthousiasme , des imaginations hardies , des expressions poétiques , & fort élevées au dessus de la prose ; il se peut bien faire que le génie de la langue Françoisse ne s'accordant gueres avec tout cela , nos plus excellens poètes ne peuvent parvenir en ce genre de poésie à la perfection où les Grecs , les Latins , & les Italiens mêmes sont parvenus. Quoi qu'il en soit , reprend Eugene , il est certain que le

style métaphorique n'est bon parmi nous ni en prose ni en vers.

Si cela est, dit Ariste, ceux qui n'appellent jamais les choses par leur nom, & qui ne parlent que par métaphore, ne parlent pas trop bien François. Ils sont aussi éloignez du caractère de notre langue, repliqua Eugene, que les masques qui courent les rues pendant le carnaval avec des habillemens bizarres, sont éloignez de nos modes.

Mais comme la langue François se aime fort la naïveté, poursuit-elle, elle ne hait rien tant que l'affectation. Les termes trop recherchés, les phrases trop élégantes, les périodes même trop compassées lui sont insupportables. Tout ce qui sent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte, la choque; & un style affecté ne lui déplaît gueres moins, que les fausses Précieuses déplaisent aux gens de bon goût, avec toutes leurs façons & toutes leurs mines. Elle n'affecte ja-

§2. *LA LANGUE FRANÇOISE.*

mais rien ; & si elle étoit capable d'affecter quelque chose , ce seroit un peu de négligence ; mais une négligence de la nature de celle qui sied bien aux personnes propres , & qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierrieres , & tous les autres ajustemens.

Bella ancor, ch'incolta.

Sçavez-vous bien que notre langue souffriroit plutôt des barbarismes que des affectations ; & qu'un Allemand qui écorche le François nous fait moins de peine qu'un faux bel-esprit qui ne dit que de beaux mots ?

A ce compte, répartit Ariste, ceux qui raffinent éternellement sur le langage , sont bien ridicules. Ils le sont encore plus que vous ne pensez , répliqua Eugene : & pour moi je ne sçache rien qui dégoute davantage les personnes raisonnables , que le jargon de certaines femmes qui se servent à toute heure d'expressions extraordinaires , & qui dans une conversation disent cent

II. ENTRETIEN. 83
fois un mot qui ne fera que de
naître,

Pour plaire, ajouta-t-il, il ne
faut point avoir trop envie de plai-
re, & pour parler bien François,
il ne faut point vouloir trop bien
parler. Le beau langage ressemble
à une eau pure & nette qui n'a
point de goût, qui coule de source,
qui va où sa pente naturelle la
porte; & non pas à ces eaux arti-
ficielles qu'on fait venir avec vio-
lence dans les jardins des grands,
& qui y font mille différentes figu-
res. Car la langue Françoisse hait
encore tous les ornemens excessifs:
elle voudroit presque que ses paro-
les fussent toutes nues pour s'ex-
primer plus simplement; elle ne se
pare qu'autant que la nécessité &
la bienséance le demandent.

*D'alta beltà, ma sua beltà non cura;
O tanto sol quant'honestà s'en fregi.*

Cette simplicité qu'elle cherche
lui fait haïr la composition des
mots. Elle ne sçait ce que c'est que
de faire un mot d'un nom & d'un

84. LA LANGUE FRANÇOISE.

verbe , ou de deux noms joints ensemble. Le sommeil *charme-souci* ; le ciel *porte-flambeaux* ; le vent *chasse-nue* ; l'abeille *suce-fleurs* ; les fleurs *soûëfve-flairantes* ; les Dieux *chevre-pieds* ; sont des dictions monstrueuses dans le langage moderne. Il y a long-temps que nous avons banni toutes ces sortes d'adjectifs de notre prose & de nos vers. Et pour les substantifs , il n'est demeuré , ce me semble , que *creve-cœur* , *boute-feu* , & quelques autres en petit nombre qu'on a jugé nécessaires. Que si notre langue n'a rien en cela du génie de la langue Grecque , qui doit ses principales beautés à la composition , elle a beaucoup du génie de la langue Hébraïque , qui n'a presque point de composés.

Sa simplicité paroît aussi en ce qu'elle suit avec beaucoup de soin , ce qu'on appelle communément *phrases*. Les expressions simples & communes lui sont les plus agréables : & pour les phrases dont elle

II. ENTRETEN. 85

use elle veut que les termes qui les composent soient propres & bien choisis ; qu'il y ait de la proportion entre eux ; qu'ils soient faits en quelque façon l'un pour l'autre ; & que leur alliance soit autorisée par l'usage. De sorte qu'il n'y a rien de plus contraire à la pureté du langage que de ne pas bien assembler ces termes ; ni rien de plus aisé, que de faire une méchante phrase de deux bons mots.

Ce que vous dites , ajouta Ariste , me fait souvenir d'une illustre Personne à qui notre siècle doit une partie de sa politesse , & qui n'a pas peu contribué à l'embellissement de notre langue. On lui montra un jour je ne sçais quelle piece Françoisse , où les regles de la pureté dont nous parlons , n'étoient pas fort bien observées ; & on lui demanda son sentiment sur quelques phrases particulieres. *Ces mots-là* , dit-elle en souriant , *sont* , *je crois* , *bien étonnez de se voir en-*

semble : car apparemment ils ne s'y sont jamais vus.

Mais pour vous dire tout ce que je pense de la naiveté de notre langue, continua Eugene, il faut que je vous dise une remarque que j'aye faite il y a long-tems, & qu'un homme de mérite a faite aussi dans ses belles dissertations des *Avantages de la langue Françoisse sur la langue Latine*. C'est que la langue Françoisse est peut-être la seule qui suive exactement l'ordre naturel, & qui exprime les pensées en la maniere qu'elles naissent dans l'esprit. Je vous prie de m'entendre. Les Grecs & les Latins ont un tour irrégulier : pour trouver le nombre & la cadence qu'ils cherchent avec tant de soin, ils renversent l'ordre dans lequel nous imaginons les choses; ils finissent le plus souvent leurs periodes par où la raison veut qu'on les commence : le nominatif qui doit être à la tête du discours selon la regle du bon sens, se trouve

presque toujours au milieu ou à la fin.

Les Italiens & les Espagnols sont à peu près le même : l'élégance de ces langues consiste en partie dans cet arrangement bizarre , ou plutôt dans ce desordre & cette transposition étrange de mots. Il n'y a que la langue Françoisse qui suive la nature pas à pas , pour parler ainsi ; & elle n'a qu'à la suivre fidèlement , pour trouver le nombre & l'harmonie que les autres langues ne rencontrent que dans le renversement de l'ordre naturel.

La merveille, est que dans la Poësie même, où toutes les langues ont plus de liberté , elle garde de cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la vérité dans un poëme heroique les transpositions legeres, qui donnent aux vers de la grace & de la force : mais elle condamne dans toutes sortes de poësies les transpositions violentes, & qui rendent les vers rudes & obscurs.

Votre remarque est judicieuse , & bien fondée , répondit Ariste. Mais n'avez-vous point aussi remarqué , poursuivit-il , que de toutes les prononciations , la nôtre est la plus naturelle & la plus unie. Les Chinois , & presque tous les Peuples de l'Asie chantent ; les Allemands rallent ; les Espagnols déclament ; les Italiens soupirent ; les Anglois sifflent. Il n'y a proprement que les François qui parlent : & cela vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accens sur les syllabes qui précèdent la pénultième : car ce sont ces sortes d'accents , qui empêchent que le discours ne soit continué d'un même ton.

Mais d'où vient , pensez-vous , dit Eugene , que les femmes en France parlent si bien ? N'est-ce pas parce qu'elles parlent naturellement & sans nulle étude ? Il est vrai , reprit Ariste , qu'il n'y a rien de plus juste , de plus propre , & de plus naturel que le langage de

la plûpart des femmes Françoises. les mots dont elles se servent semblent tout neufs & faits exprès pour ce qu'elles disent , quoiqu'ils soient communs : & si la nature elle-même vouloit parler , je crois qu'elle emprunteroit leur langue pour parler naïvement.

Disons encore , ajouta Eugene ; que la langue Françoisse a un talent particulier pour exprimer les plus tendres sentimens du cœur. Cela paroît jusques dans nos chansons , qui sont si passionnées & si touchantes ; & où le cœur a bien plus de part que l'esprit , quoiqu'elles soient infiniment spirituelles , au lieu que la plûpart des Italiennes & des Espagnoles sont pleines de galimathias & de Phebus ; le soleil & les étoiles ne manquent gueres d'y entrer. Je dirois presque que notre langue est la langue du cœur , & que les autres sont plus propres à exprimer ce qui se passe dans l'imagination , que ce qui se passe dans l'ame. Le cœur ne sent

point ce qu'elles disent, & elles ne disent point ce que le cœur sent.

Cette naïveté qui est le propre caractère de notre langue, est accompagné d'une certaine clarté que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus opposé au langage d'aujourd'hui, que les phrases embarrassées; les façons de parler ambiguës; toutes les paroles qui ont un double sens; ces longues parenthèses qui rompent la liaison des choses; le mauvais arrangement des mots, lorsqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure, & qu'on met quelques termes entre ceux qui se suivent naturellement.

Il faut avouer, dit Ariste, que les transpositions font un étrange embarras dans les autres langues. L'obscurité de leurs Auteurs vient de là en partie: on a souvent de la peine à en démêler le sens, parce que le sens & les paroles ne s'accordent pas. Ainsi je comprends ai-

II. ENTRETIEN. 91

fement que notre construction régulière ne contribue pas peu à la netteté du stile, & à la clarté du discours. C'est aussi pour l'amour de cette clarté & de cette netteté, que notre langue répète quelquefois les mêmes mots; qu'elle n'oublie jamais les articles qui ôtent l'équivoque & qui déterminent le sens.

Mais ce que j'admire le plus en elle, dit Eugene, c'est qu'elle est claire sans être trop étendue. Il n'y a peut-être rien qui soit moins à son goût que le stile Asiatique. Elle prend plaisir à renfermer beaucoup de sens en peu de mots. La brièveté lui plaît; & c'est pour cela qu'elle ne peut supporter les périodes qui sont trop longues, les épithètes qui ne sont point nécessaires, les purs synonymes qui n'ajoutent rien au sens, & qui ne servent qu'à remplir le nombre. En quoi elle me semble plus exacte que la Langue Latine même, qui ne hait pas les synonymes, ni les

92 *LA LANGUE FRANÇOISE.*

longues périodes : & en cela elle est aussi bien différente de la Langue Grecque , qui outre les synonymes & les longues périodes , a tant d'épithetes inutiles , & tant de particules superflues. Le premier soin de notre langue est de contenter l'esprit , & non pas de chatouiller l'oreille. Elle a plus égard au bon sens qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois , rien ne lui est plus naturel qu'une brièveté raisonnable. Et cela est fondé en quelque façon sur notre humeur : car le langage suit d'ordinaire la disposition des esprits ; & chaque nation a toujours parlé selon son genie. Les Grecs qui étoient gens polis & voluptueux , avoient un langage délicat & plein de douceur. Les Romains qui n'aspiroient qu'à la gloire , & qui sembloient n'être nez que pour gouverner , avoient un langage noble & auguste : ce qui a fait dire à un Pere de l'Eglise que la Langue Latine est une langue fiere & im-

*S. Gregor.
Thaum. Orat.
paneg. ad Orig.*

II. ENTRETEN. 93

périeuse, qui commande plutôt qu'elle ne persuade. Le langage des Espagnols se sent de leur gravité, & de cet air superbe qui est commun à toute la nation. Les Allemans ont une langue rude & grossière; les Italiens en ont une molle & effeminée, selon le tempérament & les mœurs de leur pays. Il faut donc que les François qui sont naturellement braves, & qui ont beaucoup de vivacité & de feu, ayent un langage court & animé, qui n'ait rien de languissant. Aussi nos Ancêtres qui étoient plus prompts que les Romains, accourcirent presque tous les mots qu'ils prirent de la langue Latine; & pour les monosyllabes qui ne peuvent être abrégés, ou ils n'y changerent rien du tout, ou ils les changerent en d'autres monosyllabes: ainsi ils conserverent *si*, *non*, *plus*, *tu*, *es*, *est*, & ils firent de *me*, *te*, *vos*, *nos*, *moi*, *toi*, *vous*, *nous*.

Au reste nous avons trouvé le

94 LA LANGUE FRANÇOISE.

secret de joindre la brieveté, non seulement avec la clarté, mais encore avec la pureté & la politesse. Les autres langues ne s'accoutument gueres d'un stile coupé. Seneque & Tacite qui donnent dans ce stile là, & qui abandonnent tout à fait celui de Cicéron & de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté ni toutes les graces de leur langue. Thucydide, qui est de tous les Historiens Grecs le plus serré & le plus précis, n'est pas seulement obscur d'ordinaire, mais encore, si

*In judicio de
Thucyd.*

nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnasse, il se sert quelquefois de façons de parler assez viciieuses. Parmi les Italiens, le Malvezzi qui a une maniere d'écrire concise & sententieuse, n'écrit pas selon les régles de l'Académie *della Crusca*. Pour les Espagnols, vous sçavez que tous les Auteurs sont diffus; & que leur langue demande une grande étendue de pensées & de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux ont un

II. ENTRETIEN. 95

stile également serré & poli : ils joignent dans le François la pureté de César & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque chose de celles des Oracles ; sans en avoir l'obscurité ni l'embarras, elles en ont la brièveté & la force. Ce caractère paroît admirablement dans quelques ouvrages de Balzac , de Voiture , de Sarasin & de Costar. Voilà un des plus considérables avantages de notre langue sur toutes les autres , & particulièrement sur la Langue Castillane.

Vraiment , dit alors Ariste , si Charles-Quint revenoit au monde , il ne trouveroit pas bon que vous missiez le François au-dessus du Castillan , lui qui disoit que s'il vouloit parler aux Dames , il parleroit Italien ; que s'il vouloit parler aux hommes , il parleroit François ; que s'il vouloit parler à son cheval , il parleroit Allemand ; mais que s'il vouloit parler à Dieu , il parleroit Espagnol. Il devoit dire

sans façon, reprit Eugene, que le Castillan étoit la langue naturelle de Dieu, comme le dit un jour un sçavant Cavalier de ce pays-là, qui sôû tint hautement dans une bonne compagnie, qu'au Paradis terrestre le serpent parloit Anglois; que la femme parloit Italien; que l'homme parloit François; mais que Dieu parloit Espagnol. Plût à Dieu, répartit Ariste, que les choses se fussent passées de la sorte. Car enfin si le serpent & Eve eussent parlé deux langages differens, peut-être qu'ils ne se seroient pas entendus: mais par malheur pour nous, ils ne s'entendirent que trop bien; & c'est ce qui me fait un peu douter de la verité de l'histoire.

Après tout, continua Eugene, Charles-Quint avoit une grande idée de notre langue: il la croyoit propre pour les grandes affaires, & il l'appelloit *langue d'Etat*, selon le témoignage du Cardinal du Perron. C'est peut-être pour cela qu'il lui fit l'honneur de se servir d'elle dans

II. ENTRETEN. 97

dans la plus célèbre action de sa vie. L'histoire des guerres de Flandres nous apprend qu'il parla François aux Etats de Bruxelles, en remettant tous ses Royaumes entre les mains de Philippe II. Mais accordons à l'Empereur & au Cavalier Castillan, repartit Ariste, que leur langage est le langage des Dieux, pourvû qu'ils nous accordent que le nôtre est le langage des hommes raisonnables qui n'ont rien de grossier & de barbare.

Voilà en deux mots le portrait de notre langue, repliqua Eugene, j'ajoute seulement, pour expliquer votre pensée, que le François est infiniment éloigné de la rudesse de toutes les langues du Nord, dont la plûpart des mots écorchent le gozier de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *W*, ces doubles *ff*, ces doubles *kk*, qui regnent dans routes ces langues-là, toutes ces consonnes entassées les unes sur les autres sont horribles à prononcer, & ont un son qui fait peur.

E

*Sirada de
Bello Belgica
lib. I.*

98 LA LANGUE FRANÇOISE.

Le mélange des voyelles & des consonnes dans le François fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aspiration forte, ni aucune de ces lettres que les doctes nomment *Gutturales*. Il n'y a rien de plus agréable à l'oreille que notre *e* muet, que toutes les autres langues n'ont point, & qui finit la plûpart de nos mots. Il fait les rimes féminines qui donnent une grace singulière à notre poésie. Nous prononçons l'*u* doucement & comme une simple voyelle, au lieu que les étrangers le prononcent comme *ou*, qui a un son bien plus rude. Nous avons de la peine à souffrir la rencontre des voyelles qui ne se mangent point, quand elle a quelque chose de choquant; & nous avons mieux aimé établir un solecisme, en disant *mon ame*, *mon épée*, que de dire, selon les règles de la Grammaire, *ma ame*, *ma épée*. En prononçant plusieurs mots, nous changeons *oi* en *e*, pour en rendre la prononciation plus aisée & plus coulante. Ainsi, quel-

que nous écrivions *paroître*, *faisoit*,
croyance, nous prononçons *parêtre*,
fais t, *créance*.

Ajoutez à cette douceur des lettres & des mots, le nombre & la cadence des périodes. Car quoique notre langue ait plus égard au sens qu'à la cadence, comme je disois tout à l'heure, elle ne laisse pas d'être aussi nombreuse que les langues anciennes. Il y a dans le stile de nos bons Auteurs je ne sçais quoi d'harmonieux qui flatte l'esprit & l'oreille en même temps; si-bien que la langue Françoisè a tout ensemble la majesté de la langue Latine, & la douceur de la langue Grecque.

Mais parce que les musiques trop douces ne plaisent gueres, & que les grandes délicatesses sont insipides; notre langue a soin d'éviter dans la prose les cadences trop mesurées, les vers ou les demi-vers qui se suivent, les chutes molles & languissantes à la fin des périodes. Ses paroles ne sont pas toutes de soye, comme celles dont un sage

politique vouloit qu'on se servît en parlant aux Princes ; ni toutes de miel , comme celles d'un Auteur Grec , qui a été appelé pour cela , *voix de miel* , & *langue de miel*. Ce qu'elle a de doux & de délicat est soutenu par ce qu'elle a de fort & de mâle. Ainsi elle n'a ni la dureté de la langue Allemande , ni la mollesse de la langue Italienne : & on peut la comparer à ces anciennes Heroïnes qui avoient toute la douceur de leur sexe , & toute la force du nôtre ; & qui de plus n'étoient pas moins chastes que vaillantes. Car c'est encore par là que notre langue leur ressemble.

Quoique nos mœurs ne soient peut-être pas plus pures que celles de nos voisins , notre langue est beaucoup plus chaste que les leurs , à prendre ce mot dans sa propre signification. Elle rejette non seulement toutes les expressions qui blessent la pudeur & qui salissent tant soit peu l'imagination , mais encore celles qui peuvent être mal interprétées : la pureté va jusques

II. ENTRETIEN. 101

au scrupule comme celle des personnes qui ont la conscience tendre , & auxquelles l'ombre même du mal fait horreur ; de sorte qu'un mot cesse d'être du bel usage , & devient barbare parmi nous , dès qu'on lui peut donner un mauvais sens. L'Italien & l'Espagnol n'ont garde d'être si severes ni si scrupuleux.

Je conclus de tout ce que nous avons dit jusqu'à cette heure , pour-suivit Ariste , que les trois langues modernes qui ont le plus de vogue dans le monde , n'ont gueres de rapport l'une avec l'autre. Il est vrai , dit Eugene , que leurs caracteres sont aussi differens , que si elles n'avoient pas la même origine. Car pour vous dire encore un mot là-dessus , & pour vous exprimer par des comparaisons sensibles tout ce que je pense de ces trois langues , qui viennent toutes trois du Latin comme de leur source : l'Espagnol , à mon avis , ressemble à ces fleuves dont les eaux sont toujours grosses & agitées , qui ne demeurent gueres renfermez dans

leur lit, qui se débordent souvent ; & dont les débordemens font un grand bruit & un grand fracas. L'Italien est semblable à ces ruisseaux qui gazouillent agréablement parmi les cailloux, qui serpentent dans des prairies pleines de fleurs, qui s'enflent néanmoins quelquefois jusqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue Française est comme ces belles rivières qui enrichissent tous les lieux par où elles passent, qui sans être ni lentes ni rapides roulent majestueusement leurs eaux, & ont un cours toujours égal.

Mais puisque la langue Latine, re prit Ariste, est la mere de ces trois langues ; ne pouvons-nous pas dire encore que ce sont trois sœurs qui ne se ressembtent point, & qui ont des inclinations fort contraires, comme il arrive souvent dans les familles ? Je ne vous dirai pas précisément laquelle des trois est l'aînée ; car le droit d'aînesse n'y fait rien, & nous voyons tous les jours des cadettes qui va-

lent bien leurs aînées. Ainsi , pour ne parler que de leurs genies , sans rien décider de leur naissance , il me semble que la Langue Espagnole est une orgueilleuse qui le porte haut , qui se pique de grandeur , qui aime le faste & l'excès en toutes choses. La Langue Italienne est une coquette toujours parée & toujours fardée , qui ne cherche qu'à plaire , & qui se plaît beaucoup à la bagatelle. La Langue Françoisé est une prude , mais une prude agréable , qui toute sage & toute modeste qu'elle est , n'a rien de rude ni de farouche. C'est une fille qui a beaucoup de traits de sa mere , je veux dire de la Langue Latine. Je n'entends pas par la Langue Latine , la langue qu'on parloit au temps de Neron , & sous les autres Empereurs qui le suivirent : j'entends celle qu'on parloit au temps d'Auguste , dans le siècle de la belle Latinité ; & je dis que notre langue , dans la perfection où elle est , a beaucoup de rapport avec la Langue Latine de ce temps - là.

Pour peu qu'on les examine toutes deux, on verra qu'elles ont le même génie & le même goût ; & que rien ne leur plaît tant qu'un discours noble & poli , mais pur , simple , naturel & raisonnable.

Je croyois , dit Ariste , que la Langue Italienne eût plus de conformité avec la Langue Latine que la nôtre. Car outre qu'elle a retenu la plupart des terminaisons Latines , elle a succédé dans toute l'Italie à la Langue des anciens Romains. Si j'osois vous dire ma pensée là-dessus , répondit Eugene , je vous dirois qu'il n'y a peut-être rien de plus opposé au langage de Cesar & de Ciceron , que celui qu'on parle maintenant à Rome ; & que comme les Italiens sont un peu différens de ces illustres Romains qui étoient autrefois les maîtres du monde , l'Italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuse Langue Romaine , qui étoit la langue de l'Empire sous le règne des premiers Césars. La langue qu'on parle présentement en Italie ,

est d'autant moins semblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en est une corruption plus sensible; & si elle lui ressemble en quelque chose, ce n'est pas tant, comme une fille ressemble à sa mere, que comme les singes ressemblent à l'homme, sans avoir rien de ses qualitez ni de sa nature. Cet ombre de ressemblance est un défaut plutôt qu'une perfection. Les singes seroient moins difformes & moins ridicules, s'ils ne nous ressembloient point du tout. Ce n'est pas dans les terminaisons & précisément dans les mots, que la Langue Françoisse est conforme à la langue du siecle d'Auguste; c'est particulièrement dans le stile & dans ce caractère de majesté, de politesse, de pureté & de bon sens qui se remarque aux Auteurs de ce tems-là, & aux bons Ecrivains de celui-ci.

Je pourrois ajoûter que notre langue est capable de toutes choses, aussi-bien que la Latine & la Grecque. Nous avons non seulement des Lettres, des Pieces de Théâtre

& des Satires qui valent bien celles des Grecs & des Romains, mais aussi des Harangues, des Pannegyriques & des Pladoyers, qui approchent assez de l'éloquence d'Athènes & de Rome; & si nous n'avons point encore d'Histoire générale qui vaille celle de Tite Live, ni de Poëme Epique qui soit de la force de l'Enéide, j'ose dire, quoi que vous en pensiez, que ce n'est pas tant la faute de la langue que celle des Historiens & des Poëtes. Si tel que je connois avoit entrepris d'écrire l'histoire de France, & de composer un poëme héroïque; peut être que nous égalierions les anciens, & que nous aurions en un même Auteur notre Tite-Live & notre Virgile.

Erasme n'avoit pas si bonne opinion de notre langue que vous, dit Ariste, lui qui diroit que quand il vouloit parler d'une matiere solide, il parloit Latin; mais que quand il vouloit parler de bagatelles, il parloit François ou Hollandois. Je pourrois vous répondre, reprit Eu-

Ad garriendum de quibuslibet nugis, sufficit mihi sermo Gallicus, aut Batavicus.
Erasmi in Ciceroniano,

gene, que notre langue n'étoit pas dans la perfection où elle est, lorsqu'Erasme a dit cela. Mais j'aime mieux dire qu'un étranger n'est pas un bon juge de ces sortes de choses; qu'un Hollandois a bien la mine de confondre le François avec le Wallon; & qu'un homme qui a fait le procès au maître de la langue Latine, ne doit pas être écouté quand il parle mal de la nôtre.

Après tout, repartit Ariste, notre langue étant aussi pauvre qu'elle est, je ne sçais comment vous osez la faire tant valoir, & la mettre en parallele avec la Latine que Cicéron estime plus riche que la Grecque. Croyez-moi, répliqua Eugene, la langue François n'est pas si pauvre que l'on pense. Ceux qui se plaignent de sa pauvreté, devroient peut-être se plaindre de leur ignorance, ou de la sterilité de leur esprit. Car enfin elle est abondante en toutes sortes de termes & de façons de parler: elle en a pour le discours familier, & pour l'éloquence, pour le stile mediocre,

Ita sentio, ac sæpe differui, Latinam linguam non modò non inopem, sed locupletiorē esse quàm Græcam. Cicer. 1. de senectute.

& pour le stile sublime ; pour le sérieux , & pour le burlesque , pour la chicane même , & pour les affaires. On ne demeure jamais court , on exprime tout ce qu'on veut en notre langue quand on la sçait bien.

Il n'y a point d'art dont nous n'ayons les mots propres : mais il y en a deux dont les François seuls semblent avoir une connoissance parfaite , selon la remarque d'un sçavant homme du siècle passé. Ces deux arts sont la Venerie & la Fauconnerie. Comme les François s'y sont adonnez de tout tems plus que les autres nations , & que nos Rois y ont toujours pris plaisir , parce que ce sont des divertissemens nobles & des exercices qui servent d'apprentissage à la Guerre ; la Langue Françoisse a des mots singuliers , pour exprimer tout ce qui regarde l'un & l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de Venerie , en comparaison de la nôtre : les Italiens & les Espagnols ne font que bégayer au prix de nous , quand ils parlent de la

II. ENTRETEN. 109

chasse des bêtes fauves. Pour la Fauconnerie, elle a été inconnue aux Grecs & aux Latins, de la maniere dont nous la pratiquons. Tous leurs livres ne peuvent pas seulement fournir un mot propre pour la nommer, bien loin de nous en apprendre tous les termes. La plûpart des langues étrangères sont assez pauvres en ces sortes de mots, Il n'y a proprement que la Langue Françoisse qui ait de quoi parler à fond d'un exercice si divertissant & si noble; & cela vient apparemment de ce que les François ont inventé ou du moins perfectionné cet art qui étoit en vogue dans la France dès le tems de Chilperic, au rapport de Gregoire de Tours, & dont la noblesse Françoisse a toujours fait une profession particulière, témoin le proverbe ancien :

*D'oiseaux, de chiens, d'armes,
d'amours,*

Pour un plaisir mille douleurs.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiseaux*, composé par Gaces de la Vigne, Gentilhomme de mérite,

qui florissoit sous le regne de Philippe de Valois ; sans parler du livre de Gaston Phebus , où toutes les choses qui appartiennent à la chasse de l'oiseau , sont décrites si exactement. Notre langue a profité plus que vous ne pensez , de ces exercices. Car certains termes propres de la Venerie & de la Fauconnerie ont été transportez ailleurs fort élégamment , comme *suivre les traces* , *être aux abois* , *rendre les derniers abois* , *prendre l'effor* , *leurre* , *leurrer* , *prendre le change* , *réclamer*. Sçavez - vous bien que le mot de *niais* se dit proprement du faucon , ou d'un autre oiseau de proie qui n'a point encore volé , & qui a été pris au nid ? *Hagard* est opposé à *niais* en langage de chasse , quoique dans le langage ordinaire il signifie quelque'autre chose que *déniaisé*. Sçavez - vous encore bien que *débonnaire* est un mot tiré de cet art , & qu'il vient , selon Henri Etienne , de *Bonne* & d'*Aire* , qui signifie le nid de l'oiseau , comme qui diroit de bon lieu ;

II. ENTRETIEN. iii

de bonne naissance, & de bon naturel : Je ne vous dis rien d'*émerilloné*, & de *hobreau* : car ces mots-là ne sont pas trop du bel usage ; & l'on ne s'en sert qu'en plaisantant dans le discours familier, pour marquer un esprit éveillé, & un petit gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler, il n'y a peut-être que notre langue qui ait des termes pour signifier tout ce qui appartient à la monnoye ; & si je ne craignois de vous fatiguer, je vous ferois un détail, dont vous seriez surpris : car j'ai eu autrefois la curiosité de lire les livres, & de consulter les experts sur cette matiere. Quand je n'aurois jamais oui parler de *grenaille* ni de *flaon*, dit Ariste, je vous en croirois sur votre parole. Mais avec tout cela, ajouta-t-il, il vaudroit mieux que notre langue ne fût pas si riche en termes de chasse & de monnoye, & qu'elle le fût un peu plus en d'autres termes essentiels & necessaires

commerce de la vie. Car, à ne nous point flatter, il y a bien des choses que nous ne sçaurions dire qu'avec plusieurs paroles, parce que le mot propre nous manque.

A la verité, reprit Eugene, il nous manque quelques mots propres; mais notre langue ne mérite pas pour cela le reproche que vous lui faites. Autrement la Langue Latine seroit une langue pauvre: toute riche qu'elle est, elle manque de beaucoup de termes que nous avons, & qui sont assez communs. Elle ne peut exprimer en un mot, *reconnoissance, ingratitude, remerciement, indifférence, & froideur*, à l'égard d'une personne, *fraîcheur, frais, intéressé, désintéressé, désintéressement, préférence, préséance, conquérant, conquêtes, intrigues, compliment, possible, impossible, indépendant, insolvable*. Je parle toujours de la langue du siècle d'Auguste, avec laquelle j'ai comparé la nôtre. Je pourrois néanmoins étendre ce que je dis au Latin des siècles suivans, nonobstant la corruption qui

II. ENTRETEN. 113

commença à s'introduire alors dans la langue. Car si vous y avez fait réflexion, l'abondance n'est pas toujours la marque de la perfection des langues. Elles s'enrichissent à mesure qu'elles se corrompent, si leur richesse consiste précisément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de soin qu'on apporte à choisir les termes propres & usitez ; & par la liberté qu'on se donne de dire tout ce qu'on veut, sans avoir égard à l'usage ni au génie de la langue. Ainsi, à mesurer la richesse de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche sous Domitien & sous Trajan, que sous les premiers Empereurs. Suetone, Tacite, Pline le Jeune, ont des termes & des phrases qui ne se trouvent point dans Cicéron, ni même dans Sénèque. *Impossibilis*, dont Quintilien se sert sans façon, n'étoit pas un mot Latin dans le tems que la Langue Latine étoit florissante ; de sorte que pour dire en ce tems-là qu'une chose étoit impossible,

il falloit prendre un tour, & exprimer avec une phrase ce que nous disons en un mot.

Mais ces termes *possible*, *impossible*, *indépendant*, *reconnoissance*, *ingratitude*, viennent du Latin, dit Ariste : notre Langue ne les a pas de son fonds ; ce sont des biens étrangers qui ne lui appartiennent pas. Quand cela seroit, repartit Eugene, il ne s'ensuit pas que notre langue soit aussi pauvre que vous dites. Un Prince qui a beaucoup d'or & d'argent dans ses coffres, ne laisse pas d'être riche, quoique cet or & cet argent ne naissent pas dans les terres de son Etat. Ceux qui volent le bien d'autrui s'enrichissent à la vérité par des voies injustes, mais ils s'enrichissent néanmoins ; & je n'ai jamais oui dire, que les partisans fussent moins à leur aise après avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en sommes pas en ces termes-là. Nous parlons d'une fille qui jouit de la succession de sa mere ; c'est-à-dire, de la langue Françoisse, qui tient sa naissance

II. ENTRETIEN. 115

& les richesses de la langue Latine. Que si cette fille a fait valloir par son industrie & par son travail le bien que sa mere lui a laissé en partage ; si un champ qui ne rapportoit rien est devenu fertile entre ses mains ; si elle a trouvé dans une mine des veines qu'on n'y avoit pas encore découvertes ; je ne vois pas , à vous dire le vrai , qu'elle en soit plus pauvre ni plus miserable.

Au reste les mots que nous n'avons pas sont remplacez par des expressions si belles & si heureuses , qu'on n'a pas sujet de regretter ce qui nous manque. Mais parce que pour être riche , ce n'est pas assez d'avoir précisément ce que la nécessité demande ; & qu'il faut avec cela avoir quantité de choses dont on puisse se passer : outre les termes communs & nécessaires , nous en avons de rares & d'exquis , qui comme des habits précieux servent non seulement à revêtir , mais encore à orner les pensées : nous avons de plus mille tours & mille

manieres pour exprimer une même chose.

Cependant , dit Ariste , on a retranché de notre langue une infinité de mots & de phrases ; & apparemment , cela ne l'a pas enrichie. Ne pensez pas vous en moquer , repliqua Eugene : c'est par ce retranchement qu'on l'a perfectionnée , & qu'on en a fait une langue également noble & délicate. La nature ne donne pas la délicatesse & la dernière perfection aux choses qu'elle produit , elle laisse faire cela aux arts. C'est à l'industrie des hommes à purifier les métaux , à polir les marbres & les pierres précieuses. Cela ne se fait qu'en retranchant ce qu'il y a de grossier dans ces minéraux. On démêle l'or de la terre , & on lui ôte sa crasse pour le rendre pur : on donne mille coups de ciseau à une piece de marbre , pour en faire une belle statue : il faut tailler & nettoyer un diamant , afin qu'il ait cette pureté & ce feu qui fait tout son prix. Ainsi pour polir , pour

II. ENTRETIEN. 117

épurer, pour embellir notre langue, il a fallu nécessairement en retrancher tout ce qu'elle avoit de rude & de barbare. Nous devons un si utile retranchement aux soins de l'Académie Françoisse, qui se proposa pour but dès sa naissance de nettoier la langue des ordures qu'elle avoit contractées dans la bouche du peuple & des courtisans ignorans ou peu exacts. C'est ce qu'elle dit elle-même dans le discours de son projet qu'elle présenta au Cardinal de Richelieu, un peu avant son établissement : & c'est aussi ce qu'elle fit ensuite avec tant de succès, qu'on peut dire de cette illustre Compagnie, qu'en retranchant de notre langue de vieux mots & de vieilles phrases, elle y a ajouté de nouvelles beautés, & de nouveaux ornemens ; ce qui a été assez bien exprimé par une devise qui a pour corps une lime, & pour Ame ces paroles,

Addo dum detraho.

Si le bon-homme Henri Etienne J'ajoute à mesure que je retranche, vivoit encore, dit Ariste en riant,

De la précel-
lence du lan-
gage François.

il scauroit mauvais gré à Messieurs de l'Académie d'avoir fait le procès à icelui & à icelle, & d'avoir condamné absolument ainsi, *jaçoit comme ainsi soit que*, lui qui pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liste de mots François qui signifient *avare*, & en compte jusqu'à onze ou douze, qui sont si je m'en souviens bien, *avaricieux, échars, taquin, tenant, trop-tenant, chiche, chiche-vilain, pinse-maille, racle denare, ferre denier, pleure pain, ferre miette*. Eh mon Dieu, interrompit Eugene, que dites vous-là ? Si la langue François n'étoit riche qu'en ces sortes de mots, ce seroit en vérité une pauvre langue : cela s'appelle étaler des haillons, & non pas faire montre de ses richesses. Ce n'est pas avoir appauvri la langue, que d'en avoir retranché ces vilains mots. On n'est pas moins riche pour avoir tout son bien en pierreries ; & à mon avis, ce n'est pas une marque d'indigence que de s'être défait d'une infinité de choses inutiles & embarrassantes,

II. ENTRETIEN. 119

Mais comme les langues ressemblent non seulement aux statues dont l'on retranche toujours quelque chose pour les achever , mais encore aux tableaux où l'on ajoute toujours quelque chose pour les finir : on a beaucoup enrichi la langue Française depuis quelques années , soit en faisant des mots nouveaux & de nouvelles phrases , soit en renouvelant quelques termes & quelques phrases qui n'étoient pas fort en usage.

Vous me feriez plaisir , dit Aristote , de m'apprendre quelques-unes de ces expressions nouvelles ; car ayant demeuré assez long-tems dans les Provinces , & même hors du Royaume , elles ne seront peut-être pas venues jusqu'à moi. Si vous n'en avez rien appris , répliqua Eugene , ni par le commerce des honnêtes gens de province , qui vont à Paris presque tous les ans , & qui en rapportent toutes les nouveautez , ni par la rencontre des personnes de condition qui ont passé par ce pays en voyageant ,

ni parmi les lettres de vos amis, vous les avez assurément inventées vous-même, ou bien elles vous ont été inspirées : car vous vous en servez tous les jours en parlant, & en écrivant, comme si vous n'étiez jamais sorti de Paris. Comme je m'en fers, reprit Ariste, sans m'en appercevoir & sans y entendre finesse, vous m'obligerez de me les faire connoître, & de me dire précisément quelles sont ces façons de parler, qui ont cours parmi les personnes polies. Celle dont vous venez de vous servir en est une, repartit Eugene : on dit à cette heure élégamment. Je n'y entens point *finesse*, il y entend *finesse*. On dit encore, Il m'en a fait *finesse* pour dire, il ne m'en a point point parlé, il m'en a fait un mystère. Le mot de *finesse* a une signification plus étendue qu'il n'avoit au tems passé. Il ne signifioit autrefois qu'*artifice*, *subtilité*, *fausse prudence*, il signifie maintenant *délicatesse*, *perfection*. Ainsi l'on dit *finesse* d'esprit, *finesse* de l'art ; cet ouvrage a toute la *finesse* de l'art. Ce mot
au

II. ENTRETIEN. 121

au pluriel n'a, ce me semble, que son ancienne signification, de méchantes *finesses*; toutes les *finesses* ont été découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *finesse*. Il n'y a rien de plus commun que de dire, Il en fait le *fin*; vous avez beau en faire le *fin*: un esprit *fin*, un goût *fin*, un discernement *fin*, une raillerie *fine*, un sourire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*. Ajoutez à cela le neutre *fin*, & l'adverbe *finement*. Il pense *finement* les choses, il entend tout *finement*; il sçait le *fin* de la langue: voila le *fin* de l'affaire; peu de gens sçavent le *fin* du Cabinet.

Vous sçavez qu'*exaltitude*, *emportement*, *habileté*, *plaisanterie*, *pruderie*, *brusquerie*, *connoisseur*, *desintéressement*, *contretems*, *intrépide*, *intrépidité*, *ferocité*, *féliciter*, *pester*, *disculper*, *insoutenable*, *incontestable*, *insurmontable*, sont des termes assez nouveaux.

Il y a plusieurs mots anciens, auxquels on a donné des significations toutes nouvelles. Je ne sçais si je

pourrai m'en souvenir : en voici quelques-uns qui me viennent.

On a toujours dit avoir *égard* à son honneur ; avoir *égard* à toutes les circonstances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu , avoir des *égards* : il a de grands *égards* pour elle. *Egard* se prend encore en un autre sens : nous jugeons des choses , non par ce qu'elles sont en elles-mêmes , mais par ce qu'elles sont à notre *égard* ; il est civil à mon *égard* ; à cet *égard* je ne crois pas tout ce qu'on dit.

On se dit à toute heure dans un sens nouveau. Car pour dire , Je vous en serai obligé , je ferai mon devoir , n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous : nous disons en parlant & en écrivant familièrement aux personnes qui nous sont égales ou inférieures , *on* vous en sera obligé , *on* fera son devoir , n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous. Ce ne seroit pas être juste dans le langage , que d'user de cette expression à l'égard des personnes qui sont au dessus de nous.

II. ENTRETIEN. 123

On ne disoit pas au temps de Coëf-feteau & de Malherbe, parler *juste*, raisonner *juste*, chanter *juste*, un esprit *juste*, un discours *juste*.

Quoique *délicat*, *délicateſſe*, *délicatement* ayent toujourns été en usage, on ne s'en est pas toujourns servi comme l'on s'en sert. Un esprit *délicat*, une raillerie *délicate*, une pensée *délicate*; c'est une affaire *délicate*; tenir une conduite *délicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *délicateſſe* dans l'esprit; il ſçait toutes les *délicateſſes* de la langue. A raisonner un peu *délicatement*.

Ménager est un des mots que nous avons le plus fait valoir. On ne dit pas seulement *ménager* les esprits du peuple; *ménager* les bonnes grâces du Prince; *ménager* les intérêts de ses amis; *ménager* une affaire, *ménager* une entrevûe; *ménager* son feu dans la poëſie; *ménager* la ſanté, la fortune, son crédit: mais on dit encore *ſe ménager*, pour dire uſer avec réſerve de ſon crédit; *ſe ménager* avec quelqu'un; *ménager* ſes amis, pour dire, ne leur être pas impor-

tun ; *ménager* la foiblesse d'une personne ; ne *ménager* personne , pour dire , n'avoir de la complaisance pour personne , traiter tout le monde rudement , il n'y a plus rien à *ménager* avec lui. Un de nos meilleurs Ecrivains dit , en parlant d'une belle peinture : Jamais la lumière & l'ombre n'ont été plus judicieusement *ménagées*. Un autre dit en parlant d'un discours fort éloquent & fort poli : Les figures y sont merveilleusement *ménagées*. Je trouve , interrompt Aristote , que merveilleusement bien *ménagées*, seroit mieux que merveilleusement *ménagées*. L'un est sans doute plus François & plus élégant que l'autre , dit Eugene.

On dit aussi , ajouta-t-il , avoir des *ménagemens* pour quelqu'un : il a de grands *ménagemens* pour elle. Cette façon de parler est de la Cour ; mais elle n'est pas fort établie , & les plus sçavans dans la langue ne la peuvent ouïr qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas , non plus qu'avoir de la *considération* dans le monde, & s'attirer de la *considération*.

quoique mille gens parlent de la sorte : car enfin ces phrases , à les bien examiner , ne sont pas trop Françoises. On dit bien être en grande *consideration* dans le monde , pour dire , être estimé & considéré ; mais avoir de la *consideration* , signifie proprement considérer les choses , & non pas être considéré des autres. Un homme qui a de la *consideration* , c'est un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner & *tour* étoient inconnus il y a quelques années dans la signification qu'ils ont maintenant. *Tour* de visage , *tour* de vers , *tour* d'esprit : il a un *tour* d'esprit fort agréable ; il donne un beau *tour* à ce qu'il dit ; le *tour* de l'expression , le *tour* de la langue Françoisse est bien différent de celui de la langue Latine ; il écrit en prose d'un *tour* galant & naturel. Un esprit bien *tourné* , mal *tourné* : il a l'esprit *tourné* à la bagatelle ; quand on est *tourné* de la sorte. *Tourner* bien un vers , *tourner* toutes ses pensées du côté de la guerre ; les choses ont *tourné* heureusement ; *tourner* la con-

versation du côté qu'on veut ; la conversation *tourna* sur le sérieux ; *tourner* ses imaginations plaisamment ; *tourner* une chose en raillerie , *tourner* une personne en *ridicule*. Ce dernier mot n'est pas fort ancien , non plus que *sérieux* dans un genre neutre : on n'a pas toujours dit , traiter quelqu'un d'un grand *sérieux* , prendre son *sérieux* ; trouver le *ridicule* d'une chose.

Le mot de *fonds* est fort en usage. J'ai un grand *fonds* de paresse ; je fais un grand *fonds* sur votre parole ; faites *fonds* sur moi ; je connois son *fonds* ; des gens qui ne sont pas surs de leur *fonds*.

Ce mot de *gens* tout seul est un vieux mot que nous avons renouvelé. Je me connois un peu en *gens* ; vous n'avez point de charité pour les *gens*.

Sur & *sûreté* se disent fort. C'est un coup *sur* ; c'est jouer à coup *sur* ; c'est un homme *sur* ; il est *sur* de son fait ; prendre ses *sûretés*. On dit encore prendre ses *précautions* , se *précautionner*. On ne sçauroit prendre

trop de *précautions* dans une affaire aussi importante que celle-là. Les gens sages doivent se *précautionner* contre les accidens de la fortune , contre la mort.

Le mot de *mesures* est à peu près de même âge. Prendre ses *mesures* pour réussir dans une affaire; prendre bien ses *mesures* , prendre de fausses *mesures* ; il n'y a point de *mesures* à prendre avec des esprits fourbes : il a rompu toutes mes *mesures*: garder des *mesures* ; il ne garde point de *mesures*. On dit aussi garder toutes les *bien-séances*.

Honneur , *honnêteté* , *honnêtetés* , *honnête* , *malhonnête* , *honnêtement* , regnent dans le langage d'aujourd'hui. Il a de l'*honneur* , il a beaucoup d'*honneur* , il a bien de l'*honnêteté* , il m'a fait bien des *honnêtetés* : cela est bien *honnête* , pour dire , cela est très-obligéant , très-généreux , très-civil : cela est *malhonnête* , pour dire le contraire : c'est un *malhonnête* homme , un procédé *honnête* ; c'est une personne avec qui il faut prendre une conduite plus *honnête* , des

sentimens *honnêtes*, il a agi en cela *honnêtement*.

Comme il n'y a pas bien longtems qu'on dit faire des *honnêtetez*, il n'y a pas aussi longtems qu'on dit faire des *amitiéz*: il m'a fait mille *amitiéz*: faites-lui bien des *amitiéz* de ma part; on dit aussi, faites-moi une *amitié*, pour dire, faites-moi une *grace*. Néanmoins on n'employe guere ces façons de parler hors de la conversation, & elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peutêtre qu'avec le tems elles seront reçues dans toutes sorte de stiles: car vous devez remarquer en passant, que comme c'est dans la conversation que naissent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent quand ils ne périssent pas un peu après leur naissance, ce qui leur arrive assez souvent; ils y demeurent, dis-je, jusqu'à ce qu'un long usage leur fasse perdre entièrement le caractère de la nouveauté.

Vous devez encore remarquer qu'il faut user avec beaucoup de réserve, dans la conversation même, des termes qui ne font que de naître; &

qu'on doit s'abstenir presque également des locutions trop vieilles, & des locutions trop nouvelles : les mots & les phrases d'une langue étant à peu près comme les fruits qui ne valent rien, ni pourris ni verts, & qui ne sont point de bon goût, s'ils ne sont mûrs.

Compte & compter sont usitez dans un certain sens. Je vous tiendrai *compte* de ce que vous ferez pour lui ; je mets toutes les obligations sur mon *compte* : j'ai lû son livre, je n'y ai pas trouvé mon *compte*, je fais mon *compte* de partir demain. Je *compte* pour rien les faveurs des Grands quand on aime bien une personne ; on *compte* pour rien tout le reste : vous pouvez *compter* sur moi ; je *compte* sur votre amitié.

Soûtenir n'a pas toujours eu une signification aussi simple que celle qu'il a. On dit fort aujourd'hui *soûtenir* une négociation importante, *soûtenir* son caractère, son personnage : *soûtenir* la conversation, *soûtenir* ses paroles par ses actions, se *soûtenir*. Dans les grandes afflictions on a be-

soin de toute sa force pour se *soutenir*. Les vers de Desportes se *soutiennent* encore, pour dire, ils sont encore beaux à présent. Ce qui paroîtroit en un autre une entreprise hardie & inconsidérée, est *soutenu* en lui par sa probité. Sa harangue étoit *soutenue* de la vigueur de son zèle & de la réputation de sa vertu dit un bon Auteur; un discours *soutenu*.

Détruire, *gâter*, *empoisonner*, *envenimer*, sont devenus de beaux mots en devenant métaphoriques. Des gens qui se *détruisent* eux mêmes par leur mauvaise conduite; *détruire* une personne dans l'esprit d'une autre: l'absence ne m'a-t-elle point *détruit* dans votre cœur? A ce que je vois, je ne suis pas encore *détruit* dans votre esprit: cette modération qu'ils affectoient dans leurs paroles étoit *détruite* par leurs actions.

Ses réflexions *gâtent* ses premières pensées: la Cour ne l'a point *gâté*; il est *gâté*; vous le *gâtez*, en parlant d'une personne pour qui on a beaucoup de bonté: laissez-moi faire, je ne *gâterai* rien: cela ne *gâtera* rien.

Les médifans *empoisonnent*, *enveniment* tout, jusqu'aux actions les plus innocentes : des louanges *empoisonnées*, un cœur *envenimé*.

Air est tout-à-fait du bel usage. Il a l'*air* d'un homme de qualité ; il a l'*air* noble, il a bon *air*, il a méchant *air* ; cela a méchant *air*, il s'habille, il danse de bon *air* ; il y a dans tous ses ouvrages un *air* de politesse qui le distingue des autres ; de l'*air* dont il s'y prend, il réussira. Vous oubliez le *bel air*, dit Ariste : je connois des gens qui l'ont incessamment à la bouche, & qui prétendent parler à la mode, en disant. Il a le *bel air* : il chante, il danse, il s'habille du *bel air* ; il fait tout du *bel air*, il a l'esprit tout-à-fait du *bel air*, il le porte du *bel air*. Ces gens-là sont bien ridicules avec leur *bel air*, repartit Eugene : cette façon de parler est décriée parmi ceux qui parlent bien, ils ne s'en servent qu'en riant, pour se moquer des gens du *bel air*.

Façonner, façonnier, façon, sont d'autres mots à la mode. C'est trop

façonner ; c'est une grande *façonnerie* : elle a mille petites *façons* qui lui fient bien ; faire des *façons* ; je ne fais point de *façons* avec vous ; agir sans *façon* : il se met sans *façon* au nombre des beaux esprits.

Vous pourriez, ce me semble ; ajouter *maniere* à *façon*, interrompit Ariste : car ce mot est aussi en vogue. Il y a été beaucoup plus qu'il n'y est ; répliqua Eugene. A force de dire à toute heure de la *belle maniere*, il m'a obligé de la *belle maniere*, il danse de la *belle maniere* ; je l'ai grondé de la *belle maniere* ; on s'est lassé de cette *belle maniere*, & on l'a abandonné au peuple, qui le dit encore comme une belle phrase. On dit à la Cour & dans le monde, Il a des *manieres* agréables, il affecte des *manieres* d'agir tout-à-fait bizarres ; il a quelque chose de rude dans sa *maniere* : on le fait à la Cour une *maniere* d'esprit qui juge plus finement des choses : il a de l'esprit à sa *maniere*, il a assez l'esprit de la *maniere* d'un tel.

Cet *assez* est du nouvel usage.

II. ENTRETIEN. 133

Cela est *assez* de mon goût : j'*entre assez* dans son sentiment. *Trop* en est aussi. Je ne vous suis pas *trop* obligé de votre procédé : je ne suis pas *trop* d'avis.

Entrer a plusieurs significations fines. *Entrer* dans le sens de quelqu'un; *entrer* dans la pensée d'un Auteur; *entrer* dans le monde, un jeune homme qui *entre* bien dans le monde; *entrer* en confidence avec une personne; *entrer* dans les secrets, dans les plaisirs, dans les intérêts de quelqu'un; *entrer* dans une affaire, pour dire s'y engager : *entrer* dans les considérations de l'avenir; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous : le Latin n'*entre* gueres dans le commerce du grand monde; on a beau lui représenter que... il n'*entre* point là-dedans; en parlant d'une chose qui a contribué à la disgrâce d'une personne, on dit bien, Il y *entre* un peu de cela; en parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit, il n'*entre* point dans la conversation, il n'*entre* dans rien.

S'embarquer a beaucoup de grace,

& est de la Cour dans un sens métaphorique. S'*embarquer* dans une affaire ; il s'est *embarqué* un peu légèrement , pour dire , il s'est engagé ; *embarquer* quelqu'un dans une entreprise périlleuse. On dit aussi depuis peu , *embarquer* quelque chose ; j'ai *embarqué* l'affaire , l'affaire est *embarquée* : mais cette dernière phrase n'est pas encore établie.

Les *engagemens* du monde , prendre de *engagemens* avec quelqu'un , sont des termes de nouvelle création , aussi-bien que *parti* , & prendre le *parti*. Le meilleur *parti* pour moi est de faire une honnête retraite : j'ai pris le *parti* de me taire ; quel *parti* prenez-vous ? j'ai pris mon *parti* , mon *parti* est pris , pour dire , quelle résolution prenez-vous ? j'ai pris ma résolution , ma résolution est prise : vous prenez le mauvais *parti* , il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pousser les choses à l'extrémité.

Pousser est nouveau dans une certaine signification. *Pousser* les gens à bout ; ne me *poussez* pas ; *pousser* une matière ; cela est trop *poussé* : on

II. ENTRETEN. 135

dit aussi, cela est *outré*.

Sacrifier & sacrifice sont à la mode. *Sacrifier* ses amis, il m'a *sacrifié* : *sacrifier* une personne à une autre. J'ai vû toutes vos lettres, il m'en a fait un *sacrifice* ; je lui ai fait un grand *sacrifice*, pour dire, J'ai renoncé en sa considération à quelque chose de fort agréable ou de fort utile.

Donner se dit depuis quelque tems en plusieurs façons élégantes. *Donner* dans le sens de quelqu'un, *donner* dans le galimatias. L'apostrophe est une admirable figure quand on s'en sert à propos, tous les jeunes esprits y *donnent* d'abord, dit un bon Auteur. *Donner* un méchant jour aux actions d'une personne ; *donner* dans le panneau ; il a *donné* dedans, il y a *donné* de tout son cœur, en parlant d'une personne qui croit légèrement : je ne *donne* pas là dedans, pour dire ; je ne crois pas cela : *donner* à tout, *donner* aux apparences. Cette dernière phrase a deux significations, l'une garder les dehors, & l'autre se laisser persuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *duppe*, de

chapitre, de *fort*, & de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément, Je n'en suis pas la *duppe* ; ne croyez pas que je sois votre *duppe* : il a été pris pour *duppe*.

Il m'a parlé long tems sur votre *chapitre*, il est sçavant sur le *chapitre* de la guerre : je ne vous dis rien sur ce *chapitre*.

Je lui ai dit des choses un peu *fortes* : ce que vous dites est un peu *fort* : cela est *fort*. On voit peu d'armes de la *force* : il n'y a point d'hommes au palais de la *force* ; deux discours d'une même *force*.

Voici encore d'autres façons de parler assez nouvelles. *Briller* dans la conversation. Il y a des gens qui ont beaucoup d'esprit, & qui ne *brillent* point dans la conversation.

Etre *content* de soi. Je ne serois pas *content* de moi, si je ne vous avois servi en cette rencontre : elle est fort *contente* d'elle-même, en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle : je n'ai pas mal réussi dans cette affaire, je suis assez *content* de moi.

Se sçavoir *bon gré* de quelque chose. Je me sçais *bon gré* de vous avoir dit mes sentimens , vous devez vous sçavoir *bon gré* , de n'avoir point répondu à ses injures.

Rendre des *soins* , des *assiduitez* , de *bons offices* à une personne. *Bon office* vaut mieux que *service* en quelques endroits : par exemple , pour parler honnêtement à une personne d'autorité de qui l'on a besoin , il faut lui demander un *bon office* , & non pas un *service*.

Il me semble, interrompit Ariste , avoir ouï dire à des gens qui venoient de Paris , demander *excuse* : je vous demande *excuse*. C'est une méchante phrase , repliqua Eugene ; tout le peuple s'en sert ; mais les honnêtes gens demandent toujours *pardon* , & jamais *excuse*.

On dit élégamment , continuait-il , se *desaccoutumer* d'une personne. Quand on aime bien les gens , on ne sçauroit s'en *desaccoutumer*.

Aller , venir à *ses fins*. C'est un homme qui va à *ses fins* : il n'y a rien qu'il ne fasse pour venir à *ses fins*.

Se démêler d'une affaire ; *démêler* une intrigue : on ne sçait comment *démêler* cela ; je n'ai pas encore bien *démêlé* les sentimens que j'ai pour vous ; je n'ai pû vous *démêler* dans la foule.

Distinguer les personnes de mérite , en faire *distinction*. On est bien aise d'être *distingué* des gens de basse naissance , qui se *distinguent* par leur esprit & par leur sçavoir.

S'attirer de l'estime , des reproches , de méchantes affaires. Je lui ai dit des choses facheuses , mais il se les est *attirées*.

Se déchaîner , déchaînement. Les peuples se *déchaînent* , sont *déchaînés* contre les favoris. C'est un *déchaînement* horrible contre lui , en parlant d'une personne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Rafiner , raffinement. Il *rafine trop* ; il ne faut pas tant *rafiner* sur le langage. Les *rafinemens* de l'amour propre , de la politique ; ce sont des *rafinemens* ridicules.

S'entêter , entêtement. Les honnêtes gens ne *s'entêtent* point. Nous autres

II. ENTRETEN. 139

gens de livres , dit un de nos bons Auteurs , nous sommes sujets à nous *entêter* de ce que nous souhaitons. Un homme *entêté* de son mérite. C'est un furieux *entêtement*.

Etudier le goût , l'humeur des gens ; *étudier* un homme.

Sçavoir *son monde* ; sçavoir *vivre*. C'est un homme qui sçait *son monde* , qui sçait *vivre*.

Le *sçavoir faire* est encore plus nouveau. Un homme qui a du *sçavoir faire* ; il en est venu à bout par son *sçavoir faire*. Quoique ce terme exprime assez bien , les personnes qui parlent le mieux ne peuvent s'y accoutumer : il n'y a pas d'apparence qu'il subsiste , & je ne sçais même s'il n'est point déjà passé. Aussi est-il très-irrégulier , & même contre le génie de notre langue , qui n'a point de substantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années , *c'est un homme tout d'une piece* , en parlant d'un homme qui n'a point d'adresse ni de complaisance , & qui ne sçait point s'accommoder au tems , ni aux personnes. C'est un homme

naturel , pour dire , un homme trop franc , & peu simple.

Je ne sçais quand je *parviendrai* à être de vos amis ; il est enfin *parvenu* à lui plaire.

Il en *use* bien , il en *use* mal avec moi ; il en *use* le mieux du monde.

Cela me *paſſe* , pour dire , je n'entends rien à cela. On ne vous *paſſera* rien , pour dire , on ne vous pardonnera rien.

Je sçais bien à quoi m'en *tenir* ; je m'en *tiens* à ce que vous dites. On ne peut pas *tenir* contre tant d'honnêteté , contre de ſi bonnes raisons.

Quand on eſt ſur ce *pied* là , quand on s'eſt mis ſur ce *pied-là* , on ne craint rien : les choſes ſont ſur ce *pied-là* , je ne le regarde pas ſur le *pied* de bel eſprit ; il eſt à la Cour ſur un un bon *pied*.

J'ai été bien *mortifié* de ne vous point dire adieu : il a reçu une *mortification* ſenſible : donner une *mortification* à quelqu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses ſervices paſſez vous doivent *répondre* de lui ; ce que vous venez de faire pour moi me *répond* de votre cœur.

II. ENTRETIEN. 141

Je ne puis me *défendre* de l'aimer, de le servir.

Se reprocher quelque chose. On doit être content quand on n'a rien à *se reprocher*.

Cela m'est *revenu* de plusieurs endroits, pour dire, J'ai appris cela de plusieurs personnes. Ceux qui ont le plus étudié la langue, trouvent quelque chose à dire à cette phrase, mais elle ne laisse pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu son crédit, on n'en *revient* pas ; on a de la peine à en *revenir* : je n'en *reviens* pas, pour dire, je suis fort étonné ; quand on m'a fait de ces tours-là, je n'en *reviens* pas aisément, pour dire, j'ai de la peine à pardonner.

Elle a été *défaite* au premier mot qu'on lui a dit, en parlant d'une personne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'est-à-dire, pour l'embarrasser. Des personnes ; dont l'une *défait* l'autre, pour dire, dont l'une obscurcit le mérite de l'autre : on dit aussi, dont l'une *efface* l'autre.

Vous ne sçauriez *sauver* votre con-

duite , pour dire , justifier. Quand elle n'a pas autant d'esprit dans la conversation , qu'elle a coûtume d'y en avoir, elle se *sauve* sur les vapeurs, sur le mal de tête ; pour dire , elle s'excuse sur les vapeurs, sur le mal de tête , de ce qu'elle n'a pas son esprit ordinaire. *Sauver* les dehors, les apparences. Il *sauve* du moins les apparences , en parlant d'un libertin qui ne donne point de scandale.

Les *apparences* sont contre vous. C'est *apparemment* ce qu'il pretendoit ; *apparemment* il fera tous les efforts pour en venir à bout.

Il est mal-aisé de vous dire à combien d'usages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours , faire des *avances* ; après les *avances* qu'il a faites , je ne puis lui refuser mon amitié ; faire toutes les *avances*.

Faire une *malice* à quelqu'un ; elle fait mille *malices* agréables à ses amis.

Faire un *contre-tems* ; il a fait un étrange *contre-tems*.

Faire les premiers *pas*, faire les premières *démarches*. Ce n'est pas à moi à faire les premiers *pas* ; j'ai fait la

II. ENTRETIEN. 143

premiere *démarche*. Faire un faux *pas*, une fausse *démarche*.

Dit-on toujours faire *figure*, pour-suivit Ariste? Faire à la Cour & dans le monde une grande, une petite, une bonne, une méchante, une belle & une pauvre *figure*. Tout cela se dit encore par quelques gens, repliqua Eugene; mais les personnes intelligentes l'évitent jusques dans la conversation, ou ne le disent que par raillerie.

Tout le monde dit se faire *honneur*, se faire un *merite* de quelque chose. Il se fait *honneur* de l'amitié d'un tel. Il se fait *honneur* d'avoir parlé hardiment. Je ne pretens pas me faire un *merite* de cela auprès de vous.

Se faire des *plaisirs*, des *chagrins*. Je me fais de grands *plaisirs* de peu de chose; il se fait des *chagrins* de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire, se causer de l'embarras, s'attirer des déplaisirs. Il y a des gens qui se font des *affaires* de gayeté de cœur. Vous vous êtes fait une *affaire*; je me suis fait sans y penser une méchante *affaire*. On dit dans la conversation,

c'est une *affaire*, pour dire, c'est une chose difficile; ce n'est pas une *affaire*, pour dire, c'est une chose aisée.

Vous voyez que je vous dis confusément & sans aucun ordre, tout ce que ma mémoire me présente. Comme toutes ces façons de parler n'ont nulle liaison entre elles, répondit Ariste, il importe peu quel ordre on leur donne. Cette façon de parler, *n'ont nulle liaison*, est usitée, & digne de remarque, continua Eugene.

On dit dans le discours familier, & on écrit dans le beau stile, Je n'ai *nette* affaire, il n'a *nette* fidélité, il n'a *nette* application. Ces deux négatives qui n'affirment pas comme en Latin, ont de la grace, & s'accommodent à notre langue qui aime deux negatives ensemble, selon une des remarques de Vaugelas. Ainsi nous disons élégamment, je *ne* nie pas que je *ne* l'aye dit.

Ces mots *facheux*, *miserable*, *aisé*, *régulier*, *comédien*, *flatté*, *touché*, *touchant*, *entendu*, *habile*, sont nouveaux dans le sens, & dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'est

II. ENTRETIEN. 145

C'est un *facheux* ; le monde est plein de *facheux* ; les *facheux*.

C'est un *miserable* , pour dire , c'est un homme sans mérite ; cela est *miserable* , en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un esprit *aisé* ; des vers *aisés* ; une taille *aisée*.

Traits du visage *réguliers* ; les civilités les plus *régulières* ne sont pas les plus obligeantes ; un ami *régulier* ; une femme *régulière*. Ecrire à quelqu'un *irrégulièrement* toutes les semaines.

C'est un grand *comédien* , en parlant d'un homme dissimulé qui joue plusieurs personnages. L'on dit aussi jouer la *comédie* , pour dire , n'agit pas sincèrement.

Portrait *flatté* ; *touché* hardiment. Il y a dans cet ouvrage des endroits délicatement *touchés*.

Une lettre *tendre & touchante* ; une personne qui a quelque chose de *touchant* ; des manières *touchantes*.

Un bâtiment bien *entendu* ; cela est mal *entendu* , en parlant d'une chose faite sans art & contre les règles ; tout y étoit merveilleusement bien *entendu* , en parlant d'un festin.

Une personne *entendue* , pour dire intelligente & habile.

Habile , a presque changé de signification. On ne le dit plus gueres , pour dire docte & sçavant ; & on entend par un homme *habile* , un homme adroit & qui a de la conduite. *Mal habile* , est un mot nouveau , qui signifie le contraire.

Ajoutez à cela , *solide* , *essentiel* , *réel*. Un ami *solide* , un homme *essentiel* ; des empêchemens *réels* , pour dire véritables.

Pénétration , *naissance* , *naturel* , *ouverture* , *société* , *attachement* , *fête* , sont de notre temps , de la manière dont on s'en sert.

Homme d'une grande *pénétration* ; il a beaucoup de *pénétration*.

Il n'y a personne qui ait une plus belle *naissance* pour les affaires ; il a une heureuse *naissance* , pour dire , il est bien né , il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'éloquence ; c'est un beau *naturel* , pour dire , c'est un beau génie ; Cicéron a plus de *naturel* que Demosthène.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un

dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les sciences.

Une *société* de personnes agréables ; il est de notre *société* ; ils sont de même *société* , en parlant de personnes qui se voient souvent.

Il a un *attachement* , pour dire , il aime une personne ; il a vécu jusqu'à cette heure sans *attachement* , pour dire , sans rien aimer.

La *Fête* de Versailles ; donner une *Fête*. Ce mot est devenu profane , comme vous voyez. Voilà jusqu'où va le caprice & la tyrannie de l'usage. Il ne se contente pas de choquer souvent les regles de la Grammaire & de la raison : il ose même violer quelquefois celles de la piété. Après tout , je ne m'étonne pas trop de ce qu'un mot profané à la religion a été profané de la sorte. Nous faisons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyperboliques ont cours dans le langage ordinaire , nonobstant l'aversion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie , *je meurs* de peur , *j'enrage* , se disent à toute heure , pour , je desire ,

je crains fort , je suis fâché. *Je meurs* d'envie de le voir ; *je mourrois* d'envie de sçavoir de vos nouvelles ; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas reçu mon billet ; *je mourrois* de peur qu'il ne fût parti. *J'enrage* d'avoir été pris pour dupe ; *j'enrage* de voir des ignorans qui décident.

Infiniment & *éternellement* sont communs. Il a de l'esprit *infiniment*. Ils sont *éternellement* ensemble. A quoi on peut ajouter *étrangement* & *admirablement*. Je suis *étrangement* en peine. Cela vous sied *admirablement*.

Il y a bien d'autres expressions nouvelles dont je ne puis pas me souvenir , sans parler de celles qu'on nomme *précieuses* , & qui ne sont pas tant de notre langue , que de quelques femmes , qui pour se distinguer du commun , se sont fait un jargon particulier.

Mais outre les richesses que notre langue a de son fonds , elle en a encore d'ailleurs. Elle emprunte tous les jours plusieurs mots des langues étrangères , comme les langues étrangères en empruntent d'elle. Car il y a eu de tout tems une espèce de trafic en-

tre les langues , de même qu'il y en a entre les peuples ; & la nôtre ressemble en quelque façon à ces gentils-hommes de certaines provinces privilégiées , lesquels étant fort à leur aise , ne laissent pas d'augmenter leur revenu par la voie du commerce , sans que cela déroge en rien à leur noblesse ni à leur honneur.

Au reste , la langue François est riche non seulement en paroles , mais aussi en choses ; c'est-à-dire , qu'on trouve dans ses livres ce qu'il y a de plus excellent dans les sciences. Les traductions qu'on a faites en notre langue depuis quelques années , nous rendent propres toutes les richesses des Grecs & des Latins. Les grands maîtres à qui nous devons ces traductions , ont été si heureux à copier les Anciens , qu'on peut dire que les copies ne cedent point aux originaux : & pour moi , si je ne craignois de scandaliser les doctes , je ne ferois nulle difficulté de préférer l'*Alexandre* de Vaugelas à celui de Quinte-Curce. L'*Apologetique* de Tertulien a dans le François une pureté & des graces qu'il n'a pas dans le La-

150 *LA LANGUE FRANÇOIS.*

tin. Thucydide , Lucien & Tacite ne sont gueres plus beaux en leurs langues qu'en la nôtre : vous sçavez ce qu'un honnête homme a dit de celui qui les a fait parler François.

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau :

Son genie à son siecle a servi de flambeau ;

Dans ses fameux écrits toute la France admire

Des Grecs & des Romains les précieux tresors.

*A sa perte , on ne sçauroit dire ,
Qui perd le plus , des vivans ou des morts.*

Je ne vous dis rien de la *Cyropédie* ou de l'*Histoire de Cyrus* , de l'*Eloge d'Agésilas* , des choses mémorables de *Socrate*. Je passe aussi sous silence les *Vies des hommes illustres Grecs & Romains* , traduites nouvellement. Les Traducteurs de *Xenophon* & de *Plutarque* sont connus de tous les François qui ont quelque connoissance des Lettres.

Ajoutez à toutes nos traductions , tant d'ouvrages composez par nos meilleures plumes sur les matieres les

II. ENTRETEN. 151

plus solides & les plus sublimes ; tant de livres où la Philosophie n'a rien de barbare , où tout est fleuri jusqu'aux questions les plus épineuses.

Les *Caractères des passions* , l'*Art de connoître les hommes* , les *traitez de la Lumiere* , de l'*Iris* , du *Débordement du Nil* , de l'*Amour d'inclination* , du *Raisonnement des bêtes* , nous découvrent des secrets qui ont été cachez à Platon & à Aristote. L'Auteur de ces *traitez* a étudié la nature à fond , ou plutôt on diroit que la nature lui a révélé elle-même tous ses mysteres. Le *Journal des Sçavans* est un abrégé de toutes les sciences , & comme une bibliothèque en petit , qui contient l'essence & la fleur des Livres. L'auteur de ce *Journal* est un esprit universel , qui parle en même temps d'histoire , de jurisprudence , de philosophie , de médecine , & de mathématiques. Le *Discernement de l'ame & du corps* , le *Discours physique de la Parole* , sont curieux & bien écrits : celui qui a donné ces deux livres au public , a beaucoup de pénétration & de politesse.

Outre les *traitez sçavans* qui par

roissent tous les jours en notre langue, il se fait en plusieurs endroits des conférences & des assemblées sçavantes, où l'on traite de toutes sortes de matieres : si bien qu'un François peut aisément acquérir toutes les belles connoissances, sans autre secours que celui de sa langue naturelle. Ainsi comme la France est si abondante en toutes choses, que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre : la langue Françoisse est si riche en toutes sortes de livres, que nous n'avons pas besoin des autres langues pour être sçavans. Dites après cela que c'est une pauvre langue que la nôtre.

Vous ne sçauriez au moins nier ; dit Ariste, que ce ne soit une langue fort changeante ; puisque nous changeons de langage presque aussi souvent que de modes. Non seulement nous ne parlons pas comme parloient Hugues Capet, & saint Louis ; mais nous ne parlons pas même comme parloient François I. & Henri le Grand. Si nos ancêtres revenoient au monde, nous ne les entendrions pas : il leur faudroit des truchemens

II. ENTRETIEN. 153

pour s'expliquer ; & le mal est qu'ils auroient de la peine à en trouver parmi nous. Ils seroient plus étrangers en France, que ne sont les Polonois & les Moscovites.

Les Auteurs les plus polis des derniers regnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont été les délices & l'admiration de la vieille Cour, sont le rebut des provinces & du peuple. Les mots & les phrases de ce tems-là sont comme ces habits antiques, dont on ne se sert que dans les mascarades & dans les balets. Il se fait à toute heure des changemens dans la prononciation, dans l'orthographe & dans le stile. L'usage qui est le roi ou le tyran des langues vivantes, est en France le maître du monde le plus impérieux & le plus bizarre. Il abolit souvent de bons mots sans raison ; il en établit quelquefois de mauvais contre la raison même ; il autorise jusqu'à des solecismes, selon la remarque de Vaugelas. En un mot la langue Françoisse tient beaucoup de la legereté de l'humeur Françoisse ; & c'est un reproche que les étrangers nous font avec beaucoup de justice.

Il n'en est pas de même de la langue Italienne & de la langue Espagnole. Elles se sentent en quelque maniere de la constance & du flegme de leurs nations : elles ne savent ce que c'est que de changer.

Je ne nie pas , répondit Eugene , que notre langue n'ait beaucoup changé depuis sa naissance. J'avoue même que l'ancien François a peu de rapport avec le François moderne , si non en un point essentiel , à quoi vous n'avez peut être pas pris garde : c'est que le langage de nos ancêtres a beaucoup de la naïveté du nôtre , comme l'or chargé de crasse & de terre a l'essence de l'or le plus pur & le plus fin. Et cela paroît visiblement dans nos vieux Auteurs , qui avec toute leur négligence ont une naïveté admirable : de sorte qu'on prend autant de plaisir à les lire , qu'à entendre un villageois de bon sens , qui parle mal à la vérité , mais qui parle naturellement. J'avouerai encore qu'au siècle passé le langage étoit si informe , qu'il n'y avoit ni choix , ni ordre , ni cadence dans les paroles : néanmoins je ne puis avouer que le

changement qui s'est fait dans notre langue, soit un effet de la legereté dont on nous accuse. Cela vient, à mon avis, d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un défaut de la langue François, est la marque ou plutôt la cause de la perfection où elle est parvenue.

Pour entendre ma pensée, il faut remonter à la source des choses dont nous parlons. Les langues ont leur naissance, leur progrès, leur perfection, & même leur décadence, comme les Empires. Vous sçavez que la Langue Grecque a eu ses differens âges; qu'elle a été dans les foiblesses de l'enfance, avant que d'être dans sa maturité & dans sa force; qu'elle n'est arrivée à la perfection où elle étoit du tems d'Aristote, d'Isocrate, & de Démosthene, qu'après avoir souffert mille changemens dans ses mots & dans ses phrases. La langue Latine qui a été si long-tems la langue souveraine & universelle, a eu de foibles commencemens, aussi-bien que l'Empire Romain. Ce n'étoit d'abord qu'un mélange de la langue Grecque, & de celle du pays où les

Romains s'établirent : ou plutôt ce n'étoit qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avoit rien de plus barbare , de plus rampant , & de plus pauvre qu'elle , sous la domination des Rois. Elle s'épura un peu dans les premiers tems de la République ; elle s'enrichit ensuite par le commerce qu'eurent les Romains avec les nations étrangères : elle changea tout-à-fait , & se polit fort du tems de Terence , de Scipion & de Lelius , qui la cultivèrent avec beaucoup de soin. Mais son état florissant fut au tems de Cicéron , & sous le regne d'Auguste.

Voilà à peu près le destin de notre langue. Ce n'étoit dans son origine qu'un misérable jargon , demi-Gaulois , demi-Latin , & demi-Thulesque. Dès que les Romains se furent rendus maîtres des Gaules , la langue Romaine commença à y avoir cours ; non seulement parmi les honnêtes gens , mais aussi parmi le peuple : soit que cela vînt de la complaisance des vaincus , qui crurent ne pouvoir se rendre agréables aux victorieux , qu'en tâchant de parler

II. ENTRETIEN. 157

leur langage: soit que ce fût un effet de la nécessité & de l'interêt, les sujets ne pouvant avoir d'accès auprès de leurs maîtres sans quelque usage de la langue Latine: soit enfin que les Ordonnances Romaines, qui obligeoient à faire tous les actes publics en Latin, fissent peu à peu cet effet-là.

Quoi qu'il en soit, les Gaulois oublièrent insensiblement leur propre langage: ou plutôt ils le corrompirent, en le mêlant avec celui des Romains. Car ne pouvant se défaire tout-à-fait de l'un, ni apprendre tout-à-fait l'autre, ils les confondirent tous deux; & de cette confusion il résulta je ne sçais quel jargon, qu'ils appellerent Romain, pour le distinguer du Latin. Les Francs qui vinrent ensuite, & qui chasserent les Romains des Gaules au lieu d'abolir ce langage barbare, s'y accommoderent eux-mêmes par une politique toute contraire à celle des Romains qui imposoient le joug de leur langue aux nations vaincues, avec celui de la servitude, comme parle saint Augustin.

Ces nouveaux Conquerans voulurent apparemment faire voir par-là aux

*Opera data
est ut impe-
riosa civi-
tas non so-
lùm jugum,*

verumetiam
linguam
suam domi-
tis gentibus
imponeret.
*August. de
civit. Dei lib.
19. 6. 7.*

Gaulois qu'ils étoient bien éloignez de rien entreprendre sur la liberté de ceux qu'ils venoient de délivrer de la domination Romaine. Cependant, pour marquer qu'ils étoient les maîtres, ils donnerent avec le tems le tour de leur langue à ce Latin corrompu, en l'affujétissant à l'usage des verbes auxiliaires, *être & avoir*, qui sont propres à l'Allemand, & qui regnent par tout dans le François. Il ne faut pas douter qu'il ne se mêlât alors beaucoup de mots Allemands à ce latin Gaulois, ou rustique, comme quelques-uns l'ont appelé. Il y a bien de l'apparence aussi que les Gots & les Bourguignons qui firent une irruption dans les Gaules devant les Francs, que les Huns & les Vandales qui vinrent après, ajoutèrent les uns & les autres au langage des pays où ils s'établirent, plusieurs termes que le commerce porta ensuite de ville en ville, & de province en province.

A dire vrai, interrompit Ariste, voilà une étrange origine pour une langue aussi noble que la nôtre. Je ne trouvois pas bon, poursuivit-il,

II. ENTRETIEN. 159

qu'un sçavant Critique l'eût appelée un avorton de langue Latine. Mais à ce que je vois, il n'a rien dit qui ne soit bien fondé; & il auroit pu dire même que dans sa naissance c'étoit un horrible monstre. La merveille est, reprit Eugene, que ce monstre dura long-tems; la barbarie du langage ayant subsisté avec celle des mœurs pendant des siècles entiers. Les Rois de la première race tâchèrent de polir un peu ce langage brut qu'ils parloient eux-mêmes. Car outre le Thulesque, qui étoit la langue naturelle de nos premiers Rois, le Roman étoit en usage à la Cour; mais cette entreprise fut assez inutile; & tout ce que put faire Chilperic, qui se piquoit d'esprit, de doctrine & d'éloquence, fut d'ajouter à l'alphabet je ne sçais quels caractères que le tems effaça bientôt.

A dire les choses comme elles sont, le langage de ce siècle-là n'étoit qu'une pure barbarie, aussi-bien que celle des siècles suivans; témoin le Serment de Louis Roi de Germanie, fait en langue Romance, & presque aussi malaisé à entendre que le Serment de

An ignoras
linguam
Gallicam
& Italicam,
& Hispani-
cam linguæ
abortum es-
se? *Jul. Cæs.*
de calig.

Nithard. hist.
lib. 3.

Charles son frere Roi de France, fait en langue Thudesque. On ne se soucia gueres alors de bien parler. Outre que les François étoient encore assez barbares, ils furent si occupez dans les guerres qu'ils entreprirent, & dans celles qu'ils soutinrent, qu'ils n'eurent pas le loisir de cultiver les sciences : ils songerent plus à faire de belles actions, que de beaux discours.

La langue ne commença proprement à changer que vers la fin de la seconde race de nos Rois, après que l'Empire fut séparé de la maison de France. Ce fut environ ce tems-là, comme l'a remarqué un de nos historiens, que le Roman l'emporta tout-à fait sur le Thudesque, & qu'il devint la langue dominante depuis la Meuse jusqu'aux Alpes & aux Pyrénées. Ce Roman qui se répandit par tout prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle, premierement les articles dont on n'usoit point sous le regne de Charles le Chauve, ainsi qu'il paroît par le Serment de Louis son frere, qui doit être notre regle en ce qui regarde le vieux Roman, comme étant la seule

II. ENTRETIEN: 161

place qui nous en soit demeurée. Outre *li* qui se dit d'abord, & qu'on fit servir aux deux genres & aux deux nombres; on dit aussi *le*, *la*, *les*, selon la différence du masculin & du féminin, du singulier & du pluriel. Cela se voit dans le Code de Guillaume le Conquerant, qui est après le Serment de Louis, le plus ancien monument de notre langue. Le seul titre de ce Code fait foi de ce que je dis: le voici, si ma mémoire ne me trompe. *Ce sont les leis & les custumes* que li Reis William grantut a tut le peuple de Engleterre, apres le conquest de la terre. Où vous voyez le, la, les en usage aussi bien que li.*

* Que le Roi Guillaume accorda par grace. *F. Selden. ad Eadm. Not.*

Au reste, si vous me demandez pourquoi notre langage n'eut point d'articles au commencement, & qu'il en eut dans la suite; je n'ai point d'autre raison à vous en rendre, si non que le Roman étant un Latin corrompu, il suivit d'abord le génie de la langue Latine, qui n'a point d'articles; & qu'étant devenu le langage d'un peuple sorti de Franconie, il prit peu à peu des articles, à l'imitation de la langue Thudesque, qui

en a de propres , aussi bien que la langue Grecque , & que la langue Hébraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage les terminaisons qui sont différentes du Latin. Ce qui se fit en retranchant , en ajoutant , en transportant quelque lettre dans les mots. Ainsi , par exemple , au lieu de *Deus* & *d'amor* , on vint à dire *Deu* , *Diex* , *Dieux* ; *amur* , *amors* , *amours*. Comme il n'y avoit rien de réglé ni de bien établi dans la langue , ces mots se dirent indifféremment pendant plusieurs regnes , & se conserverent même avec *Dieu* & *amour* , qui vinrent après. On fit de *mori* , *morir* , & ensuite *mourir* : d'*occidere* , *occire* , qui a duré si longtems. Les autres mots se formerent à peu près de même. *Tems* , *nom* , *fin* , *an* , *mort* , *corps* , *gens* , & la plupart de nos monosyllables , tels que nous les avons aujourd'hui , sont de ce tems-là ; car les mots d'une syllable ont été faits plutôt que les autres , & n'ont pas changé comme les autres dans les diverses révolutions de la langue ; si ce n'est en ce qui regarde l'orthogra-

II. ENTRETEN. 163

phe, qui n'a pas toujours été la même.

Ce fut aussi, ce me semble, alors qu'on inventa *norre* & *feminin*, ou du moins qu'on l'ajouta à plusieurs mots pour en rendre le son plus doux & plus agréable; de sorte qu'au lieu d'*hom*, & d'*occir*, qu'on disoit dans les premiers tems, on dit *home*, & *occire* dans la suite.

Vous voyez qu'en retenant les mots Latins, nous nous sommes défaits de la terminaison Latine, qui est demeurée aux Italiens & aux Espagnols: en quoi ils sont comme des esclaves, qui portent toujours la marque & les livrées de leur maître: au lieu que nous sommes comme des personnes qui jouissent d'une entière liberté. En ôtant à notre langue cette ressemblance sensible que ses voisines ont avec le Latin, nous nous sommes fait en quelque façon une langue qui a plus l'air d'avoir été formée par un peuple libre, que d'être née dans la servitude. C'est-à-dire, interrompit Ariste en riant, que nous avons fait comme ces hommes de fortune, qui cachent aux autres & à eux-mêmes ce qu'ils sont, en déguisant le nom

de leur famille , parce qu'il leur reproche la bassesse de leur naissance.

Je m'imagine encore , dit Eugene , que dans les premiers voyages d'outremer , les François prirent des Grecs plusieurs mots qu'ils accommoderent à leur langage , & qu'ils imiterent en quelque chose le tour & l'économie de la langue Grecque ; & de là vient probablement la conformité qu'a notre langue avec le Grec , plutôt que des colonies que les Phocéens planterent à Marseille , avant que les Romains se rendissent maîtres des Gaules. Je vous dis mes conjectures , & je ne prétens pas vous obliger à me croire sur ma parole. Si vos conjectures ne sont vraies , dit Ariste , elles sont au moins vraisemblables ; & c'est beaucoup que de deviner raisonnablement , dans des choses aussi obscures que sont celles-là.

Quoi qu'il en soit , reprit Eugene , il est certain que sous le regne de Louis le jeune , la langue étoit formée selon les regles de la Grammaire : car on commença dès-lors à écrire en Roman , au rapport de Fauchet & de du Verdier ; & vous sçavez que

II. ENTRETEN. 165

la premiere marque d'une langue faite, est d'être capable de stile, & de sortir des bornes du discours familier, où toutes les langues sont renfermées dans leur naissance.

Au reste, cette langue qui avoit ses mots, ses articles, les inflexions de ses noms & de ses verbes, ses phrases & sa syntaxe, étoit comme un enfant au berceau qui n'a pas la force de se soutenir, & qui ne fait que bégayer. Elle se fortifia un peu, & elle prit l'essor, pour parler ainsi, sous le regne de Philippe Auguste. Comme ce Prince véritablement auguste par la grandeur de son courage & par celle de son génie, n'aimoit pas moins les lettres que les armes; on s'appliqua plus aux sciences sous son regne, qu'on n'avoit fait sous les regnes de ses prédécesseurs; & ensuite on prit plus de soin du langage. Les Poètes qui parurent alors sous le nom de *Trouveres* & de *Jongleurs*, furent les premiers qui ôterent à l'ancien Roman ce qu'il avoit de plus grossier & de plus barbare: car les Poètes en tout pays ont toujours le plus contribué à polir les langues.

Les Auteurs qui vinrent après sous S. Louis, & sous Philippe le Bel, commencerent à orner un peu la langue : vous jugez bien que ces premiers ornemens furent fort simples dans un siècle où regnoit la simplicité. Mais enfin tout simples qu'ils étoient, ils ne laissoient pas d'être des ornemens. Le plus célèbre d'entre ces Auteurs, & celui à qui notre langue doit ses premières beautés, fut Jean de Meun, surnommé le pere & l'inventeur de l'Eloquence François. Le *Roman de la Rose* qu'il continua après la mort de Guillaume de Lorris, est le premier livre François qui a eu quelque réputation. Il fut estimé non seulement pour l'élégance du stile, mais aussi pour le fonds de la doctrine ; car on y a cherché des mysteres qui passent la galanterie, & à quoi probablement l'Auteur ne pensa jamais : mais il est toujours des chercheurs d'allégories, comme des chercheurs de pierre philosophale.

La langue se purifia beaucoup vers le milieu du regne de Philippe de Valois, témoins les registres de la Chambre des comptes de Paris, où

l'on voit une construction & une pureté qui approche de notre âge, ou du moins de l'âge de nos peres.

Ces heureux commencemens eurent une suite encore plus heureuse sous le regne de Charles VII. Alain Chartier son secretaire, qui étoit un laid homme, & un bel esprit, ajouta de nouvelles graces à la langue : Ce qui le fit surnommer à son tour le pere de l'éloquence François. C'est lui que * Marguerite d'Ecosse baïsa un jour en passant par une salle où il étoit endormi : vous sçavez l'histoire, & ce que répondit la Princesse aux Dames de sa suite, qui trouvoient étrange qu'elle eût baïsé un homme si laid. *Je n'ai pas baïsé l'homme, dit-elle, j'ai baïsé seulement la bouche d'où il est sorti tant de belles paroles.*

* Elle étoit femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

Depuis ce tems là la pureté de la langue augmenta toujours de plus en plus avec la politesse des mœurs. On vit peu à peu disparaître la barbarie des premiers siècles. Le langage perdit même à la fin son nom de Roman comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils sont éloignez de leur source.

A regarder les langues de ce côté-là , dit Ariste , elles ont beaucoup de rapport avec les rivières qui changent à mesure qu'elles coulent , & qui sont en quelque façon différentes d'elles-mêmes , bien qu'elles aient toujours le même rivage & le même lit. Les langues , reprit Eugene , ressemblent encore assez aux eaux minerales , qui prennent la teinture & les qualitez des lieux par où elles passent : & de-là vient , que comme dans les guerres du Levant notre langue prit beaucoup de la langue Grecque , elle prit aussi quelque chose de la langue Italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les François eurent au-delà des monts sous Charles VIII. sous François I. & sous Henri II. firent qu'il se mêla à notre langage quelques locutions étrangères.

Au reste les choses changerent beaucoup sous les regnes de ces deux derniers Rois. Les beaux esprits qui se rencontrerent en foule à la Cour depuis que François I. eut rétabli les belles lettres & les beaux arts , entreprirent tout de nouveau de polir la langue. Ils commencerent par réformer

réformer plusieurs mots vulgaires qui étoient demeurez Latins avec une simple terminaison Françoisé. Ils les accommoderent à l'air de notre nation, où ils les abandonnerent tout-à-fait ; ils abolirent aussi les termes qui leur semblerent trop rudes , ou ils y passerent la lime pour les adoucir. Ils firent même des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avoient ôtez. Enfin ils donnerent à la langue un caractère d'élégance & de doctrine qu'elle n'avoit point auparavant , en l'enrichissant des dépouilles de la Grece & de l'Italie. Amyot, Joachim du Bellay , & Ronfard eurent le plus de part à ce changement : mais tout ce que firent ces grands maîtres ne fut qu'une ébauche dont les traits furent effacez ou corrigez dans les regnes suivans. Desportes , du Peron , Malherbe , Coëffeteau réformerent le langage d'Amyot , de du Bellay & de Ronfard , comme Amyot , du Bellay & Ronfard , avoient réformé le langage de ceux qui les avoient précédé. Coëffeteau tient le premier rang parmi ces premiers réformateurs : il embellit fort la langue ; &

le stile de son *Histoire Romaine* sembloit si pur à Vaugelas, qu'il ne pouvoit presque recevoir de phrase qui n'y fût employée; & qu'à son jugement, si nous en croyons Balzac, il n'y avoit point de salut hors l'*histoire Romaine*, non plus que hors l'*Eglise Romaine*.

Après tant de réformations la langue ne laissa pas de changer encore vers le milieu du dernier regne. Balzac fut le principal Auteur de ce changement, en donnant à notre langue un tour & un nombre qu'elle n'avoit point auparavant. Il fit à peu près comme ces habiles architectes, qui changent & qui ajoutent quelque chose à un superbe bâtiment pour le rendre régulier: nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots, & la belle candence de nos périodes.

Celui qu'on a accusé si injustement d'avoir voulu bannir *Car* de notre langue contribua peut-être autant que Balzac à la rendre non seulement nombreuse & magnifique, mais exacte & raisonnable. C'est à ce prétendu ennemi de *Car* que nous de-

vons en partie le bannissement du galimatias & du Phebusque Nerveze & des Escuteaux avoient autrefois introduits à la Cour. Il fut le premier qui se déclara pour la pureté, & qui enseigna comment il falloit accorder le beau stile avec le bon sens. Entre les autres Académiciens qui travaillèrent sur le même plan, Vaugelas s'attacha particulièrement à établir la netteté du stile, & à régler la langue selon la façon de parler des meilleurs écrivains du tems, & des plus honnêtes gens de la Cour. Enfin les changemens qui se sont faits depuis trente ans, ont servi de dernières dispositions à cette perfection, où la langue Françoisse devoit parvenir sous le regne du plus grand Monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gâté ; & qu'on a tort de nous reprocher notre inconstance sur le chapitre du langage. C'est là le cours ordinaire des choses humaines, & particulièrement des langues vivantes. L'Italien & l'Espagnol ont changé à leur tour, nonobstant toute la fermeté dont se piquent les Italiens & les Espagnols. L'un &

l'autre n'étoient à sa naissance qu'un jargon qui faisoit pitié ; & ce ne fut qu'en changeant qu'ils devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui. Il est vrai que ces deux langues ont été plutôt faites que la langue Françoise : mais cela ne leur donne aucun avantage sur elle. Les ouvrages qui sont le plutôt achevez , ne sont pas les plus parfaits : la nature est des siècles entiers à former l'or & les pierres précieuses.

Quoi qu'il en soit , la langue Espagnole & la langue Italienne, lesquelles sont nées de la confusion des peuples qui se sont rendus maîtres de l'Espagne & de l'Italie , ne languirent pas long-tems dans les foiblesses de l'enfance : elles devinrent capables de quelque chose presque aussi-tôt qu'elles furent nées , pareilles en cela à ces rivières qui sont navigables à leur source. En un mot, elles parvinrent en assez peu de tems au comble de leur perfection : mais aussi-bien loin de se purifier toujours de plus en plus comme la nôtre, elles se sont gâtées peu à peu , ou du moins elles sont déchûes de leur première pureté :

de sorte qu'elles ne sont pas si pures présentement, qu'elles étoient aux siècles passez. Pour ce qui regarde l'Espagnol, les *lettres* de Guevarre, l'*histoire* de Mariana, toutes les *œuvres* de sainte Theresé, de Ribadeneira & de Grenade, ont une netteté & une élégance que les livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui est de l'Italien, je connois peu d'Auteurs modernes de de là les monts qui vailent les Villani, les Petrarques & les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choses qui acquiescent bientôt leur perfection, tombent bientôt en décadence. Ainsi les fruits avancez ne sont pas de garde, & les femmes vieillissent plutôt que les hommes. Au contraire, ce qui se fait avec beaucoup de tems, dure aussi beaucoup de tems; & c'est ce qui m'assure en quelque façon de la durée de notre langue.

Si elle est dans sa perfection, dit Ariste, je meurs de peur qu'elle ne se corrompe bientôt, car il me semble que les choses ne sont jamais plus près de leur ruine, que quand elles sont arrivées au plus haut point où

elles peuvent monter. Je pourrois vous citer là-dessus un aphorisme d'Hippocrate, & plus d'une sentence de Seneque : mais je me contente de vous citer l'exemple de la langue Latine. Ne dégénéra-t-elle pas en moins de riende sa premiere noblesse? N'eut-elle pas la même fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affoiblit toujours depuis le siècle d'Auguste? Dès le regne de Neron le stile changea tout-à-fait. Quintilien avoue que de son tems il n'y avoit presque nulles traces de l'ancienne pureté: & vous sçavez que Tertullien reprocha aux Romains dans l'Apologie qu'il présenta à l'Empereur Severe, qu'ils n'avoient rien obtenu de leurs ancêtres, non pas même le langage.

*Ipsa denique sermone
proavis renuncias-
tis.
Tertull. Apol.
c. 6.*

Je sçais tout cela, reprit Eugene, & je sçais de plus que la belle Latinité se seroit perdue entierement après la destruction de l'Empire Romain, si elle n'avoit été conservée dans les bibliorheques des Curieux. Néanmoins je ne puis m'imaginer que notre langue ait jamais de si funestes aventures; je croirois plutôt, s'il m'étoit permis de faire son horosco-

II. ENTRETEN. 175
pe, qu'elle sera toujours florissante.

Ce n'est pas, continua-t-il, que ces sortes de révolutions ne soient assez naturelles; mais c'est que la langue Françoisé a quelque chose de singulier & d'extraordinaire, qui doit la préserver de la corruption à laquelle les autres langues sont sujettes. Nous sçavons que la langue Latine fut altérée d'abord par le mélange de tant de nations diverses, qui étoient tributaires ou sujettes des Romains, & que la curiosité, le commerce, ou d'autres raisons attiroient souvent à Rome; qu'ensuite elle se corrompit tout-à-fait par les invasions des Goths & des autres peuples du Nort; & qu'enfin l'usage s'en perdit insensiblement après que les Lombards se furent emparez de l'Italie.

Voilà les véritables causes de la décadence & de la perte entière de la langue Latine. Mais pour peu que vous y fassiez de reflexion, la langue Françoisé n'a rien de pareil à craindre. Car en premier lieu, la passion que tous les autres peuples ont pour elle, nous peut presque assurer qu'ils n'y donneront aucune atteinte; &

l'expérience nous fait voir que les nations différentes qui abordent de tous côtez dans la Capitale du Royaume, oublient plutôt leur langue naturelle, qu'ils ne corrompent la nôtre. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence qu'une monarchie qui n'a point changé depuis son établissement, devienne jamais la conquête des étrangers. L'étoile de notre grand Monarque promet à la France une fortune toute contraire ; & je ne sçais quelle inspiration me dit que les Lis qui viennent du Ciel, bien loin de se flétrir dans le champ où ils sont plantez, fleuriront un jour par toute la terre.

Quand vos prophéties seroient vraies, dit Ariste, il ne s'ensuit pas que notre langue demeure toujours dans l'état où elle est présentement. Vous avez raison, repliqua Eugene : car encore que nous n'ayons rien à craindre du côté des causes étrangères, le seul caprice des hommes est capable de faire quelques changemens dans le langage. C'est la nature des choses vivantes de changer de temps en temps ; & s'il y a quelques

langues modernes qui ne changent point , elles doivent être comptées entre celles qui sont mortes. Je ne prétends donc pas que la nôtre ne change point du tout ; mais je prétends que les changemens qui s'y feront dans la suite des siècles , ne seront pas plus essentiels ni plus remarquables que ceux qui s'y sont faits depuis trente ans ; je veux dire qu'ils n'altereront point le fonds de la langue. Il y aura toujours la même naïveté , la même clarté , le même ordre , & le même tour dans le stile. Quelques mots & quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir selon la bizarrerie de l'usage : mais ce changement sera tout au plus comme une légère maladie qui arrive dans la force de l'âge , & qui ne change ni le temperament ni l'humeur ; ou plutôt il sera de notre langage comme de nos modes.

A la vérité nos modes changent de temps en temps : mais avez-vous pris garde que ces changemens ne vont pas tant à l'essentiel des habits qu'aux ajustemens & à la petite-oye ? Depuis que les vieilles modes ont été

bannies avec le vieux langage , on a porté en France des étoffes & des rubans de toutes façons & de toutes couleurs ; on a resserré ou élargi les chausses , selon que la fantaisie en a pris ; on a donné mille formes aux collets & aux chapeaux : mais on ne s'est point avisé de porter des robes à la Romaine , ou des vestes à la Persane ; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs , ou le bonnet des Polonois ; les fraises mêmes , les collets montez , les vertugadins ne sont point revenus , & apparemment ils ne reviendront jamais , parce qu'ils sont contraires à cet air libre , propre & galant dont on s'habille depuis plusieurs années , & qu'on a soin de conserver avec toutes sortes d'habillemens. Disons aussi pour ce qui regarde la langue , que le Nerveze le galimatias & le Phebus ne reviendront point , par la raison qu'il n'y a rien de plus opposé à cet air facile , naturel & raisonnable qui est le caractère de notre nation , & comme l'ame de notre langue.

Il seroit inutile , dit Ariste , de vous contester une chose qui ne peut

être décidée que quand nous ne lerrons plus au monde , & dont la posterité seule fera juge. Il vaut mieux , continua-t-il , vous en croire sur votre parole , que de vous contredire mal-à-propos. Vous en croirez ce qu'il vous plaira , repartit Eugene : je pourrois bien me tromper dans mes conjectures ; & après tout je ne vois pas assez clair dans l'avenir, pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

Pour moi , dit Ariste , je suis d'avis que sans nous mettre en peine de ce que deviendra un jour notre langue , nous tâchions de la bien savoir telle qu'elle est présentement. Ce n'est pas une petite entreprise , repliqua Eugene : on a mis les choses à un tel point , que plus on étudie le François , plus il y a en quelque façon à apprendre : la pureté , la netteté , l'exactitude & le beau tour , coûtent infiniment : tout cela demande une grande étude & un grand travail.

J'en demeure d'accord , dit Ariste : mais une langue aussi belle que la nôtre , ajouta-t-il , merite bien quel-

que application & quelque soin. Je pardonne aux Italiens & aux Espagnols de ne l'étudier pas à fond ; mais je ne puis le pardonner aux François, sur-tout à ceux qui ont de la disposition & du naturel pour les langues. N'est-ce pas une chose ridicule de cultiver soigneusement les langues étrangères, & de négliger sa langue naturelle ? d'entendre parfaitement le Grec, le Latin, l'Italien, l'Espagnol, & de ne sçavoir ni parler, ni écrire poliment en François.

Que faut-il faire, dit Eugene, pour bien parler, & pour bien écrire ? Vous le sçavez mieux que moi, répondit Ariste, & c'est à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. A vous dire la vérité, reprit Eugene, je dois le peu que je sçais au commerce des honnêtes gens, & à la lecture des bons livres. Ce sont à parler en général, les deux voies qu'il faut tenir, ce me semble, pour sçavoir bien la langue François : l'une ne suffit pas sans l'autre. En fréquentant les personnes polies on prend insensiblement je ne sçais quelle teinture de politesse que les livres ne donnent

point : ce n'est gueres que dans les belles conversations qu'on apprend à parler noblement & naturellement tout ensemble. Mais aussi ce n'est gueres que dans les bons livres qu'on apprend à parler juste & selon toutes les regles de l'art. Ceux qui ne font que lire , & qui ne voient point le beau monde, ne font pas assez polis, & n'ont pas pour l'ordinaire cet air aisé & naturel qui est si fort à la mode ; & ceux qui ne lisent point du tout , ou qui lisent sans nulle reflexion , comme quelques gens de la Cour qui passent toute leur vie dans les cercles & dans les ruelles , ne font pas fort exacts : à peine peuvent-ils écrire un billet , qu'ils ne fassent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du stile.

Mais puisque la lecture est si necessaire , reprit Ariste , que faut-il lire pour bien sçavoir notre langue ? Je voudrois , répondit Eugene , qu'on lût d'abord Vaugelas : les *Remarques* sont pleines de mille réflexions qui donnent une veritable idée de la Langue ; elles contiennent presque toutes les regles qui peuvent ser-

vir pour bien parler & pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* est un modele sur lequel on peut se former sûrement.

Il faut lire Balzac , car il a de grandes beautez , & on apprend beaucoup en le lisant : mais il ne faut pas trop l'imiter. Il est aisé de parler mal , en voulant parler aussi bien que lui.

Quoique le stile de Voiture ne soit pas toujours fort châtié , parce qu'il n'a jamais revû ses ouvrages , & que ce n'est pas lui qui les a fait imprimer ; la lecture de ses Lettres ne laisse pas d'être fort utile. Si on n'y trouve pas la même pureté du langage , on y trouve une naïveté & une délicatesse qui ne se rencontre point par tout ailleurs.

La *Défense de Voiture* est le chef-d'œuvre de Costar : ses autres livres ne sont pas si fins ni si corrects que celui-là.

Tout ce que la Chambre & d'Ablancourt ont mis en lumiere , merite fort d'être lû. Il seroit à souhaiter que nous eussions les Lettres du Secrétaire de l'Académie : car il ne sort

rien de ses mains qui ne soit fini ; & il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honnête-homme , qui me plaît infiniment.

Nous avons attendu longtems les *œuvres* d'un Académicien que les plus sçavans dans la langue consultent comme leur oracle : elles paroissent enfin ; & il ne faudroit presque que ce livre-là pour apprendre à bien écrire Les *Plaidoyers* , qui en font la principale partie , ont les vraies beautez de l'éloquence Française ; & quand l'Auteur ne donneroit point au public la Rhetorique qu'il a promise , nous n'aurions rien à lui demander après le présent qu'il nous a fait.

Que pensez-vous , dit Ariste , des *Sentimens de l'Académie sur le Cid* ? C'est , à mon avis , repliqua Eugene , un ouvrage achevé en son genre ; le nom que ce livre porte , & les mains par lesquelles il a passé avant que de voir le jour , le doivent faire estimer de tout le monde.

L'*Histoire de l'Académie Française* est un des livres François que j'estime le plus. Outre le bon sens & la po-

lité qui y regnent par tout , l'Auteur y a joint ensemble la facilité & l'exactitude. Le *Discours* que le même Auteur a composé sur les œuvres de Sarasin , est une très-belle chose. Je l'ai lû plusieurs fois , & je l'ai toujours lû avec plaisir.

La *Préface* qui a été mise depuis peu au commencement des œuvres de Balzac est sçavante & très-bien écrite. Je serois d'avis qu'on la lût avant que de lire les Lettres & les *Discours* qui la suivent. A propos de *Préface* , dit Ariste , il ne se peut rien voir de plus sensé ni de plus juste que la nouvelle Traduction de l'*Enéide*.

Mais puisque nous sommes sur les *Préfaces* , dit Eugene , nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite sur de fort beaux *Panegyriques*. Elle est digne de l'approbation qu'elle a eue dans le monde. Je ne sçais , dit Ariste , si la lecture de cette *Préface* ne m'a point causé plus de douleur que de plaisir ; car je n'ai pu la lire , sans pleurer celui dont elle parle. Comme j'avois pour ce cher ami une grande tendresse , &

II. ENTRETIEN. 185

toute l'estime qu'on peut avoir pour un homme extraordinaire , sa perte m'a sensiblement touché ; & je ne pourrois m'en consoler de ma vie , si je ne trouvois cet illustre mort dans ses freres , comme dans d'autres lui-même. Celui qui a suivi une jeune Reine dans un pays étranger , est un homme d'un grand merite , habile , modeste , secret , desinteressé ; & infatigable dans le travail. Il écrit en sa langue d'une maniere à faire juger qu'il n'en auroit jamais étudié aucune autre. Cependant outre la connoissance qu'il a des langues Grecque & Latine , il parle celles de nos voisins presque aussi facilement & aussi poliment que la sienne.

Pour revenir aux bons livres & aux bons écrivains dont nous parlions , reprit Eugene ; l'Auteur des *Réflexions ou Maximes morales* a un caractère très-noble , & je ne sçais quelle finesse , que tous les bons Auteurs n'ont pas. Le *Discours* qui a été mis à la tête de ces *Réflexions* , est de la main d'un grand maître , qui sçait le monde aussi bien que la langue , & qui n'a pas moins d'honnêteté

que d'esprit. L'Auteur des *Conversations* qui parurent l'an passé, & celui des *Observations sur les Poèmes d'Homere & de Virgile*, écrivent d'une maniere judicieuse & délicate.

Que vous semble, dit Ariste, des *Observations*, qu'un sçavant Homme a faites sur les Poësies de Malherbe ? Elles sont curieuses, repliqua Eugene, aussi bien que les *Origines de la langue Françoise* ; & après les *Remarques* de Vaugelas, je ne sçache rien en ce genre qui puisse instruire davantage.

Je vous ai déjà parlé des *Avantages de la langue Françoise sur la langue Latine* ; quelque doctes que soient ces *Dissertations*, elles ne sont pas moins agréables que la *Promenade de Saint Germain*. Je l'ai lûe depuis peu, dit Ariste, & j'en ai été charmé : Vous ne l'auriez pas moins été, ajouta Eugene, des *Promenades de Versailles & de Saint - Cloud*, si vous les aviez lûes ; elles ont quelque chose qui enchante.

La vie de Socrate, reprit Ariste, que le Traducteur de Xenophon a composée, me tomba l'autre jour en-

II. ENTRETIEN. 187

tre les mains, & j'en suis bien content. Elle est très exacte, répondit Eugene, quoiqu'elle ne soit pas fort nouvelle.

L'Histoire de la Vie du Duc d'Espernon, composée par Girard; *la Guide des Pêcheurs de Grenade* traduit par le même; *les Paraphrases sur les Epîtres de saint Paul*; *les actions publiques* d'un Predicateur célèbre sont d'assez bons livres. *L'Histoire Sainte du Nouveau Testament* est également pure & fleurie. Il n'y a rien de plus net, ni de plus élégant que *la Morale du Sage*: on y trouve de quoi former les mœurs & son stile en même tems. Il n'appartenoit qu'à une Personne considérable par sa naissance & par son mérite, d'être l'interprète de Salomon; & il falloit sçavoir notre langue aussi-bien que cette illustre Solitaire la sçait, pour le bien faire parler François.

Mais que pensez vous, dit Ariste, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans? Je leur fais justice, repliqua Eugene, & j'avoue de bonne foi qu'ils ont beaucoup contribué à la perfection de notre lan-

gue. Avez-vous vû, dit Ariste, la traduction qu'ils ont faite de l'*Imitation de Jesus-Christ* ? J'ai oui dire que c'est un de leurs chefs d'œuvres, & qu'ils la proposent eux mêmes pour un modele de la pureté du langage. Je la lis depuis quelque jours, repartit Eugene, & je l'estime pour le moins autant que les *Confessions de S. Augustin*, & que la *Vie de Dom Barthelemi des Martyrs*, où les longues périodes fatiguent un peu le lecteur.

Il est vrai, dit Ariste, que ces Ecrivains si fameux ne peuvent pas être accusés de Laconisme : ils aiment naturellement les discours vastes; les longues parenthesés leur plaisent beaucoup; les grandes périodes, & surtout celles qui par leur grandeur excessive suffoquent ceux qui les prononcent, comme parle un Auteur Grec, sont tout-à-fait de leur goût.

περίοδοι
μακράναι
ἀποπνίγου-
σαι τὰς λέ-
γοντας.

La belle Vie de l'Archevêque de Braga commence par une période de mesure : il faut avoir de bons poulmons pour la lire tout d'une haleine, & une grande attention pour la com-
Halicarn. prendre la première fois qu'on la lit.

II. ENTRETIEN. 189

Cela s'appelle se laisser dès le commencement du voyage , dit Eugene. Mais que voulez-vous , ajoûta-t-il ? ces Messieurs ont pris ce train-là il y a long-tems : ils y sont accoutumez , & apparemment ils auront de la peine à le quitter. Après tout , il ne faut pas les chicaner sur un défaut qui ne vient que d'abondance : si c'est un vice que de faire de grandes periodes , c'est le vice des grands Orateurs ; & c'est ce qui me fait croire que ces Messieurs ne s'en corrigeront pas.

Pourquoi ne se corrigeront-ils pas de leurs longues periodes , repartit Aristote ? ils se sont bien corrigez avec le tems de leurs exaggerations. Il n'y avoit rien de plus commun dans leurs premiers livres que des expressions excessives , comme *la plus grande & la plus punissable de toutes les hardies-
ses ; la plus sanglante de toutes les in-
vectives ; la plus étrange temerité , &
la plus grossiere ignorance qui fut ja-
mais*. On y voyoit jusques dans les ti-
tres & dans les narrations qui doivent
être simples & modestes , *une audace
qui n'eut jamais de pareille , une igno-*

rance insupportable, une insolence punissable, la plus insigne de toutes les fourberies, la plus lâche prévarication qui fut jamais. C'est ce que leur a reproché autrefois un des plus judicieux Critiques de notre tems.

Franc. Vassor de Libello supposé.

Réfutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour.

Ils ne se sont pas défaits entièrement de ces sortes d'expressions, dit Eugene. Ils mettent encore le *plus* en bien des endroits où il n'a que faire; ou s'ils ne se servent pas de ce terme pour exagérer ce qu'ils disent, ils emploient de grands mots & de grandes épithètes, qui font à peu près le même effet. Témoins *une impertinence signalée, un égarement prodigieux, un attentat insupportable, un emportement diabolique, un effroyable excès de malice & de folie.* Pour ce qui regarde l'étendue des périodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoutent des queues qui rendent le discours extrêmement long. Par exemple, après de grandes périodes qui lassent déjà assez d'elles-mêmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme *étant certain que . . . rien n'étant plus avantageux que . . .* ce qui ne sert pas trop à délasser les

II. ENTRETEN. 191

esprits , & à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la verité, je ne trouve dans *l'Imitation de Jesus-Christ* ni des expressions hyperboliques, ni des périodes démesurées : cependant, à ne vous rien déguiser : j'y trouve je ne sçais quoi qui me fait de la peine. Ce sont peut-être des scrupules ; vous en jugerez s'il vous plaît : j'ai le livre sur moi , & j'ai marqué les endroits qui m'ont arrêté. Je commence par *l'Épître dédicatoire*.

Tant s'en faut que ce glorieux rabaissement soit indigne du courage des personnes de votre naissance.

Je vous avoue que ce glorieux rabaissement ne me plaît gueres. Il ne me plaît point du tout, dit Ariste, & je doute que rabaissement soit François. J'ai bien oui dire, le rabais des monnoyes ; & on pourroit dire peut-être le rabaissement d'une personne, à qui on fait perdre sa dignité & son rang : mais je ne crois pas qu'on dise rabaissement pour humilité, & ce glorieux n'y revient point trop selon mon sens.

Il y a dans *l'Avertissement* au lec-

teur un mot qui m'a surpris , continua Eugene ; le voici. *Il égale la hauteſſe & la magnificence des ouvrages des Saints Peres.* Que dites-vous de *hauteſſe* ? J'avois cru juſqu'à cette heure , dit Arifte , que la *hauteſſe* étoit affectée au Grand Seigneur , & je ne croyois pas qu'on dût jamais donner de la *hauteſſe* aux Saints Peres. J'aimerois autant leur donner de l'*alteſſe* , & je trouverois auſſi bon l'*alteſſe* de leurs ouvrages , que la *hauteſſe*. Raillerie à part , la *hauteſſe* me choque encore plus que le *rabaiſſement*. Mais voyons le reſte. Eugene lut alors les endroits ſuivans.

- L. 1. c. 1. *L'œil eſt inſatiable de voir. Ils travaillent plus à ſ'acquérir de l'éclat , qu'à ſe fonder dans l'humilité. Ceux qui ſont encore nouveaux & inexperimentez dans la voie de Dieu.*
- L. 1. c. 7.

Je trouve vos premiers doutes aſſez bien fondez , dit Arifte. *Inſatiable* eſt de ces mots qui n'ont point de queue , & qui ne régiſſent rien. On dit une avarice *inſatiable*, un cœur *inſatiable*; mais on ne dit point *inſatiable de manger* , ni *inſatiable de voir*. A la vérité on peut dire un deſir *inſatiable d'apprendre*

prendre ; mais alors , d'apprendre est régi par desir , & non pas par insatiable.

Se fonder dans l'humilité ne me semble pas trop bon ; mais acquérir de l'éclat , ne me semble pas François. On dit bien aimer l'éclat faire de l'éclat ; mais on ne dit pas que je sçache , acquérir de l'éclat , en quelque sens que ce soit.

Pour *inexperimé* , c'est un mot de la façon de ces Messieurs , aussi bien qu'*inallié* , *inalliable* , *incorrompu* , *inconvertible* , *intolerance* , *clairvoyance* , *inobservation* , *inattention* , *desoccupation* , *desoccuper* , *desaveugler* , *coronateur* , *insidiateur* : à quoi l'on peut ajoûter *élévement* , *abregement* , *brisement* , *déchirement* , *resserrement* , *attiédissement* ; & ces adverbess , *déclarement* , *inexplicablement* , & *incontestablement*. Car ils ne font point de difficulté de faire des mots nouveaux , & ils prétendent même avoir ce droit là ; comme si des particuliers & des solitaires avoient une autorité que les Rois mêmes n'ont pas.

C'est apparemment en vertu de cette autorité prétendue , dit Eugene,

que le Traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais oui parler : c'est *indisposer* avec une signification active ; en voici des exemples.

L. 4. c. 12. *Celui qui après m'avoir receu , se répand aussitôt en des satisfactions extérieures , s'indispose beaucoup pour me recevoir.*

L. 4. c. 10. *Ainsi vous pourriez différer longtemps de communier , & vous y trouver plus indisposé dans la suite.*

Cet *indisposer* est gaillard , répondit Ariste ; & je suis bien trompé si ce mot-là fait fortune. Car il est des mots à peu près comme des hommes : il y en a qui ont une étoile heureuse , pour parler ainsi , & qui sont reçus dès qu'ils se présentent ; mais il y en a de malheureux qu'on ne peut souffrir , & auxquels on ne s'accoutume jamais. *Indisposer* est du nombre de ces malheureux , aussi-bien qu'*éleverment* , que ces Messieurs mettent partout , & dont personne qu'eux ne se sert.

Que voulez-vous , dit Eugene ? Ils aiment les mots nouveaux , & ils se plaisent à en faire. Mais passons

II. ENTRETEN. 195

outre. Aimez-vous se trouver dans l'obscurcissement, dans l'enyvrement, & dans le resserrement ?

Lorsque vous vous trouverez dans l'obscurcissement. L. 3. c. 71

Quand ma grace entre une fois dans un cœur il ne se trouve plus dans le resserrement. L. 3. c. 9.

L'aveuglement & l'enyvrement où ils se trouvent, ne leur permet pas de discerner ce qu'ils sont. L. 3. c. 12.

Aimez-vous l'enyvrement des divertissemens du monde ? Complaindre à Dieu, au lieu de plaire ?

L'enyvrement de l'amour & des divertissemens du monde l'emporte en l'ame de plusieurs. L. 3. c. 20.

N'ayez qu'une fin unique, qui est de me plaire. L. 3. c. 34.

A ne vous rien déguiser, dit Ariste, je n'aime point tout cela. Je ne sçais, reprit Eugene, si vous aimerez davantage ce qui me reste à vous lire. Il lut alors les autres endroits qu'il avoit marquez, & Ariste lui dit son sentiment sur chaque endroit dans l'ordre qui suit.

Vous serez sujet malgré vous à la mutabilité & au changement. L. 3. c. 33.

L. 2. c. 3. *Celui qui est encore assujetti au trouble de ses passions.*

Ces deux phrases ne me plaisent point. On est sujet au changement, mais on n'est point sujet à la *mutabilité* : qui dit *mutabilité*, dit une disposition au changement ; être muable, c'est être sujet à changer ; de sorte qu'être sujet à la *mutabilité*, vaut autant qu'être sujet à la disposition au changement, & au pouvoir de changer : ce qui ne me semble pas trop raisonnable.

Je dis le même d'*assujetti au trouble de ses passions*. On est *assujetti à ses passions*, on est *esclave de ses passions* ; mais on n'est point *assujetti au trouble* ni *esclave du trouble de ses passions* : cela n'est ni selon la raison, ni selon l'usage.

L. 1. c. 26. *Qu'il est triste au contraire, & pénible de voir des personnes sans ordre & sans règle.*

Il est *triste de voir* ; il est *pénible de voir*, me fait de la peine.

L. 3. c. 27. *Celui-là est vraiment sage, qui ne prête point l'oreille aux amorces & aux enchantemens de ces Sirenes qui tuent en caressant.*

II. ENTRETIEN. 197

Je pardonerois ce *prêter l'oreille aux amorces*, à de petits Ecrivains qui ne sont pas obligés d'être si exacts; mais je ne puis le pardonner à de grands Auteurs qui ne se doivent rien pardonner à eux-mêmes. *Amorces* est de ces mots métaphoriques, auxquels il reste toujours quelque chose de leur signification propre: on dit bien *les amorces* du vice, on diroit se laisser prendre aux *amorces* des Sirenes; mais je doute qu'on puisse dire, *prêter l'oreille aux amorces*. Il me semble que ces deux mots *oreille* & *amorces*, ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toujours assiegée de pieges & de filets, & pleine d'une infinité d'ennemis qui l'entourent de toutes parts. L. 3. c. 20.

Ce mot d'*assiegée* ne s'accorde pas trop bien avec *pieges* & *filets*: il s'accorderoit mieux avec *ennemis*, & cet endroit seroit plus juste de la sorte. Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toujours assiegée d'ennemis, & pleine d'une infinité de pieges & de filets qui l'entourent de toutes parts!

Afin que vous soyez le dominateur de vos actions. L. 3. c. 38.

Bon Dieu, quelle façon de parler ; J'aimerois autant dire, *le Seigneur & le Roi de vos actions* : ce n'est pas que *dominateur* ne soit François ; mais c'est que *dominateur & actions* ne s'accroissent pas ensemble.

L. 3. c. 53. Il faut que vous conserviez votre ame dans une privation de toutes les douceurs.

L. 3. c. 50. Abaissez mon cou & ma tête superbes, afin de faire plier ma volonté déréglée & inflexible sous la rectitude & la sainteté de la vôtre.

Voilà ce qui s'appelle des phrases ; *Conservier son ame dans la privation de toutes les douceurs ; faire plier sa volonté sous la rectitude de la volonté de Dieu* : ou je ne m'y connois pas, ou cela est un peu Nerveze.

L. 3. c. 40. Je suis dans une défaillance générale de toutes choses. Ce n'est pas bien parler, pour dire, toutes choses me manquent : défaillance ne signifie pas manquement & défaut en ce sens-là. On dit défaillance de cœur, défaillance d'esprit, défaillance des astres ; mais on ne dit pas défaillance d'argent, défaillance d'habits, défaillance de choses nécessaires à la vie.

II. ENTRETEN: 199

l'impuissance où je me trouve d'être L. 3. c. 40.
consolé par aucun homme.

Etre dans l'impuissance, s'accommode bien à un verbe actifs, mais non pas à un verbe passif. On dit, Je suis dans l'impuissance de vous assister, de vous servir; mais je ne crois pas qu'on puisse dire, Je suis dans l'impuissance d'être assisté de mes amis, d'être consolé par aucun homme.

Si impuissant à vous taire; si facile pour la dissipation & le ris; si fecond à former de bonnes résolutions, & si sterile à en produire les effets. L. 4. c. 7.

Ces Phrases-là ne sont pas Françoises. Quel langage! *Je suis impuissant à parler, je suis impuissant à me taire, pour dire, je ne puis parler, je ne puis me taire. Les Etrangers qui commencent à apprendre le François parlent de la sorte: il falloit dire, si peu maître de votre langue, au lieu de si impuissant à vous taire. Facile n'est pas bien avec pour, ni avec un nom: ou il ne veut rien après soi, ou il veut à, & un verbe. C'est un esprit facile; c'est une chose facile à faire.*

Pour fecond & sterile, on ne les joint pas avec des verbes. La terre est

feconde ; un champ est sterile : mais la terre n'est point feconde à former des metaux dans ses entrailles ; un champ n'est point sterile à produire du bled : tout au plus la terre est feconde en metaux , un champ est sterile en bled. Le Traducteur auroit pu dire : si fecond en bonnes resolutions , & si sterile en bons effets.

- L. 4. c. 3. *De peur que m'abstenant plus longtemps de votre sacré corps , je ne me refroidisse peu à peu de mes saints desirs.*

Se refroidir de ses saints desirs , c'est une phrase nouvelle que je n'ai point encore entendue. J'ai toujours ouï dire , se refroidir dans ses exercices de pieté , dans une entreprise où l'on s'est engagé avec chaleur.

- L. 3. c. 1. *O état sacré de la vie religieuse , qui rend l'homme cheri de Dieu !*

- L. 2. c. 7. *Si vous aviez soin de rendre votre ame vuide de l'affection de toutes les creatures.*

Je suis sur que les gens un peu délicats dans la langue n'aimeront pas ces façons de parler ; rendre cheri , rendre vuide. Rendre ne s'accorde pas avec les participes , ni avec toutes sortes d'adjectifs. On ne dit point il

II. ENTRETEN. 201

se rend aimé, quoiqu'on dise *il se rend aimable*. On ne dit point aussi *rendre vuide*, non plus que *rendre plein*, pour dire, *vuider & remplir*. Ces locutions sont comme *rendre connu*, que Balzac a condamné absolument dans le *Sonnet de Job*.

Comme ils n'ont pas en moi une pleine confiance, ils s'entremettent encore du soin d'eux-mêmes. L. 3. c. 37.

Cela n'est pas François. On dit bien s'entremettre d'une affaire; mais on ne dit pas s'entremettre du soin d'une affaire, ni du soin d'une personne.

Tous mes desirs soupirent vers vous. L. 3. c. 48.

C'est le cœur, c'est la personne qui soupire: mais les desirs ne *soupirent* point; ce sont eux qui font soupirer. *Soupirent vers vous*, n'est pas bien; il faut dire *soupirent après vous* ou *pour vous*.

Je ne trouve du repos en aucune creature, mais en vous seul, ô mon Dieu. L. 4. c. 12.

Cette construction n'est pas régulière. *Je ne trouve du repos*, ne se rapporte pas bien à *mais en vous seul*. Il falloit tourner autrement la phrase, ou du moins il falloit dire, *mais j'en trouve en vous seul*. Les verbes ne doi-

vent point être sousentendus en ces rencontres ; ils doivent être toujours exprimez , & on ne doit point craindre de répéter le même mot : la répétition ne choque point quand elle contribue à la régularité de la construction , & à la netteté du stile.

L. 3. c. 15. *Vous vous aimez trop par un amour déréglé.*

L. 3. c. 27. *Considerer tout par un œil si pur , & si éclairé.*

Dès qu'on s'aime trop , on s'aime avec déreglement ; ainsi par *un amour déréglé*, est inutile après *trop*. D'ailleurs *s'aimer par un amour déréglé*, n'est pas bien dit, non plus que *considerer par un œil si pur & si éclairé* : il faut dire *s'aimer d'un amour déréglé ; considerer tout d'un œil si pur & si éclairé*.

L. 3. c. 53. *Il y en a peu qui sortent entierement de leurs inclinations , & de leur humeur.*

Ce n'est pas bien parler François, pour dire, qui renoncent entierement à leurs inclinations , & à leur humeur. On dit d'un homme que la passion emporte , il est hors de soi , il est rentré en soi-même ; mais on ne

II. ENTRETEN. 203

dit point, il est sorti de soimême : ainsi on dit, sortir de son peché, sortir de son caractère ; mais on ne dit point *sortir de ses inclinations, & de son humeur*, pour dire renoncer à ses inclinations & à son humeur.

L'ancien serpent s'armera contre vous de toute sa malice & sa violence. L. 3. c. 12.

Elle s'attache à vous par toutes ses puissances & ses mouvemens. L. 3. c. 34.

L'exactitude demande qu'on dise, de toute sa malice, & de toute sa violence ; par toutes ses puissances & par tous ses mouvemens. Ces omissions sont des négligences qu'on doit éviter.

A moins que Dieu ne leur fasse la grace de renoncer à cette attache à leur sentiment. L. 3. c. 70.

C'est se négliger beaucoup que d'écrire de la sorte, *A cette attache à leur sentiment*, fait un fort mauvais effet. Il y a une négligence qui ne gâte rien, qui plaît même, & qui pare quelquefois le discours ; & c'est celle qui est opposée à l'affectation ; mais il y en a une autre qui sied mal, qui choque toujours, bien loin de plaire ; & c'est celle qui est opposée à l'exactitude. La négligence du Traducteur

dans l'endroit que vous venez de lire, est de cette dernière espèce.

Ne pourroit-on pas compter, dit Eugene, entre les négligences vicieuses, une construction qui est fort familière au Traducteur? En voici des exemples.

L. 2. c. 12. *Notre mérite ne consiste pas dans les joies & les goûts spirituels.*

L. 4. c. 15. *Remettant à Dieu le tems & la manière en laquelle il lui plaira de vous visiter.*

L. 4. c. 6. *Qui peut seul lui donner un secours & une consolation parfaite.*

L. 3. c. 40. *Toute la hauteſſe & l'éclat du monde étant comparé à votre éternelle gloire, n'est que folie & que vanité.*

A ce que je vois, dit Ariste, le Traducteur a bien en tête *la hauteſſe*; & il ne tiendra pas à lui que toutes les Grandeurs de l'Univers ne partagent avec le Grand Turc un titre qui lui est propre, & que personne ne lui a encore disputé. Si le Traducteur en est crû, on dira bientôt *la hauteſſe des Rois, la hauteſſe des Papes, la hauteſſe des Anges, la hauteſſe de Dieu*, comme il dit *la hauteſſe du monde, & la hauteſſe des Saints Peres.*

II. ENTRETEN. 205

Mais pour vous dire mon sentiment sur ce que vous me demandez : quand deux substantifs de différent genre se rencontrent, comme *joies & goûts, tems & maniere, secours & consolation, hauteſſe & éclat*, ce n'est pas absolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier substantif, & de dire *les joies & les goûts spirituels; le tems & la maniere en laquelle; un secours & une consolation parfaite; la hauteſſe & l'éclat du monde étant comparé*. Quoique ces constructions soient irrégulières à l'égard du premier substantif, & que *spirituels, en laquelle, parfaite, comparé*, ne s'accordent pas avec *joies, tems, secours, hauteſſe*, on ne laisse pas de parler & d'écrire ainsi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la vérité ceux qui se piquent d'une grande justesse, doivent éviter cela comme un écueil, selon l'avis de Malherbe, & de Vaugelas même; & je m'étonne que le Traducteur de l'*Imitation*, au lieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure, & de tout son cœur.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eu-

gene, c'est qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoutez les endroits suivans.

L. 3. c. 14. *A la vûe de l'abîme de vos jugemens, dans lesquels je ne trouve en moi autre chose que le peché & le néant.*

L. 4. c. 10. *Le remede à ce mal est de n'avoir aucun égard à ces phantômes qu'il nous présente; mais d'en rejeter au contraire contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur.*

L. 3. c. 8. *Les moindres étincelles de cette estime présomptueuse de moi même seront comme éteintes & étouffées dans cet abîme de mon néant, sans qu'elles en puissent ressortir jamais.*

Vraiment, dit Ariste, si ce n'est là du galimatias, c'est quelque chose qui en approche. Vos jugemens dans lesquels je ne trouve en moi : En rejetant contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur : Les étincelles de l'estime de moi-même éteintes & étouffées dans l'abîme de mon néant, sans qu'elles en puissent ressortir jamais. Ce sont des façons de parler si particulières & si mystérieuses, que j'ai bien de la peine à les comprendre. Après tout, si le Traducteur est obscur &

II. ENTRETEN. 207

guindé en quelques endroits , ce n'est pas la faute de l'Auteur qui est par tout clair & simple , comme vous sçavez. Mais peut-être que ce qui vous reste à lire est plus net & plus aisé à entendre.

Nous ne finirions jamais , dit Eugene , si je vous lisois tous les endroits que j'ai marqués. Il n'y a pas un chapitre sur lequel je n'aye plusieurs doutes. Cependant, ajoûta-t'il , l'*Imitation de Jesus-Christ* est le plus petit Livre de ces Messieurs ; & de tous leurs livres c'est celui qui a eu le plus de cours : on en a fait jusqu'à treize éditions , & mon *Imitation* est de la dernière , comme vous voyez. Je conclus de tout cela , dit Ariste , que les plus grands Maîtres sont capables de se méprendre quelquefois ; & que les dernières éditions ne sont pas toujours correctes , quoiqu'elles soient revûes & corrigées.

Je pense pour moi , reprit Eugene , que si l'on voit peu de livres François où l'on ne puisse trouver quelque chose à dire , il faut s'en prendre à la délicatesse du siècle , & à la perfection de la langue , plutôt qu'aux

Il s'est fait
trois Editions
depuis celle-là.

Auteurs des livres. Car enfin on veut aujourd'hui dans le langage des qualitez qu'il est assez difficile de lier ensemble : une grande facilité , & une grande exactitude ; des paroles harmonieuses , mais pleines de sens ; de la brièveté , & de la clarté ; une expression très-simple , & en même tems très-noble ; une extrême pureté , une naïveté admirable , & avec cela je ne sçai quoi de fin & de piquant. Il n'appartient pas à toutes sortes de gens de parvenir jusques-là. On a beau lire les bons livres, & voir le grand monde ; on ne fait rien , si la nature ne s'en mêle. Pour bien profiter de la lecture & de la conversation , il faut avoir du naturel pour la langue , beaucoup d'esprit , beaucoup de jugement , & même beaucoup d'honnêteté : je prens ce mot dans un sens qu'on lui a donné depuis peu ; & j'entens par honnêteté une certaine politesse naturelle , qui fait que les honnêtes gens ne gardent pas moins de bienséances dans ce qu'ils disent , que dans ce qu'ils font. Ceux qui ont ces avantages n'ont pas besoin comme les autres

II. ENTRETIEN. 209

d'une longue étude , pour avoir une connoissance parfaite de notre langue : leur génie leur tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le suivre pour bien parler. Il se voit à la Cour plusieurs personnes de ce caractère, qui sans avoir jamais beaucoup étudié la langue , parlent comme les maîtres , & peut-être mieux que les maîtres ; avec le seul secours de la nature ils gardent exactement toutes les regles de l'art. Mais sçavez-vous bien que notre grand Monarque tient le premier rang parmi ces heureux génies, & qu'il n'y a personne dans le Royaume qui sçache le François comme il le sçait ; Les personnes qui ont l'honneur de l'approcher , admirent avec quelle netteté & avec quelle justesse il s'exprime. Cet air libre & facile dont nous avons tant parlé , entre dans tout ce qu'il dit ; tous ses termes sont propres & bien choisis , quoiqu'ils ne soient pas recherchés ; toutes ses expressions sont simples & naturelles : mais le tour qu'il leur donne , est le plus délicat & le plus noble du monde. Dans ses discours les plus familiers il ne lui échappe pas un

mot qui ne soit digne de lui , & qui ne se sente de la majesté qui l'accompagne par tout : il agit & il parle toujours en Roi , mais en Roi sage & éclairé , qui observe en toutes rencontres les bienséances que chaque chose demande. Il n'y a pas jusqu'à la ronde de sa voix qui n'ait de la dignité , & je ne sçai quel d'auguste qui imprime du respect & de la vénération. Comme le bon sens est la principale regle qu'il suit en parlant , il ne dit jamais rien que de raisonnable ; il ne dit rien d'inutile ; il dit en quelque façon plus de choses que de paroles : cela paroît tous les jours dans ses réponses si sensées & si précises qu'il fait sur le champ aux Ambassadeurs des Princes , & à ses sujets. Enfin pour tout dire en un mot , il parle si bien , que son langage peut donner une véritable idée de la perfection de notre langue. Les Rois doivent apprendre de lui à regner : mais les peuples doivent apprendre de lui à parler. Si la langue Françoisse est sous son regne ce qu'étoit la langue Latine sous celui d'Auguste , il est lui même dans son siècle ce qu'Auguste

Augusto
promptus ac
profluens ,

II. ENTRETIEN. 211

Étoit dans le sien : entre les grandes qualitez qui lui sont communes avec cet Empereur si célèbre , il a l'avantage d'être né éloquent , comme il faut qu'un Prince le soit.

que deceret principem , eloquentia fuit. Tacit. Ann. lib. 13.

Il ne ressemble pas seulement à Auguste , dit Ariste , il ressemble aussi à César. Le Roi de France parle sa langue , comme le Conquerant des Gaules parloit la sienne , c'est-à-dire qu'il la parle très-purement , & sans nulle affectation ; de sorte que si notre Prince se donnoit la peine d'écrire lui même son histoire , les commentateurs de Louis vaudroient bien ceux de César.

Quoique le soleil fût déjà couché quand Ariste & Eugene commencerent à parler du Roi , ils ne laisserent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade : & les autres vertus de ce grand Monarque les occuperent si agréablement , que leur entretien dura jusqu'à la nuit , qui les obligea enfin de se retirer.



LE SECRET.

III. ENTRETIEN.



OMME les entretiens d'Ariste & d'Eugene n'étoient point étudiés , & que l'occasion seule en faisoit naître les sujets , une confiance que fit Eugene à son ami au commencement de leur promenade , donna lieu à la conversation.

Vous voyez bien , mon cher Ariste , lui dit-il , après lui avoir communiqué une affaire très-importante , que je ne m'ouvrirois pas à vous comme je fais , si je n'étois persuadé qu'on ne risque rien en vous confiant un secret. Vous me faites justice , répartit Ariste , d'avoir un peu de confiance en moi ; car outre que je suis à vous il y a long-tems , je sçais assez bien me taire quand je ne dois point parler.

Vous ne sçauriez gueres vous louer davantage , repliqua Eugene. Il est si aisé de ne dire mot , répondit Aristote que je ne crois pas me louer beaucoup , en me vantant de sçavoir assez bien garder le silence.

Aristote n'étoit pas de votre avis , reprit Eugene. Il croyoit que rien n'étoit plus difficile que de taire ce qu'on ne devoit pas dire ; & je suis de son sentiment : car il faut pour cela être toujours sur ses gardes , & avoir beaucoup d'empire sur soi même. Les habiles gens ont tant de lumieres pour découvrir nos pensées , & tant d'artifices pour nous faire parler , qu'il est presque impossible de leur rien cacher. Il n'y a point de secrets un peu importans , que l'utilité ou la gloire ne sollicitent de révéler. Enfin c'est à mon avis un des plus grands efforts de l'esprit humain, que de se taire en quelques rencontres ; & Socrate avoit raison de dire qu'il étoit plus mal-aisé de garder un secret , que de tenir dans sa bouche un charbon ardent.

Pour moi , dit Aristote , soit que je ne sois pas né grand parleur ; ou que

je me sois fait une habitude de ne dire que ce que je veux, j'ai si peu de peine à ne point parler de ce qu'on me dit, que je ne puis croire que ce soit une chose aussi difficile que vous pensez. Je ne prétens pas aussi me faire honneur de mon silence. Je sçai bien que c'est une action infame que de violer le secret d'un ami; mais je ne crois pas que ce soit une action glorieuse que de le garder fidèlement. L'obligation que nous avons à cet égard est si étroit & si naturelle, qu'il ne faut qu'être un peu raisonnable pour ne s'en dispenser jamais; & je ne vois pas qu'il y ait plus de mérite à ne pas publier un secret, qu'à conserver un dépôt.

A la vérité, repliqua Eugene, on ne fait en cela que ce qu'on doit; mais il y a souvent de la gloire à s'acquiescer de son devoir: quoique toutes les femmes soient obligées d'être modestes & régulières: celles qui le sont ne laissent pas d'être estimées dans le monde.

Mais il faut avoir le cœur bien mal fait pour abuser d'une confiance, dit Ariste; & pour moi je ne sçai

III. ENTRETIEN. 215

point de plus noire trahison. Comme la confiance est le gage le plus essentiel d'une sincere amitié, c'est la dernière lâcheté que de faire un mauvais usage des choses qu'on nous confie ; & c'est en quelque façon violer ce qu'il y a de plus sacré dans la société civile. Pythagore faisoit une religion du secret. Le Chancelier Bacon, que je n'estime guere moins que Pythagore, le compte entre les mysteres les plus saints : de sorte que selon la morale de ces deux grands hommes, on ne peut révéler un secret sans commettre en même tems une espece de sacrilege.

Secretis etiam mysteria debentur. Bacon de Augment. scient.

Si cela est ainsi, dit Eugene, il se commet bien des sacrileges tous les jours : car il y a peu de gens qui ne révelent les secrets dont ils sont dépositaires. La plûpart des hommes ressemble à ce Valet de Terence, qui ne pouvoit rien retenir, non plus qu'un tonneau percé : ou plutôt un secret dans la plûpart des hommes est semblable au vin nouveau, qui ne cherche qu'à s'échaper & qu'à se répandre. Les plus fideles ne sont pas toujours discrets, & les plus discrets

Plenus rimarum sum hac atque illac perfluo. Terent. in Eunuch.

ne sont pas toujours maîtres d'eux mêmes ; il y a des momens où leur discrétion les abandonne : & cela vient à mon avis de l'inclination naturelle que nous avons à parler , & du plaisir que nous prenons à apprendre aux autres ce qu'ils ignorent. En parlant il est aisé de parler trop : quand la langue est une fois déliée, elle a de la peine à se renfermer dans les bornes que la prudence lui prescrit. Le plaisir qu'on trouve à se faire écouter est d'autant plus sensible , que l'attention qu'on nous donne est plus grande ; & l'attention est d'autant plus grande , que ce que nous disons est plus surprenant & plus nouveau. La vanité se mêle un peu là-dedans ; en déclarant à une personne ce qu'une autre nous a confié, nous lui faisons entendre que l'on a créance en nous, que l'on nous estime , & que l'on nous consulte. Enfin c'est quelque chose de si doux de faire une confidence , qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en fasse tant dans le monde , aux dépens de la discrétion & de la fidélité même.

Mais si les hommes ne peuvent
retenir

III. ENTRETIEN. 217

retenir leur langue, que ce sera-ce des femmes qui ont naturellement tant de babil ?

Femina cosa garrula e loquace.

Il semble que la plupart d'elles *Biblioth. hist.
toric. lib. 2. c.* aient bû des eaux de ce Lac d'Ethiopie, dont Diodore de Sicile fait mention qui trouble tellement l'esprit de ceux qui en boivent, qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils savent : car elles n'ont pas la force de se taire : & le silence leur est un fardeau insupportable, pour user des termes d'un Poëte Grec. Dès qu'on leur a dit un mot à l'oreille, elles ont une furieuse demangeaison de causer ; elles étouffent, elles crevent si elles ne parlent. Mais elles n'ont garde d'étouffer ni de crever, ajouta-t-il ; il y en a peu qui ne se soulagent bientôt : les plus retenues ne celent rien à leurs confidentes, & chaque femme a la sienne. Enfin elles sont presque toutes de la nature des échos, qui redisent tout ce qu'on leur dit : & je connois peu de femmes à qui l'on ne puisse appliquer l'építaphe d'une Dame Espagnole :

A qui yaze sepultada

K

*Una muy noble senora
 Qu'en su vida , punto ni hora
 Tuvo la boca ferrada ,
 Y tanto fue lo que hablo
 Que aunque no aya mas que hablar,
 Nunca llegar à el callar
 A donde su hablar llego.*

Cette femme Espagnole , dit Ariste, n'avoit rien du caractere & de l'humour de sa nation : car les Espagnols parlent peu ; & ils sont si fideles en ce qui regarde le secret , qu'au rapport d'un Ancien il s'en est vû plusieurs qui ont mieux aimé souffrir toutes sortes de tourmens , & mourir même , que de réveler les choses qu'on leur avoit confiées.

Sapè tormentis pro
 silentio re-
 rum credita-
 rum immor-
 tui : adeo il-
 lis fortior
 taciturnita-
 tiscuraquàm
 vitæ. *Justin.*
lib. ult.

Au reste, toutes les femmes ne sont pas si indiscrettes ni si causeuses que celle-là. Je pourrois vous en citer qui sçavent fort bien se taire : & si on examine l'histoire des siècles passez , on trouvera mille exemples fameux de la fidelité & de la discretion des Dames. On en verra qui ont eu autant de constance que ces Espagnols dont je viens de parler , & qu'on pourroit appeller les martyres du secret. Ne sçavez-vous pas ce que fit une femme d'Athenes ,

III. ENTRETEN. 219

pour ne pas déclarer le secret de ses amis? Après avoir enduré les gênes & les tortures avec une fermeté incroyable, sans qu'on pût jamais rien tirer de sa bouche, elle se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage *Polyæn. lib. 3.* du tyran qui vouloit sçavoir ce qu'elle ne vouloit pas dire. Ne sçavez-vous pas aussi que les Atheniens lui dressèrent une statue conforme à son nom & à son courage? C'étoit une Lionne *Leæna.* sans langue, selon Pline, ou avec une *Plin. hist. nat. lib. 34.* langue d'or, selon quelques autres. *c. 8.*

Cette femme, dit Eugene, avoit raison de craindre que sa langue ne lui jouât un mauvais tour; & elle fit sagement de s'en défaire. Toutes les autres, continua-t-il, ne feroient pas mal de se couper la langue pour être secretes, encore ne sçais-je si après cela il ne faudroit pas s'en défier: car je ne voudrois pas jurer qu'elles ne parlassent sans langue. Je suis assuré du moins que si les paroles leur manquoient, elles auroient recours aux signes & aux gestes, pour faire entendre à tout le monde ce qu'elles ne pourroient dire. Sérieusement elles ne peuvent se taire; & deux ou trois

exemples contraires sont des miracles qui ne font point de conséquence.

Muta cicada pro miraculo est.

Une cigale muette est un prodige, selon le mot de Pline : & les Athéniens mirent sur la base de la statue qu'ils éleverent à cette femme qui se coupa la langue. *La vertu a triomphé du sexe* ; pour marquer que son silence étoit au dessus de la nature, & qu'en devenant muette, elle avoit presque cessé d'être femme.

Après tout, reprit Ariste, les femmes ont beaucoup d'avantage pour être secretes. Elles sont naturellement artificieuses & dissimulées ; il ne tient qu'à elles de se déguiser. Les vertus de leur sexe, la retenue, la modestie & la pudeur sont de grands secours contre les indiscretions de la langue : joint qu'elles n'ont pas tant de part que les hommes dans le commerce du monde, & qu'elles sont moins exposées à la curiosité des habiles gens.

Quoi qu'il en soit, dit Eugene, c'est une vilaine chose que de n'être point secret. C'est la marque d'une ame foible, aussi-bien que d'un estomac débile, de ne pouvoir rien retenir.

III. ENTRETIEN. 221

mais aussi c'est le caractère d'une ame noble d'être réservée en ses paroles , & de sçavoir bien garder le silence. Ce sont les hommes , dit un sage

*Plut. de
Garrul.*

Payen , qui nous apprennent à parler ; mais ce sont les Dieux qui nous apprennent à nous taire , en nous recommandant le silence dans tous les mysteres de la Religion. Pour moi je regarde les personnes secretes comme ces grandes rivières dont on ne voit point le fond , & qui ne font point de bruit ; ou comme ces grandes forêts , dont le silence remplit l'ame de je ne sçais quelle horreur religieuse. J'ai pour ces sortes de personnes , ajouté-t-il , la même admiration qu'on a pour les oracles , qui ne se laissent jamais découvrir qu'après l'évenement des choses.

*Sicut aqua
profunda, sic
consilium in
corde viri.
Prov. c. 20.
Lucos, & in
iis silentia
ipsa adora-
mus.
Plin. hist. nat.
lib. 12. primum*

C'est cette vertu admirable qui fait les grands hommes & les grandes réputations. C'est par là qu'on merite la confiance des Princes ; qu'on a part aux intrigues du cabinet ; qu'on se rend digne d'être favori , & d'entrer dans le ministère. Quelque talent qu'ait un homme , il n'est bon à rien s'il ne peut se taire ; il est même à

*Nec magnā
rem sustine-
ri posse cre-
dunt ab eo*

cui tacere
grave sit.
Quint. Curt.
de Persis lib. 4.

charge à toutes les personnes raisonnables ; il n'y a point d'affaire qu'il ne gêne , ni de conversation qu'il ne trouble. On est dans une perpetuelle contrainte , & comme à la torture , parmi les gens indiscrets : il faut toujours penser à ne dire que ce qu'on veut qu'ils publient à tout le monde. En verité il n'y a rien qui rende les hommes plus méprisables que ce défaut ; & au contraire rien ne leur attire tant l'estime publique que d'être secrets.

Ce que vous dites , poursuit Aristote , regarde particulièrement les Princes. Le secret fait une partie de leur autorité & de leur grandeur , non seulement parce qu'il contribue à faire réussir leurs entreprises , mais aussi parce que c'est une espece de souveraineté , selon le mot d'un Politique Espagnol , que de tenir ses pensées & ses résolutions fort secrètes : *Si todo exceso en secreto , lo es en candal ; sacramentar una voluntad fera soberania.* Et selon la pensée du même Auteur , il n'appartient qu'à un génie sublime & fait pour commander , de pénétrer les desseins des

III. ENTRETIEN. 223

autres , & de ſçavoir cacher les ſiens.

Arguye eminencia de caudal penetrar tota volunt ad agena ; y concluye ſuperioridad ſaber celar la propria.

Ainſi les Rois & les Princes , pour être eſtimez de leurs ſujets , & pour ſoutenir leur caractère , doivent être diſcrets & tout-à-fait maîtres de leur langue. Et c'eſt pour cela ſans doute que le Roi Numa rendoit un culte particulier à la Muſe qu'il appelloit la *Secrette* & la *Taciturne* ; qu'Auguſte avoit fait graver ſur ſon cachet un Sphinx , qui étoit un animal adoré des Egyptiens , & reconnu pour le Dieu du ſecret & des énigmes ; que notre Louis XI. vouloit que ſon fils ne ſçût que ces mots de Latin , *qui neſcit diſſimulare , neſcit regnare*. En effet , dit Eugene , que ſert à un Prince d'être éclairé & prudent , s'il ne ſçait diſſimuler ? Quelques lumieres qu'il ait , & quelques meſures qu'il prenne , il ne peut rien faire ſans le ſecret ; c'eſt le reſſort qui fait jouer la machine de l'Etat. Les conſeils les plus ſages deviennent inutiles dès qu'on les découvre. Auſſi les Romains qui étoient ſi ſçavans en l'art de re-

Taciturnitatem optimum ac tutiſſimum adminiſtrandarum rerum vinculum.
Val. Max. l. 2. c. 2.

Silentioſè geritur publicum bonum.
Cassiodor. lib. 11. 2.

Confus sub
terradelitef-
cit. Terrull.
de spectac. c.
8.

gner, bâtissoient les temples du Dieu
des conseils dans le fond des bois les
plus solitaires & les plus sombres; ils
lui dressoient même des autels sous
terre, pour faire entendre que les
résolutions du Senat devoient être
ensevelies dans un profond silence,

Vias illius
quis intelli-
git? Ecclef. c.
16,

Comme le Prince est la plus vive
image de Dieu sur la terre, reprit
Ariste, il doit être semblable à Dieu,
qui gouverne le monde par des voies
inconnues aux hommes, & qui nous
fait tous les jours sentir les effets de
sa bonté & de sa justice, sans nous
decouvrir les desseins de sa sagesse.

Mais ceux à qui le Prince se con-
fie, ne doivent pas être moins secrets
que lui; & c'est pour cela qu'Ale-
xandre lisant un jour des lettres de
conséquence, & s'étant apperçu que
Ephestion les lisoit en même tems,
il prit l'anneau qui lui servoit de ca-
chet, & le mit sur les levres de son
favori, pour lui recommander le si-
lence.

Ainsi les Ministres, les Secretaires
d'Etat, tous ceux qui entrent dans le
Conseil des Rois, & qui ont part au
gouvernement, sont indispensables.

ment obligez de se taire. Dans le Droit, les gens que le Prince employoit dans des commissions importantes sont appelez *Silentiaires*; & en Espagne, les personnes publiques avant que de prendre possession de leurs charges, font un serment particulier de garder inviolablement le secret. Le Roi Alphonse surnommé le Sage, ne recommande rien tant dans les Loix; & le dernier Roi d'Espagne ne manquoit jamais d'ajouter aux ordres qu'il envoyoit à tous les Ministres, *tambien os mando que se tenga gran cuydado en el secreto, porque sin el no se puede gobernar como se debe.*

Il seroit à souhaiter, dit Eugene, que ces loix & ces maximes fussent aussi bien observées dans tous les Conseils des Princes, qu'elles l'étoient anciennement à Athenes & à Rome. Les Juges de l'Aréopage étoient les gens du monde les plus muets; & pour les Senateurs Romains, ils parloient si peu, que les choses dont ils traitoient dans leurs assemblées, demeuroient secrètes pendant des années entières, Jusques là qu'à voir

*Isocras. 1. 2
Aréopag.*

Non dicam
unum, sed
neminemaui-
disse crede-
res, quod
tammultorū
auribus fue-
rat commif-
fum. *Val.*
Max. lib. 2.
c. 2.

Valer. Max.
lib. 3. c. 3.

L. Si quis,
ff. de pœnis.

leur conduite, il sembloit que per-
sonne ne sçût ce que tant de gens
sçavoient : témoin l'affaire d'Eumene
Roi d'Asie. Ce Prince ayant averti
le peuple Romain d'une entreprise
de Persée Roi de Macedoine, &
étant venu lui-même à Rome pour
faire conclure la guerre contre lui,
on ne put sçavoir ce qu'il avoit pro-
posé aux Sénateurs, ni ce qu'ils lui
avoient répondu, qu'après la défaite
& la prise de Persée. Mais cette dis-
crétion admirable étoit soutenue dans
les occasions d'une force vraiment
Romaine. On a vû un Pompée pri-
sonnier du Roi des Illyriens, mais
tout-à-fait maître de soi-même, se
brûler le doigt à un flambeau allu-
mé, pour ne pas découvrir les des-
seins de la République.

Les Loix Romaines, ajoûta t'il,
ordonnent que ceux qui revelent les
secrets de l'Etat, soient brûlez tout
vifs. Les autres nations n'ont été gue-
res moins rigoureuses à cet égard,
interrompit Ariste : les Epyptiens
leur faisoient couper la langue, &
je trouve qu'ils avoient raison d'en
user ainsi : car ceux qui ne sçavent

pas se taire, ne méritent point de parler. Ils ne méritent pas même de vivre, reprit Eugene; & les Perles faisoient bien de les condamner à la mort: car enfin, c'est non seulement une foiblesse, une imprudence, une infidélité & une injustice; mais c'est un crime de Leze-majesté, que de violer le secret du Prince. C'est se déclarer l'ennemi du bien public, que de découvrir les mysteres de ses conseils, pour parler le langage de l'Ecriture sainte, qui marque par ce mot de *mystere* combien les secrets de l'Etat doivent être religieusement gardez.

Ils ne l'ont peut-être jamais été en aucun Royaume, comme ils le sont maintenant en France, dit Ariste; le Roi est admirablement secret, & ses Ministres ne le sont pas moins que l'étoient les Sénateurs de la République Romaine: de sorte qu'on pourroit dire véritablement du Conseil d'Etat, ce qu'un Historien a dit du Senat de Rome; qu'il est *le cœur de l'Empire, mais un cœur fidele, impénétrable, & muni de tous côtez du silence.*

Vocavitque omnes majores natu, omnesque duces & belatores suos, & habuit cum eis mysterium consilii sui. *Judith. c. 2.*

Fidum erat & altum respectus Curia, silentique salubritate munitum & vallatum undique. *Valer. Max. lib. 2. c. 2.*

Il n'y a peut-être point de Conseil en Europe, où le secret se garde mieux que dans le Conseil de la République de Venise, ajouta Eugene; & c'est peut-être pour cela qu'elle subsiste depuis tant de siècles. Si ces Messieurs les Sénateurs, dit Ariste, sont toujours aussi secrets qu'ils le furent à l'occasion de Charles V I I I. ils ne cedent gueres à ceux de l'ancienne Rome. Philippes de Comines, tout éclairé & tout habile qu'il étoit, eut assez de peine à découvrir le motif qui attiroit de tous les endroits de l'Europe tant d'Ambassadeurs à Venise, où il étoit Ambassadeur lui-même; & il fut frappé comme d'un coup de foudre, au rapport du Cardinal Bembo, lorsqu'il apprit du Duc la ligue qui avoit été conclue contre le Roi son maître, entre la Seigneurie, le Pape, l'Empereur, le Roi de Castille, le Roi de Naples, le Marquis de Mantoue, & Ludovic même qui avoit appelé les François en Italie. Le profond secret de cette confédération déconcerta toute la politique, & renversa tous les desseins de la France, jusques-là que le jeune Con-

*Bembo. hist.
Venet. lib. 2.*

III. ENTRETIEN. 229

querant fut contraint de faire une retraite un peu prompte , & d'abandonner sa conquête pour songer à sa sûreté.

Ce seul exemple , continua Eugene , fait voir clairement que le secret est l'ame des grandes affaires , comme le disoit souvent le Cardinal de Richelieu.

Histoire du
Cardinal de
Richelieu.

Les histoires des siècles passez , & celles de notre tems , repartit Ariste , sont pleines de pareils exemples : mais je n'en sçai point de plus illustre que la grande révolution du Portugal. Car enfin le rétablissement des Rois légitimes en la personne du Duc de Bragance , fut à proprement parler , l'ouvrage & le miracle du secret. C'étoit l'affaire du monde la plus difficile & la plus délicate : les Chefs s'étonnoient eux-mêmes de leur résolution : non seulement toutes les apparences étoient contre eux , mais il leur étoit impossible de réussir par les voyes ordinaires & naturelles , qui servent à l'exécution de ces sortes d'entreprises. La domination Espagnole étoit établie par tout ; les Castillans étoient maîtres de toutes les

*Sousa Lusitana
liberat. lib. 3.
c. 2. 3.*

places. Il n'y avoit ni forces ni argent dans le Royaume. Le peuple commençoit à s'accoutumer à la servitude. La Noblesse, qui étoit d'autant plus mal traitée, qu'elle étoit plus suspecte à l'Espagne, ne pouvoit faire que des vœux pour la liberté publique. Il n'y avoit rien à espérer du côté des Princes étrangers, qui étoient tous ou trop foibles, ou trop attachés à l'Espagne, ou trop occupés chez eux. De sorte que les principaux de la conjuration étant allez consulter D. Gondiçal Couttrinho, que son extrême vieillesse obligeoit de garder le lit, & qui avoit manié les plus importantes affaires de l'Erat, ils n'eurent point d'autre réponse de lui, sinon qu'il louoit leur zele, mais qu'il jugeoit la chose impossible. D. Rodrigo de Cunha, Archevêque de Lisbonne, homme d'un grand sens & d'une grande expérience, fut effrayé de la proposition qu'ils lui firent, & tâcha de leur faire quitter ce dessein, que la difficulté de l'exécution lui faisoit paroître chimérique.

Cependant tous ces obstacles ne

III. ENTRETIEN. 231

les empêcherent pas de poursuivre leur entreprise. Ils s'assemblerent en divers lieux , & firent plusieurs conférences : ils engagerent peu à peu toute la fleur de la Noblesse : ils s'ouvrirent à quelques artisans qui avoient le plus de crédit parmi le peuple : ils firent provision d'armes , & leverent quelques soldats sous prétexte de la revolte des Catelans ; sans que la Duchesse de Mantoue qui exerçoit la charge de Viceroy , se doutât de rien. Le moindre soupçon eût fait échouer cette grande affaire : il n'y avoit rien de plus aisé aux Espagnols que de rompre toutes les mesures des Portugais : mais toute l'intrigue fut conduite si secrettement & avec tant d'habileté , que le Secrétaire d'Etat , par le meurtre duquel on avoit résolu de commencer , bien loin de se défier de quelque chose , revint de la campagne la veille du jour que l'entreprise se devoit exécuter. Jamais secret n'a été communiqué à tant de gens , & jamais secret n'a été plus inviolablement gardé : pas un des conjurez ne fit semblant de rien sçavoir , Les jeunes gens eurent une discrétion

étonnante. D. Antonio, & D. Rodrigues de Meneses, fils du Comte de Cantanhede, auquel on n'avoit pas jugé à propos de confier le secret, n'en dirent pas un mot à leur pere. Il n'y eut pas même jusqu'aux femmes qui ne se tûssent en cette rencontre: car plusieurs Dames de qualité furent de l'intrigue, entre autres D. Philippa de Vilhena, & D. Antonia de Silva, qui le jour de l'exécution armerent leurs fils elles-mêmes, & les exhorterent à bien faire leur devoir.

A ce que je vois, dit Eugene, les Dames Portugaises sont plus secrettes que ne l'étoient autrefois les Dames Romaines; je dis même les femmes de ces Sénateurs si fameux par leur silence. Vous sçavez l'histoire du jeune Papirius. Je ne m'en souviens pas, répondit Ariste, & vous me ferez plaisir de me la dire. Elle est plaisante, repliqua Eugene.

*Aulus Gel.
lib. I. c. 23.*

Ce jeune enfant alloit tous les jours au Senat avec son pere; car c'étoit la coutume des Sénateurs d'y mener leurs enfans, pour les former de bonne heure aux affaires, & les accoutumer au secret. La femme de Papi-

III. ENTRETIEN. 233

rius pressa un jour son fils de lui conter ce qui s'étoit fait au Senat. Le sage Enfant lui dit qu'on avoit fait une défense expresse d'en parler. Cela ne fit qu'augmenter la curiosité de sa mere : elle le conjura mille fois de lui dire ce qu'il sçavoit ; elle ajouta les caresses aux prieres ; elle n'épargna rien pour tirer de lui ce secret. L'Enfant s'en défendit autant qu'il put ; mais enfin pour se délivrer des sollicitations si pressantes , il lui dit qu'il lui déclareroit tout , pourvû que son pere n'en sçût rien , & qu'elle n'en parlât jamais à personne ; ce qu'elle lui promit avec serment. Eh bien la mere , lui dit-il , puisque vous le voulez sçavoir , on a mis ce matin en délibération , s'il étoit plus à propos pour le bien de la République qu'une femme eût deux maris , ou qu'un homme eût deux femmes.

Cette nouvelle surprit étrangement la mere du jeune Papirius. Elle sortit aussitôt du logis toute effrayée , & alla avertir ses amies de ce qu'elle venoit d'apprendre. Toutes les femmes de la Ville le sçûrent un peu après & le lendemain s'étant toutes assem-

blées, elles vinrent en foule au Senat pleurant & disant tout haut, qu'on ne devoit rien conclure sans les ouïr. Les Senateurs furent fort étonnez de ce spectacle, & ils n'eussent jamais pû comprendre ce que ces femmes vouloient, si le jeune Papirius ne leur eût raconté toute l'affaire. Ils admirerent sa discrétion & son adresse: pour l'en récompenser, & pour éviter à l'avenir un pareil inconvenient, ils ordonnerent qu'excepté lui seul les enfans ne viendroient plus au Senat.

Didac.. Saa-
vedra Em-
pres. moral.
y polit.

On ne pouvoit en user plus sagement, dit Ariste: car on ne sçauroit trop prendre de suretez pour les secrets de l'Etat: ils ne peuvent être trop cachez; & un sçavant Cavalier a raison de vouloir que les Cabinets des Princes soient comme les ruches des abeilles, impénétrables aux plus curieux & aux plus clairs-voyans.

Quoique toutes les affaires qui regardent le bien public doivent être fort secretes, poursuivit Eugene, celles de la guerre demandent un secret particulier. Elles ne réussissent jamais sans cela; les mines dont on use dans l'attaque des places fortes,

III. ENTRETIEN. 235

ne servent de rien , si elles ne sont cachées aux ennemis. Dès qu'ils découvrent l'endroit de la mine , ou ils en empêchent l'effet en l'éventant par une contremine , ou ils la font jouer contre ceux mêmes qui l'ont faite. Ainsi quelque grandes que soient les forces d'un Prince qui médite une expédition militaire , elles ne font pas un grand effet , quand on sçait de quel côté il tourne ses armes ; car ceux que la tempête menace , ne manquent pas de se précautionner par des alliances secrettes , & par des levées de gens de guerre , qui leur donnent lieu de soutenir , & même de prévenir un ennemi redoutable : le secret seul fait qu'on les surprend , & qu'on les accable avant qu'ils aient le loisir de se reconnoître.

Il faut pour cela cacher quelquefois un dessein de guerre sous des apparences de divertissemens ou de voyages , à l'exemple de notre sage Monarque. Car , s'il vous en souvient , les revûes de Vincennes servirent de préparatifs à la guerre de Flandres ; l'entreprise de la Franche - Comté n'avoit l'air que d'un voyage de Bour-

gogne. Je m'en souviens , dit Aristote , & je me souviens aussi d'une belle devise que fit un galant homme sur ce sujet. C'est un Soleil couvert d'une nuée avec ces paroles.

Lorsqu'il se cache il prépare des foudres.

Tegiturque , parat dum fulmina.

Nulla sunt meliora consilia , quam quae ignoraverit adversarius antequam facias. *Veget. de Re milit. lib. 3. cap. 26.*

Mais c'est particulièrement dans le fort de la guerre , reprit Eugene , que le secret est nécessaire. Quand l'ennemi ne peut sçavoir à quelle ville ni à quelle place on en veut , il est obligé de les tenir toutes en état de se défendre , & rien ne l'affoiblit tant que le partage de ses forces. Les maîtres de la science militaire disent que les meilleures résolutions sont celles qui ne viennent point à la connoissance des ennemis , & que la première qualité d'un Capitaine c'est d'être secret. Les Chefs des Armées Romaines étoient tous de ce sentiment. Aussi portoient-ils dans leurs drapeaux la figure du Minotaure , & ils vouloient faire entendre par ce monstre enfermé dans le labyrinthe , que personne ne pouvoit découvrir leurs desseins.

Metellus a été un des plus remarquables parmi ces sages Capitaines :

III. ENTRETIEN. 237

c'est lui qui étant interrogé quel jour il combattroit les ennemis, fit cette réponse célèbre, que Pierre III. Roi d'Arragon fit en une autre ren- contre: *Si ma chemise sçavoit mon dessein, je la brûlerois.*

Si nous en croyons Tite-Live, il n'y eut jamais un homme plus secret que Scipion: sa conduite étoit toute mystérieuse; & pour mieux tromper l'ennemi, il trompoit souvent ses sol- dats, en changeant tout d'un coup l'ordre des choses, sur le point de donner bataille, comme il fit avant que de combattre Asdrubal.

Les Carthaginois s'accordoient en cela avec les Romains: Annibal n'é- toit pas moins réservé que Scipion. Le même Historien remarque, que ayant résolu d'aller assieger Tarente, il fit partir devant lui dix mille hom- mes, sans leur déclarer sa pensée; & qu'ayant campé ensuite à cinq ou six lieues de la ville avec toutes ses trou- pes, il ne s'ouvrit pas même-là de ce qu'il avoit dessein de faire.

Si nous voulions examiner la con- duite des plus célèbres Capitaines de l'Europe, dit Ariste, nous trouve-

Præter opi-
nionem des-
tinatam suo-
rum, hos-
tiumque.
Tit. Liv. lib.
23.

Ne ibiqui-
dem nuncia-
to quò per-
gerent.
Tit. Liv. lib.
25.

rions que les Italiens, les Espagnols; les Suedois, les Allemans & les François sont de l'humeur des Carthagi- nois & des Romains; & que le Duc d'Albe, le Marquis de Spinola, le grand Gustave, le Comte de Tilly, Monsieur le Prince, & M. de Tu- renne, ont suivi en mille rencontres l'exemple d'Annibal & de Scipion.

Il s'ensuit de tout ce que nous ve- nons de dire, ajouta-t-il, que toute la vie civile roule sur le secret; & que comme les particuliers ne peu- vent être bons amis ni honnêtes gens, s'ils ne savent garder le silence; les personnes publiques ne peuvent s'ac- quitter de leurs fonctions, s'ils ne sont maîtres de leur langue.

Tout le monde est persuadé, re- pliqua Eugene, qu'il faut être secret: mais peu de gens savent comment il faut l'être. On connoit assez la né- cessité & l'excellence de cette vertu; mais on ignore fort la méthode & la maniere de la pratiquer. C'est un grand art que celui de se bien taire; il a ses principes & ses regles, com- me l'art de bien parler. Voici, selon moi, le premier principe de l'art du secret.

III. ENTRETIEN. 239

Il ne faut jamais dire à personne ce qui vous a été dit en confidence. Eh quoi , interrompit Ariste , ne peut-on pas dire à un ami intime tout ce qu'on sçait ? Non , repartit Eugene ; nous sommes maîtres de nos propres secrets , mais nous ne sommes pas maîtres de ceux d'autrui : ce sont des dépôts dont nous ne pouvons pas disposer. Et si les Jurisconsultes condamnent de larcin un homme qui emploie un dépôt d'argent contre la volonté de la personne qui le lui a mis entre les mains ; on doit condamner d'infidélité celui qui découvre le secret d'un autre , sans sa permission , quoique les gens à qui il le découvre soient fidèles. Ce qu'on nous confie n'est que pour nous , & ne doit point nous passer : ceux que nous aimons le plus n'y ont point de droit , & nous n'y en avons point nous-mêmes. L'exemple de S. Ambroise & de Satyrus son frere devoit être la règle de tout le monde. *Nous n'avions mon frere & moi , dit ce Pere , qu'un esprit & qu'une volonté : tout étoit commun entre nous , hors le secret de nos amis. Ainsi il faut ense-*

Cum omnia nobis essent nostra communia , individuus spiritus , individuus affectus ; solum

tamen com-
mune non e-
rat secretum
amicorum.
*Le Obit. da-
ryr. Frat.*

velir profondément dans notre cœur ce qu'on nous a dit en confidence. Il faut qu'un secret non seulement meure en nous, mais qu'il y pourrisse, selon le mot d'Euripide, qui pour se sauver du reproche qu'on lui faisoit, que sa bouche sentoît mauvais, dit un jour qu'il ne falloit pas s'en étonner, parce que plusieurs secrets y avoient pourri.

Mais si celui dont vous sçavez le secret vous rend de mauvais offices; si de votre confident étant devenu votre ennemi, il se sert de la confiance que vous avez eue en lui pour vous nuire & pour vous perdre, en un mot s'il publie vos secrets les plus importants: lui devez-vous une fidélité si exacte? Oui, repliqua Eugene; ou du moins je me la dois à moi-même; je la dois à l'amitié qui a été, quoiqu'elle ne soit plus. Ce que cet homme m'a confié lorsqu'il m'aimoit, est un dépôt de son cœur. Sa haine ne me donne point de pouvoir sur ce dépôt; elle n'en change pas la nature: son secret n'est pas moins à lui qu'il étoit auparavant. Qu'il soit perfide, ingrat, dénaturé, & tout ce qu'il vous

III. ENTRETIEN. 241

vous plaira ; c'est à moi d'être fidèle & généreux. Nous ne sommes jamais en droit de révéler ce qu'on nous a dit confidentiellement , quelque avantage que nous en devions retirer , & quelque nécessité qui semble nous y contraindre. Cela s'entend , ajouta-t'il , supposé que l'intérêt du prince & de la Patrie ne nous oblige point de parler ; car en ces rencontres toutes les considérations particulières doivent céder au bien public.

Au reste , cette loi qui défend de dire à qui que ce soit le secret d'autrui , oblige toutes sortes de personnes : ceux qui semblent être au dessus des loix n'en sont pas exempts : & une grande Reine a dit sagement , que les Princes doivent garder le même silence , & avoir la même discrétion que les Confesseurs. Selon la morale de cette Princesse , il ne faut pas se vanter de la confiance qu'on vous a faite , même lorsque la chose qu'on vous a confiée est publique. Il faut oublier ce qui a été dit , ou du moins le sçavoir comme si vous ne le sçaviez pas , & n'en dire jamais rien. Voilà une morale bien sévère , &

Henriette
de France,
Reine d'Angleterre.

Si sapias,
quod scis ne-
scias. Terent.

qui est peu suivie dans le monde , dit Ariste : car après qu'une chose a éclaté , bien loin de faire scrupule d'avouer qu'on la sçavoit auparavant , on se fait honneur de l'avoir sçûe des premiers : & ceux qui ont mieux gardé le silence sur quelque affaire mystérieuse , lorsqu'elle devient publique , ne manquent pas de dire aux gens qui la leur racontent , qu'ils ne leur apprennent rien de nouveau. Les personnes délicates sur le secret , repartit Eugene , écoutent une nouvelle qu'elles sçavent par la confiance qu'on leur a faite , comme si elles n'en avoient jamais oui parler.

Mais pour bien faire son devoir à l'égard des autres , il faut commencer par le bien faire à l'égard de soi-même. Un homme qui garde mal ses propres secrets , ne gardera pas bien ceux de ses amis.

Selon vos principes , dit Ariste , nous avons droit sur nos secrets ; & nous en pouvons faire ce qu'il nous plaira. Le plus sûr , repliqua Eugene , est de ne pas user de notre droit. Un ancien Poëte a dit : *Ce que vous vou-*

III. ENTRETIEN. 243

lez que les autres taisent ; ne le dites pas. Et je dis moi : Ce que vous ne voulez pas que plusieurs sçachent, ne le découvrez à personne. Car comment les autres vous seront-ils fidèles, si vous ne l'êtes pas à vous même ? & comment pourrez-vous vous plaindre qu'on ait revelé ce que vous n'avez pas eu la force de cacher ? On ne fait en cela que nous suivre , & je serois fou de prétendre que mon secret fût en sûreté dans le cœur des autres, quand il n'est pas en sûreté dans le mien.

Alium filere quodvelis , primus file. Senec. in Hippol.

Il y a des occasions, dit Ariste, où l'on est obligé de faire des confidences , quand ce ne seroit que pour demander conseil. D'ailleurs , l'amitié ne s'entretient & ne s'augmente que par la communication des secrets : & ce seroit la détruire que de n'avoir point de confiance en ses amis.

Il est vrai, repartit Eugene, qu'on ne peut quelquefois se dispenser de communiquer son secret, soit pour prendre conseil dans une affaire importante, soit pour quelque autre raison particuliere : mais alors il faut bien choisir, & ne nous ouvrir qu'à

une personne sûre & éprouvée. Il faut s'adresser en ces rencontres, non pas précisément à celle qui nous est la plus agréable & la plus chère, mais à la plus fidelle & à la plus sage. Samson ne se trouva pas bien d'avoir dit son secret à Dalila : & il en coûta la vie à l'Empereur Maxime, pour avoir révélé le sien à sa femme. Il y a des amistendres, commodes, officieux, à qui il ne faut rien dire d'important, parce qu'ils ne sont pas secrets. Ce n'est pas violer les regles de l'amitié que d'en user de la sorte : ce seroit pecher contre celles de la prudence, que d'en user autrement.

Mais quand on a un ami intime qui est fort secret, dit Ariste, ne doit-on pas lui découvrir ce qu'on cele aux autres ? Oui sans doute, repliqua Eugene, il ne lui faut rien cacher : & c'est le plus doux plaisir de la vie d'avoir un autre soi-même, dans le sein duquel on puisse verser, pour ainsi dire, ses plus secretes pensées. Je dis un autre soi-même, car un suffit : & quoiqu'on ait plusieurs amis, on ne doit point avoir plusieurs confidens dans les choses de la der-

III. ENTRETIEN. 245

nière consequence. Le secret d'un honnête homme doit être comme le cœur d'une honnête femme, pour un seul. Ce que trois personnes savent est public, ou ne tarde gueres à le devenir. Dès qu'une chose a passé par plus d'une bouche, elle se répand à peu près comme l'eau des cascades qui va de bassin en bassin : ou plutôt les secrets sont comme ces fontaines conduites sous terre, qui coulent dans les rues, dès qu'elles commencent à se produire. Enfin il n'y a rien de plus vrai que ce que disoit Emanuel Philibert, Duc de Savoye : *Les choses qu'un homme renferme dans son cœur ne peuvent jamais être découvertes, & celles qu'il confie à un autre ne peuvent pas demeurer long-tems cachées.* Ce que je dis regarde proprement les choses qui sont, pour dire ainsi de simples secrets, sur lesquelles il n'y a point à délibérer ; & non pas celles qui demandent une grande délibération, & sur lesquelles il est nécessaire d'avoir l'avis de beaucoup de gens.

Il est vrai, dit Ariste, que les secrets d'Etat, par exemple, doivent

Secretum, si tribus est manifestatum, omnibus divulgatum.
S. Aug.

être nécessairement communiquer à plusieurs personnes : car quelque sage que soit un Prince , il a besoin de quelques ministres qui le secondent : & on a eu raison de blâmer Louis XI. de ce qu'il faisoit tout de sa tête. C'est ce que Brezay grand Sénéchal de Normandie lui reprocha un jour à la chasse d'une manière assez plaisante. Le Roi étoit monté sur une petite haquenée : *Sire* , lui dit-il , *je ne pense pas qu'il se puisse voir un cheval de plus grande force que cette haquenée. Comment cela* , dit le Roi ? *C'est* , répartit le Sénéchal , *qu'elle porte Votre Majesté & tout son Conseil.* Ce bon mot fut perdu : il fit seulement rire le Roi : mais il ne lui fit point changer de conduite.

Il seroit à désirer , continua Eugene , que le Prince gouvernât tout seul , & qu'il fût lui-même tout son Conseil. Mais comme la foiblesse humaine ne le souffre pas , & que Louis XI. avec toute la politique a fait des fautes énormes , il faut que la prudence des Rois soit soutenue par celle de leurs Ministres ; mais il ne faut pas que la prudence des Ministres

III. ENTRETIEN. 247

soit la regle decelle des Rois. Le Prince doit écouter les avis de son Conseil , sans dire le sien , après qu'une affaire a été examinée mûrement en sa presence , c'est à lui à décider : & il doit quelquefois cacher à son Conseil même la résolution qu'il prend , à l'exemple de Tibere.

D'ailleurs le Conseil des Rois doit être de peu de personnes. C'est assez de deux ou trois hommes sages & fidèles : car le secret ne peut pas subsister longtems dans la multitude : & de là vient qu'à parler en general , il ne se garde jamais bien dans les Républiques. La conjuration de Portugal , & la ligue de Venise , dont nous parlions tout à l'heure , ne sont pas des exemples sur quoi il faille se regler : ce sont des miracles , comme vous les avez appelez vous-même. De sorte que les secrets du Prince doivent être renfermez dans ce petit nombre avec lequel il délibere.

Ceux qui executent n'y doivent-ils pas avoir part , dit Ariste ? Quand le Prince peut s'empêcher de leur en donner connoissance , repliqua Eugene , il faut qu'il les fasse agir , sans

Didac. Saa-
vedra Em-
pres. moral.
Y polit,

leur déclarer pourquoi ils agissent. Les gens qui sont employez dans l'exécution ne doivent sçavoir précisément que ce qu'ils doivent faire. Ainsi Philippe II. Roi d'Espagne qui a mérité par sa conduite le nom de prudent, ne communiquoit jamais entièrement ses desseins à ceux dont il se servoit pour les faire réussir : il cachoit même quelquefois à ses Ambassadeurs le fin de leur Ambassade pour conduire ses affaires plus sûrement, & pour moins exposer sa réputation, en cas que l'événement ne répondît pas à ses projets.

Les Généraux d'armée ne doivent découvrir leurs résolutions à personne. Il faut qu'ils conferent avec plusieurs de ce qui se peut entreprendre : mais il ne faut pas qu'ils déclarent à qui que ce soit ce qu'ils veulent exécuter, à moins d'une nécessité indispensable : & Scipion doit être en cela leur modèle, comme en tout le reste. Tite Live a remarqué que quand ce brave & sage Romain alla assiéger la nouvelle Carthage, personne ne sçavoit où alloient les troupes, hors Lelius, & que Lelius n'en

Nemo omnium quod
iretur sciebat
præter
C. Lælium.
Lib. 3. 6.

III. ENTRETIEN. 249

auroit rien sçû lui-même, si ayant le commandement de l'armée navale, il n'eût dû sçavoir où il falloit joindre Scipion. C'est suivant cette maxime que l'Empereur Othon dit dans Tacite, qu'il y a des choses que les soldats doivent ignorer, & qu'il y en a aussi qu'ils doivent sçavoir. Car à la guerre comme ailleurs, il ne faut tenir caché que ce qui doit l'être.

*Tum ne-
scire quādā
milites, quā
scire oportet. Tacit. hist.
lib. 1.*

Je connois des hommes qui font mystere de tout, dit Ariste : bien loin de dire ce qu'il faut taire, ils taisent souvent ce qu'il faut dire : ils ne parlent gueres qu'à l'oreille, & ils donnent sous un grand secret tout ce qu'ils disent, jusqu'aux bagatelles & aux bruits qui courent.

Ces hommes là ne sont pas trop sages, reprit Eugene : car il y a mille choses qui ne sont point matiere de secret, & dont la connoissance appartient à tout le monde, parce qu'elles sont communes & indifferentes : en faire finesse ou confidence c'est agir contre le bon sens : c'est choquer la société civile qui consiste dans la communication de toutes ces choses : c'est pecher contre la sînce.

rité & la franchise , qui est le lien du commerce que les hommes ont entre eux , ou de vive voix ou par lettres. Les choses qu'on peut celer doivent être d'une nature particuliere; & c'est à la prudence à les distinguer des autres, à les choisir & à les mettre à part, selon l'étymologie du mot de *secret*. Ce qui a fait juger à Platon que le devoir de l'homme prudent est de connoître quelles sont précisément les choses qu'il faut taire & qu'il faut dire. De sorte qu'il y a également de l'imprudence, & à publier ce qui se doit taire, & à taire ce qui se doit publier.

Au reste, pour bien garder son secret, il ne suffit pas de ne le point dire : il faut le posséder tellement soi-même, qu'il n'échappe pas une parole qui fasse deviner aux autres ce qu'on cache, ou qui donne même à connoître qu'on a un secret.

Après tout, interrompit Ariste, tout l'art du secret se réduit à garder parfaitement le silence. Ce n'est pas assez, reprit Eugene, de bien retenir sa langue. Il y a des gens qui ne parlent point ; mais pour peu qu'on

III. ENTRETEN: 251

les observe, on s'apperçoit qu'ils meurent d'envie de parler ; & ces gens-là me font souvenir de Pasquin , à qui un jour on mit un baillon , sur lequel ce mot étoit écrit , *io crepo*. Il y a des personnes discrettes qui font paroître sur leur visage tout ce qu'elles ont dans le cœur ; semblables en cela à la montre d'un horloge, laquelle marque au dehors ce qu'elle cache au dedans. L'Horivolo di Girolamo Preti.

Quel che cela nel sen , scopre nel volto.

Tels sont ces Ministres timides & peu experimentez , dont un sage de notre tems a dit, *qu'on apprend toutes les affaires dans leurs yeux ; qu'on y lit l'aprèsdinée les dépêches qu'ils ont reçues le matin.*

Quelquefois un silence affecté nous trahit ; un signe de tête , un clin d'œil peut quelquefois découvrir une affaire fort secreete ; quoique le cœur soit bien caché , le seul mouvement des arteres fait connoître sa disposition. Ainsi pour se bien couvrir , il faut sauver toutes les apparences & tous les dehors ; il ne faut point avoir l'air mysterieux , il faut avoir la

bouche fermée, & le visage ouvert, il faut en quelques rencontres parler beaucoup, bien loin d'affecter de ne dire mot; enfin il faut agir comme si on n'avoit point de secret.

Totum autem dissimulare debent quasi nesciant scientes: nam sollicitis inquisitoribus, sæpè & vulgari proditur quod tacetur. *Cass. l. 6. 16.*

Noli regibus dare vinum, quia nullum secretum est ubi regnat ebrietas.

Prov. c. 31.

Tu lene tormentum ingenio amoves.

Plerumque duro:

Tu sapientium

Curas, & arcanum jocosum

Consilium re regis

Lib. 3. Od. 21.

Ceux qui sçavent les secrets des Princes doivent particulièrement observer cette maxime, par la raison qu'ils sont environnez de mille personnes qui les étudient, & qui tâchent de les pénétrer. Et c'est aussi ce que le Roi Theodoric recommandoit sur toutes choses à ses Ministres. C'est-à-dire, poursuit Ariste, que pour être bien secret, il faut être fort habile; je crois même que selon vos principes, il faudroit n'avoir aucun vice ni aucune passion violente. Il faut du moins être sobre & maître de ses passions, répartit Eugene: car tout ce qui trouble la raison, délie la langue; & c'est un oracle du Sage, que le vin & le secret sont incompatibles.

Horace est en cela de l'avis de Salomon, poursuit Ariste; il dit que le vin est une espece de torture douce & agréable qui fait parler les personnes les plus secretes & les plus sages; qu'il découvre leurs plus pro-

III. ENTRETIEN. 253

fondes pensées , & leurs desseins les plus cachez. L'usage du vin étoit pour cela défendu anciennement aux Rois & aux Magistrats , dit Eugene. Si cette loi étoit encore en vigueur , reprit Ariste en riant , il y a peu d'Allemands qui ne renonçassent de bon cœur à la Royauté & à la Magistrature. Comme il achevoit ces paroles , Eugene & lui furent interrompus par un fâcheux dont ils ne purent se défaire : car comme il avoit l'air d'un homme de condition , & que par malheur il sçavoit assez de François pour se faire entendre , ils furent contraints de l'écouter , & d'achever leur promenade avec lui.





LE BEL ESPRIT.

IV. ENTRETIEN.



U G E N E & Ariste com-
mencerent leur promenade
par la lecture d'un ouvrage
mêlé de prose & de vers,
qu'un de leurs amis avoit composé
depuis peu. Ils le lurent attentive-
ment, comme on lit toujours les
pieces nouvelles; & après l'avoir exa-
miné à loisir, ils jugerent tous deux
que de long-tems il ne s'étoit rien fait
de plus raisonnable & de plus spiri-
tuel.

Il faut avoir bien de l'esprit, dit
Eugene, pour faire de ces sortes
d'ouvrages où l'esprit brille par tout,
& où il n'y a point de faux brillans.
Il ne suffit pas pour cela d'avoir
beaucoup d'esprit, répondit Ariste,
il faut en avoir d'une espece particu-

IV. ENTRETIEN. 255

liere. Il n'y a que le bel esprit qui soit capable de ces chefs d'œuvres : c'est lui proprement qui donne aux pieces excellentes ce tour qui les distingue des pieces communes , & ce caractère de perfection qui fait qu'on y découvre toujours de nouvelles graces. Mais tout le monde n'a pas de ce bel esprit dont je parle , ajouta-t-il ; & tel qui fait le bel esprit , en a peut-être moins qu'un autre. Car il y a bien de la difference entre être bel esprit de profession , & avoir l'esprit beau d'une certaine beauté que je me figure.

Si cette beauté d'esprit que vous vous imaginez , est une chose fort rare , dit Eugene , la réputation de bel esprit est assez commune : il n'y a point de louange qu'on donne plus aisément dans le monde. Il me semble même qu'il n'y a point de qualité qui coûte moins à acquérir. On en est quitte pour sçavoir l'art de faire agréablement un conte , ou de bien tourner un vers : une folie dite de bonne grace , un madrigal , un couplet de chanson est assez souvent le mérite par lequel on s'érige en bel esprit ;

256 *LE BEL ESPRIT*,
& vous m'avouerez que ce n'est gueres que de ces diseurs & de ces faiseurs de jolies choses dont on a coutume de dire, *Il est bel esprit*.

J'avoue, repartit Ariste, qu'on a usurpé ce titre dans notre siecle avec autant de liberté & d'injustice, que celui de Gentilhomme & de Marquis; & si les usurpateurs étoient punis dans l'empire des Lettres aussi severement qu'ils le sont depuis quelques années dans la France, il y auroit bien des gens dégradez de bel esprit, comme il y en a beaucoup qui sont dégradez de noblesse. Ces Messieurs les beaux esprits auroient beau faire valoir leurs madrigaux, leurs bouts-rimez & leurs impromptus, pour se maintenir dans la possession où ils sont: je m'assûre qu'ils ne trouveroient pas dans leurs papiers de quoi justifier leur qualité prétendue. Tous leurs titres ne sont pas meilleurs que ceux des faux nobles: le nom qu'ils portent, est un nom en l'air, qui n'est soutenu de rien; ils ont la réputation de bel esprit sans en avoir le mérite ni le caractère.

C'est un caractère ridicule que

IV. ENTRETIEN. 257

celui de bel esprit, dit Eugene : & je ne sçai si je n'aimerois point mieux être un peu bête, que de passer pour ce qu'on appelle communément bel esprit. Toutes les personnes raisonnables sont de votre goût, reprit Aristé. Le bel esprit est si fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite en le rendant trop commun, que les plus spirituels s'en défendent, & s'en cachent comme d'un crime. Ceux qui s'en font le plus d'honneur ne sont pas les plus honnêtes gens du monde; ils ne sont pas même ce qu'ils pensent être; ils ne sont rien moins que de beaux esprits : car la véritable beauté de l'esprit consiste dans un discernement juste & délicat que ces Messieurs-là n'ont pas. Ce discernement fait connoître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, sans qu'on demeure court, comme le peuple qui s'arrête à la superficie; ni aussi sans qu'on aille trop loin, comme ces esprits rafinez, qui à force de subtiliser, s'évaporent en des imaginations vaines & chimeriques.

Il me semble, interrompt Eugene, que ce discernement exquis

appartient plus au bon sens qu'au bel esprit. Le vrai bel esprit, repartit Ariste, est inséparable du bon sens; & c'est se méprendre que de le confondre avec je ne sçai quelle vivacité qui n'a rien de solide. Le jugement est comme le fond de la beauté de l'esprit, ou plutôt le bel esprit est de la nature de ces pierres précieuses qui n'ont pas moins de solidité que d'éclat. Il n'y a rien de plus beau qu'un diamant bien poli & bien net; il éclate de tous côtez & dans toutes ses parties.

Quanta sodezza, tanto ha splendore,

C'est un corps solide qui brille; c'est un brillant qui a de la consistance & du corps. L'union, le mélange, l'assortiment de ce qu'il a d'éclatant & de solide, fait tout son agrément & tout son prix. Voilà le symbole du bel esprit, tel que je me l'imagine. Il a du solide & du brillant dans un égal degré: c'est à le bien définir, le bon sens qui brille. Car il y a une espèce de bon sens sombre & morne qui n'est gueres moins opposé à la beauté de l'esprit que le faux brillant. Le bon sens dont je parle est d'une

IV. ENTRETIEN. 259

espece toute differente : il est gai, vif, plein de feu, comme celui qui paroît dans les Essais de Montagne, & dans le Testament de la Hogue; il vient d'une intelligence droite & lumineuse, d'une imagination nette & agréable.

Ce juste temperament de la vivacité & du bon sens fait que l'esprit est subtil, & qu'il n'est point évaporé; qu'il brille, mais qu'il ne brille point trop; qu'il conçoit promptement tout, & qu'il juge sainement de tout. Quand on a de cette sorte d'esprit, on pense bien les choses, & on les exprime aussi-bien qu'on les a pensées. On ramasse beaucoup de sens en peu de paroles: on dit tout ce qu'il faut dire, & on ne dit précisément que ce qu'il faut dire. Un vrai bel esprit songe plus aux choses qu'aux mots: cependant il ne méprise pas les ornemens du langage; mais il ne les recherche pas aussi: la politesse de son stile n'en diminue pas la force: & on pourroit le comparer à ces soldats de Cesar, qui tout propres & tout parfumez qu'ils étoient, ne laissoient pas d'être vaillans & de bien combattre.

*Jaſtare ſo-
litus milites
ſuos etiam
unguentatos
benè pugna-
re. Suet. in
Cæſar.*

De la maniere dont vous en parlez , dit Eugene , il n'y a pas beaucoup de difference entre un bel esprit & un esprit fort. Il n'y en a point du tout , répondit Ariste , à prendre l'esprit fort dans sa vraie signification. La beauté de l'esprit est une beauté mâle & généreuse , qui n'a rien de mol ni d'effeminé.

Mais cette force ne consiste pas à douter de tout , à ne croire rien , & à se roidir contre des veritez établies. Selon la pensée d'un Pere de l'Eglise, c'est être fort comme le sont les phrenétiques que de l'être de la sorte. Elle consiste donc à raisonner bien , à pénétrer les principes des sciences , & à découvrir les veritez les plus cachées. C'est le propre d'un esprit fort d'approfondir les sujets qu'il traite , & de ne se pas laisser surprendre par les apparences : les raisons qui contentent les esprits foibles , ne sont pas des raisons pour lui : il va toujours droit au but , en quelque maniere que ce soit , sans s'écarter , ni sans s'amuser en chemin. Son principal caractere est d'entraîner les autres esprits où il veut , & de s'en rendre

Fortitudo
ista non fan-
nitatis est ,
sed insanæ:
nam & phre-
neticis nihil
fortius.

August. in
Psalm. 58.

IV. ENTRETIEN. 261

maître quand il lui plaît. C'étoit une des qualitez du dernier Maréchal de Schomberg: on a dit de lui aussi-bien que de Cesar, qu'il parloit avec autant de courage qu'il combattoit, & que ses armes n'étoient pas plus invincibles que ces raisons.

Mais ne pensez pas qu'un bel esprit, pour avoir beaucoup de force, en ait moins de délicatesse: il ressemble à l'Achille d'Homere, & au Renaud du Tasse, qui avoient des nerfs & des muscles extrêmement forts, sous une peau blanche & délicate. Sa solidité & la pénétration ne l'empêchent pas de concevoir finement les choses, & de donner un tour délicat à tout ce qu'il pense. Les images sous lesquelles il exprime ses pensées, sont comme ses peintures qui ont toute la finesse de l'art, & je ne sçai quel air tendre & gracieux qui charme les connoisseurs.

Il y a d'excellens esprits qui n'ont point de délicatesse, & qui font même gloire de n'en point avoir, comme si la délicatesse étoit incompatible avec la force. Leur maniere de penser & de dire les choses, n'a nulle

262 LE BEL ESPRIT,
douceur ni nul agrément. Avec toute
leur lumiere & toute leur subtilité ils
ont quelque chose de sombre & de
grossier dans l'imagination ; comme
ce Peintre Espagnol qui ne pouvoit
faire que de gros traits , & qui ré-
pondit un jour fierement à des gens
qui y trouvoient à redire , qu'il ai-
moit mieux être *primero en aquella*
grosseria, que secundo en la delicadeza.

Mais ces esprits , quelque bons
qu'ils soient , ne sont pas si heureux
dans leurs ouvrages , que ce Peintre
le fut dans les siens. Les pieces les
plus sçavantes , & même les plus in-
genieuses ne sont point estimées dans
notre siecle , si elles ne sont touchées
délicatement. Outre ce qu'elles ont
de solide & de fort , il faut qu'elles
ayent je ne sçai quoi d'agréable & de
fleuri pour plaire aux gens de bon
goût ; & c'est ce qui fait le caractère
des belles choses. Pour entendre ma
pensée , souvenez - vous de ce que
dit Platon , que la beauté est comme
la fleur de la bonté, Selon l'Idée de ce
Philosophe , les bonnes choses qui
n'ont point cette fleur sont simple-
ment bonnes ; & celles qui l'ont sont

IV. ENTRETIEN. 263

veritablement belles. C'est-à-dire ,
ajouta Eugene , que le bel esprit , à
le définir en Platonicien , est un bon
esprit fleuri , semblable à ces arbres
qui portent des fruits & des fleurs
tout ensemble , & où l'on voit la
maturité de l'automne avec la beauté
du printemps.

Col fior , maturo ha sempre il frutto.

Ces fleurs & ces fruits , reprit
Ariste , marquent encore cette heu-
reuse fécondité , qui est si propre à
un beau génie. Car pour moi , je
trouve qu'il n'y a pas moins de diffé-
rence entre les esprits fertiles & ceux
qui ne le sont pas , qu'il y en a entre
de beaux orangers , & de méchants
arbres qui ne rapportent rien.

Je ne sçais, interrompit Eugene, si la
fertilité est une bonne marque de la
beauté de l'esprit. Il me semble que
les esprits les plus féconds ne sont pas
toujours les plus raisonnables ni les
plus fins. Cette grande fécondité de-
genere le plus souvent en une abon-
dance vicieuse , en une profusion de
pensées fausses ou inutiles ; & si vous
y prenez garde , ce que vous appelez
une propriété du bel esprit , n'est

264 *LE BEL ESPRIT*,
pour l'ordinaire que l'effet d'une
imagination déréglée.

Je sçais bien, repartit Ariste, qu'il y
a une fertilité d'esprit pareille à celle
de ces arbres, qui pour être trop char-
gez de fruits, en portent fort peu de
bons. La fécondité dont je parle n'est
pas de cette nature. C'est une fécon-
dité heureuse, comme je l'ai appelée:
c'est non seulement un fonds de bon-
nes choses, mais c'est un fonds ména-
gé par le bon sens. Un vrai bel esprit
est comme ces gens riches & sages qui
sont magnifiques en tout, & qui néan-
moins ne font jamais de folles dépenses.

A ce compte-là, dit Eugene, ce
ne seroit pas un bel esprit que le Ca-
valier Marin. Car il ne s'est jamais
vû une imagination plus fertile, ni
moins réglée que la sienne. Vous le
sçavez mieux que moi. S'il parle
d'un rossignol ou d'une rose, il en
dit tout ce qu'on en peut imaginer;
bien loin de rejeter ce qui se pré-
sente, il va chercher ce qui ne se pré-
sente pas; il épuise toujours son su-
jet. J'en tombe d'accord, répondit
Ariste; & je vous confesse aussi, ajoû-
ta-t-il en riant, que si l'on donnoit
des

IV. ENTRETIEN. 265

des lettres de bel esprit , comme on en donne de noblesse , je ne serois jamais d'avis qu'on en donnât à ces sortes d'Auteurs qui ne ménagent ni leurs pensées ni leurs paroles , & qui ne laissent rien à penser ni à dire sur les matieres qu'ils traitent. Mais tous les Poètes ne sont pas si fous ni si emportez que le Marin. Il y en a de sages & de moderez , même parmi les Italiens , quand il n'y auroit que le Tasse.

Je vous assure , dit Eugene , que le Tasse n'est pas toujours le plus raisonnable du monde. A la verité on ne peut pas avoir plus de génie qu'il en a. Ses imaginations sont nobles & agréables ; ses sentimens sont forts ou délicats , selon que le sujet le demande ; ses passions sont bien touchées & bien conduites ; toutes ses comparaisons sont justes , toutes ses descriptions sont merveilleuses : mais son génie l'emporte quelquefois trop loin ; il est trop fleuri en quelques endroits ; il badine dans des rencontres assez serieuses ; il ne garde pas aussi exactement que Virgile toutes les bienséances des mœurs. Il a de

si grandes beautez , repartit Ariste , qu'on peut bien lui pardonner ces petites taches. S'il manque un peu de ce bon sens qui distingue Virgile des autres Poëtes , il a beaucoup de ce beau feu qui fait les Poëtes. Après tout , quelque liberté qu'il se donne , il ne s'égare pas comme le Marin , ni comme l'Arioste.

Mais pour reprendre notre discours , continua-t-il , un bel esprit est riche de son fonds : il trouve dans ses propres lumieres ce que les esprits communs ne trouvent que dans les livres. Il s'étudie & s'instruit lui-même , comme a dit un sçavant homme d'un des plus beaux génies que la France ait jamais porté. Sur-tout il ne s'approprie point les pensées des autres : il ne dérobe point aux Anciens ni aux Etrangers les ouvrages qu'il donne au public. Cependant , dit Eugene , c'est ce que font la plupart de nos beaux Esprits. Ils pillent continuellement les Grecs & les Latins , les Italiens & les Espagnols ; & si l'on vouloit se donner la peine de bien examiner leurs ouvrages , on trouveroit que le pays des belles Let-

Fœlix ac
fœcundum
ingenium
quod in se
uno invenit
& doctorem
& discipulū.
Ludov. Vives.
de Budao.

IV. ENTRETIEN. 267

tres est plein de lartons ; & que Mercure qui préside aux arts & aux sciences , n'est pas sans raison le Dieu des voleurs , comme a remarqué ingénieusement Bartoli dans son *Huomo di Lettere*. Car en blâmant ceux qui volent les pensées d'autrui , je n'ai garde de voler celle-là à son Auteur.

En défendant le larcin à un bel esprit , poursuivit Ariste , je ne prétends pas lui interdire la lecture des bons livres : je ne prétends pas même que ses lectures lui soient inutiles. Je veux bien qu'il imite les grands modèles de l'Antiquité , pourvû qu'il tâche de les surpasser en les imitant : mais je ne puis souffrir qu'il fasse comme ces petits peintres qui se bornent à copier des originaux , & qui ne feroient rien de beau , si les maîtres de l'art n'avoient rien fait devant eux.

Je veux bien aussi qu'il se serve dans les rencontres des pensées des bons Auteurs , pourvû qu'il y ajoute des beautés nouvelles ; & qu'à l'exemple des abeilles qui changent en miel ce qu'elles prennent sur les fleurs, non seulement il choisisse ce qu'il y a de bon dans les livres , mais encore

qu'il se fasse propre ce qu'il choisit , & qu'il le rende meilleur par l'usage qu'il en fait. C'est un des grands talens de Voiture : en imitant les autres , il s'est rendu inimitable : il sçavoit admirablement l'art de mettre en œuvre , & de faire valoir les pensées des Auteurs : les traits qu'il emprunte quelquefois de Terence & d'Horace , semblent faits pour son sujet , & sont bien plus beaux dans les endroits où il les met , que dans ceux d'où il les a pris ; de même que les pierres précieuses sont plus belles dans les bagues où on les enchasse , que dans les rochers d'où on les tire.

Mais ne vous imaginez pas que toute la beauté de l'esprit se réduise là. Outre ce que je viens de dire , elle demande un génie capable de toutes les belles connoissances , une intelligence élevée & étendue que rien ne surpasse & que rien ne borne. Car il est de la beauté de l'esprit à peu près comme de celle du corps : les petits hommes , quelque bien faits qu'ils soient , ne sont point beaux , selon le sentiment d'Aristote ; ils ne sont tout au plus que jolis , parce que l'a-

vantage de la taille est une partie essentielle de la beauté. Ainsi les petits génies qui sont bornez à une seule chose, les faiseurs de jolis vers qui ne peuvent faire que cela, quelque agrément & quelque politesse qu'ils ayent, ne sont pas, quoi qu'on en dise, de beaux esprits : ce ne sont que de jolis esprits à le bien prendre ; & ce seroit bien assez pour eux d'être regardez sur ce pied-là dans le monde.

Au reste, il ne suffit pas pour avoir l'esprit beau, de l'avoir solide, pénétrant, délicat, fertile, juste, universel ; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grands génies n'ont pas. Car il y en a qui sont naturellement obscurs, & qui affectent même de l'être : la plupart de leurs pensées sont autant d'énigmes & de mystères ; leur langage est une espèce de chiffre, on n'y comprend presque rien qu'à force de deviner. Gracian est parmi les Espagnols modernes un de ces génies incompréhensibles ; il a beaucoup d'élevation, de subtilité, de force, & même de bon sens : mais on ne sçait le plus souvent ce qu'il

270 *LE BEL ESPRIT*,
veut dire ; & il ne le sçait pas peut-être lui-même : quelques-uns de ses ouvrages ne semblent être faits que pour n'être point entendus.

Cependant il nedoit y avoir ni obscurité ni embarras dans tout ce qui part d'un bel esprit : ses pensées , les expressions doivent être si nobles & si nettes , que les plus intelligens l'admirent , & que les plus simples l'entendent. Malherbe , qui étoit sans doute un beau génie , tâchoit surtout de donner ce caractère de netteté à tout ce qu'il faisoit ; & vous sçavez que quand il avoit composé un ouvrage , il le lisoit à sa servante avant que de le montrer aux gens de Cour , pour connoître s'il avoit bien réussi ; croyant que les pieces d'esprit n'avoient pas leur entiere perfection , si elles n'étoient remplies d'une certaine beauté qui se fait sentir aux personnes même les plus grossieres. Vous voyez bien que cette beauté doit être simple & naïve , sans fard , & sans artifice , pour faire son effet ; & vous devez juger par là de ces esprits qui ne sont point naturels , qui sont toujours guindez , & qui ne veulent jamais

L'Histoire
de l'Académie
Fran-
çoise.

rien dire qui ne surprenne & qui n'éblouisse.

Mon Dieu ! que vous me faites de plaisir , dit Eugene , d'exclure du nombre des beaux esprits , ces diseurs éternels de beaux mots & de belles sentences ; ces copistes & ces singes de Seneque ; ces Mancini , ces Malvezzi , & ces Loredans qui courent toujours après les brillans & les *vivezze d'ingegno* , comme ils les appellent dans leur langue. Car à vous dire le vrai , je ne les puis souffrir ; & j'ai bien de la peine à souffrir Seneque lui-même avec ses pointes & ses entitheses perpetuelles.

Il n'y a rien qui choque plus le bon sens que tout cela , dit Ariste : & c'est , à mon avis , un plus grand défaut de briller trop , que de ne briller pas assez.

Il ne se peut rien voir de plus beau que l'idée que vous avez du bel esprit , reprit Eugene : j'ai pensé dire qu'il ne se peut rien voir de plus beau que votre portrait ; car on diroit que vous vous êtes peint vous-même dans le tableau que vous venez de faire , tant il vous ressemble. Si je me suis peint

dit Ariste en souriant, je me suis tellement flatté, que je ne me reconnois pas. Mais à vous parler serieusement, ajouta-t-il, j'ai trop mauvaise opinion de moi, pour me croire un bon modele en matiere de bel esprit : je ne m'en pique pas, & je serois ridicule d'y prétendre. Il ne faut pas aussi s'en piquer, dit Eugene; il ne faut pas même se sçavoir trop bon gré d'être bel esprit pour l'être effectivement : & si j'osois mettre la main à la peinture que vous avez faite, j'y ajouterois la modestie pour un dernier trait. C'est une qualité qui releve toutes les autres, & qui ne sied pas moins bien aux beaux esprits qu'aux belles personnes.

J'entre tout-à-fait dans votre sentiment, repartit Ariste; & je vous avoue que je ne hais rien tant que certains esprits qui s'en font extrêmement accroire. Ils ont dans leur mine, dans leurs gestes, & jusques dans le ton de leur voix un air de fierté & de suffisance, qui fait juger qu'ils sont fort contents d'eux-mêmes. Ils font profession de n'estimer rien, & de trouver à redire à tout. Il ne se fait

pas un ouvrage d'esprit qui ne leur fasse pitié : mais en récompense ils ne font rien qu'ils n'admirent. Ils prennent quelquefois un ton d'oracle , & décident de tout souverainement dans les compagnies. Pour leurs ouvrages ils en font un grand mystere , ou par affectation, ou pour exciter davantage la curiosité de ceux qui ont envie de les voir , ou parce qu'ils jugent peu de personnes capables d'en connoître le juste prix : ce sont des tresors cachez qu'ils ne communiquent qu'à trois ou quatre de leurs admirateurs.

Il est d'une autre sorte d'esprits , continua Eugene , qui sont moins mysterieux, mais qui ne sont pas moins entêtez de leur merite. Ils n'ont pas plutôt fait une bagatelle , qu'ils en régalerent tout le monde. Ils sont toujours prêts à reciter leurs madrigaux & leurs odes , pour s'attirer un peu de louange ; ils se louent sans façon , & se donnent de l'encens les premiers. Cependant les vrais beaux esprits sont de l'humeur des vrais braves , qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuient les applaudissemens populaires , & bien loin de se produire mal-à-pro-

274 LE BEL ESPRIT;
pos, ils se cachent autant qu'ils peuvent.

Modestiam
præferre &
lasciviâ uti:
rarus in pu-
blicû egres-
sus, idque
velatâ parte
oris, ne fatia-
ret aspectum,
vel quia sic
decebat.
*Annal. l. 11.
de Poppæa.*

Je ne sçai, dit Ariste, s'il n'y au-
roit point plus de modestie à n'af-
fecter rien. Vous avez oui parler de
cette femme que Neron aimoit tant,
& vous sçavez que ce n'étoit pas une
fort honnête personne. Néanmoins,
si nous en croyons Tacite, elle ne se
montrait gueres, & elle ne sortoit
point qu'elle ne fût voilée.

Un bel esprit droit, à mon avis,
garder le temperament de la Sophro-
nie du Tasse, qui étoit également
belle & modeste.

Non copri sue bellezze, e non l'espone.

Il ne faut pas qu'il fasse toujours un
mystere de ses ouvrages; mais il ne
faut pas aussi qu'il les montre par
tout: il ne doit ni se cacher par af-
fection, ni se produire par vanité.

Je vois bien à cette heure, dit Eu-
gene, pourquoi les veritables beaux
esprits sont si rares: des qualitez aussi
opposées que la vivacité & le bon
sens, la délicatesse & la force, sans
parler des autres ne se rencontrent pas
toujours ensemble. Mais je voudrois
bien sçavoir, ajouta-t-il, d'où vien-

IV. ENTRETEN. 275

nent toutes ces qualitez qui font le bel esprit. Elles viennent , répondit Ariste , d'un temperament heureux , & d'une certaine disposition des organes : ce sont des effets d'une tête bien faite & bien proportionnée , d'un cerveau bien temperé , & rempli d'une substance délicate ; d'une bile ardente & lumineuse , fixée par la mélancolie , & adoucie par le sang. La bile donne le brillant & la pénétration ; la mélancolie donne le bon sens & la solidité ; le sang donne l'agrément & la délicatesse.

Je ne vous comprends pas , dit Eugene , avec votre bile , votre sang & votre mélancolie : car enfin je ne puis croire que des esprits qui tiennent plus de l'Ange que de l'homme , doivent tout ce qu'ils sont à ce que nous avons de commun avec les bêtes ; & je ne vois pas comment les humeurs qui croupissent dans le corps peuvent être le principe des plus nobles operations de l'ame.

J'ai lû dans je ne sçais quel Philosophe Platonicien , reprit Ariste , que ces humeurs toutes materielles qu'elles sont , font les beaux génies :

de même à peu près que les vapeurs de la terre font les foudres & les éclairs. La pensée de ce Philosophe est subtile & ingenieuse. Il veut dire, à mon avis, que les esprits du sang & de la bile s'allument dans le cerveau, ainsi qu'une exhalaison chaude s'enflamme dans une nue froide & humide : que les esprits allumez répandent dans la tête cette *splendeur seche* qui rend l'ame sage & intelligente, selon Heraclite : que comme entre les choses corporelles, il n'y a rien qui ait moins de matiere & plus de vertu, qui soit plus pur & plus animé que ces esprits ; la flamme qui en sort est la plus subtile, la plus vive & la plus ardente qui soit dans la nature : que c'est cette flamme qui éclaire la raison, & qui chauffe l'imagination en même temps ; que c'est elle qui rend visibles à l'ame les especes des choses, & qui lui fait voir tous les objets dans leur jour : en un mot, que c'est à la lueur de ce beau feu que l'entendement découvre & contemple les veritez les plus obscures ; & c'est peut être ce feu qui brille dans les yeux des personnes

spirituelles , & qui les distingue des gens stupides , dont les yeux mornes & sombres marquent assez qu'ils n'ont dans la tête qu'un feu noir & obscur, plus propre à offusquer l'ame qu'à l'éclairer.

Voilà ce qui s'appelle de belles visions , dit Eugene , & je ne sçais si les rêveries des Poètes ne meritent pas autant de créance que les idées de ces Philosophes. Quand vous devriez traiter de réveur & de visionnaire le Docteur Abailard reprit , Aristote , il faut que je vous dise sa pensée touchant la difference des esprits. Sa chere Heloise lui fit un jour la question que vous me faites. Il lui répondit que tous les hommes avoient un miroir dans la tête ; & sa réponse étoit fondée sur les paroles de saint Paul , qui portent que nous voyons par un miroir en cette vie : mais il y ajouta que les esprits grossiers avoient un miroir tout terni ; & que les esprits subtils en avoient un fort éclatant & fort net , qui leur representoit distinctement les objets. Il vouloit dire que la bile mêlée avec le sang , formoit dans le cerveau

Videmus
nunc per
speculum.
1. Cor. I. 3.

278 *LE BEL ESPRIT*,
une espece de glace polie & luisante
à laquelle la mélancolie servoit com-
me de fonds,

Quoi que vous en disiez , poursui-
vit Eugene , & quoi qu'en dise votre
Docteur amoureux , je ne puis me
résoudre à croire que les ames em-
pruntent toutes leurs lumieres du
corps , & que la beauté de l'esprit
soit une perfection étrangere à l'es-
prit même. Je croirois bien plutôt
que la perfection du corps dépend
de celle de l'esprit , ou du moins que
l'excellence de l'esprit vient de la no-
blesse de l'ame.

Je sçais bien que les ames sont
toutes d'une même espece ; mais cela
n'empêche pas , si nous en croyons
les Philosophes les plus raisonnables ,
qu'elles n'ayent des perfections sin-
gulieres , qui les distinguent assez les
unes des autres , comme les étoiles
ont des clartez & des vertus diffé-
rentes , quoiqu'elles soient toutes
composées d'une même matiere. A
la verité toutes les ames raisonnables
sont des images de Dieu ; elles sont
toutes marquées de la lumiere de son
visage , selon la parole d'un Pro-

phète ; mais il y en a où cette lumière est mieux peinte , & où les traits de sa beauté divine sont gravez plus profondément ; & ce sont les plus nobles & les plus parfaites , les plus sensées & les plus ingénieuses. Car comme entre les figures faites sur la cire avec le même cachet , les unes sont plus nettes & mieux formées que les autres , sans que cela vienne d'autre part que de la main qui a appliqué le cachet ; de même la perfection qui se trouve en quelques âmes , vient de ce que l'image de Dieu y est mieux imprimée ; c'est cette impression plus forte qui les rend en quelque façon plus spirituelles & plus divines.

Mais si cela est ainsi , dit Ariste , d'où vient que l'âme étant incorruptible & inalterable de sa nature , une vapeur qui monte au cerveau , altère l'esprit , & ôte quelquefois la raison ? C'est que les âmes les plus nobles , repliqua Eugene , sont comme les peintres , qui quelque habiles qu'ils soient , ne peuvent rien faire sans les instrumens de leur art. Les organes bien disposez , & les humeurs

280 *LE BEL ESPRIT*,
temperées d'une certaine maniere ne
rendent pas précisément les ames sen-
sées & ingenieuses : non plus que les
pinceaux delicats & les belles cou-
leurs ne font pas les peintres excel-
lens : mais ces organes & ces hu-
meurs sont des instrumens dont les
ames ont besoin pour agir tandis
qu'elles sont dans les corps ; dès que
ces instrumens sont gâtez , elles n'a-
gissent plus , où n'agissent qu'impar-
faitement , quelque parfaites qu'el-
les soient d'elles-mêmes. Ce sont de
bons peintres , qui ont de méchans
pinceaux , & de méchantes couleurs.

Il y a de l'esprit à ce que vous di-
tes , interrompit Ariste ; mais après
tout , ces Philosophes que vous
croyez les plus sages , ne sont pas
mieux fondez en raison que les au-
tres ; & je crains fort , ajouta-t-il ,
que si on examinait bien cette no-
blesse des ames , à laquelle ils attri-
buent l'excellence de l'esprit , toutes
les preuves ne s'en trouvaient faus-
ses. Le meilleur parti , à mon avis ,
est de n'en point prendre en des dis-
putes où l'on ne peut connoître la
verité ; & les plus raisonnables sont

IV. ENTRETIEN. 281

peut-être ceux qui raisonnent le moins sur ces sortes de matieres.

Quoi qu'il en soit, continua Eugene, il est certain que la nature ne fait pas toute seule un bel esprit. La plus heureuse naissance a besoin d'une bonne éducation, & de cet usage du monde qui raffine l'intelligence, & qui subtilise le bon sens. Delà vient que les sçavans de profession ne sont pas d'ordinaire de beaux esprits : comme ils sont toujours ensevelis dans l'étude, & qu'ils ont peu de commerce avec les honnêtes gens, ils n'ont pas dans l'esprit une certaine politesse, & je ne sçais quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'est pas que la science soit contraire d'elle-même à la beauté de l'esprit ; mais c'est que les grands Docteurs & ceux qui sçavent le plus de Grec & de Latin, ne sçavent pas le plus souvent bien user de leur science.

Il est certain encore, ajouta-t'il, que de quelque principe que vienne cette beauté, il est des beaux esprits de plus d'une espece. Car outre ceux dont nous avons parlé jusqu'à cette heure qui excellent dans les Let-

tres, & qui ont acquis tout ce que l'étude peut donner de belles connoissances ? il y en a qui sans avoir presque étudié que le monde, ont tout ce qu'il faut pour réussir dans la conversation.

Le caractère de ces esprits-là est de parler bien, de parler facilement, & de donner un tour plaisant à tout ce qu'ils disent ; ils font dans les rencontres des reparties fort ingénieuses ; ils ont toujours quelque question subtile à proposer, & quelque joli conte à faire pour animer la conversation ou pour la réveiller quand elle commence à languir ; pour peu qu'on les excite, ils disent mille choses surprenantes ; ils sçavent sur-tout l'art de badiner avec esprit, & de railler finement dans les conversations enjouées mais ils ne laissent pas de se bien tirer des conversations sérieuses : ils raisonnent juste sur toutes les matieres qui se proposent, & parlent toujours de bon sens.

Il y a encore une autre sorte de beaux esprits qu'on peut appeller des esprits de negociation & de cabinet. Ce sont des génies éclairez, judi-

IV. ENTRETIEN. 283

cleux , actifs , & propres pour les affaires : d'une vûe ils en pénètrent le fond , ils en découvrent toutes les circonstances & toutes les suites ; ils trouvent en un instant tous les expédiens & toutes les voies par où l'on peut ménager & faire réussir les choses les plus difficiles. Mais ils ne voyent que ce qu'il faut voir , & qu'autant qu'il faut pour prendre un bon parti & faire un choix raisonnable : car c'est quelquefois un foible dans la politique d'avoir trop de pénétration & trop de lumière : tant de biais & tant de jours différens dissipent l'esprit , & nuisent souvent à l'exécution : le temps d'agir se passe à délibérer.

Ces esprits sont nez pour le gouvernement des Etats : aussi ne forment-ils jamais que de grands desseins , utiles à leur patrie & glorieux à leur Prince : ce qui arrive particulièrement , quand le Prince persuadé de leur capacité , de leur fidélité & de leur zèle , leur abandonne la direction des affaires. Comme ils ont un grand sens avec une grande expérience , ils ne prennent point de

284 *LE BEL ESPRIT*,
fausses mesures , & ne font point de
fausses démarches. Que si la fortune
qui ne s'accorde pas toujours avec la
prudence , ne favorise pas toutes
leurs entreprises , ils profitent d'un
mauvais succès , en imitant ces sages
pilotes qui se servent des vents con-
traires comme des vents favorables.
Dans les négociations ils se condui-
sent avec beaucoup d'habileté & d'u-
ne maniere fort délicate : ils décou-
vrent d'abord les pensées de celui
avec qui ils traitent , sans se décou-
vrir eux-mêmes ; ils s'insinuent dans
son esprit ; ils l'engagent par ses
propres intérêts ; ils le manient & le
tournent si bien , qu'il pense trouver
son compte à entrer dans leurs senti-
mens , & qu'il donne où ils veu-
lent , sans croire même y donner.
Tels ont été le Cardinal de Richelieu , & le Comte d'Olivarès , les
deux plus celebres Ministres que la
France & l'Espagne aient jamais
eus.

Voilà les divers caracteres du bel
esprit. Ce sont trois sortes de beautez
qui pour être différentes , ne laissent
pas de se rencontrer quelquefois en

IV. ENTRETIEN. 285

une même personne Car sans parler des anciens & des étrangers , le Cardinal du Perron , & feu Monsieur d'Avaux étoient des génies propres pour les lettres , pour la conversation & pour les affaires ; & il y en a encore parmi nous qui ne cedent gueres à ces grands hommes , & qui sont capables de faire également bien un ouvrage d'esprit , un conte agréable , & un traité de paix.

Néanmoins à parler en general , ces trois talens ne se trouvent ensemble que bien rarement. Les esprits de négociation ne réussissent pas d'ordinaire aux belles lettres ; mais aussi les Auteurs les plus polis & les plus exacts ne brillent pas toujours dans la conversation. Les premiers ont plus de solidité que de délicatesse ; l'étude de la politique les occupe tout entiers ; ils comptent les autres sciences pour rien. Les seconds sont trop délicats & trop chagrins : ils ne se contentent presque jamais de ce qui se presente à eux ; ils ne disent presque rien dans les compagnies où ils se trouvent , pour trop penser à ce qu'ils veulent dire. Com-

me ils sont accoûtumés à rêver profondément , afin de bien tourner une pensée , ils sont le plus souvent distraits ; ils gardent quelquefois un silence morne dans une conversation enjouée : mais aussi comme ils ont souvent la tête pleine de leurs compositions , ils parlent quelquefois trop ; ils attirent toute la conversation à eux , & ne laissent pas aux autres la liberté de parler.

Pour l'esprit de conversation , comme c'est un esprit naturel , ennemi du travail & de la contrainte il n'y a rien de plus opposé à l'étude & aux affaires : aussi nous voyons que ceux qui ont ce talent , sont pour l'ordinaire des gens oisifs , dont le principal emploi est de rendre & de recevoir des visites. De sorte qu'à examiner les choses à fond , il semble que ces divers esprits soient incompatibles , & qu'ils demandent même des dispositions naturelles tout-à-fait contraires.

Quoiqu'il semble , dit alors Aristote , que le bel esprit soit différent selon les différens caractères que vous venez de marquer , il est cependant

IV. ENTRETIEN. 287

le même par tout ; car il est né à toutes choses , & a en soi de quoi réussir en tout ce qu'il veut entreprendre. La diversité qui paroît dans les esprits, vient moins du fonds des esprits , que des matieres où ils s'exercent. Les grands hommes qui excellent en de certaines choses , parce qu'ils s'y sont appliqués dans leur jeunesse , auroient peut-être réussi également dans les autres , s'ils y avoient apporté autant de soin & d'application.

Le hazard qui se mêle de la conduite des hommes , & qui a souvent la meilleure part à la profession qu'ils embrassent, fait pour l'ordinaire cette difference que nous voyons parmi les esprits. Les uns se trouvent engagez je ne sçais comment à établir leur réputation & leur fortune par la poësie: il ne faut pour cela qu'avoir réussi dans un sonnet , qu'une passion , ou que le seul caprice aura inspiré ; la louange qui en revient est une amorce agréable pour en faire entreprendre un second ; la bonne opinion que l'on conçoit aisément de soi-même , anime à quelque chose de plus grand : on lit les Poëtes ; on étudie les fables ; on consulte

les Maîtres de l'Art ; en un mot on se tourne tout-à-fait du côté de la poésie , & on devient insensiblement Poète de profession , sans pouvoir presque être autre chose. Que si ces excellens Poètes n'ont pas toujours le talent des affaires , ni celui de la conversation ; c'est qu'ils ont pris une autre route dès le commencement , & qu'au lieu d'étudier la politique , & de voir le monde , ils se sont attachés à la composition & aux livres.

L'esprit de négociation auquel on donne la prééminence, & qu'on appelle ordinairement grand esprit & grand génie , ne diffère cependant des autres que par la noblesse de la matière : car on ne peut se rien proposer de plus noble que de traiter des intérêts des Princes , d'entrer dans leurs desseins les plus secrets , d'accorder leurs différends , & de gouverner leurs Etats. C'est l'emploi le plus sublime & le plus glorieux où l'esprit se puisse occuper : rien ne flatte tant l'amour propre , rien ne remplit davantage l'ambition que ces titres éclatants d'Ambassadeur , de Plenipotentiaire , & de Ministre d'Etat. Ceux qui sont élevés

IV. ENTRETIEN. 289

élevez à ces dignitez éminentes , ont un caractere de grandeur & d'autorité qui les distingue du reste des hommes ; ils sont sur la terre ce que sont dans le ciel les Anges du premier ordre , qui approchent le plus près du trône de Dieu , qui reçoivent leurs lumieres de lui immediatement , & qui sont destinez aux choses les plus importantes.

Cependant , quand on y regarde de près, on trouve que c'est la fortune qui fait ces grands hommes & ces grands esprits, en les conduisant quelquefois en des pays & en des maisons , où par des rencontres fortuites & imprévûes , ils prennent parti auprès des Ambassadeurs & des Ministres. Cet engagement fait qu'ils s'appliquent aux affaires ; l'application les y fait réussir , & les rend capables avec le tems des premieres Charges de l'Etat. Ainsi c'est proprement la fortune qui fait jouer un grand rôle à un bel esprit sur le theatre du monde , tandis qu'elle en laisse d'autres dans l'obscurité & dans la poussiere. Car assurément il y a de beaux esprits qui sont inconnus & inutiles , faute d'un emploi

290 *LE BEL ESPRIT*,
qui les fasse paroître, & qui les oblige à travailler.

Je confesse, dit Eugene, que la fortune contribue beaucoup à former un homme d'Etat : mais elle ne fait rien sans la nature : & quelque favorables que soient les occasions, quelque application que l'on ait, on parvient peu à la dignité de premier Ministre quand on n'a pas le génie des grandes affaires. Car quoi que vous en disiez, le génie est une habileté particulière, & un talent que la nature donne à quelques hommes pour de certaines choses. Les uns ont du génie pour la peinture ; les autres en ont pour les vers : il ne suffit pas d'avoir de l'esprit & de l'imagination pour exceller dans la poésie ; il faut être né Poète, & avoir ce naturel qui ne dépend ni de l'art ni de l'étude, & qui tient quelque chose de l'inspiration.

Je dis le même de la négociation & du ministère. Ce n'est pas assez pour y réussir d'être très-éclairé & même très-sage ; il faut avoir un talent propre pour gouverner les autres esprits sous l'autorité du Prince, pour commander en obéissant. Ce qui a fait

IV. ENTRETIEN. 291

dire à un Politique Espagnol , que le génie & l'esprit sont les deux causes principales de l'élevation & de la gloire d'un grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas : el uno sin el otro felicidad a medias , no basta lo entendido , desease lo genial.*

Oraculo
manua y Ar-
te de pru-
dencia.

Il est vrai que le génie , quelque puissant qu'il soit , languit en quelque façon , & demeure comme étouffé hors des emplois qui lui conviennent , parce qu'il a besoin d'une certaine matiere pour se développer & pour agir. Mais à le regarder en soi-même , il est indépendant du hazard & de la fortune : c'est un don du ciel où la terre n'a point de part ; c'est je ne sçai quoi de divin qui rend un bel esprit , que la providence de Dieu a destiné au gouvernement d'un Empire , qui le rend , dis je , naturellement droit & juste , zélé pour la gloire de son Prince & pour le bien de sa patrie , capable des plus difficiles entreprises , ferme & constant dans les rencontres les plus fâcheuses , impenetrable aux plus clair-voyans , insensible aux plaisirs , infatigable

292 *LE BEL ESPRIT*,
dans le travail , libre & tranquille
dans l'embarras, & en tout tems maître
de soi-même & des affaires , les-
quelles pour grandes qu'elles soient
sont toujours au dessous de son génie.

Ce n'est pas qu'un Ministre tel que
je me l'imagine , soit borné précise-
ment aux affaires. Comme son esprit
a une étendue presque infinie , il n'y
a point de science dont il n'ait quel-
que teinture , il peut même quand il
lui plaît faire des discours éloquens,
& tenir sa place dans une Académie
de beaux esprits , comme il la tient
dans le Conseil d'un puissant Monar-
que : mais après tout , le génie de la
politique est sa qualité dominante , &
son véritable caractère.

Je trouve ce portrait du parfait
Ministre fort à mon gré , dit Airste ;
& ce qui m'en plaît davantage , c'est
qu'apparemment vous ne l'avez pas
formé en l'air. Votre homme d'Etat
est , si je ne me trompe , quelque
chose de plus réel que le Magnanime
d'Aristote , & que le Sage de Sene-
que : & j'en suis bien-aise pour l'hon-
neur de notre nation ; car à vous dire
le vrai , j'aurois un étrange dépit que

IV. ENTRETEN. 293

la France ne valût pas mieux que la Grece & que l'Italie.

Les Grecs & les Romains , repliqua Eugene , sont si jaloux de la gloire de leur nation , qu'on ne peut leur disputer rien là-dessus sans se brouiller avec eux , & sans avoir des affaires avec les plus braves & les plus spirituels hommes du monde. Pour moi , continua t-il en riant , comme je n'aime pas à me faire des ennemis , j'aime mieux ceder aux Grecs & aux Romains , & confesser de bonne foi que tous les Pays sont steriles en heros , au prix de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie.

Il faut du moins que vous confesiez , dit Ariste , que le bel esprit est de tous les pays & de toutes les nations c'est-à-dire , que comme il y a eu autrefois de beaux esprits Grecs & Romains , il y en a maintenant de François , d'Italiens , d'Espagnols , d'Anglois , d'Allemands même & de Moscovites. C'est une chose singuliere qu'un bel esprit Allemand ou Moscovite , reprit Eugene ; & s'il y en a quelques-uns au monde , ils sont de la nature de ces esprits qui n'ap-

Perioniana.

paroissent jamais sans causer de l'étonnement. Le Cardinal du Perron disoit un jour en parlant du Jesuite Gretser : *Il a bien de l'esprit pour un Allemand* ; comme si c'eût été un prodige qu'un Allemand fort spirituel.

J'avoue, interrompit Ariste, que les beaux esprits sont un peu plus rares dans les pays froids, parce que la nature y est plus languissante & plus morne pour parler ainsi. Avouez plutôt, dit Eugene, que le bel esprit tel que vous l'avez défini, ne s'accommode point du tout avec les tempéramens grossiers & les corps massifs des peuples du Nord.

Ce n'est pas que je veuille dire, ajouta t-il, que tous les Septentrionaux soient bêtes ; il y a de l'esprit & de la science en Allemagne & en Pologne, comme ailleurs : mais enfin on n'y connoît point notre bel esprit, ni cette belle science dont la politesse fait la principale partie, ou si cette belle science & ce bel esprit y sont connus, ce n'est seulement que comme des étrangers dont on n'entend point la langue, & avec qui on ne fait point d'habitude.

Je ne ſçai même ſi les beaux eſprits Eſpagnols & Italiens ſont de la nature des nôtres : ils en ont bien quelques qualitez & quelques traits ; mais je doute un peu qu'ils leur reſſemblent tout-à-fait , & qu'ils ayent précifément le caractère que vous avez établi. Car enfin ce caractère eſt ſi propre à notre nation , qu'il eſt impoſſible de le trouver hors de France : ſoit que cela vienne en partie de la température du climat , ſoit que notre humeur y contribue quelque choſe ; ſoit enfin que ce ſoit l'étoile de la nation Françoisé , d'avoir preſentement ce beau tour d'eſprit , que les autres peuples n'ont pas.

Je m'étonne, repartit Ariſte, qu'un homme qui craint tant de ſe mettre mal avec les Grecs & avec les Romains , s'attire ſur les bras de gayeté de cœur les Eſpagnols , les Italiens , les Allemands, les Polonois, les Moſcovites, & toutes les autres nations de la terre. Mais raillerie à part , continua-t-il , je vous trouve bien hardi de faire ainſi le procès à tous les Etrangers. Pour moi , comme je n'aime gueres à décider , ni à facher per-

sonne ; j'aime mieux croire que le bel esprit n'est étranger nulle part , & je n'ai garde d'être plus chagrin que le Poète Satirique , qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands génies naissent par tout.

Je sçai bien qu'il y a des pays plus spirituels que d'autres , que l'Attique a été de toutes les contrées de la Grece la plus fertile en beaux esprits ; & je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique. Mais il ne s'ensuit pas que les autres pays soient aussi stériles que vous dites ; & enfin il n'est pas des esprits comme de l'or & des pierreries , que la nature ne forme qu'en certains endroits de la terre : il s'en trouve sous les climats froids & chauds , aussi-bien que sous les climats temperez ; parmi les nations barbares, comme parmi les nations polies.

Mais si le bel esprit est de tous les pays, dit Eugene , il n'est pas de tous les siècles : car il y en a de grossiers & de stupides où la barbarie & l'ignorance dominant , tel qu'a été le dixième siècle, où les gens étoient si simples & si bêtes : que dès qu'un homme sçavoit un peu le Grec , il passoit

IV. ENTRETEN. 297

pour Necromancien. Il y a aussi des siècles ingénieux, dit Ariste; & il ne faut pas être fort versé dans l'Histoire & dans la Chronologie, pour sçavoir que le siècle d'Alexandre a été fécond en beaux esprits. J'entends par le siècle d'Alexandre, non seulement le tems que ce fameux Conquerant a vécu; mais encore celui qui a précédé sa naissance, & suivi sa mort de quelques années. C'est dans ce siècle qu'ont fleuri Anacreon, Socrate, Pindare, Euripide, Sophocle, Aristophane, Isocrate, Platon, Aristote, & Demosthene. Tout le monde sçait que le siècle d'Auguste a été parmi les Romains le siècle du bel esprit & du bon sens, des bons Auteurs & des belles lettres.

Le quatrième siècle de l'Eglise a été un des plus fertiles en grands génies. Car outre un Arius si célèbre par les maux qu'il a faits au monde Chrétien; un Valens, un Ursace & un Eusébe, défenseurs de la doctrine de cet hérésiarque; un Julien l'Apostat, & un autre Julien Disciple de Pelage, qui étoient tous de méchans hommes & de bons esprits, sans parler de

298 *LE BEL ESPRIT*,
Themistius le Philosophe, & de Libanius le Sophiste : il y a eu dans ce siècle là un grand nombre de saints Peres aussi considerables par la grandeur de leur esprit, que par la sainteté de leur vie. C'est le siècle des Chrysostomes, des Jerômes, des Epiphanes, des Ambroises & des Augustins.

D'où vient, interrompit Eugene, qu'un siècle est plus ou moins spirituel que l'autre ? Si vous faisiez cette demande à un Astrologue, répondit Ariste, il ne manqueroit pas de s'en prendre aux astres, & il vous diroit sans doute que la revolution & le concours de certaines étoiles, dont les influences agissent plus ou moins sur les esprits, est l'unique cause de cette difference. Mais comme je ne suis point Astrologue, je croirois plutôt que cela vient en partie de la bonne ou mauvaise éducation ; & que les esprits sont plus subtils ou plus grossiers, selon qu'ils sont plus ou moins cultivez dans leur jeunesse.

Mais croiriez-vous qu'il ne faut quelquefois qu'un bel esprit pour polir une nation entiere ? Malherbe a

IV. ENTRETEN. 299

réformé en France l'idée de la poésie , & nous a donné le goût des bons vers. On peut dire que Voiture nous a appris cette maniere d'écrire aisée & délicate qui regne presentement. Avant lui on pensoit n'avoir de l'esprit que quand on parloit Balzac tout pur , & qu'on exprimoit de grandes pensées avec de grands mots.

L'émulation qui s'excite entre certaines personnes, ou même entre certaines nations jalouses l'une de l'autre , sert beaucoup à polir un siecle : l'interêt fait souvent le même effet que l'émulation. L'on voit mille gens d'esprit dans un Etat où l'esprit est un moyen pour faire fortune: ainsi dans les anciennes Républiques où un homme parvenoit aux charges par son éloquence & par son sçavoir , il y avoit beaucoup de grands Orateurs & d'excellens Philosophes. Il y a toujours eu des hommes sçavans dans le tems où les Princes ont eu de l'amour pour les sciences.

D'où vient , pensez-vous , que dans le siecle passé les lettres fleurirent tant en Italie , si ce n'est de l'af-

300 *LE BEL ESPRIT*,
fection que Laurent de Medicis &
Leon dixième eurent pour elles ? &
ne fut-ce pas aussi la même affection
de François Premier, qui fit que la
France devint sous son regne spiri-
tuelle & sçavante, de grossiere &
d'ignorante qu'elle avoit été sous les
regnes précédens : L'inclination
qu'aura un premier Ministre pour
une science particuliere, fera que les
esprits s'y appliqueront, & qu'on y
excellera avec le tems. La passion du
Cardinal de Richelieu pour le Thea-
tre a porté la Comedie Françoisse à
sa dernière perfection, & a fait naître
dans notre siècle des poëtes dramati-
ques qui effacent presque les anciens.

Je trouve, dit Eugene, que les
tems de paix contribuent encore beau-
coup à rendre les hommes spirituels :
car comme vous sçavez, les Muses
aiment naturellement le repos & le
silence ; elles ne peuvent vivre dans
le trouble & parmi le bruit. Les
beaux esprits sont rares dans un tems
de guerre ; soit que la guerre qui a
quelque chose de sauvage & de farou-
che, empêche que les esprits ne se
polissent ; soit que ceux qui ont de

IV. ENTRETEN. 301

l'ambition , tournent leurs pensées du côté des armes , & prennent le parti de la valeur , comme fit Cesar , qui au sentiment de Quintilien eût pû disputer à Ciceron la gloire de l'éloquence.

Les tems de guerre , dit Ariste , ne sont pas toujours incompatibles avec les connoissances honnêtes ; ils sont quelquefois fort heureux , non seulement pour la grandeur des Etats , mais aussi pour la perfection des esprits ; & sans chercher des exemples étrangers , nous nous sommes polis plus que jamais pendant que la guerre a été le plus allumée entre la France & l'Espagne.

Il me semble , poursuivit-il , que les hérésies naissantes ne servent pas peu à bannir la barbarie & l'ignorance : la passion qu'ont les uns pour établir & pour défendre une nouvelle doctrine , le zele qu'ont les autres pour la combattre & pour la détruire , animent les deux partis à l'étude , & produisent d'ordinaire des ouvrages très-ingenieux. Car pour ne rien dire des anciennes hérésies ; nous devons peut-être , si j'ose parler ainsi , nous

302 *LE BEL ESPRIT*,
devons, dis-je, aux dernières une
partie de l'embellissement de notre
langue, & de la politesse de notre
siècle.

Ne pourroit-on pas ajoûter, dit
Eugene, que la nature fait des efforts
de tems en tems pour produire des
génies extraordinaires; & qu'elle
demeure ensuite sterile durant quel-
ques siècles, comme si ces dernières
productions l'avoient épuisée, &
qu'elle eût besoin de repos après un
si grand travail.

Mais on peut ajouter encore, re-
partit Ariste, qu'il y a en tout cela
je ne sçai quelle fatalité, ou pour
parler plus chrétiennement, je ne
sçai quelle disposition de la provi-
dence, où l'on ne voit goutte. Car
cette barbarie ou cette politesse des
esprits passe de pays en pays, & de
siècle en siècle par des voies qui nous
sont souvent inconnues. En un tems
une nation est grossière, & en un
autre elle est ingénieuse. Du tems
d'Alexandre les Grecs avoient plus
d'esprit que les Romains : du tems
de Cesar les Romains avoient plus
d'esprit que les Grecs.

IV. ENTRETEN. 303

Le siecle passé étoit pour l'Italie un siecle de doctrine & de politesse ; il lui a plus fourni de beaux esprits qu'elle n'en avoit eu depuis le siecle d'Auguste. Le siecle present est pour la France ce que le siecle passé étoit pour l'Italie ; on diroit que tout l'esprit & toute la science du monde soit maintenant parmi nous , & que tous les autres peuples soient barbares en comparaison des François. Ce n'est pas un avantage & un merite en France que d'avoir de l'esprit , parce que tout le monde en a. Il n'y a presque personne qui ait un peu d'éducation , qui ne parle bien , & qui n'écrive poliment. Le nombre des bons Auteurs & des faiseurs de belles choses est infini ; celui des academies sçavantes croît tous les jours : en un mot je ne sçai rien de plus commun dans le Royaume , que ce bon sens délicat qui y étoit si rare autre fois.

Au reste , notre bel esprit n'est pas borné aux hommes de lettres ; il s'étend aux gens d'épée & aux personnes de la premiere qualité , dont il sembloit que l'ignorance fût le partage

304 *LE BELESPRIT*,
dans les derniers regnes. Nous avo n
des Princes qui peuvent le disputer en
esprit aussi bien qu'en valeur à Sci-
pion & à Cesar ; & en mon particu-
lier j'ai l'honneur d'en connoître un
qui dans la fleur de son âge a tout le
discernement & toute la maturité que
l'on peut avoir. Ce jeune Prince a
mille agrémens en sa personne qui le
rendent , tout fier qu'il est , le plus ai-
mable du monde. Il y a longtems
que je l'ai comparé au Renauld du
Tasse , & que je lui ai appliqué ces
quatre vers comme par un esprit de
prophétie.

*L'età precorfe , e la speranza ; e presti
Pareano i fior , quando n'usciro i
frutti.*

*S'el miri fulminar fra l'arme auolto
Marte lo stimi ; Amor , se scopre il
volto.*

Mais je laisse-là son courage & sa
bonne mine , pour ne vous parler que
de son esprit. Quelque froideur qui
paroisse sur son visage , il a beaucoup
de vivacité & beaucoup de feu :
mais ce feu n'éclate pas toujours au
dehors ; cette vivacité est presque
toute dans une intelligence subtile &

IV. ENTRETEN: 305

pénetrante à laquelle rien n'échappe. Il entend tout finement ; il juge des ouvrages d'esprit avec une délicatesse admirable ; il ne dit rien qui ne soit juste & plein de bon sens , même en disant des bagatelles : car avec son air sage & sérieux , il ne laisse pas de badiner spirituellement & de bonne grace quand l'occasion s'en presente.

Il sçait toutes les belles langues, & il a pris des sciences tout ce qu'une personne de sa qualité en doit sçavoir : de sorte qu'il parle sur chaque matiere fort à propos & en Prince , sans faire le sçavant & sans se piquer de rien. Ajoutez à cela une raison droite & éclairée qui lui fait toujours prendre le bon parti ; un génie noble & élevé , qui le rend capable de tout ; enfin je ne sçais quel tour particulier dans l'esprit que les plus beaux esprits n'ont pas.

Nous avons encore des Ducs , des Marquis & des Comtes fort spirituels & fort sçavans , qui manient également bien la plume & l'épée, & qui ne s'entendent pas moins à faire un dessein de balet , & à écrire une histoire , qu'à former un camp , & à ranger une

306 *LE BEL ESPRIT*,
armée en bataille. Nous avons aussi
des Duchesses, des Marquises & des
Comtesses, qui valent peut-être bien
les Ducs, les Marquis & les Comtes,
& qui sont de véritables beaux esprits.

Je ne pensois pas, interrompit Eugene, qu'une femme pût être bel esprit; & quoi que vous en disiez, je doute un peu qu'elle puisse avoir toutes les qualitez qui sont nécessaires pour l'être effectivement. Ce beau feu & ce bon sens dont vous avez tant parlé, ne viennent pas d'une complexion froide & humide: la froidure & l'humidité qui rendent les femmes *foibles, timides, indiscrettes, legeres, impatientes, babillardes*, comme a fait voir clairement un de nos bons Auteurs dans son *Art de connoître les hommes*, les empêchent d'avoir le jugement, la solidité, la force, la justesse que le bel esprit demande. Cette pituite dont elles sont pleines, & qui leur fait le teint délicat, ne s'accorde pas trop avec la délicatesse & la vivacité de l'esprit; elle en émousse la pointe, elle en affoiblit les lumieres: & si vous y faites réflexion, ce que les femmes ont de brillant est de la nature des

IV. ENTRETIEN. 307

éclairs , qui éblouissent un moment , & qui n'ont point de consistance : elles brillent un peu dans la conversation ; & pourvû qu'on ne parle que de bagatelles , elles ne parlent pas mal ; mais hors de là elles ne sont pas trop raisonnables ; en un mot il n'y a rien de plus mince ni de plus borné que l'esprit des femmes.

Ce que vous dites est vrai en général , repartit Ariste , & je vous avoue qu'il y a quelque sorte d'opposition entre la beauté de l'esprit & celle du corps que les femmes ont en partage : mais cela n'empêche pas que quelques-unes ne soient exceptées de la règle générale. Ce sont celles qui du côté de l'esprit n'ont rien des imperfections de leur sexe , & auxquelles la nature a donné , ce semble , un tempérament particulier.

On peut compter entre ces femmes privilégiées la fameuse Grecque , qui inventa une nouvelle espèce de vers , & qui fut nommée la dixième Muse ; la vertueuse Cornélie mere des Gracques ; la sage & sçavante Athénaïs , que son mérite éleva au trône de Constantinople ; l'illustre Marie Stuart

308 *LE BEL ESPRIT*,
dont toute l'Europe a admiré la beauté, le sçavoir & la vertu; Victoire Colonne Marquise de Pesquere, Angelique Nogarole, Seraphine Contrin, Olive Marguerite Sarrochi, toutes quatre Italiennes; Marguerite Morus, & Elizabeth Tanfield, Anglaises; Isabelle de Roseres Espagnole; Catherine de Portugal, Duchesse de Bragance; Marguerite de Valois, sœur de François I. qui fut appelée par les beaux esprits de son tems la dixième Muse & la quatrième Grace; la Reine Marguerite, la Princesse de Conti fille de Henri Duc de Gulse, Mademoiselle de Gournai que Montaigne appelloit sa fille, & Juste Lipse sa sœur, & tant d'autres qui ont été l'ornement de leur pays & de leur siècle, sans parler de celles qui vivent encore.

Mais outre l'esprit des belles Lettres, celui des grandes affaires se rencontre aussi en quelques femmes que la nature a élevées au dessus des autres. Il y en a eu presque dans tous les tems d'intelligentes & habiles, qui ont été capables des négociations les plus importantes; & il s'en est vû mê-

IV. ENTRETEN. 309

me en quelques Etats qui ont eu la tête assez forte pour porter le faix des affaires publiques.

Ariste dit alors à son ami tout ce que sa mémoire lui put fournir sur le chapitre des sages Princesses qui ont gouverné les Empires. Il n'oublia pas Pulcherie sœur de Theodose, Blanche mere de saint Louis, Isabelle femme de Ferdinand, Catherine Paléologue Duchesse de Mantoue & Marquise de Montferrat : de sorte qu'Eugene fut obligé de confesser à la fin qu'il y avoit parmi les femmes de beaux esprits de toutes les especes & de toutes les manieres.

Les reflexions qu'ils firent ensuite l'un & l'autre sur la conduite admirable de ces Princesses, les engagerent si avant dans l'histoire & dans la politique, qu'ils ne purent presque finir leur conversation.





L E

J E N E S C A I Q U O I .

5

V. E N T R E T I E N .



Orsqu'Ariste & Eugene se furent rendus au lieu de leur promenade, ils se témoignèrent d'abord la joie qu'ils avoient de passer ensemble de si douces heures : & Eugene prenant la parole, quelque solitaires que nous soyons, je ne porte, dit-il, aucune envie aux plus agréables societez du monde.

Ariste dit là-dessus à son ami tout ce qu'une tendre amitié peut inspirer en ces rencontres ; & puis laissant aller son esprit où son cœur le conduisoit, il faut avouer, mon cher Eugene, continua-t-il, qu'il y a peu d'amis comme nous, qui soient éternellement ensemble, sans se laisser l'un de l'autre. Les conversations particulières fatiguent presque toujours

V. ENTRETEN. 311

quand elles sont trop frequentes , ou qu'elles sont un peu longues. Quelque estime & quelque affection qu'on ait pour un honnête homme , on s'ennuye insensiblement de ne voir que lui , & de ne parler qu'à lui : on sent même je ne sçai comment diminuer par là les sentimens que son merite avoit fait naître ; soit qu'on s'accoutume peu à peu à ce qui paroïssoit extraordinaire en sa personne , soit qu'à force de le pratiquer , on découvre en lui des défauts cachez qui rendent ses bonnes qualitez moins estimables. De sorte que pour trouver tous les jours du plaisir dans nos enttetiens , comme nous y en trouvons , il faut necessairement que notre amitié soit plus forte que ne sont les amitez ordinaires. C'est-à-dire , ajoûta Eugene , qu'il faut que nous soyons faits l'un pour l'autre , & qu'il y ait une étrange sympathie entre nos esprits.

Ce que vous dites est bien vrai , reprit Ariste , & en mon particulier je sens fort ce que vous dites , L'ennui qui me prend dès que nous sommes separez , la joie que nous donnent nos plus longues conversations , le peu de

312 LE JE NE SCAI QUOI,
cas que je fais des connoissances nouvelles, & le peu de soin que j'ai de cultiver mes anciennes habitudes, sont apparemment des effets d'une grande sympathie : & de ces inclinations secretes qui nous font sentir pour une personne je ne sçai quoi que nous ne sentons point pour une autre.

De la maniere dont vous parlez, repliqua Eugene, vous avez la mine de connoître aussi bien la nature de ce je ne sçai quoi, que vous en ressentez les effets. Il est bien plus aisé de le sentir que de le connoître, repartit Ariste. Ce ne seroit plus un je ne sçai quoi, si l'on sçavoit ce que c'est ; la nature est d'être incomprehensible & inexplicable.

Nescio quod
certè est
quod te mi-
hi temperat
astrum. *Perf.*
Sat. 5.

Mais ne peut on pas dire, reprit Eugene, que c'est une influence des astres, & une impression secrette de l'ascendant sous lequel nous sommes nez ? On le peut dire sans doute, répondit Ariste, & on peut dire de plus que c'est le penchant & l'instinct du cœur ; que c'est un très exquis sentiment de l'ame pour un objet qui la touche ; une sympathie merveilleuse, & comme une parenté des cœurs, pour
user

V. ENTRETEN. 313

user des termes d'un bel esprit Espagnol, *un parentesco de los coraçones.*

Mais en disant tout cela & mille autre choses encore, on ne dit rien. Ces impressions, ces penchans, ces instincts, ces sentimens, ces sympathies, ces parentez sont de beaux mots que les Sçavans ont inventez pour flatter leur ignorance, & pour tromper les autres, après s'être trompez eux-mêmes. Un de nos Poètes en a mieux parlé que tous les Philosophes : il décide la chose en un mot.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,

Dont par le doux rapport les ames assorties

S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer

Par ces je ne sçai quoi qu'on ne peut expliquer.

Quand cela seroit vrai du je ne sçai quoi qu'on a pour les gens, & qu'on sent dans le fond du cœur, dit Eugene ; cela ne le seroit peut-être pas de celui qui se trouve dans les personnes qui plaisent, qui paroît sur le visage, & qui saute aux yeux à une première vûe.

Je vous assure, dit Ariste, que ce dernier je ne sçai quoi est aussi caché & aussi inconcevable que l'autre : pour être visible, il n'en est pas pour cela plus connu ni plus aisé à définir. Car enfin ce n'est précisément ni la beauté, ni la bonne mine, ni la bonne grace, ni l'enjouement de l'humeur, ni le brillant de l'esprit : puisqu'on voit tous les jours des personnes qui ont toutes ces qualitez sans avoir ce qui plaît, & que l'on en voit d'autres au contraire qui plaisent beaucoup, sans avoir rien d'agréable que le je ne sçai quoi.

Ainsi ce qu'on en peut dire de plus raisonnable & de plus certain, c'est que le plus grand mérite ne peut rien sans lui, & qu'il n'a besoin que de lui-même pour faire un très-grand effet. On a beau être bien fait, spirituel, enjoué, & tout ce qu'il vous plaira: si le je ne sçai quoi manque, toutes ces belles qualitez sont comme mortes; elles n'ont rien qui frappe, ni qui touche. Ce sont des hameçons sans amorce & sans appât, des fleches & des traits sans pointe. Mais aussi quelques defauts qu'on ait au corps & en

V. ENTRETEN. 315

l'esprit ; avec ce seul avantage on plaît infailliblement , & on ne fait même rien qui ne plaife : le je ne ſçai quoi raccommode tout.

Il s'enſuit de là , dit Eugene , que c'eſt un agrément qui anime la beauté & les autres perfections naturelles ; qui corrige la laideur & les autres défauts naturels : que c'eſt un charme & un air qui ſe mêle à toutes les actions & à toutes les paroles ; qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix , & juſques dans le moindre geſte de la perſonne qui plaît.

Mais qu'eſt-ce que cet agrément , ce charme & cet air , repartit Ariſte ? Si l'on vient à examiner tout cela , on ne ſçait plus où l'on en eſt , & il en faut toujours revenir au je ne ſçai quoi. Un de nos beaux eſprits l'a bien exprimé en ces vers.

*Sur-tout , il avoit une grace ,
Un je ne ſçai quoi qui ſurpaſſe
De l'amour les plus doux appas ,
Un ris qui ne ſe peut décrire ,
Un air que les autres n'ont pas ,
Que l'on voit & qu'on ne peut dire.*

Cet agrément , ce charme , cet air reſſemble à la lumière qui embellit

316 *LE JE NE SCAI QUOI*,
toute la nature , & qui se fait voir à
tout le monde , sans que nous sça-
chions ce que c'est ; de sorte qu'on
n'en peut mieux parler à mon gré ,
qu'en disant qu'on ne peut ni l'expli-
quer , ni le concevoir. En effet c'est
quelque chose de si délicat & de si im-
perceptible , qu'il échappe à l'intelli-
gence la plus pénétrante & la plus sub-
tile : l'esprit humain qui connoît ce
qu'il y a de plus spirituel dans les An-
ges & de plus divin en Dieu , pour
parler ainsi , ne connoît pas ce qu'il y
a de charmant dans un objet sensible
qui touche le cœur.

Si cela est , dit Eugene , il faut dé-
mentir les Philosophes qui ont soute-
nu de tout tems que la connoissance
précède l'amour ; que la volonté n'ai-
me rien qui ne soit connu de l'enten-
dement. Ils ont eu raison de le soutenir,
dit Ariste : on ne peut aimer sans
connoître, & aussi on connoît toujours
la personne qu'on aime : on connoît
qu'elle est aimable ; mais on ne con-
noît pas toujours ce qui la fait aimer.

Mais de grace interrompit Eu-
gene , est-ce assez connoître que de
connoître la personne , & que de con-

noître qu'elle est aimable ? peut-on l'aimer , & ignorer en même tems ce qui la rend digne d'être aimée ? Oui , repartit Ariste , & c'est en cela que consiste le mystere du je ne sçai quoi. La nature aussi bien que l'arr a soin de cacher la cause des mouvemens extraordinaires : on voit la machine , & on la voit avec plaisir ; mais on ne voit pas le ressort qui la fait jouer. Une personne plaît & se fait aimer dès qu'on la voit , sans qu'on sçache bien pourquoi elle plaît , ni pourquoi on l'aime. Vous diriez que la nature en ces rencontres tend elle-même des pieges à notre cœur pour le surprendre ; ou plutôt que le connoissant aussi fier & aussi délicat qu'il est , elle l'épargne & le ménage , en lui cachant le trait qui le doit blesser.

Je pense pour moi , dit Eugene , que si l'ame ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres , c'est qu'il fait son effet si promptement , qu'elle n'a pas le tems de le remarquer. Car si vous y avez pris garde , tout ce qui va avec une extrême vitesse ne se voit point : ainsi les fleches , les balles de mousquet , les boulets de canon , les

carreaux de foudre passent devant nos yeux , sans que nous les appercevions ; ces choses sont visibles d'elles-mêmes , mais le mouvement qui les emporte les dérobe à notre vûe.

Cela me fait souvenir , repartit Ariste , de la simplicité de ce Canadois , qui ayant reçu un coup de fusil , & ne pouvant comprendre ce qui l'avoit blessé , disoit que c'étoit ou la flâme qui avoit paru , ou le bruit qu'il avoit ouï. Si la pierre , le feu , le plomb & le bois , reprit Eugene , se rendent invisibles par la vitesse avec laquelle ils volent dans l'air ; faut-il s'étonner que le trait dont l'ame est frappée à la premiere vûe d'une personne , ne se puisse appercevoir ; Car enfin de tous les traits celui qui va plus vite , c'est le trait qui blesse le cœur , & le plus court de tous les momens , si j'ose parler de la sorte , c'est celui dans lequel le je ne sçai quoi fait son effet.

Quoiqu'il en soit , dit Ariste , il est certain que le je ne sçai quoi est de la nature de ces choses qu'on ne connoît que par les effets qu'elles produisent. Nos yeux sont témoins des mouve-

mens admirables que l'aiman cause dans le fer ; mais qui peut dire ce que c'est que la vertu de cette pierre merveilleuse ? Le vent qui ébranle les montagnes & les rochers , qui renverse les villes , qui trouble tous les élémens , est quelque chose qu'on ne voit point , & qu'on n'a pu encore bien définir ; non plus que les influences qui tombent du ciel , & qui forment les minéraux dans les entrailles de la terre. Disons le même de cet agrément & de ce charme particulier dont nous parlons : il attire les cœurs les plus durs , il excite quelquefois de violentes passions dans l'ame , il y produit quelquefois de très-nobles sentimens ; mais il ne se fait jamais connoître que par là. Son prix & son avantage consiste à être caché : il est comme la source de ce fleuve de l'Égypte , d'autant plus fameuse qu'elle n'a point encore été découverte ; ou comme cette divinité inconnue des Anciens qu'on n'adoroit que parce qu'on ne la connoissoit pas.

On peut dire , ajoûta Eugene , qu'il n'y a rien de plus connu ni de plus inconnu dans le monde. On peut dire

320 LE JE NE SCAI QUOI,
du moins, poursuivlt Ariste, que c'est
une des plus grandes merveilles & un
des plus grands mysteres de la nature.
N'est-ce point pour cela, dit Eugene
en riant, que les nations les plus my-
sterieuses le font entrer dans tout ce
qu'elles disent; Les Italiens qui font
mystere de tout emploient en toutes
rencontres leur *non sò che*: on ne voit
rien de plus cõmun dans leurs Poëtes.
Un certo non sò che
Sentesi al petto.



*A poco à poco nacque nel mio petto,
Non sò da qual radice,
Com herba suol che per se stessa ger-
mini,
Un incognito affetto,
Un estranea dolcezza,
Che lascia nel fine
Un non sò che d'amaro.*



*In queste voci languide risuona
Un non sò che di flebile, e soave,
Ch'al cor gli serpe, & ogni sdegno
ammorza.*



*Non v'è silentio e non v'è grido es-
presso ;
Ma odi un non sò che roco e in-
distinto.*



*Un non sò che d'inusitato e molle ,
Par che nel duro petto al Re trapasse.*



*Un non sò che d'insolito e confuso
Tra speranza e timor tutto m'ingom-
bra.*

Jen'aurols jamais fait , si je vou-
lois vous dire tous les *non sò che* ,
dont je me souviens. Les Espagnols
ont aussi leur *no seque* , qu'ils mêlent
à tout , & dont ils usent à toute heu-
re ; outre leur *donayre* , leur *brio* , &
leur *despejo* , que Gracian appelle ,
*alma de tota prenda , realce de los mis-
mos realces , perfeccion de la misma per-
feccion* ; & qui est selon le même Au-
teur au dessus de nos pensées & de nos
paroles , *lisongea la inteligencia* , y

El Heroe
primor. 13.

322 *LE JE NE SÇAI QUOI,*
estranna la explicacion.

Si vous vouliez vous donner la peine de lire nos livres avec autant de réflexion que vous avez lû les Italiens & les Espagnols, dit Ariste, vous trouveriez que le je ne sçai quoi a beaucoup de vogue parmi nous, & que nous sommes en cela aussi mystérieux que nos voisins.

Mais pour revenir à ce que nous disions, il est du je ne sçai quoi comme de ces beautés couvertes d'un voile, qui sont d'autant plus estimées, qu'elles sont moins exposées à la vue, & auxquelles l'imagination ajoute toujours quelque chose. De sorte que si par hazard on venoit appercevoir ce je ne sçai quoi qui surprend, & qui emporte le cœur à une première vue, on ne seroit peut-être pas si touché ni si enchanté qu'on est : mais on ne l'a point encore découvert, & on ne le découvrira jamais apparemment, puisque si l'on pouvoit le découvrir, il cesseroit d'être ce qu'il est, comme je vous l'ai déjà dit.

Au reste, comme on ne sçauroit l'expliquer, on ne sçauroit aussi le peindre ; & c'est peut-être pour cela

qu'on ne peut faire aimer véritablement une personne en faisant voir son portrait, non plus qu'en faisant son éloge, quoi qu'en disent les Fables & les Romans. La description la plus avantageuse, & le portrait le plus flatté peuvent donner de l'estime pour la personne, & une grande envie de la voir; mais ni l'un ni l'autre ne cause jamais une vraie inclination: parce que le pinceau & la langue ne peuvent exprimer le je ne sçai quoi qui fait tout.

Mais outre ce je ne sçai quoi qui répare, comme nous avons dit, tous les défauts naturels, & qui tient lieu quelquefois de beauté, de bonne mine, de belle humeur, & même d'esprit il y en a un autre qui fait un effet tout contraire: car il détruit, il gâte, & il empoisonne, pour parler ainsi, tout le mérite des personnes où il se rencontre.

Nous en voyons tous les jours qui dans les règles devroient plaire infiniment, & qui néanmoins déplaisent fort; comme ces deux Seigneurs assez connus à la cour, de qui on disoit qu'il y avoit en eux plus de bonnes qualités qu'il n'en falloit pour faire quatre

324 *LE JE NE SÇAI QUOI,*
honnêtes gens, & que cependant ils
ne l'étoient pas.

Non amo
te, Sabidi,
nec possum
dicere quare:
Hoc tantum
possum dice-
re, non amo
te. *Martial.*

On s'étonne quelquefois pourquoi
un homme ne plaît point, on s'en de-
mande une raison à soi-même, on en
trouve mille qui font qu'il devroit
plaire, & on n'en trouve pas une pour-
quoi il déplaît; sinon je ne sçai quoi
de choquant, qui fait dire malgré
qu'on en ait: Il est bien fait, il a bon-
ne mine, il a de l'esprit; mais il a je
ne sçai quoi qui me déplaît. Il sem-
ble à quelques-uns que cela se dit par
délicatesse ou par caprice; que ce
n'est qu'un faux prétexte: cependant
c'est une bonne & une solide raison,
mais cachée, mais inconnue à la Phi-
losophie, & que la nature toute seule
nous suggere.

Ce qui m'étonne le plus; dit Eu-
gene, c'est que ce même homme qui
vous déplaît, me plaira peut-être. Il
ne faut pas s'en étonner, reprit Ariste:
comme il y a des je ne sçai quoi uni-
versels, dont tout le monde est touché
également, il y en a de singuliers qui
ne touchent que quelques personnes;
& il est de ces je ne sçai quoi comme
de ces fantômes qui n'apparoissent

qu'en de certains lieux & qu'à de certaines gens. Tous les hommes ont un je ne sçai quoi particulier qui fait qu'ils plaisent, ou déplaisent à la première vûe, selon les différentes personnes qui les voient; & c'est le fondement de ce qu'on appelle *sympathie* ou *antipathie*.

Si cela est ainsi, dit Eugene, on a tort de condamner le goût & l'inclination d'autrui, quelque bizarre que soit ce goût, & quelque extravagante que cette inclination puisse être. Car c'est à la nature à qui il faut s'en prendre, & non pas à nous qui ne faisons que la suivre, & qui ne pouvons lui résister en ces rencontres.

En effet, repartit Ariste, ces je ne sçai quoi en beau & en laid, pour parler de la sorte, excitent dans nous des je ne sçai quoi d'inclination & d'aversion, où la raison ne voit goutte, & dont la volonté n'est pas la maîtresse. Ce sont des premiers mouvemens qui préviennent la réflexion & la liberté: nous pouvons bien en arrêter le cours; mais nous ne pouvons pas en empêcher la naissance. Ces sentimens de *sympathie* & d'*antipa-*

naissent en un instant , & lorsque nous y pensons le moins : on aime & on hait d'abord , sans que l'esprit s'en apperçoive ; & si j'ose le dire , sans que même le cœur le sçache.

Mais sçavez-vous bien , continuait-il , que le je ne sçai quoi se trouve presque par tout ? L'air du visage qui distingue une personne de cent mille autres , est un je ne sçai quoi très-remarquable , & néanmoins très-difficile à connoître ; car qui a jamais bien démêlé quels sont les traits & les lignes , en quoi consiste précisément cette différence ?

La physionomie ingénieuse est un autre je ne sçai quoi : car si l'on se donne la peine de chercher ce qui fait qu'un homme d'esprit se reconnoît d'ordinaire à la seule vûe , on trouvera que ce n'est ni la largeur du front , ni le brillant & le feu des yeux , ni la délicatesse & la régularité des traits , ni la forme & la couleur du visage ; que c'est quelque chose qui résulte de tout cela , ou plutôt que ce n'est rien de tout cela.

Il y a un je ne sçai quoi dans les maladies ; non seulement dans celles

V. ENTRETIEN. 317

qui sont extraordinaires , & où les maîtres de l'art reconnoissent quelque chose de divin, comme ils parlent eux-mêmes ; mais aussi dans les plus communes, comme dans la fièvre. Ces accès si réglez , ces frissons & ces chaleurs , ces intervalles dans un mal qui dure des années entieres , ne sont-ce pas autant de je ne sçai quoi ? Et n'en est-ce pas un aussi que le flux & le reflux de la mer ; que la vertu de l'aiman ; que toutes les qualitez occultes des Philosophes ?

Les personnes de haute naissance ont pour l'ordinaire sur le visage je ne sçai quoi de noble & de grand qui leur attire du respect , & qui les fait reconnoître dans la foule. Je l'avoue, dit Eugene ; & ce caractere de grandeur que Dieu a imprimé particulièrement sur le front des Rois, distingue le nôtre de tous les Seigneurs de sa Cour: il y a dans toute sa personne un air , & je ne sçai quoi de majestueux qui le marque si bien , que les gens qui ne l'ont jamais vû, n'ont que faire de demander où il est , quand ils le voient dans un caroussel ou dans un ballet.

Enfin , poursuivit Ariste , toute la nature est pleine

De ces je ne sçai quoi qu'on ne peut expliquer.

Au moins , ajouta Eugene , le je ne sçai quoi est renfermé dans les choses naturelles ; car pour les ouvrages de l'art , toutes les beautés y sont marquées , & l'on sçait bien pourquoi ils plaisent. Je n'en tombe pas d'accord , repartit Ariste : le je ne sçai quoi appartient à l'art aussi-bien qu'à la nature. Sans parler des manières différentes des peintres : ce qui nous charme dans ces tableaux excellens , dans ces statues presque vivantes , à qui il ne manque que la parole , ou plutôt à qui la parole même ne manque pas , si nous en croyons nos yeux.

Manca il parlar , di vivo altro non chiedi ;

Ne manca questo ancor , s'a gli occhi credi.

Ce qui nous charme , dis-je , dans ces peintures & dans ces statues , c'est un je ne sçai quoi inexplicable. Aussi les grands maîtres qui ont découvert que rien ne plaît davantage dans la nature , que ce qui plaît sans qu'on sçache

V. ENTRETEN. 329

blen pourquoi, ont tâché toujours de donner de l'agrément à leurs ouvrages, en cachant leur art avec beaucoup de soin & d'artifice.

*Et quel ch'el bello, el caro accresce
à l'opre,*

L'arte che tutto fà, nulla se scopre :

Les pieces délicates en prose & en vers ont je ne sçai quoi de poli & d'honnête qui en fait presque tout le prix, & qui consiste dans cet air du monde, dans cette teinture d'urbanité que Cicéron ne sçait comment définir. Il y a de grandes beautés dans les livres de Balzac ; ce sont des beautés régulières qui plaisent beaucoup ; mais il faut avouer que les ouvrages de Voiture, qui ont ces charmes secrets, ces graces fines & cachées dont nous parlons, plaisent infiniment davantage.

Passons outre, mon cher Eugene, & disons encore que quand on fera un peu de réflexion sur les choses de ce monde que nous admirons le plus, on verra que ce qui nous les fait admirer, c'est je ne sçai quoi qui nous surprend, qui nous éblouit & qui nous enchante. On verra même que le je

Quis est iste tandem urbanitatis color ? Ne scio ; tantum esse quemdam scio Cic. de clar. orat.

330 *LE JE NE SÇAI QUOI,*
ne sçai quoi est à le bien prendre ;
l'objet de la plupart de nos passions.
Outre l'amour & la haine qui don-
nent le branle à tous les mouvemens
du cœur , le desir & l'esperance qui
occupent toute la vie des hommes ,
n'ont presque point d'autre fonde-
ment. Car enfin nous desirons & nous
esperons toujours , parce qu'il y a tou-
jours au delà du but que nous nous
fommes proposez , je ne sçai quoi où
nous aspirons sans cesse , & où nous
ne parvenons jamais : & de là vient
que nous ne sommes jamais contents
dans la jouissance des choses que nous
avons souhaitées le plus ardemment.

Mais pour parler chrétiennement
du je ne sçai quoi , n'y en a-t-il pas
un dans nous qui nous fait sentir ,
malgré toutes les foiblesses & tous les
desordres de la nature corrompue ,
que nos ames sont immortelles ; que
les grandeurs de la terre ne sont pas
capables de nous satisfaire ; qu'il y a
quelque chose au dessus de nous , qui
est le terme de nos desirs , & le centre
de cette felicité que nous cherchons
par tout , & que nous ne trouvons
nulle part ? Les ames vraiment fidelles

V. ENTRETIEN. 331

ne connoissent-elles pas , comme dit un Pere de l'Eglise , que nous avons été faits Chrétiens , non pas pour les biens de la vie présente , mais pour je ne sçais quoi d'un autre ordre , que Dieu promet dès cette vie , & que l'homme ne peut pas encore concevoir.

Ainsi donc, interrompit Eugene , le je ne sçais quoi est de la grace , aussi-bien que de la nature & de l'art. Oui , repartit Ariste , la grace elle-même , cette divine grace qui a fait tant de bruit dans les Ecoles , & qui fait des effets si admirables dans les âmes ; cette grace si forte & si douce tout ensemble , qui triomphe de la dureté du cœur sans blesser la liberté du Franc arbitre ; qui s'assujétit la nature en s'y accommodant ; qui se rend maitresse de la volonté , en la laissant maitresse d'elle-même ; cette grace , dis-je , qu'est-ce autre chose que je ne sçais quoi de surnaturel & de divin qu'on ne peut ni expliquer , ni comprendre , non plus que la gloire qui en est le fruit ?

Les Peres de l'Eglise ont tâché de la définir , & ils l'ont appelée *une vo-*

Hoc nosse
primus &
Christiano
corde tenere
debemus ,
non ad præ-
sentis tem-
poris bona
nos factos
esseChristia-
nos , sed ad
nescio quid
aliud quod
Deus jam
promittit,&
homo non-
dum capit.
S. August.
serm. 64. de
verb. Dom.

Nescio quid
magnum est
quod visuri
sumus quan-
do tota mer-
ces nostra
visio est.
S. August. in
Psalm. 90.

cation profonde & secrète, une impression de l'esprit de Dieu, une onction divine, une douceur toute-puissante, un plaisir victorieux; une sainte concupiscence, une convoitise du vrai bien; c'est-à-dire, que c'est quelque chose qui se fait bien sentir, mais qui ne se peut exprimer, & dont on feroit bien de se taire.

Mais n'est-ce point parler de la grace indignement, répondit Eugene, que de l'appeller je ne sçai quoi? Dites, repartit Ariste, je ne sçai quoi de surnaturel, & de divin. C'est ainsi que Saint Augustin lui-même en parle dans un endroit de ses Confessions, qui m'est demeuré dans l'esprit Mon Dieu, dit-il, vous me faites quelque-fois entrer dans des sentimens extraordinaires, où la nature n'a point de part, & goûter je ne sçai quelle douceur celeste qui passe toutes les délices de la terre, quand elle remplit l'ame parfaitement, & qui est je ne sçai quoi au dessus des connoissances & des biens de cette vie.

Je conclus de tout cela, dit Eugene, que les sçavans & les ignorans sont égaux en la connoissance du je ne

Aliquando
intromittis
me in affectum
inusu-
tum intror-
sus, & nescio
quam dulcedinem:
quæ si perficiatur
in me nescio
quid erit, quod
vita ista non
erit. *Confess.*
lib. 10. c. 40.

IV. ENTRETEN. 333

sçai quoi , ou plutôt que le je ne sçai
 quoi est l'asile de l'ignorance ; car il
 me semble qu'on se sauve toujours par
 là quand on ne sçait plus que dire.
 Mais je n'eusse jamais crû , ajouta-t-il ,
 que le je ne sçai quoi nous eût menez
 si loin : je voi bien qu'il n'est rien de
 tel que de parler des choses qu'on
 n'entend pas , & dont les livres ne
 parlent point.

Il est vrai , poursuivit Ariste , que
 le je ne sçais quoi est peut-être la seule
 matiere sur laquelle on n'a point fait
 de livres , & que les doctes n'ont pas
 pris la peine d'éclaircir. Il s'est fait des
 discours , des dissertations & des trai-
 tez sur les sujets les plus bizarres ;
 mais aucun Auteur que je sçache , n'a
 travaillé sur celui-ci.

Il me souvient , dit Eugene , d'a-
 voir lû dans l'histoire de l'Académie
 Françoisse , qu'un des Académiciens
 prononça un jour dans l'Académie un
 discours sur le je ne sçais quoi. Mais
 comme ce discours n'a point paru , le
 monde n'a pas été plus instruit qu'il
 l'étoit auparavant : & peut-être que
 quand ce discours Académique auroit
 été mis en lumiere , nous n'en serions

pas plus sçavans que nous sommes ;
cette matiere étant de la nature de
celles qui ont un fond impénétrable ,
& qu'on ne peut expliquer que par
l'admiration & par le silence. Je suis
bien aise , dit Ariste , que vous pre-
niez enfin le bon parti , & que vous
vous contentiez d'admirer ce que d'a-
bord vous vouliez comprendre. Si
vous me croyez , ajoûta-t-il , nous en
demeurerons-là , & nous ne dirons
plus rien d'une chose qui ne subsiste
que parce qu'on ne peut dire ce que
c'est : aussi bien il est tems de finir
notre promenade ; l'air se brouille de
tous côtez , la pluye commence , &
nous sommes en danger d'essuyer
l'orage qui se prépare , si nous ne
nous retirons bientôt.





LES DEVISES.

VI. ENTRETEN.



UN navire de France étant entré la nuit dans le port, Ariste & Eugene eurent la curiosité de le voir avant que de se promener sur le rivage : car il étoit non seulement bien bâti, & propre à faire des voyages de long cours ; mais encore tres-bien équipé, & orné au dedans & au dehors. Outre que l'or & l'azur y brilloient de tous côtez, le Soleil au dessus du globe de la terre y étoit peint en plusieurs endroits, avec ces paroles,

Nec pluribus impar.

Cette devise arrêta les yeux d'Eugene, & remplit tellement son esprit, qu'aussitôt qu'ils furent au bord de la mer. Il faut avouer, dit-il qu'il n'ap-

Il peut suffire à plus d'un Monde.

partient qu'à notre Auguste Monarque de porter une devise aussi heroïque que celle qu'il porte depuis quelques années. A la verité, repondit Ariste, ce grand Prince ne pouvoit prendre un symbole plus illustre, ni plus digne de lui que le Soleil: ce bel astre est son veritable portrait.

Il y a long-tems, interrompit Eugene, que j'ai envie de sçavoir ce que c'est précisément qu'une devise, & vous me feriez plaisir de me l'apprendre; car je sçai que vous avez étudié à fond cette matiere, & que vous avez même fait des devises qui ont été louées par les connoisseurs. Quand ce ne seroit que pour m'acquitter de ce que je vous dois touchant le flux & le reflux de la mer, repartit Ariste en riant, je serois obligé de vous dire tout ce que je sçai sur le chapitre des Devises; & je veux bien satisfaire tout-à l'heure à une obligation aussi juste que celle-là.

Μεταφορά La devise est à le bien prendre
κατ'ἀν' ἀλο- une métaphore, & une métaphore de
ῥαίαν. proportion, qui represente un objet
Arist. Rhet. par un autre avec lequel il a de la
lib. 3. c. 10. ressemblance; de sorte que pour ex-
primer

VI. ENTRETIEN. 337

primer en langage de devise , par exemple, que notre sage Monarque est capable de gouverner lui seul tous les peuples de la terre , il faut chercher une image étrangere qui mette cela devant les yeux , & qui donne lieu à une comparaison juste , comme seroit un Soleil avec ce mot ,

Sufficit orbi.

Il suffit seul
au monde.

C'est parler proprement & communément que de dire , *le Roi est un Prince qui a assez de sagesse pour gouverner le monde lui seul* : c'est parler métaphoriquement que de dire , *le Roi est un Soleil qui a assez de lumiere pour éclairer le monde lui seul* : où vous voyez qu'on compare le Roi avec le Soleil , la sagesse avec la lumiere , & que la comparaison est fondée sur le rapport que ces choses ont entre elles,

Une métaphore de cette espece fait l'essence de la Devise ; & c'est par là aussi particulierement qu'on doit juger si les devises sont vraies ou fausses. Elles sont vraies quand elles contiennent une similitude métaphorique , & qu'elles se peuvent réduire en comparaison:elles sont fausses quand cela leur manque. Car la métaphore est

Similitudinis est ad verbum unū cōtracta brevitas. Cic. de Orat. lib. 3.

338 LES DEVISES,

selon les maîtres de l'éloquence, une similitude abregée, & une comparaison en un mot. Ainsi les deux Spheres de François II. avec ces paroles,

Un monde
ne suffit pas.

Unus non sufficit orbis :

les trois Couronnes de Henri III. dont deux sont représentées en terre, & l'autre en l'air avec ces mots,

La dernière
m'attend au
Ciel.

Manet ultima cœlo :

les Colonnes d'Hercule, que Charles Quint prit pour sa devise avec cette Ame,

Plus outre :

l'Aigle qui fait les Armes de la Maison d'Este, & que le Gratiani a mis au commencement de son Poëme de la Conquête de Grenade, qu'il a dédié au Duc de Modene, avec ce mot,

Je ne veux
point d'au-
tre Pegase.

Non alio Pegaso :

le Démon au milieu des flammes, que le Comte de Villamediana fit peindre avec ces paroles,

Plus tour-
méré, moins
repentant.

Mas penado y menos arrepentido :

sont des symboles illustres & ingénieux ; mais ce ne sont point des devises régulières. Les Globes de François II. & les Couronnes de Henri III. n'ont ni métaphore, ni similitude.

VI. ENTRETEN. 339

Les Colonnes de Charles-Quint, & l'Aigle de Gratiani ne roulent que sur l'opposition, comme vous voyez ; & pour le Diable en feu, il ne fonde pas la ressemblance dont il s'agit. La pensée du Comte Espagnol n'est pas précisément de se comparer avec le démon ; il ne dit pas, *je souffre beaucoup*, & *je ne me repens point* : mais il dit, *je souffre davantage*, & *je me repens moins*. A la vérité ce sens-là est plus délicat que l'autre, pour exprimer une passion excessive : cependant quelque délicat qu'il soit, il ne convient pas à la devise. Ce symbole est, si vous voulez, quelque chose de plus beau qu'une devise ; mais enfin ce n'en est point une.

Ne pourroit-on pas, dit Eugene, trouver de la comparaison dans ce symbole, en disant du Diable *mas penado y menos arrepentido* ; & en expliquant la pensée du Comte de cette sorte, *Plus le Démon souffre, moins il se repent ; ainsi plus je souffre en aimant, moins je me repens d'aimer ?*

Vraiment, dit Ariste, vous le prenez bien ; & je ne doute presque pas que votre explication ne soit la meilleure.

340 LES DEVISES,

E manuele
Tesauro,

Λι δ' εἰκό-
νες μεταφο-
ραί.
Rhet. lib. 3.
c. 11.

Etre Cesar
ou n'être
rien.

Et que ne
peut l'A-
mour.

Au reste la métaphore dont je parle, ajouta-t-il, est une métaphore en figure, & comme l'appelle un bel esprit de-là les monts, *Una metaphora in fatto*. C'est une métaphore peinte & visible qui frappe les yeux ; au lieu que celles des Orateurs & des Poètes frappent seulement l'oreille. Si bien que les devises peuvent être comptées parmi ces métaphores qu'Aristote nomme des peintures & des images. Cependant ces figures métaphoriques sont accompagnées de quelques paroles, & en cela elles sont semblables aux métaphores communes. Car enfin, quoi qu'en disent quelques Auteurs Italiens, la devise est un composé de figures & de paroles.

L'Aigle qui étoit représentée dans les drapeaux des Legions Romaines ; le Sphinx qui étoit gravé sur le cachet d'Auguste, n'étoient rien moins que des devises : non plus que ces paroles de Cesar Borgia,

Aut Cesar, aut nihil :

non plus que celles de Jean de Medici, *E che non puote Amore ?*

La figure seule ne fait qu'un symbole hieroglyphique : & les paroles seules

VI. ENTRETIEN. 341

ne font qu'un dicton , ou tout au plus qu'une sentence. Il faut une figure & des paroles pour faire une vraie Devise. Un Italien a dit assez plaisamment qu'un mot sans figure est un fantôme plutôt qu'une devise ; ou bien que c'est un de ces esprits follets , dont on entend les paroles , & dont on ne voit point le corps. *Una fantasima più testo che impresa ; ò pur undi questi spiri i folletti , che n'udiano le parole , ma non ne vediamo i corpi.*

Scipione
Ammirato.

On a donné à la Figure le nom de Corps , & aux paroles celui d'Ame ; parce que comme le corps & l'ame joints ensemble font un composé naturel, certaines figures & certaines paroles étant unies font une Devise. Je dis certaines figures & certaines paroles : car toutes sortes de figures & toutes sortes de paroles n'y sont pas propres ; & il faut observer exactement quelles sont les conditions des unes & des autres. Voici celles qui regardent les Figures , ou les Corps.

Les Figures qui entrent dans la composition de la Devise ne doivent avoir rien de monstrueux ni d'irrégulier ; rien qui soit contre la nature des

choses, ou contre l'opinion commune des hommes : comme seroient des aîles attachées à un animal qui n'en a point ; un astre détaché du Ciel. Selon cette regle, ce ne sont pas des devises, que la tortue à laquelle un Prince de Salerne donna des aîles avec ce mot,

Je les tiens
de l'Amour.

Amor addidit :

ni celle que Côme de Medicis couvrit d'une voile de navire enflée par le vent, avec ces paroles,

Hâte-toi
lentement.

Festina lentè.

On peut mettre dans le même rang l'Aigle de l'Empire enchaînée aux Colonnes d'Hercule,

Vous n'irez
pas plus loin.

Non ultra metas,

pour marquer la retraite de Charles V. de devant Mets : & le Croissant avec une colonne entre ses deux pointes, qu'elle empêche de se joindre,

De peur
qu'il ne rem-
plisse & son
cerle & le
monde.

Ne totum impleat orbem,

pour exprimer que Marc-Antoine Colonne empêcha les Turcs, par l'avantage qu'il eut sur eux à la bataille de Lepante, d'étendre par tout leurs conquêtes.

Il ne faut pas aussi unir ensemble des figures qui ne se rencontrent poin

VI. ENTRETIEN. 343

d'ordinaire , & qui n'ont nulle liaison d'elles-mêmes , comme seroient trois oiseaux enfilez en l'air d'une même flèche , tels que sont les trois Alerions de Godefroi de Bouillon , auxquels il ajoûta ces paroles ,

Dederitne viam casusve , Deusve.

Soit par un coup du hazard ou du Ciel.

Je juge par-là , dit Eugene , que ce n'est pas une devise reguliere , qu'une fleur de Souci exposée à un miroir ardent qui reçoit les rayons du soleil , & qui les réfléchit sur elle , avec ce mot ,

Muero porque te mira :

Je meurs , parce qu'il te regarde.

que ce n'en est pas une que celle qui fut prise par M. le Chevalier d'Harcourt au Carouzel des Thuilleries. C'étoit une Croix de Lorraine dans un Soleil qui jette des rayons sur une Croix de Chevalier , & des foudres sur des Croissans , avec ces paroles ,

Hinc lumen , hinc fulmina.

D'un côté la lumiere , & de l'autre les foudres.

Vous en jugez bien , repartit Aristote : & la raison est que la devise étant essentiellement une métaphore & un symbole naturel , elle doit être fondée sur quelque chose de réel & de certain , & non pas sur le hazard ou sur l'imagination ; joint que s'il étoit per-

344 *LES DEVISES*,
mis de faire de ces unions bizarres
& chimeriques, la Devise deviendrait
trop aisée & trop commune. J'en-
tends par ces unions bizarres & chime-
riques, celles que chacun peut faire
selon son caprice, & non pas celles
qui sont établies dans les fables, &
autorisées par l'usage; comme l'Aigle
avec la foudre, le Serpent au tour du
caducée de Mercure: car ces sortes
d'unions sont reçues; & quoiqu'elles
ne soient pas naturelles, elles passent en
quelque façon pour naturelles dans
l'esprit des doctes. Et de là vient que
les monstres fabuleux peuvent trouver
place dans la Devise. Ainsi pour ex-
primer la disgrâce d'un favori qui a eu
de notre tems la tête tranchée sur un
échafaut, l'Hydre a été employée avec
les paroles d'un Poëte,

Il ne m'a
rien servi de
croître.

Nec crescere profuit.

Une tête de Meduse servit autrefois
à représenter le bonheur des armes de
Louis le Juste, avec ce mot,

Son regard
défait l'en-
nemi.

Vincit quem respicit hostem.

Comme le Corps de la Devise est
naturel, & qu'il ne doit jamais être
pris qu'en sa naturelle signification;
la Devise ne peut être fondée sur l'al-

VI. ENTRETIEN. 345

legorie qui se fait lorsqu'on parle d'une maniere, & qu'on entend de l'autre. Ainsi on nomme quelquefois la palme pour la victoire, & le cyprès pour la mort. Ces Corps pris en un sens allegorique ou hieroglyphique ne sont point legitimes; & la devise que prit Marc-Antoine Colonne allant à la guerre, n'est point reguliere: c'étoit une Palme & un Cyprès croi-
sez, avec ce mot, *Erit altera merces*, pour donner à entendre qu'il retourneroit victorieux du combat, ou qu'il y perdrait la vie.

L'une des
deux sera
ma récom-
pense.

Le corps humain n'entre point dans les Devises: c'est le sentiment des bons Auteurs, excepté Aresii & Tesauro qui pensent que la figure d'un homme dans une situation extraordinaire: ou avec un habillement bizarre, est contraire à la perfection, mais non pas à l'essence de la Devise. N'en déplaise à ces deux grands maîtres, ils se méprennent, & ils parlent même contre leurs principes: car la devise étant essentiellement une similitude, sa fin est de montrer la proportion qu'il y a entre l'homme & la figure, sur quoi la similitude est fondée.

Or ce seroit comparer l'homme avec soi-même, que de prendre un corps humain pour sujet de similitude ; puisqu'en quelque état, & sous quelque habit que ce corps humain paroisse, c'est toujours un homme.

D'ailleurs, la similitude dont il s'agit doit être ingénieuse. Mais il ne faut pas faire de grands efforts d'esprit pour trouver quelque convenance entre un homme & un homme. Il y a

Τὸ ὁμοίον

καὶ αἰὲν πολλὸ ὅ

μοίον ἐστὶ βεῶ-

γεν εὐσείχου.

Arist. Rhet.

lib. 3. c. 11.

plus de subtilité à découvrir un rapport juste, & une ressemblance parfaite entre des objets éloignez, comme entre un homme & une fleur : joint que la ressemblance dont je parle n'est pas une ressemblance simple, mais métaphorique ; d'où il s'ensuit que quand la figure humaine pourroit être le fondement d'une belle comparaison, on ne devroit pas la recevoir ne pouvant être le fondement d'une véritable métaphore. Car la métaphore ne se fait que quand on transpose une signification de son lieu propre à un sujet étranger : ce qui ne se peut faire à l'égard de l'action d'un homme, & de celle d'un autre homme, étant toutes deux de même es-

pece, & dans le même ordre.

Il faut juger sur ce pied-là du Ne-
gre qui adore le Soleil,

Adoro qui en me quema,

J'adore qui
me brûle.

pour un Grand d'Espagne qui aimoit
une Princesse : de l'Hercule qui por-
te le ciel,

Ut quiescat Atlas,

Afin qu'A-
tlas se repo-
se.

pour Philippe II. après l'abdication
de Charles-Quint : d'Apollon pour-
suivant Daphné qui se change en
laurier,

Chime fuggia, me corona,

Qui me
fuyoit, me
couronne.

pour Louis le Juste, victorieux des
Rebelles.

Car je ne pardonne pas même aux
Dieux de la Fable, & je vous avoue
que je ne puis les souffrir dans la De-
vise sous une figure humaine, non
plus que ces petits Amours, ou ces
petits Anges qu'on voit dans mille
symboles. Je sçai bien que quelques
Auteurs ont pour les divinité du Pa-
ganisme des égards qu'ils n'ont pas
pour l'homme ; & qu'ils croient que
ces Dieux profanes peuvent entrer
dans la Devise, avec les armes & les
marques qui les distinguent du com-
mun des autres hommes, avec cer-

taines actions qui sont singulieres & merveilleuses : mais enfin je ne vois pas que tout cela puisse fonder une métaphore. Quelques armes & quelques livrées que portent ces Dieux ils ont une figure humaine ; & quelques merveilleuses que soient leurs actions , elles sont de même espece que les nôtres. De sorte que Jupiter avec son foudre , Hercule avec sa massue & sa peau de lion , l'Amour avec son flambeau à la main & son bandeau sur les yeux , Mercure avec son caducée & avec ses aîles , ne sont bons que pour les Emblèmes ; car l'Emblème admet indifferemment toutes sortes de figures ; & c'est ce qui la distingue le plus de la Devise.

Vous jugez bien que je n'aime pas plus les démons que les faux dieux : & vous devez conclure de-là , que quand la Devise du Comte de Villamediana seroit fondée sur une véritable similitude , elle manqueroit encore de quelque chose du côté de la figure , pour être une devise juste ; quoiqu'elle ait tout ce qu'il faut pour être une emblème excellente , ou un symbole plus admirable que l'emblème la plus ingénieuse.

VI. ENTRETIEN. 349

Les Auteurs qui rejettent le corps humain de la devise , en rejettent aussi les portraits , comme portraits ; & parce que ce sont des figures humaines , & parce que ces sortes de figures ne représentent que les lineamens & l'exterieur de la personne : au lieu que la Devise en doit faire voir les qualitez & le naturel. J'ai dit , comme portraits : car si on les regarde comme des ouvrages de l'art , ils sont des corps legitimes aussi-bien que les statues ; mais alors le portrait ou la statue de Cesar , par exemple , n'a nul rapport à la personne de Cesar , mais à quelque propriété de la Peinture ou de la Sculpture. Ainsi pour exprimer qu'une personne se sanctifie par les disgraces qui lui arrivent , on peut se servir d'une Statue de Cesar ou d'Alexandre qu'une main taille avec le ciseau , en y ajoutant ces paroles ,

Perficitur dum caditur.

Je pensois , dit Eugene , que les membres du corps humain n'entroient point dans la Devise , non plus que le corps humain. Ils n'y entrent point aussi , répondit Ariste , comme parties de la Devise , non-seulement pour

En la frappant on la rend plus parfaite.

les raisons qui regardent la figure humaine, mais encore parce que les membres separez du corps de l'homme ont quelque chose de monstrueux & de choquant, comme une oreille en l'air, un œil au bout d'un sceptre, un cœur au haut d'une pyramide, une main coupée sur un livre : je dis une main coupée ; car une main sortant d'un nuage ne fait pas le même effet ; on la regarde comme attachée au reste du corps qui ne paroît point. C'est la seule partie du corps qui soit reçue dans la Devise ; encore n'y sert-elle que de soutien & d'ornement ; ou tout au plus si elle fait quelque chose davantage, elle ne sert qu'à rendre la figure complete par l'action dont elle l'anime, comme vous voyez dans la Devise de la Statue qu'une main taille avec le ciseau.

Il est vrai qu'Aresi s'étonne pourquoi on n'admet pas la main toute seule dans la Devise. Si on l'en croyoit, elle y auroit place, comme étant d'une nature particuliere, & pouvant fôder non-seulement une comparaison, mais aussi une métaphore. Il en apporte un exemple tiré de la distinction & de l'inéga-

VI. ENTRETEN. 351

lité des doigts, qui rendent la main plus belle ; & pour faire une Devise, il ajoute ces paroles,

Disparitate pulchrior,

L'inégalité
me rend bel-
le.

Il prétend exprimer par-là que la diversité des esprits & des humeurs rend la société des hommes plus agréable.

Un des plus beaux Esprits de ce siècle est dans le sentiment d'Aresi. Pour représenter qu'un grand Ministre a un génie capable de tout, & qu'il règle toutes choses en suivant les ordres de son Prince, ce sçavant homme a fait deux Devises qui ont le même corps ; c'est une main sortant d'un nuage, & tenant les instrumens des beaux Arts, avec ces deux Ames,

Habile ad ogni ministerio.

Cuncta regit, dum pareat uni.

Je suis propre à tout
ministère.
Jeregle tout
suivant l'ordre d'un
seul.

Mais quand cela seroit raisonnable & bien fondé, l'usage ne veut pas qu'on en use ainsi ; & l'usage n'est gueres moins le maître en matière de Devise, qu'en matière de Langue.

C'est cet usage qui a introduit des Faces avec des joues enflées ; pour représenter les Vents qui soufflent ; témoin la Devise fameuse qui a pour corps des Vents peints de la sorte sur

Ils l'agitent, mais ils l'élevent.

une mer & pour ame ce mot,

Turbant, sed extollunt.

Il s'ensuit de ce que je vous ai dit jusqu'à cette heure, que les vrais corps se doivent prendre de la Nature & des Arts. La Nature fournit à l'esprit tous les êtres sensibles qui ont des propriétés particulières, comme sont les astres, les météores, les fleurs, les animaux. Les Arts nous présentent leurs ouvrages & leurs instrumens, par exemple un miroir, un cadran au soleil, un compas, une équerre. Car quoique ces sortes de choses ne soient pas naturelles, à prendre ce mot dans sa propre signification; elles ont des propriétés réelles & véritables, qui peuvent servir de fondement à des similitudes & à des comparaisons.

Comme la Nature est devant l'Art, les corps naturels tiennent le premier rang, & rendent les Devises plus parfaites. Les artificiels sont du second ordre, & ils approchent d'autant plus des autres, que les Arts d'où ils sont tirez imitent plus parfaitement la Nature.

Outre cela, on peut emprunter quelques Figures de la Fable, comme je

VI. ENTRETIEN: 353

vous ai déjà dit ; car quoique les corps fabuleux ne soient point réels, l'autorité des Poètes & la prescription du temps les ont établis dans l'esprit des hommes , & leur ont donné un être vraisemblable , qui leur tient lieu d'un être véritable & naturel. Ainsi les monstres du Zodiaque & tous les animaux qui forment les constellations passent pour des corps legitimes , comme il se voit dans la Devise qui fut faite autrefois pour Louis le Juste , faisant la guerre aux Heretiques & aux Rebelles , & qui a pour corps le Soleil entre le Scorpion & le Lion , avec ce mot ,

Nec monstra morantur.

Il arrive quelquefois que la Nature & la Fable se mêlent ensemble dans la Devise. C'est une chose naturelle que le Soleil communique sa lumiere à la Lune , & que la Lune perde son éclat quand elle ne voit point le Soleil: mais c'est une chose fabuleuse que le Soleil & la Lune soient frere & sœur. Cependant on a fondé des devises là dessus. Il y en a une de cette nature parmi celles de la Gallerie du Palais Royal pour Gaston de France Duc d'Or-

Les monstres ne m'arguent pas.

Son éclat
vient de l'é-
clat de son
frere.

leans , c'est un Croissant avec ce mot,

Fraterna luce coruscat.

L'Ammirato a peint une Lune éclip-
sée avec ses paroles ,

Ainsi je
perds ma for-
ce & ma lu-
miere, après
avoir perdu
la clarté de
mon frere.

Sic raptō fratris lumine defcimus ,
pour exprimer la douleur qu'eut Laure
Carasse de la mort de son frere le
Comte de Policastre. Ce *Sic* gâte la
Devise, en transportant à la person-
ne ce qui doit être appliqué à la figure,
& faisant dire à Laure ce que la Lune
devroit dire. Où vous devez appren-
dre en passant, que ces particules, *Sic*,
Ita, n'ont point lieu dans les Devises
régulieres, parce que la comparaison
se doit entendre d'elle-même, sans
que l'Auteur la fasse remarquer.

Il ne suffit pas que le corps soit réel,
ou qu'il passe pour réel dans l'esprit
des hommes ; il faut que la propriété
sur laquelle on établit la Devise, soit
veritable ; ou du moins que commu-
nément on la croye telle. Ainsi le Phe-
nix qui adore le Soleil, & qui renaît
de ses cendres ; l'Heliotrope qui suit
le mouvement du Soleil ; le Cigne
qui chante en mourant ; la Salamandre
qui vit dans le feu, & qui l'éteint ;
le Diamant qui se conserve parmi les

VI. ENTRETIEN. 355

flammes , & qui résiste aux coups de marteau , ont servi de corps à une infinité de Devises.

Le corps doit être noble & agréable à la vue. Car la Devise ayant été instituée pour déclarer un dessein héroïque , & étant de son essence une métaphore ; une figure basse & difforme ne lui convient pas , comme seroit un crapaud & une chauve-souris , ces figures , dis-je , ne lui conviennent pas , par la raison que les vilaines images ne sont pas propres à exprimer les belles choses ; & que les métaphores se doivent toujours prendre des objets illustres , & qui plaisent le plus aux sens.

Selon cette regle , dit Eugene , il faudroit exclure les serpens de la Devise ; & cependant on voit beaucoup de serpens dans les Devises d'aujourd'hui. Comme le serpent , repartit Aristote , a passé toujours pour un corps symbolique , non seulement parmi les Egyptiens , mais aussi parmi les autres Nations ; & que l'Écriture sainte même nous le propose pour un symbole de la prudence , il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on l'employe dans les Devises.

Τὰς δὲ μέ-
ταφοῦς ἐν-
τεῦτεν οἰ-
εῖον ἀπο-
καλλῶν.

Arist. Rhē.
lib. 3. c. 2.

Quoniam
hæc vel sam-
ma laus est
verbi trans-
ferendi , ut
sensum fe-
riat id quod
translatum
sit ; fugienda
est omnis
turpitudine
earum rerū ,
ad quas eo-
rum animos
qui audiunt
trahit simi-
litud. Cic.
de Orat. lib. 3.

Joint que la peinture d'un serpent ne fait point d'horreur : au contraire , elle donne du plaisir , sur-tout quand elle en représente d'une certaine espece qui a quelque chose de particulier & de beau , comme la Couleuvre avec sa peau tavelée , & le Basilic avec sa couronne.

Cette noblesse & cet agrément du corps a fait exclure de la Devise les ouvrages & les instrumens des Arts les plus vils. Il y a eu néanmoins d'excellens Esprits , qui pour s'égayer ont pris de ces sortes de corps , imitant en cela les bons peintres qui se plaisent quelquefois à faire des grotesques , & qui pechent avec art contre l'Art même. La fameuse Académie *della Crusca* est un illustre exemple de ce que je dis , & par le nom qu'elle porte , qui signifie du son ; & par sa Devise qui est un bluteau par où l'on passe la farine , avec ce mot ,

Il en tire
la fleur.

Il più bel fior ne coglie.

Il n'appartient qu'aux maîtres de ne s'attacher pas toujours scrupuleusement aux regles , étant en quelque façon au-dessus des regles : mais il ne

VI. ENTRETIEN. 357

faut pas les imiter en tout ; il seroit facile de s'égarer en voulant les suivre.

Les corps ont plus de beauté & plus de grace quand ils ont de l'action. Une Aigle , par exemple , qui vole parmi les éclairs & les foudres , a quelque chose de plus animé & de plus brillant qu'un Aigle immobile. Un Lion furieux qui terrasse un tigre fait une plus belle figure qu'un Lion en repos. Un Soleil qui dissipe les nuages dont il est environné , ou même qui élève des vapeurs dont il se couvre , frappe plus aux yeux qu'un Soleil rayonnant qui ne fait rien. Et cela vient de ce que le mouvement est de toutes les choses celle qui se rend la plus sensible à la vûe , & qui l'égaye davantage. Cela vient aussi de ce que la métaphore étant inventée pour mettre les objets devant les yeux , elle est d'autant plus parfaite , qu'elle les marque plus vivement , & qu'elle les fait voir en action : car , comme dit Aristote , lorsqu'il parle de la métaphore , on met les objets devant les yeux , quand on les représente agissans.

Translatio
signandis re-
bus ac sub
oculos subji-
ciendis re-
perita est.

Quint. Inst.
Orat. lib. 8.
c. 6.

Λέγα δὴ
πρὸς ὁμιλίαν
τῶν ταῦτα
ποιεῖν, ὅσα
ἐνεργούντα.
σημαίνει.
Rhet. lib. 3.
c. 11.

Ce n'est pas encore assez que la Figure soit noble & agréable ; il faut de plus qu'elle soit connue , & qu'elle se fasse même reconnoître dès qu'on la voit : car un objet inconnu ne touche pas , & si nous en croyons Aristote , la métaphore ne donneroit point de plaisir , si elle étoit fort obscure.

Καὶ τὸ σα-
φές, καὶ τὸ
ἡδύ. ἔχει
μάλιστα ἢ
μεταφορά.
Rhet. lib. 3.
1. 2.

Cette condition exclut les animaux que nous n'avons pas accoutumé de voir ; les fleurs étrangères qui ne sont point communes parmi nous ; certaines plantes , lesquelles n'ont rien qui les distingue.

Si cela est , dit Eugene , la Devise que prit autrefois Marie Stuart après la mort de François II. son premier mari , manquoit d'une condition nécessaire ; c'étoit , si je ne me trompe , une plante de Réglisse , dont la racine étoit en terre , avec ce mot ,

Ce que j'ai
de plus doux
est couvert
de la terre.

Dulce meum terra tegit.

Vous en jugez comme il faut , répondit Ariste , & vous devez aussi juger par cette règle , que les corps qui ne peuvent être representez sans couleur , ni reconnus sur le métal ou sur la pierre , ne sont pas propres aux Devises qu'on fait exprès pour être

VI. ENTR ETIEN. 359

gravées ; car , comme Aristote a en- φαιλιδέη
 core bien remarqué , une métaphore μετάφορα
 est vicieuse quand elle n'est pas con- ταῖς ἀπ' αὐ-
 çue en des termes qui se fassent aisé- μοις φωναῖς.
 ment entendre ; & tout ce qu'on écrit Rhet. lib. 3.
 doit être marqué de sorte qu'on le c. 2.
 puisse lire.

Mais que dites vous , interrompit
 Eugene , de ces Devises qui n'ont
 pour corps qu'une toile d'attente , ou
 un cartouche sans nulle figure , avec
 ces mots ,

Ni con pluma , ni con pinzel.

Nulla aequat imago.

No ay figura por mi dolor.

Melior fortuna notabit.

Secretum meum mihi.

Non est mortale.

Multa describam.

Je dis que ce ne sont pas des De-
 vises , à proprement parler , repartit
 Ariste ; non seulement parce que le
 corps y manque , mais aussi parce qu'il
 n'y a point de similitude. J'ajoute né-
 anmoins que ces symboles , tout ir-
 réguliers qu'ils sont en matiere de De-
 vise , ont quelque chose de bien spi-
 rituel ; & qu'il y a des rencontres où
 une Devise dans les formes vaudroit

Ni du pin-
 ceau ni de la
 plume.

Nulle fi-
 gure ne l'é-
 gale.

Pour mar-
 quer ma dou-
 leur , il n'est
 point de fi-
 gure.

Un meil-
 leur sort le
 marquera.

Mon secret
 est pour moi.

Ce n'est
 rien de mor-
 tel.

J'y mar-
 querai beau-
 coup de cho-
 ses.

moins qu'un symbole de cette nature.

Un de mes amis qui fait des Devises exactes quand il veut, prend quelquefois plaisir à laisser aller son imagination où il lui plaît, & à négliger même les regles de l'Art; mais les caprices & les égaremens, si j'ose parler ainsi, sont toujours fort raisonnables. Au retour du voyage de la Franche-Comté, il présenta au Roi la Toison d'or de l'Ordre de Bourgogne, avec ce mot,

Plus grand
Conquerant
que Jason.

Et major Jasone vindex.

Lorsque sa Majesté se préparoit à l'Expedition de la Flandre, il fit graver un Soleil penetrant de ses rayons une tour des Armes de Castille, fortifiée de tout ce qui entre dans les écartelures de l'Ecu d'Espagne, par où elle paroît inaccessible de toutes parts, & élevant un nuage prêt à crever contre elle, avec ces paroles,

C'est pour
moi seul
qu'elle n'est
point fer-
mée.

Mihi non impervia.

Il excelle en ses symboles genealogiques, & l'on peut dire qu'ils sont de son invention. Celui qu'il a fait sur les Armes de la Maison de Longueville est fort ingenieux, & digne du Prince à qui il l'a présenté. Le
voici

VI. ENTRETIEN. 361

voici, si ma memoire ne me trompe.

Vous sçavez que les Armes de Longueville sont des Fleurs-de-Lis de France brisées du Lambel d'Orleans, & sous-brisées du Bâton de Longueville.

D'un côté de l'arbre genealogique de cette Maison, un cartouche represente trois Lis au naturel, environnez d'une haye composée des Bâtons & des Lambels de Longueville, qui empêchent les Lions d'Espagne, les Aigles de l'Empire, & les Serpens de Milan, d'endommager les Lis. De l'autre côté ce Lambel comme un joug dompte deux Leopards d'Angleterre, & le Bâton baillonne le troisième. Sur le premier côté, *Argent-que*: sur le second, *Domantque*.

Il les repoussent.

Il les domptent.

Il faut avoir, comme vous voyez, de belles idées dans l'esprit pour faire des symboles de cette espece.

Mais pour revenir aux Devises justes, il doit y avoir de l'unité dans les figures qui servent de corps. Je n'entens pas par-là qu'il ne doive y avoir necessairement qu'une seule figure dans la Devise; mais j'entens que s'il y a diverses figures, elles

doivent se rapporter toutes à une même fin, & être subordonnées l'une à l'autre; ou plutôt qu'il ne doit y en avoir qu'une principale, de laquelle les autres dépendent. Ainsi le nombre ne gâte rien, & plusieurs figures ne font qu'un corps, comme le Rocher dans la mer battu des vents, de la pluie & des flots; le Fer sur l'enclume avec les tenailles & le marteau.

Au reste, quoique le nombre des figures ne soit point déterminé, elles ne doivent gueres être plus de trois ou quatre; autrement il y auroit danger que la multitude ne fût de la confusion & de l'embarras. J'excepte de cette regle des étoiles sans nombre dans un ciel, une infinité de fleurs dans un parterre, quantité de pierrieres ou de pieces d'or sur une table, un essain d'abeilles sur une ruche: car outre que cette sorte de multitude ne fait proprement qu'un objet, elle n'a rien qui embarrasse, ni qui choque.

Après tout, moins il entre de figures dans le corps de la Devise, plus le corps a de perfection & de beauté: car la brieveté est essentielle

Ὅτι ἂν
ἐλάττωσι

VI. ENTRETIE N. 363

à la métaphore, & il y a plus d'esprit
à exprimer une grande pensée par un
seul objet, que par plusieurs.

Au reste, comme le corps tel que
je viens de vous le dépeindre, fait
un bel effet de lui-même, il n'a be-
soin d'aucuns embellissemens étran-
gers. Les paysages qu'on peint quel-
quefois dans l'espace qui renferme la
figure, & toutes les grotesques dont
quelques-uns ornent la cartouche,
sont assez hors d'œuvre, & ne servent
qu'à détourner l'esprit de l'objet
qu'on lui propose.

Les Devises, aussi-bien que les Ar-
moiries, si nous en croyons Tesauro,
veulent un champ net, sans autre
couleur que celle de l'Ecu où elles
sont peintes. De sorte qu'à son avis il
n'y a pas plus de raison d'ajouter quel-
que chose aux corps des Devises,
qu'aux pièces des Armes: mais l'usage
l'emporte souvent sur la raison, com-
me je vous ai déjà dit: & c'est une
coutume si établie de peindre le ciel
dans le champ de la Devise, & d'y
faire quelques ornemens extérieurs,
que je n'ose la condamner. Je vou-
drois pourtant qu'on gardât un tem-

perament en cela comme en tout le reste. Les corps, ce me semble, devroient être peints dans le point de vûe où nous avons accoutumé de les voir. Si on représente une rivière, un oiseau volant, une fleur sur sa tige; on peut sans difficulté, & on doit même peindre le ciel & la terre comme des accompagnemens nécessaires. Mais si on représente une montre, un miroir, & d'autres corps semblables, qui ne se voient d'ordinaire qu'en des lieux couverts; on ne doit peindre à mon avis ni ciel ni paysage.

Pour le cartouche, il est toujours à propos de l'enjoliver: il ne faut pas néanmoins y faire des figures trop remarquables, de peur que l'esprit ne prenne le change en s'attachant plus aux ornemens de la Devise, qu'à la Devise même. Voilà à peu près les regles qui appartiennent à la Figure: voici celles qui appartiennent aux paroles, ou pour mieux dire au mot qui anime la Figure.

Le Mot doit être proportionné à la Figure. Car l'un & l'autre devant faire un composé semblable en quel-

VI. ENTRETIEN. 365

que façon à celui que la matiere & la forme font ensemble ; il est necessaire qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre , à peu près comme il y en a entre la matiere & la forme. Cette proportion demande que le Mot convienne au corps dont il est l'ame ; & qu'il lui convienne de sorte , qu'il ne puisse convenir à une autre Figure , non plus que l'ame de l'homme ne peut convenir au corps du Lion.

Il s'ensuit de-là que *Loco & tempore* , qui fut mis à un Serpent par Edouard Roi de Portugal ; que *Naturâ dictante* , qu'on a écrit sous un Faucon prenant l'effor , ne sont pas des mots legitimes , parce que ce sont des mots communs qui conviennent aux autres animaux , comme au serpent & au faucon.

On voit le contraire dans les bonnes Devises , telles que sont une Mer sous une Lune :

Ut variat , moveor :
une Barre de fer sur l'enclume ,
Se non arde , non si piega.

Ces ames sont proportionnées à leurs corps , & ne peuvent s'appli-

En temps & lieu.

Suivant l'instinct de la nature.

Ses changemensregient les miens.

Elle ne s'amollit point à moins d'être enflammée.

quer à d'autres pour faire le sens qu'elles font ; c'est à-dire pour signifier que la mer a divers mouvemens selon les differens aspects de la Lune , & que le fer ne se ploye que quand il sort tout ardent de la fournaise.

Les paroles ne doivent point dire ce qu'on voit clairement , ni ce qu'on peut entendre aisément sans elles. Leur propre office est de declarer quelque chose que la Figure ne marque pas , & qu'on ne peut connoître sans leur secours.

Cette regle veut qu'on ne nomme point dans le mot une figure qui paroît. Ainsi ce sont des mots defectueux , *Flectimur , non frangimur undis* , sous des joncs dans un Etang agité : *Obstantia nubila solvet* , sous un Soleil entouré de nuages ; si bien que pour rectifier ces mots , il en faudroit retrancher *nubila* & *undis*. Vous sçavez que la Devise des joncs fut prise par les Colonnes , au rapport de Paul Jove , quand ils furent contraincts de sortir de Rome sous le Pontificat d'Alexandre VI. pour marquer que la persecution qu'ils souffroient n'étoit pas capable de les abat-

L'onde nous
fait ployer
& ne nous
brise point.

Il dissipera
les nuages.

tre ; & que l'autre Devise étoit celle de Louis de Luxembourg, qui vouloit faire entendre par ce symbole, qu'il se tireroit bien des méchantes affaires que ses ennemis lui avoient faites depuis que le Connétable de France son pere avoit eu la tête coupée.

Au reste, la regle dont je parle, a une exception à laquelle vous devez prendre garde. Quand la Devise est entendue principalement d'une partie du corps qui la compose, on peut & on doit même nommer cette partie, parce qu'autrement il seroit impossible de concevoir la pensée de l'Auteur. Cela paroît dans la Devise d'une jeune Grenade,

Fert nec matura coronam :

pour une Princesse qui parvient à la Couronne, avant que d'avoir atteint l'âge de raison ; ou vous voyez qu'une partie de la Grenade est nommée. C'auroit été une faute de nommer la Grenade même ; mais ce n'en est pas une de nommer la Couronne, sur quoi porte tout le sens de la Devise : au contraire, cela fait une beauté, non seulement parce que le sens est

Elle est encore jeune & porte une couronne.

entendu sans aucune peine ; mais encore parce que le mot de *Couronne* est une de ces paroles à double face, qui regarde également la figure & la personne, comme je vous dirai dans la suite.

A cette exception près, la regle de ne point nommer ce qui paroît, est générale, & il faut s'y tenir constamment : ce seroit s'en écarter que de mettre sous un Soleil rayonnant, *Illustrat* ; car dès qu'on voit le Soleil, on voit qu'il éclaire.

J'ai vû des Devises assez estimées, dit Eugene, où le mot déclare, ce me semble, ce que la vûe seule du corps fait entendre : & je me souvient d'une entre autres qui est peinte au Louvre dans l'Antichambre de la feu Reine Mere Anne d'Autriche. C'est un Soleil avec ces paroles,

Ogn'altro lume offusca.

J'efface toute autre lumiere.

Ce mot, repartit Ariste, n'est pas inutile comme *Illustrat*. Car en voyant le Soleil, on ne voit pas clairement qu'il obscurcit toutes les autres lumieres, comme on voit qu'il brille. La clarté lui est si propre, qu'on ne peut le peindre ni l'imaginer sans el.

VI. ENTRETEN. 369

le : c'est sa nature que d'avoir de l'éclat , & cet éclat n'a besoin que de lui-même pour être connu : il frappe les yeux d'abord , & il se fait sentir aux plus stupides , sans qu'on leur en dise rien. De sorte qu'ajouter ce mot au Soleil , *il brille* , c'est , à proprement parler , ne rien dire.

Il n'en est pas de même des autres qualitez du Soleil ; quoiqu'elles lui soient essentielles , elles ne sont pas si visibles ni si marquées que la lumiere. Il est vrai qu'en voyant le Soleil , les gens un peu éclairés conçoivent que sa clarté obscurcit toutes les autres , qu'il échauffe & qu'il anime toute la nature , qu'il a du mouvement , qu'il ne s'écarte jamais de sa route : mais ils ne conçoivent tout cela que confusément ; & pour concevoir une de ces qualitez en particulier , la premiere , par exemple , plutôt qu'une autre , ils ont besoin de quelque chose qui la leur fasse distinguer , comme de ces paroles ,

Ogn' altro lume offusca.

Ce que je dis doit s'étendre à tous les corps qui ont plusieurs propriétés. Le mot qu'on y ajoute n'est pas in-

Qv

utile quand il separe une propriété des autres , qu'il la marque & la détermine si bien , que l'esprit s'y porte & s'y attache aussitôt. Cette détermination est le principal effet du mot ; & c'est aussi principalement parce qu'il détermine la Figure à une signification particuliere , qu'on l'appelle Ame , le propre de l'ame étant de déterminer la matiere à une certaine espece.

Le mot ne doit point avoir un sens achevé : & la raison est , que devant faire un composé avec la Figure , il doit être necessairement partie , & par consequent ne signifier pas tout. Ce seroit pecher contre cette regle , que de donner pour ame à une Hirondelle , *Una hirundo non facit ver* : car ces paroles toutes seules ont une signification complete ; & dès qu'on les a entendues , on a une notion claire & distincte indépendamment de toute figure. Je ne dis pas que le mot ne doive avoir nul sens de lui même : mais je dis qu'il ne doit point avoir le sensentier qu'ont le mot & le corps étant joints ensemble. Car enfin la signification qui fait la forme & l'es-

Le Prin-
temps ne
vient pas
avec une
hirondelle.

VI. ENTRETIEN. 371

sence de la Devise selon Aresi , résulte de la signification du corps & de celle des paroles. La signification du corps prise séparément est imparfaite , celle des paroles l'est aussi : mais la signification qui résulte de l'une & de l'autre , est entière : & c'est celle-là que le mot ne doit point avoir , & qu'il n'a point aussi dans les Devises exactes. Un seul exemple vous le fera voir clairement.

Bargagli a donné pour ame à un Serpent replié , & faisant un cercle ,

Ad me redeo.

Le sens propre & littéral de la Devise est que le serpent revient à soi en se ramassant & en joignant sa queue à sa tête. Le mot tout seul n'a pas cette signification, A la vérité , *Je reviens à moi* , signifie quelque chose , mais il ne signifie pas en particulier sans la représentation du serpent , *que le serpent revient à soi en se repliant , & en joignant sa queue à sa tête.*

Cette condition du mot distingue encore la Devise de l'Emblème , dont les paroles seules ont non seulement un sens plein & achevé , mais encore

Qvj

La fortune
ne souvent
accable la
vertu.

Il est d'un
Romain de
souffrir & de
faire de grâ-
des choses.

Pour peu
que l'on me
touche.

Afin qu'il
vive.

De ma mort
viét ma vie.

Il meurt
pour vivre.

Mes lar-
mes en font
foi.

Les flam-
mes au de-
dans & les
pleurs au de-
hors.

Plus au
dedans.

Plus au de-
dans qu'au
dehors.

Et de près
& de loin.

Et de près
& de loin il
frappe, il se
défend.

toute la signification qu'elles ont avec la figure ; comme *Virtutem fortuna premit*, sous la Fortune qui enchaîne un Lion : *Agere & pati fortia Romanum est*, sous la figure de Scevola qui met sa main dans le feu.

Les paroles , pour être fort justes , doivent avoir un sens suspendu , & laisser quelque chose à deviner : comme *Si tangar* , sous un pistolet bandé : *Ut vivat* , sous un Phenix à demi brûlé. Ce dernier mot tout simple vaut mieux à mon gré , que *De mi muerte* , *mi vida* : ou , *Ut vivat* , *moritur*. De même , *Ne fa fede il pianto* sous un Alambic , est plus beau que *Dentro hai le fiamme e fuori il pianto* ; parce que ces dernieres paroles disent ce que les autres font penser. Par cette raison , *Mas dentro* sous le Mont Gibel , seroit peut-être plus fin que *Mas dentro que fuera*.

De là vient que dans le mot *le Verbe* s'omet élegamment , lorsque sans l'exprimer on peut entendre la Devise. Ainsi le *Cominus & eminus* de Louis XII. sous le Porc-épi a plus de beauté que n'auroit *Cominus & eminus ferit* , ou *se inicitur* : non

VI. ENTRETIEN. 373

seulement parce que le mot est plus court, & que le sens du mot est plus ample, mais encore parce qu'il nous donne lieu d'imaginer ce qu'il ne dit pas. Or, comme a remarqué le nouveau Traducteur de l'Eneïde dans sa Préface, rien ne plaît tant à l'esprit de l'homme que de trouver quelque chose de lui-même dans les objets qu'on lui présente; & au contraire rien ne le choque davantage, que de lui donner sujet de croire qu'on se défie de sa capacité & de sa pénétration en lui montrant tout.

C'est à-dire, interrompit Eugene; que le mot doit être court, & que moins il a de paroles, plus il a de grace. Il doit être court, reprit Aristote; & c'est pour cela qu'on lui a donné le nom de *Mot*. Mais sa brièveté doit être proportionnée: & deux ou trois paroles, comme *Moriendo* *coruscat*, sous un bout de flambeau; *Cælestes sequitur motus*, sous un Tourne-sol: *Per vulnera crescit*, sous une tête de Saule; deux ou trois paroles, dis-je, sont plus agréables qu'une seule; comme *Lacessitus*, sous un Cigne terrassant un Aigle, pour Her-

Il éclate
en mourant.

Il suit les
mouvemens
du ciel.

Il croît par
blessures.

Lorsqu'on
l'irrite.

Je me releverai.

culé de Gonzague : *Resurgam* , sous un Roseau abbatu par le vent , pour un Homme de mérite maltraité de la Fortune. Car quoiqu'il y ait de l'esprit à renfermer un grand sens en une parole ; cependant l'unité n'étant pas un nombre , une parole seule ne fait aucune harmonie ; au lieu que deux ou trois ont quelque chose de nombreux qui remplit & flatte l'oreille en même temps.

Mais le mot est-il borné à deux ou trois paroles , demanda Eugene ? Non , dit Ariste , il peut s'étendre jusqu'à quatre ou cinq : mais c'est aussi le dernier terme où il peut aller , sur tout si les paroles sont Latines ; car si elles sont Italiennes , il peut être un peu plus long , pourvu qu'il ait la mesure d'un vers. C'est le sentiment de tous les maîtres ; & de plus, c'est l'usage : soit que les vers Italiens aient moins d'étendue que les autres , soit qu'ils aient un agrément particulier.

Les demi - vers Latins , comme ceux que vous venez de reciter , font , comme semble , un bel effet , dit Eugene. Il n'est pas nécessaire absolu-

VI. ENTRETIEN. 375

ment, repartit Ariste, que le mot soit toujours un demi-vers, ni même qu'il soit le commencement ou la fin d'un vers. Cela fait une beauté, mais une Devise peut être belle sans cela, & les mots de plusieurs Devises excellentes sont en prose, témoin *Cominus & eminus*.

Ce qu'il y a ici à remarquer, c'est que le mot doit avoir une juste mesure de vers, ou être une pure prose; rien n'étant plus désagréable ni moins harmonieux qu'une harmonie imparfaite, comme celle de ce mot sous une Lune qui éclipse le Soleil, *Adimit quo ipsa refulget*; & de cet autre qui sert d'ame à des Mouches sur un miroir, *Scabris tenaciùs hærent*, & qui est tiré de ce vers,

Labuntur nitidis, scabrisque tenaciùs hærent.

Il faut bien se donner de garde d'estropier un vers pour faire le mot d'une Devise; mais aussi il ne faut pas négliger la cadence d'un vers quand elle se présente, comme dans la Devise de M. Bochar Seigneur de Champigny & Surintendant des Finances. C'est un Chien couchant, qui

Elle ravit l'éclat dont elle-même brille.

Elles s'attachent plus à des corps moins polis.

après avoir découvert des perdrix, se couche à terre, & les arrête sans se jeter dessus, avec ce mor,

Et fidele il
s'abstient de
ce qu'il a
trouvé.

Inventis fidus abstinet.

Il falloit dire pour le nombre : *Abstinet inventis fidus* ; & pour la perfection de la Devise, *Abstinet inventis*, en retranchant *fidus*, qui s'entend assez. *In tenebris clarior*, sous une Lune, ne sonne pas si bien que *Clarior in tenebris*.

Je brille
plus dans les
tenebres.

Mais ne faut-il pas, dit Eugene, tirer les mots de quelque Poëte célèbre ?

Cela n'est pas non plus necessaire, répondit Ariste : celui qui fait une Devise, peut en faire le mot lui même ; & c'est un usage fort établi. A la verité, les Devises sont plus sçavantes, quand les mots sont pris d'un ancien Auteur : elles sont même plus spirituelles, quand on donne aux paroles de cet Auteur un sens different du sien. Par exemple, Virgile dit en parlant de la Renommée,

Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.

Son mouvement
fait
tou son prix.

On a appliqué ingenieusement *Mobilitate viget*, à une Horloge, &

VI. ENTRETIEN. 377

Vires acquirit eundo, à une Riviere.

Cet autre vers du même Poëte,

Ignæus est ollis vigor, & cælestis origo:

Ce vers, dis-je, a servi à deux De-

vises pour le Clergé de France, sous

deux figures différentes. *Ignæus est*

ollis vigor a été mis sous des Etoiles,

& *cælestis origo* sous des perles.

Il y a du bonheur & de l'esprit à

employer les paroles d'un Poëte à une

chose à quoi le Poëte ne pensa jamais,

& à les employer si à propos, qu'elles

semblent avoir été faites exprès pour

le sujet auquel elles sont appliquées.

Ceux qui ont lû les Auteurs dont on

met les paroles en œuvre, sont tou-

chez de ces applications heureuses;

car l'esprit trouve quelquefois du plai-

sir à prendre le change, & à être

trompé. Ce qui arrive, selon Ari-

stote, quand les métaphores nous

surprennent agréablement, & qu'une

parole a un autre sens que nous ne

peussions, mais enfin cette perfection

n'est pas essentielle; & après tout,

je ne sçai s'il n'y a point autant de

gloire à inventer un mot juste & in-

genieux, qu'à en appliquer un en la

maniere que je viens de dire. Pour

En avan-
çant, elle
augmente
ses forces.

Une vive
ardeur les
anime.
Et leur ori-
gine est ce-
leste.

Γρυεταῖ
δὲ ὅταν
παρὰ δόξαν
ᾖ, καὶ μὴ
πρὸς τ'
ἐμπίστον
δὲ ξαν.
Rhet. lib. 3.
c. 11.

378 LES DEVISES;

moi je vous avoue , ajouta-t-il , que je me sçaurois bon gré d'avoir fait un mot aussi beau qu'est celui de la Devise de Monsieur ,

Après la foudre , il n'est rien tant à craindre.

Alter post fulmina terror.

Ce mot sous une Bombe qui creve en l'air , vaut mieux à mon gré que tout ce qu'on pourroit trouver dans les Poètes.

Quoi qu'il en soit , une des plus essentielles qualitez du mot , est de ne rien énoncer qui ne se puisse verifïer de la Figure. Comme dans une proposition , on n'attribue rien au sujet qui ne soit dans le sujet , selon un des axiomes de Logique : dans la Devise on ne doit rien attribuer à la Figure , qui ne soit dans la Figure ; car la Devise est une espece de proposition figurée , où le corps tient lieu de sujet , & l'ame d'attribut , comme parlent les Logiciens François.

Elle ne changepoint en changeant de climat.

Suivant cette regle , ce n'est pas un mot régulier que *Cælum non animum mutat* , qui a été mis sous une Galere : car *non animum mutat* ne se peut pas verifïer d'une Galere prise en elle-même , comme elle doit l'être , pour servir de corps à une Devise.

VI. ENTRETIEN. 379

Il faut dire le même d'*Adimit quo ingrata refulget*, dans la Devise d'un Soleil éclipsé, que prit le Cardinal Ascanio, pour faire entendre que Rodrigue Borgia, qu'il avoit élevé au Pontificat, étoit devenu son ennemi. Cet *ingrata* ne se peut pas dire véritablement de la Lune. Quoiqu'il soit vrai qu'en couvrant le Soleil, elle lui dérobe sa clarté à notre égard, il est faux qu'elle le fasse par ingratitude. Aussi Ferro a remarqué, que pour réformer la Devise, on retrancha cette parole vicieuse; mais par malheur on corrigea une faute par une autre, en changeant *Adimit quo ingrata refulget*, en *Adimit quo ipsa refulget*, qui est un bout de vers estropié, comme je vous ai dit.

Il s'ensuit de là que tous les mots qui expriment une pensée morale, ou qui n'ont rapport qu'à la personne, ne sont pas justes; comme *Domine, probasti me*, sous l'Or dans le creuset: *Ardo, y adoro*, sous l'Encens allumé dans l'encensoir: *At lacrymis mea vita virescit*, sous l'Amaranthe dans l'eau. Car ces paroles ne peuvent s'entendre sans fausseté, ni de l'or, ni de

L'ingrate
me ravit ce
qui la fait
briller.

Seigneur,
vous m'avez
éprouvé.
Et je brûle
& j'adore.
Mes larmes
font fleurir
ma vie.

380 *LES DEVISES,*
l'encens, ni de l'amaranthe; n'étant
point vrai que l'or parle à Dieu, que
l'encens adore, ni que l'amaranthe
pleure.

La verité dont il s'agit doit être
constante, necessaire & éternelle,
comme parlent les Philosophes; c'est-
à-dire que le Mot doit être toujours
vrai, & se verifier en tout temps de
la Figure, soit qu'elle soit naturelle,
ou artificielle; car les ouvrages de
l'art, aussi-bien que ceux de la na-
ture, étant faits selon des regles cer-
taines, ont des proprieté qui ne
changent point. Ainsi Bargagli con-
damne à bon droit *Morantur, non*
/ Sans me *arcent*, sous une galere qui étant
chasser, ils me retardét. repoussée par les vents, tâche d'en-
trer dans le port à force de rames:
car il arrive quelquefois, & même
d'ordinaire, que les vents rejettent
les vaisseaux en mer, & les empê-
chent d'aborder; de sorte que ces
paroles, *Morantur, non arcent*, bien
loin d'être toujours vraies, sont sou-
vent fausses.

Je vous disois tout-à l'heure que
les mots qui ne conviennent qu'à la
personne, sont défectueux: j'ajoute

VI. ENTRETIEN. 381

que les mots qui ne conviennent qu'à la figure, le sont aussi. Il faut que le mot tombe juste sur la figure qu'il anime; mais il faut encore à mon avis, qu'il vienne bien à la personne pour qui on fait la Devise; & je voudrois qu'il fût conçu en des termes équivoques, qui convinssent également à l'une & à l'autre: car il me semble que le mot est comme le lien de la Figure & de la chose figurée; & que dès qu'on l'entend, on doit concevoir tout à la fois le sens littéral & le sens mystique de la Devise. Je m'explique: ces deux sens se rencontrent dans toutes les Devises régulières, comme dans celle de la Flamme.

Deorsum nunquam.

Le sens littéral est que la flamme ^{Jamais en bas.} ne descend jamais en bas: le sens mystique est que la personne dont il s'agit, n'a jamais eu le cœur tourné vers les choses de la terre. Quand le mot convient à la figure & à la personne, comme *Deorsum nunquam*, l'esprit conçoit la métaphore, & fait la comparaison en même tems: d'un même regard il voit la Figure & la

chose figurée. Que si les paroles ne conviennent qu'à la Figure, comme celles d'un Cadran sous un Soleil couvert de nuages,

Les bronil-
lards m'ô-
tent le so-
leil.

Mihi tollunt nubila solem.

C'est la Devise qui fut faite pour Anne d'Autriche l'an mil six cens quinze, lorsque Louis le Juste faisoit la guerre aux Rebelles: si les paroles, dis-je, ne tombent que sur le corps, l'esprit ne conçoit d'abord que le sens propre & littéral. Par exemple, dans la Devise que je viens de vous dire, on conçoit seulement que les nuées cachent le Soleil au cadran; & pour concevoir que cela signifie que les troubles privoient la Reine de la présence du Roi, il faut faire un second pas, & comparer le cadran avec Anne d'Autriche, les nuages avec les troubles, & le Soleil avec Louis le Juste. Un mot équivoque épargneroit à l'esprit cette fatigue, & lui donneroit du plaisir: car nous aimons les voies abrégées, & les paroles les plus agréables sont celles qui nous instruisent promptement.

Ἀστὺ, ὅσα
παρὲν ἡμῶν
μὴ θανόντα
χρῆται.

Arist. Rhet.
lib. 3. c. 10.

Selon cette regle, dit Eugene,

VI. ENTRETEN. 383

ce n'est pas une Devise juste que celle
d'un Phare au bord de la mer sous
un Ciel plein d'étoiles,

Quod nequeunt tot sidera, præstat.

Elle fut faite autrefois sur le Maréchal de Bassompierre, reprit Ariste, pour signifier que les personnes les plus signalées de son tems ne le valaient pas; & il faut avouer que le sens en est beau. Mais, comme vous remarquez fort bien, elle manque de justesse, non-seulement parce que les étoiles qui paroissent dans le corps sont exprimées dans le mot, mais encore parce que cette parole *sidera* ne convient pas proprement aux personnes auxquelles on préfère le Maréchal. Il faut dire le même de la Devise que porta le Duc d'Albe dans une course de Taureaux; c'étoit une Aurore avec ce mot.

*Al parecer de l'Alva s'ascondan-
las Estrellas.*

Il faut confesser néanmoins que l'allusion d'*Alva* au nom du Duc, & d'*Estrellas* aux armoiries des Fonseques, après lesquels il devoit entrer, fait un effet si agréable, qu'il y a bien des Devises régulières qui ne valent pas celle-là.

Ce que ne
peuvent pas
tant d'autres,
il le fait.

Lorsque
l'Aube pa-
roit, que les
astres se ca-
chent.

Ce que je dis du Mot se doit entendre des vers dont on a coutume d'accompagner les Devises ; car ces vers ne sont proprement qu'une explication du Mot ; & pour être justes , ils doivent convenir à la figure & à la personne. Ils ne le seroient pas à mon gré , s'ils ne convenoient qu'à l'une ou à l'autre. La plupart des faiseurs de Devises ignorent cette regle , ou ne se mettent pas trop en peine de la garder : il est vrai que ces sortes de vers coûtent un peu , & qu'ils demandent un génie heureux , ou beaucoup d'application & de travail ; il faut quelquefois tourner un vers en mille façons , & rêver longtemps avant que de trouver ce qu'on cherche ; à moins que d'être fort exact & difficile à contenter , on ne réussit pas.

Je voudrois bien , dit Eugene , que vous me donnassiez un exemple de ces vers qui expliquent les paroles de la Devise. Je me souviens , répondit Ariste , de deux quatrains qui me semblent assez justes , & qui pourroient servir de modeles : ils sont de la façon d'un bon Maître. L'un est fait

VI. ENTRETEN. 385

fait sur la Devise du Soleil ,
Non sibi , sed mundo.

Le voici :

*Je fais la loi moi seul à cent peuples
divers :*

*Une pompe éclatante en tous lieux
m'environne :*

*Mais tout l'éclat qui me couronne
Est beaucoup moins pour moi , qu'il
n'est pour l'univers.*

L'autre explique les paroles qui ont
été mises sous un Ver à foye commen-
çant à filer :

Sibi vincula neſtit.

*Je ſuis libre , & pourrois vivre af-
franchi des peines ,*

*Qu'on prend au ſervice des Grands :
Cependant je leur donne & ma peine
& mon tems ,*

*Et travaille moi-même à me faire
des chaînes.*

Le premier quatrain convient éga-
lement au Soleil & à un puiffant Mo-
narque : le ſecond au ver à foye , &
à un homme qui s'engage dans le
ſervice des Princes. Toutes les pa-
roles en ſont heureuſes & équivoques.
Ces quatrains ne renferment que les
penſées des Deviſes ſur leſquelles ils

Non pour
lui mais pour
l'Univers.

Il ſe fait
des liens.

386 *LES DEVISES* ;
sont faits ; & en cela ils me plaisent
beaucoup plus que certains madri-
gaux fort spirituels & fort pompeux ,
qui outre la pensée de la Devise qu'ils
expliquent , en contiennent d'autres
qui n'y ont nul rapport. Car le bon
sens veut , ce me semble , que cette
espece de madrigaux n'étant qu'une
explication de la Devise , il n'y entre
que la pensée de la Devise , ou que
les pensées qui y conduisent , & qui
sont liées naturellement avec elle.

Je voudrois me souvenir des vers
qu'un bel Esprit a ajoutez aux belles
Devises qu'il a faites pour le Roi.
C'est celui dont nous avons lû autre-
fois avec tant de plaisir le *Poëme de la*
Peinture. Il y a plusieurs talens qui le
rendent digne de son emploi ; mais il
en a un particulier , pour faire de
ces madrigaux dont je parle.

Au reste , par les mots équivoques
dont je vous ai parlé , je n'entens pas
des allusions & des jeux sur une pa-
role , comme il s'en voit en quelques
Devises : par exemple , dans celle de
Diane de Poitiers Duchesse de Va-
lentinois ; c'étoit un Dard tiré de ses
Armes , avec ce mot ,

VI. ENTRETEN. 387

Consequitur quodcunque petit.

Il atteint
le but où il
va.

Le jeu est dans ces paroles, *consequitur & petit*, dont l'une signifie *atteindre & obtenir*, l'autre *demander & aller à un terme*. La pensée de cette Dame étoit de faire connoître qu'elle avoit beaucoup de credit, & que comme un dard poussé par une main adroite, atteint le but où il va, elle ne manquoit point d'obtenir ce qu'elle demandoit.

Le même jeu se rencontre dans la Devise d'Henri II. Roi de France; c'est, comme vous sçavez, un Croissant avec ce mot,

Donec totum impleat orbem:

Jusqu'à ce
qu'elle rem-
plisse tout
son cercle.

& dans celle que Philippe II. Roi d'Espagne prit par un sentiment d'émulation & de jalousie; c'est un Cheval fougueux dans une enceinte fermée, sautant par dessus, avec ce mot,

Non sufficit orbis.

L'enceinte
est trop é-
troite.

Car, comme vous voyez, *Donec totum impleat orbem*, signifie à l'égard de la Lune, jusqu'à ce qu'elle remplisse tout son cercle de lumière; & à l'égard d'Henri, jusques à ce qu'il remplisse tout le monde de la

388 LES DEVISES,
la gloire de son nom. *Non sufficit or-
bis*, veut dire à l'égard du cheval,
que l'enceinte est trop étroite ; & à
l'égard de Philippe, que le monde est
trop petit.

M. le Marquis de Lauriere Pom-
padour prit à sa premiere campagne
un jeune Laurier parmi de grands
Lauriers, avec ce mot,

Jusqu'à ce
que je sur-
passe les plus
grands.

Majores donec superem.

Ce *majores* signifie d'un côté de
grands Lauriers, & de l'autre des
Ancêtres.

Je ne blâme pas ces sortes d'allu-
sions ? elles peuvent avoir lieu dans
la Devise, elles y ont de la grace quel-
quefois. Mais je dis que par les pa-
roles équivoques dont je parle, j'en-
tens seulement celles qui étant com-
munes, peuvent s'appliquer à deux
choses en même tems. Car selon la
doctrine d'Aristote, ce sont les ter-
mes universels qui font l'équivoque :
comme *Deorsum nunquam, cominus
& eminus.*

Je vous dis ce que je pense là-
dessus : mais je ne prétens pas faire
une regle de mon sentiment, ni con-
damner toutes les Devises, dont le

VI. ENTRETIEN. 389

Mot est particulier , & déterminé à la Figure. Il y en a de ce nombre , qui ont eu une approbation générale , comme celle du Duc de Sully , Grand-Maître de l'Artillerie : c'est une Aigle portant la foudre , avec ce mot ,

Quo jussa Jovis.

Ce *Jovis* a rapport à l'Aigle , & ne convient pas au Grand-Maître comme à l'Aigle.

Où l'ordre de Jupiter m'appelle.

On peut mettre dans le même rang une pluye d'or tombant d'un nuage :

Fulminibus dum parcit Juppiter :

le Soleil élevant des vapeurs de la terre :

Quand Jupiter veut épargner les foudres.

In rorem & fulmina :

un Essain d'Abeilles :

Pour faire la rosée & pour former la foudre.

Sponte favos , agrè spicula :

un Oranger chargé de fruits & de fleurs :

Le miel de gré , l'éguillon à regret.

Miscens autumnī & veris honores.

Ces quatre Devises ont quelque chose d'admirable. La première a été faite sur Dunkerque , quand le Roi l'acheta des Anglois : la seconde sur la Justice du Roi , pour exprimer qu'il emploie l'argent qu'il leve dans son Royaume pour récompenser ses

Joignant les fruits d'Automne aux beautés du Printems.

bons serviteurs , & pour faire la guerre à ses ennemis : la troisième sur le Pape Urbain VIII. pour donner à entendre qu'il faisoit des graces volontiers : mais qu'il ne lançoit des excommunications que quand il y étoit contraint : la quatrième sur M. le Président de Mêmes , pour montrer qu'il n'a pas moins de sagesse que d'agrément , & que la vieillesse est belle & fleurie en sa personne. Les vers qui ont été faits sur cette dernière Devise , en expliquent bien les paroles.

*Je suis le favori des Cieux ,
Mon nom est celebre en tous lieux :
Et la gloire que l'on me donne ,
C'est d'être seul en même temps ,
Enrichi des fruits de l'Automne ,
Et paré des fleurs du Printemps.*

Selon l'idée que vous avez , interrompit Eugene , les Devises qui regardent notre grand Monarque , & dont les mots renferment le Soleil , ne sont pas les plus justes ni les plus fines du monde. Elles peuvent avec cela , dit Ariste , avoir beaucoup de justesse & de beauté , pourvû que le Soleil ne paroisse point dans la Fi,

VI. ENTRETIE N. 391

gure , & que rien ne manque d'ailleurs à la Devise.

Depuis que le Roi a pris un Soleil pour son symbole , & qu'il s'est approprié ce bel astre , pour m'exprimer de la sorte ; les personnes un peu éclairées prennent le Soleil pour lui : on conçoit en même tems l'un & l'autre. Suivant ce principe , on doit compter entre les mots réguliers , *Ut se Soli explicet uni* , sous un Serpent replié en plusieurs tours , pour un Ministre fort secret , qui ne se découvre qu'à sa Majesté : *Uno Sole minor* , sous une Lune , pour Monsieur Frere unique du Roi : *Soli paret* , & *imperat undis* , sous le même corps pour le Duc de Beaufort Amiral de France.

Pour ne s'ouvrir qu'au Soleil seul.

Le Soleil seul me surpasse en grandeur.

J'obéis au Soleil , & commande à la mer.

Il n'en est pas tout-à fait de même de *Solem sola sequor* , sous la Fleur solaire , pour Marie de Medicis ; ni de *Mihi tollunt nubila Solem* , sous le Cadran dont je vous ai parlé , pour Anne d'Autriche , ni de tous les autres mots où le Soleil entre. Ils s'entendent des Figures , mais non pas des personnes ; comme *Soli* & *Sole* s'entend du Roi aussi tôt que du So-

Je suis seul le Soleil.

Les nuées me cachent le Soleil.

leil , dans les Devises faites pour Monsieur , pour un Ministre secret , & pour le Duc de Beaufort.

Après tout , les belles Devises , dit Eugene , ont le plus souvent un mot tel que vous le voulez : & pour moi , je serois d'avis que tous les mots fussent ainsi , autant que cela se peut. Il n'y a rien de plus raisonnable , & je me sçais assez bon gré de n'avoir pas trop admiré autrefois quelques Devises , où cette regle n'est pas gardée : comme un Oranger chargé de fleurs & de fruits , *Nil mihi tollit hyems* , pour Anne de Montmorenci Connétable de France à qui la vieillesse n'affoiblit ni l'esprit ni le corps ; une Perle hors de sa nacre , *Deservisse juvat mare* , pour Marguerite d'Autriche Reine d'Espagne après sa mort.

L'hiver ne m'ôte rien.

Il m'est avantageux d'avoir quitté la mer.

Il s'ensuit de cette regle , poursuit Ariste , que dans les Devises des femmes , le genre masculin ne fait pas un bon effet : un exemple vous fera entendre ma pensée. Marguerite de Valois Reine de Navarre prit pour sa Devise un Tournesol avec un mot tiré de Virgile :

Non inferiora secutus.

Ces paroles sont belles & harmonieuses ; mais ce *Secutus* ne convient pas à une femme. Cela s'appelle un solecisme en fait de Devise.

Je ne suis pas le moindre des astres.

Il faut raisonner de même à proportion des Devises qui sont pour les hommes , & éviter le défaut de celle d'un Duc d'Urbain. C'est une Palme avec ce mot ,

Inclinata resurgo.

Le plus sûr en ces rencontres , quand le genre de la figure & celui de la personne sont differens , c'est de ne point marquer le genre dans le mot , à moins que le genre ne soit commun , comme *degener* , *sublimis*.

Je me relève étant panchée.

On ne peut pas se dispenser en notre langue , dit Eugene , de marquer le genre , à cause de l'article qui ne s'omet point. Par exemple si je veux comparer une femme avec un de ces verres triangulaires qui imposent agréablement aux yeux , je dirai bien en Latin *Decipit & placet* ; en Italien *Inganna e piace* ; en Espagnol *Engaña y agrada* , parce que ces langues omettent leurs articles : mais en François je suis obligé de dire , il

Il trompe & il plaît.

trompe & il plaît. Cet il convient au verre triangulaire , & non pas à la femme. C'est peut-être pour cela en partie , répondit Ariste , que notre langue n'est pas si propre aux Devises , que le sont les autres. Cependant il y a un parti à prendre pour se tirer d'affaire , & pour sauver l'honneur de notre langue ; c'est de mettre le mot de la Devise à la première personne , par exemple , *Je trompe & je plais.*

Il s'ensuit encore que le mot ne doit point être métaphorique ; car s'il étoit métaphorique , il ne conviendrait pas proprement à la figure. Joint que la figure étant déjà une métaphore , si les paroles qui l'animent sont figurées , c'est métaphore sur métaphore ; ce qui a de l'affectation & fait de l'obscurité. L'auteur de l'*Art des Devises* a remarqué cela judicieusement ; en faisant lui-même la critique d'une Devise qu'il confesse avoir faite , avant que de bien sçavoir les regles , qu'il a enseignées depuis aux autres. C'est une Rose avec ce mot ,

Toute de
flammes &
de traits.

Tutta fiamma , tutta strali.
Il y a beaucoup d'esprit en ces pa-

VI. ENTRETIEN. 395
roles , comme en tout ce que fait le
même Auteur : elles sont vives &
brillantes ; mais étant toutes métapho-
riques , elles ne sont pas légitimes.

Je n'entens pas par les paroles mé-
taphoriques celles qui sont autorisées
& devenues propres par l'usage , com-
me il y en a dans toutes les langues.
Car ces sortes de paroles étant com-
munément reçues , elles n'ont rien
d'étranger , ni d'obscur à notre égard ;
& bien loin de faire un méchant effet ,
elles en font un très-bon. Ainsi l'on
peut dire élégamment que parmi
toutes les étoiles du ciel la Bouffole
n'en regarde qu'une ,

Aspiciunt unam.

A parler proprement , il faudroit
dire , *Ne se tourne que vers une.* Mais
le mot de *regarder* en cet endroit-là
étant de ces mots que l'usage a rendu
propres , *Aspiciunt unam* , est plus
beau que ne seroit , *Se convertit ad*
unam.

Il n'en re-
garde qu'u-
ne.

Il ne se
tourne que
vers une.

Cette observation peut servir à ju-
stifier plusieurs belles Devises , dont
les mots contiennent quelque méta-
phore. La Fusée volante du Maréchal
de Bassompierre est sans doute de ce

nombre, dit Eugene ; car le mot est en partie métaphorique , & c'est , si je m'en souviens bien ,

De mon
ardeur ma
hardiesse,

Da l'ardore , l'ardire.

L'Auteur de l'*Art des Devises* , reparti Aristote ; propose celle-là pour modele , & en admire sur-tout le mot , qui est selon lui le plus ingénieux & le mieux tourné qu'on ait jamais fait. Il trouve que l'ardire est une de ces métaphores , qui sont si retenues & si modestes , qu'elles ne paroissent métaphores qu'à ceux qui les regardent de près , qui n'ont rien de rude ni d'écarté ; rien qui s'élève au dessus de la simplicité du naturel. Il voudroit que celles-là fussent privilégiées , & qu'on leur fit grace en faveur de leur modestie. Il dit que l'ardore est propre , & que l'ardire est métaphorique ; mais que ce métaphorique approche fort du propre , & lui ressemble si naïvement , qu'il n'y a personne qui de bonne foi ne le prenne pour être de même coin & de même espece. Et il dit tout cela pour ne laisser point de lieu aux scrupules de certains esprits timides , que la vûe d'une feuille ou d'une paille hors de sa place pourroit arrêter.

VI. ENTRETEN. 397

Pour moi , je vous avoue franchement que je suis de ces esprits timides & scrupuleux , que ces sortes de métaphores effarouchent. La *hardiesse* d'une fusée me paroît une métaphore assez hardie. Je doute même que l'*ardire* parmi les Italiens qui aiment tant les métaphores , ne soit point trop fort dans le sens que lui a donné l'Auteur de la Devise du Maréchal de Bassompierre. Je suis sûr du moins qu'à l'égard de la fusée , ce n'est pas un mot devenu propre pour l'usage , comme je voudrois que fussent toutes les paroles métaphoriques qui composent les mots des Devises.

Ce que je trouve de joli dans ce mot : *Da l'ardore , l'ardire* , c'est la ressemblance de ces deux paroles qui ont le même tour & le même son , sans avoir le même sens : comme *Dum flagrat fragrat* sous de l'encens allumé : *Et scopus & scopulus* , sous un Rocher où le vent pousse un navire : *Ut potiar patiar* sous un Papillon qui vole autour d'un flambeau. Mais pour une rencontre heureuse de paroles , qui n'est après tout qu'une beauté superficielle , il ne faut pas

En brûlant
il sent bon.
Et le but
& l'écueil.
Je souffrirai pour en
jouir.

Balet de l'A-
mour & du
Contre-Amour
dans l'an
1618.

L'ardeur
de la colere,
& non pas
de l'amour.

Ὅσα ἀν-
ελάττον
καὶ ἀντικει-
μένως λεκ-
θῆ, τοσού-
τῳ εὐδοκι-
μεῖ μαλ-
λον.

Arist. Rhet.
lib. 3. c. 11.

Un seul à
tous.

Je suis à
tous, & ne
suis à per-
sonne.

Elle meurt
étant immo-
bile.

Plus on
l'enfvelit,
plus on la
rend vive.

Je meurs,
lorsque je
naïs.

negliger ce qu'il y a de plus essen-
tiel dans le mot, je veux dire la ve-
rité & la propriété : car enfin, à par-
ler proprement, il n'est point vrai
que la fusée ait de la hardiesse quand
elle s'enflamme ; & l'ardire ne lui
convient pas mieux que le courroux
& la fureur à une Comete ; de sorte
que j'aimerois presque autant *Ardore*
d'ira e non d'amore sous une Co-
mete, que *Da l'ardore l'ardire* sous
une Fusée.

Il me semble, dit Eugene, que
l'opposition fait un plus beau jeu dans
les paroles que la ressemblance. Vous
avez raison, répondit Ariste : l'An-
thithese donne bien de l'agrément au
Mot, & les maîtres l'employent d'or-
dinaire dans leurs Devises : comme
Omnibus unus, sous le Soleil que le
Roi a pris pour son symbole : *Omni-
bus & nulli*, sous un Miroir : *Immo-
bil muove*, sous une pierre d'aiman
qui attire un fer : *Più sepolta, più
viva*, sous une Fontaine jaillissante.

Quand on peut joindre dans le mot
la ressemblance avec l'anthithese, cela
y fait un double agrément : comme
Morior dum orior, sous un Eclair :

VI. ENTRETEN. 399

Si deferar efferar, sous un jet d'eau. Si l'on
Cen'est pas qu'il faille affecter ni re- m'abaisse, je
chercher avec trop de soin ces sortes m'élève.
de graces ; car il ne faut jamais rien
forcer : mais quand le sujet les pré-
sente , & qu'elles viennent naturel-
lement , il ne faut pas les rejeter. Ce
qu'on peut dire en general de plus
certain , selon le sentiment des maî-
tres , c'est que le mot doit être tou-
jours spirituel , & avoir je ne sçais
quoi qui plique , ou dans le sens ou
dans les paroles.

Je crois , dit Eugene , que le Mot
doit être toujours en une langue étran-
gere. La raison le veut , repartit A-
riste : car la Devise étant un symbole
ingenieux , elle ne doit pas être en-
tendue du peuple ; & il n'y a que les
personnes intelligentes qui en doivent
penetrer le secret. Cependant les Ita-
liens & les Espagnols ont un usage
contraire : ils font la plupart de leurs
Devises en leur langue. Nous en usons
autrement ; & soit que nous y en-
tendions plus de finesse qu'eux , ou
que notre langue ne nous ait pas sem-
blé si propre pour la Devise , nous
n'avons pas coutume de faire les mots

de nos Devises en François. Ce n'est pas que nous ne nous servions quelquefois de notre langue : mais c'est que nous nous en servons plus rarement. Pour une ame François, il y en a cent Latines, Espagnoles & Italiennes.

Toutes sortes de langues apparemment ne sont pas propres pour la Devise, continua Eugene. Non, dit Ariste. Les langues Orientales, & celles du Nort en sont bannies : un mot Hebreu ou Arabe, Polonois ou Allemand, seroit quelque chose de monstrueux parmi nous. Il faut que le Mot soit en une langue étrangere, afin qu'il soit plus mystereux, & que le peuple ne l'entende pas : mais il ne faut pas qu'il soit en une langue barbare ou trop difficile, & inconnue d'ordinaire aux honnêtes gens.

Je suis bien trompé, dit Eugene ; si je n'ai vû plusieurs Devises, dont les paroles sont en Grec. Vous en avez pû voir quelques-unes, repartit Ariste : mais aussi le Grec est plus commun que l'Hebreu, & plus agréable que l'Allemand. Un mot Grec ne convient pas mal à la Devise d'un

VI. ENTRETIEN. 401

homme docte; & je trouve bon qu'une Académie de Naples, qui porte le nom de *Partenii*, ait pris pour la sienne une Plante appelée *Agnus Castus*, dont l'ombre seule chasse les serpens, avec ce mot,

Βλαστειώτερον διώκει.

Ce qui signifie, comme vous voyez, *il chasse les plus nuisibles*. Mais je ne puis souffrir que Catherine de Medicis ait pris pour sa Devise un Arc en Ciel avec ce mot,

Φῶς Φέροι, ἢ θε γαλήνην,

pour faire entendre qu'elle portoit par tout la tranquillité & la lumière. Il seroit mieux à un Docteur qu'à une Reine de parler Grec : & d'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'une femme soit assez scavante pour s'exprimer de la sorte. Car quoique les Devises des Princes ne soient pas toujours de leur façon, elles doivent toujours être faites d'une manière qui laisse penser qu'ils en ont pû être les Auteurs : je parle des Devises qu'ils portent, & non pas de celles qu'on fait pour eux en plusieurs rencontres. Après tout, les langues qui regnent le plus dans la Devise, sont le Latin, l'Espagnol & l'Italien.

Qu'il porte la lumière & la tranquillité.

Mais encore, dit Eugene, d'où vient que les Italiens se servent communément de leur langue ? C'est peut-être, repliqua Ariste, qu'ils ont peu d'usage des autres langues. C'est peut-être aussi que les François ayant inventé les Devises, lorsqu'ils allerent à la conquête du Royaume de Naples sous Charle. VIII. ils ajoutèrent des mots Italiens à celles qu'ils prirent, & que cela donna lieu aux beaux Esprits d'Italie d'employer leur langue dans les Devises qu'ils firent ensuite.

Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, les paroles Italiennes ou Latines, Espagnoles ou Françaises, doivent être dites de la Figure en troisième personne, ou être proferées par la Figure, comme si elle parloit elle-même. C'est un usage reçu ; & la construction du mot ne peut être régulière autrement. Ainsi, pour animer en Italien une Fusée volante que le feu élève en l'air, il faut dire,

Je méleve
en brûlant.

C'est en
brûlant qu'elle
s'élève.

Ardendo m'inalzo,

ou

Ardendo s'inalza.

Ce sont les regles principales qu'on

doit observer pour faire des Devises justes. J'ajoute seulement que la fin de la Devise est de faire connoître une pensée noble & particuliere par le moyen de la Figure & du Mot, dont je vous ai marqué les conditions. Je dis une pensée, & j'entens par là un dessein & une entreprise, ou la pensée qu'on forme en une action remarquable. Je dis une pensée particuliere, pour exclure les maximes & les propositions dogmatiques; car il y a encore cette difference entre la Devise & l'Emblème, que la Devise est un symbole déterminé à une personne, pour exprimer quelque chose qui la touche en particulier, & que l'Emblème est un symbole fait pour instruire, & qui regarde en general tout le monde.

Mais cette pensée particuliere doit être noble; car la Devise, à la prendre dans son origine, est selon le ἡ κοπιὸν Comte Tesauro, une métaphore αἱ μεταφο- peinte sur le bouclier des Heros: *Una* γαί.
metafora dipinta nello scudo de gli Dion. Longa
heroi. Ainsi il faut que la pensée qu'elle exprime tienne de la métaphore, qui doit avoir quelque chose

de sublime ; & de plus qu'elle soit digne de l'ame d'un Heros. Or comme la vertu heroïque a pour objet les choses grandes & difficiles , & qu'elle est d'autant plus excellente , que les entreprises où elle engage sont plus relevées & plus perilleuses : les Devises les plus parfaites du côté de la pensée , sont celles qui signifient la conquête d'un Royaume , la défense de la Patrie ou de la Religion.

A la verité , toutes les Devises ne doivent pas signifier une entreprise héroïque du premier ordre , mais elles doivent au moins exprimer une action glorieuse , une passion honnête , une vertu éminente , enfin quelque chose de grand & d'illustre : sur-tout elles ne doivent presenter rien de sale ni aux yeux ni à l'esprit. Ce seroit un monstre qu'une Devise qui blesseroit l'honnêteté & la pudeur.

Il ne suffit pas que la pensée soit noble & particuliere , il faut encore qu'elle soit une , c'est-à-dire , qu'elle n'exprime qu'une chose. L'unité n'est pas moins necessaire à la Devise qu'à la Tragédie ; & comme selon les maîtres du Theatre , plusieurs actions ne

VI. ENTRETIEN. 405

peuvent être le sujet d'une Tragédie parfaite , plusieurs conceptions ne peuvent être l'objet d'une Devise régulière. L'ancienne Devise des Ducs de Bourgogne manquoit de cette unité : elle avoit pour corps un Fusil sur deux bâtons de laurier en croix , & la Toison d'or avec ce mot.

Flammescit uterque.

L'un &
l'autre s'en-
flamment.

Tout cela vouloit dire qu'ils mettroient le feu par tout , qu'ils remporteroient victoires sur victoires , & qu'ils s'exposeroient à toutes sortes de périls pour se rendre maîtres de la France , comme avoient fait les Argonautes pour la conquête de la Toison d'or. Voilà plusieurs pensées , comme vous voyez , & des pensées qui n'ont point de liaison l'une avec l'autre , étant fondées sur des corps fort différens , comme sont le fusil , les branches de laurier , & la Toison d'or. Disons le même d'une Horloge avec une pierre à fusil , *Sopitos suscit* : que certains Academiciens de Gennes appellent *Addormentati* , portent pour leur Devise. Voilà un beau nom pour des Academiciens , dit Eugene en riant.

Elle éveille
le les endor-
mis.

C'est le mélange de ces pensées diverses qui détruit l'unité de la Devise, reprit Ariste: car si un corps a deux proprieté, & que ces deux proprieté qui naissent d'une même racine, se presentent à l'esprit, pour signifier quelque chose: alors deux pensées n'en font qu'une, à proprement parler, à cause de la liaison qu'elles ont ensemble. Cela se voit dans plusieurs bonnes Devises, & entre autres dans celle de Louis XII. Ce Prince vouloit marquer par le Porc-épi avec ce mot,

Cominus & eminus,

qu'il feroit sentir de près & de loin à ses ennemis ce que pouvoit une puissance comme la sienne. Vaincre ses ennemis *de près & de loin*, ce sont deux pensées unies par la figure qui les represente; le Porc-épi ayant ces deux proprieté de piquer de près, en se jettant sur celui qui l'attaque; & de loin, en lui lançant ses éguillons.

Une des premières Devises que j'ai faites a été pour un grand Seigneur qui faisoit de grandes charitez dans la Province, mais fort secre-

VI. ENTRETEN. 407

tement selon l'esprit & la maxime de l'Evangile : *Faire des charitez, & les faire secrettement*, ce sont deux choses qui se réduisent à une, étant exprimées par un grand fleuve, qui roulant doucement & sans bruit, fertilise les campagnes, & porte l'abondance dans les Villes. C'est ce que disent les paroles que j'ai données pour ame à ce corps,

Fert tacitus, quò fertur, opes.

Le quarain qui explique la Devise, fait encore mieux concevoir ma pensée. Par tout sans bruit il porte l'abondance.

*Je suis au peuple heureux pour qui
Dieu m'a produit,
De tous biens une riche source :
Mais réglé toujours dans ma course,
Plus je lui fais de bien, & moins
je fais de bruit.*

Je conclus de tout ce que vous m'avez dit jusqu'à cette heure, ajouta Eugene, que pour faire des Devises justes, il ne faut point suivre d'autres regles que celles de la métaphore & du bon sens.

Mais pour vous dire tout ce que je sçais sur cette matiere, poursuivit

408 LES DEVISES,

Ariste, & ce que j'en ai appris d'un fort galant homme qui est en notre siècle le grand maître de la Devise, & qui a réveillé parmi nous l'étude de cette belle science : les Devises ne sont point parfaites, si le merveilleux ne s'y rencontre. Il y a des métaphores de deux sortes : les unes sont superficielles, & ont un sens si facile, que tout le monde les comprend d'abord : les autres renferment un sens profond & caché, on ne les conçoit qu'en les pénétrant ; mais aussi dès qu'elles sont conçues, elles donnent de l'admiration & du plaisir. Les premières sont les Devises communes, comme celles de la Perle dans sa nacre,

— Sa blancheur fait son prix.

Elle a plus d'une face & plus d'une couleur.

Il résiste en cédant.

Froide qu'elle est, elle m'enflamme.

Dat pretium candor.

de la Lune en son ciel,

Non vultus, non color unus.

Les secondes sont les Devises excellentes, comme celles de l'Arbrisseau auprès d'un chêne abattu par des vents qui soufflent de tous côtes ;

Cedendo resistit ;

de l'eau froide versée sur de la chaux,

E fredda m'accende.

Où vous devez remarquer que le merveilleux

VI. ENTRETEN. 409

merveilleux consiste d'ordinaire dans l'union de deux pensées & de deux termes qui semblent contraires & incompatibles.

La Devise de la Girouette ,

Nunca mudo , si no mudam ,

est , si je ne me trompe , dit Eugene , une de ces Devises merveilleuses.

Je ne change point s'ils changent.

Oui , repartit Ariste. Car il n'y a rien de plus admirable que d'employer la girouette , qui est le symbole de la legereté , pour marquer de la fermeté & de la constance.

Au reste , le merveilleux dont je parle , doit être non-seulement soutenu de la vraisemblance , comme celui du Poëme Epique , mais fondé sur la verité même. Il faut que ce qui cause de l'admiration soit vrai & réel de tous les côtez qu'on le regarde. Un exemple vous fera entendre aisément ce que je dis.

On fit il y a quelques années une Devise pour un grand Ministre à qui le Roi a donné l'administration de ses Finances. Elle a pour corps le Dragon qui regarde les pommes d'or du jardin des Hesperides , avec ce mot , *Servat & abstinet.*

Il les garde & n'y touche pas.

Cette Devise a été fort estimée , & je vous avoue qu'elle a bien de quoi éblouir. La figure en est éclatante & singulière , le mot en est harmonieux & bien tourné , la pensée en est belle & heureuse , le merveilleux y paroît par tout : mais par malheur ce qui semble y être n'y est pas ; & à examiner les choses à fond il y a du faux dans ce merveilleux qui surprend d'abord.

Il est vrai que le Dragon garde les pommes d'or , & qu'il veille toujours pour empêcher que personne n'en approche. De ce côté-là la Devise exprime bien la vigilance & l'application du Ministre à qui les Finances ont été confiées. Mais il n'est pas vrai , à parler exactement , que le Dragon s'abstienne des pommes d'or : car pour s'abstenir d'une chose , il faut pouvoir en user. Si le Dragon pouvoit manger de ces pommes d'or qu'il garde , & qu'il n'en mangeât point en les gardant ; la pensée seroit juste , & il y auroit du merveilleux dans l'union de ces deux termes , *Servat , & abstinet*. Mais dès qu'il n'en peut manger , la merveille cesse ,

VI. ENTRETIEN. 411

& de ce côté là la Devise ne signifie pas parfaitement ce qu'on lui fait signifier.

Il est inutile de dire que ces pommes d'or ne sont effectivement que des oranges ou des citrons, & qu'ainsi le Dragon en pourroit manger. Car dans la Devise dont il s'agit, elles sont pommes d'or & ont l'être que la fable leur a donné; autrement elles ne representeroient pas bien les Finances, & la Devise perdrait tout son prix. De sorte qu'en voulant la rectifier d'un côté, on la gâteroit de l'autre.

La Devise du Chien couchant qui découvre & qui arrête les perdrix, *Abstinet inventis*, à ce qui manque à celle du Dragon qui garde les pommes d'or.

ἡ δὲ δὲ τοῦ
θαυμάσιον.
Arist. Rhet.
lib. 3. c. 2.

Le merveilleux résulte, comme vous voyez, d'une figure qui cause de l'étonnement & du plaisir tout ensemble. Ainsi pour le faire entrer dans la Devise, il faut choisir des corps, qui tout naturels qu'ils soient en eux-mêmes, ayent ce semblable des qualitez au-dessus de la nature. Cependant il n'est pas nécessaire pour cela de cher-

cher toujours des figures extraordinaires & surprenantes : il y auroit danger qu'elles ne fussent inconnues, & cela feroit un mauvais effet, comme je vous ai dit. Il suffit donc de trouver dans des figures ordinaires des proprieté qu'on n'y ait point encore découvertes ; car on ne peut voir sans surprise quelque chose de rare & d'exquis dans un objet qui sembloit n'avoir rien que de commun. Le secret de l'art consiste à découvrir ces nouveaux jours ; & c'est celui que je regarde comme le maître des autres en cette matiere. Il a fait plusieurs Devises, où le merveilleux se rencontre avec des corps fort communs. Une des plus remarquables est celle qu'il fit pour le Roi à l'occasion d'un balet où ce grand Prince parut tout couvert de pierreries. Elle a pour corps le Soleil, qui est de tous les corps le plus commun, & pour ame ce mot Espagnol, *Mas virtud que luz*.

Plus de
vertu que
d'éclat.

Il ne faut que des yeux pour voir que le Soleil brille plus que tous les astres, & il ne faut qu'un peu d'intelligence pour connoître qu'il a une grande vertu : mais il faut avoir un

VI. ENTRETIEN. 415

discernement fin & beaucoup de délicatesse dans l'esprit, pour s'appercevoir que ce bel astre, tout brillant qu'il est, a plus de vertu que d'éclat. Le madrigal qui accompagne cette Devise, exprime admirablement ma pensée.

Du plus beau feu des Cieux divinement formé,

Partout où je suis vû, par tout je suis aimé :

Mes bienfaits m'ont acquis un souverain Empire :

Et cet éclat brillant dont je suis revêtu,

Quoique les yeux en puissent dire,
N'est rien au prix de ma vertu.

L'auteur de cette belle Devise, & de tant d'autres que je vous dirai à mesure qu'elles se présenteront à ma mémoire, sans parler de celles que je vous ai déjà dites, me disoit un jour en riant, qu'il étoit à peu près des Devises comme des melons; que pour une bonne il y en avoit cent mauvaises; que les excellentes devoient avoir quelque chose de piquant & de relevé; que c'étoit le merveilleux qui leur donnoit cette pointe.

Mais il m'ajouta qu'en cherchant

ce qui cause de l'admiration, il fal-
loit prendre garde de ne pas aller trop
loin, & que c'étoit une mauvaise
voye pour se faire admirer, que de
ne se pas faire entendre. Les méta-
phores, me disoit-il, tiennent un
peu de l'énigme, selon le sentiment
d'Aristote; mais selon celui de Cice-
ron, elles ne doivent point être ob-
scures. Il faut joindre les pensées de
ces deux grands hommes pour former
une idée parfaite de la Devise, c'est-
à-dire qu'il faut concevoir en même
tems je ne sçai quoi de mystérieux &
de clair, ou plutôt quelque chose qui
ne soit ni trop clair ni trop obscur.
La Devise ne doit point être trop
claire, parce que les esprits grossiers
en auroient l'intelligence: elle ne doit
point être trop obscure, parce que
les esprits délicats n'y prendroient pas
de plaisir, car ce qui demande beau-
coup d'application ne divertit pas.
Un juste temperament de clarté &
d'obscurité fait le principal caractère
de la perfection que nous cherchons;
& de-là vient que si la Devise deman-
de un corps merveilleux, elle veut
que ce corps soit connu: si elle s'ex-

Μεταφορὰι
γὰρ αἰνίτ-
τονται.

Lib. 3.

Rhet. c. 11.

Est hoc
magnum or-
namentum
orationis in
quo obscu-
ritas fugien-
da est.

De Orat.

4 3.

VI. ENTRETEN. 415

prime en une langue étrangere, elle en choisit une qui soit aisée à entendre.

Enfin les Devises pour être parfaites, doivent être appropriées à la personne & au sujet qu'elles représentent, de sorte qu'elles ne puissent s'appliquer ni à une autre personne ni à un autre sujet. La Devise étant essentiellement une métaphore, doit convenir aux personnes & aux sujets; car c'est le propre d'un mot métaphorique, selon les maîtres de l'éloquence, d'être proportionné à la chose à quoi on le transporte, sans être ni plus petit ni plus grand qu'elle.

Δεί δὲ τὰς μεταφορὰς ἀρμοτίζεσθαι γέγραπ. Rhet. lib. 3. c. 11. Nolo esse aut majus quam res postulet, aut minus. Cic. de Orat. lib. 3.

Ainsi, pour parler métaphoriquement d'un brave qui ne craint point le peril, on dit que c'est un lion. Pour parler dans le même stile d'une Dame qui abhorre tout ce qui peut blesser la pudeur, on dit que c'est un hermine. Il y a de la convenance entre un homme intrepide & un lion; entre une femme chaste & une hermine. Cette proportion est nécessaire à toutes les Devises, comme je vous ai dit au commencement

416 *LES DEVISES* ;
& ce n'est pas de celle-là dont je vous parle à cette heure. Il s'agit ici d'une certaine convenance plus exacte , qui est de la perfection , & non pas de l'essence de la Devise.

Cette convenance particuliere a pour fondement les circonstances propres & individuelles qui distinguent une personne des autres. La premiere de ces circonstances est le nom de la personne même ; & il faut avouer que quand il entre naturellement dans une Devise, il lui donne une justesse admirable.

Un Cavalier Italien , surnommé *Il Ferma Fede* , pour témoigner que son cœur n'étoit ouvert qu'à une personne qu'il aimoit , & qui avoit nom *Luchetta* , fit peindre un de ces Cadenats qui ne s'ouvrent que par la rencontre de certaines lettres , & que les Italiens appellent *Luchetti* , avec ce mot ,

Une seule
fait que je
m'ouvre.

Uni patet.

Les lettres marquées sur le Cadenat étoient celles qui font *Luchetta* ; de sorte que le nom de la personne est deux fois dans la Devise , comme vous voyez.

VI. ENTRETIE N. 417

L'allusion est plus sensible & plus marquée quand le nom fait les paroles de la Devise , comme *Gelat & ardet* , Il gèle & brûle, qui joue sur le nom de *Gelarda* , & qui sert d'ame au Mont-Gibel couvert de neiges , & jettant des flammes pour exprimer les effets contraires d'une passion violente. Ce fut dans cette pensée qu'aux nôtces de Côme de Medicis Prince de Toscane , & de Marie - Madeleine d'Autriche , fille de l'Archiduc de Gratz , on fit une Devise dont le mot marquoit le nom du Prince ; c'étoit un Soleil au milieu du Zodiaque , avec ces paroles Grecques ,

Ουδέ μοι, ἀλλὰ Κότμῳ.

Ce fut sans doute dans cette pensée , dit Ariste , qu'un bel esprit de la Cour de Charles-Quint , pour marquer la victoire remportée sur François I. représenta un Lis flétri sous des vents qui souffloient du côté de Midi , avec ce mot ,

Perflantibus Austris.

Il faisoit allusion à la Maison d'Autriche , & à je ne sçai quel passage d'un saint Pere , qui dit que le lis se fane quand le vent de Midi souffle.

Non pour moi , mais pour l'Univers.

Lorsque les vents du Midi soufflent.

Cette allusion est assez froide, & un peu tirée de loin, repartit Ariste. Mais quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, la seconde circonstance est celle des Armes de la personne qui fait le sujet de la Devise ; & quand on les fait entrer dans la figure ou dans le mot on rend la Devise plus propre & plus juste. Celle de Louis XII. avoit cette perfection, le Porc-épi étant tiré des Armes de Blois, qui étoit de l'appanage de ce Prince, avant qu'il parvînt à la Couronne.

Quand le nom & les Armes se rencontrent ensemble, il y a plus de justesse ; comme dans la Devise qui fut faite pour le Cardinal Jérôme Colonne, l'appui & l'ornement de l'Eglise ; c'étoit une Colonne avec ces paroles,

Je sers
d'ornement
& d'appui.

Fulcit & ornat :

comme dans celle du Cardinal Crescentio, qui étoit un Croissant tiré de ses Armes, & un Soleil tiré des Armes du Pape Sixte V. avec ce mot,

Regardez-
moi, je croi-
trai.

Aspice, crescam.

Les actions singulières sont d'autres circonstances qui attachent les Devises aux personnes. Ainsi Charles-

VI. ENTRETIEN. 419

Quint prit fort à propos pour le corps de la sienne les Colonnes d'Hercule, après avoir passé le détroit où les Anciens les ont plantées, & avoir porté ses armes victorieuses en Afrique.

Cependant, selon la remarque de Tesauro, ce symbole auroit été encore plus propre au Roi Ferdinand; car ce Prince fut le premier qui fit aller ses navires, & qui poussa ses conquêtes au delà de ces Colonnes fameuses, comme pour verifler ce qu'un Poëte Latin avoit dit,

Herculeis aufertur gloria metis.

Ainsi, pour exprimer que saint Pierre, de pécheur étoit devenu martyr de JESUS-CHRIST, & la pierre solide sur laquelle a été bâtie l'Eglise;

Ainsi, dis-je, a peint le Coral hors de l'eau, avec cette ame, *Indurabitur*, qui ne répond pas au corps

& qui n'a ni harmonie ni délicatesse. A cela près la Devise est belle & régulière; non-seulement le nom y est marqué, mais l'action y est dépeinte dans le coral qui s'endurcit & se change en pierre à mesure qu'il sort de l'eau. Tous les rapports y sont justes. Car comme le coral qui étoit dans la

On ôte tout l'honneur aux Colonnes d'Hercule.

Il s'endurcit.

420 *'LES DEVISES,*
mer une plante molle s'affermir, &
devient rouge quand il en est
une fois dehors : ainsi saint Pier-
re qui étoit foible & timide dans
sa condition de pêcheur, après avoir
été tiré de cet état, est devenu gé-
nereux & intrepide, jusques à souf-
frir constamment une mort sanglante.
De quelque côté qu'on regarde le
coral, il est une naïve image de
saint Pierre : outre sa fermeté & sa
couleur, il a plusieurs vertus mer-
veilleuses.

Il n'y a pas beaucoup de Devises,
dit Eugene, où toutes ces propor-
tions soient gardées. Cela n'est pas
aussi absolument nécessaire, repartit
Ariste : il suffit que la propriété qui
sert de fondement à la Devise, con-
vienne bien au sujet, & que sous ce
regard la ressemblance soit parfaite.
Car comme les corps ont plusieurs
faces, on peut les considérer sous di-
vers aspects : par exemple, je puis re-
garder le Soleil dans son lever, dans
son couchant & dans son éclipse. Si
je le regarde dans son lever, pour
exprimer le mérite d'une personne,
qui dans la fleur de son âge efface

VI. ENTRETIEN. 421

toutes les autres , je ne le regarde ni dans son couchant, ni dans son éclipse , ni sous aucun autre aspect ; c'est assez qu'il y ait une entière convenance entre le Soleil levant & la personne que je lui compare, quoi-qu'il n'y en ait point peut-être entre le Soleil couchant ou éclipsé, & cette même personne.

Cette regle justifie une infinité de Devises , dont les corps ont de bonnes & de mauvaises propriétés , comme la Lune & le serpent. Quand on compare une personne dont la vertu éclate dans l'adversité , avec la Lune qui brille dans l'obscurité de la nuit on ne regarde pas cet astre du côté de son inconstance ; & quand on compare un sage politique avec un serpent enveloppé , & comme renfermé en soi-même , on n'a pas égard à la malignité ni à la bassesse de cet animal. Suivant cette remarque , la Devise qui fut faite autrefois sur l'exaltation de Gregoire XIII. n'est pas tout-à-fait si méchante que prétend un célèbre Auteur. C'est un Dragon tiré des Armes de la famille des Buoncompagni , dont étoit ce Pape , avec le mot,

Jusqu'au
plus haut du
temple.

Delubra ad summa, pris de Virgile ; dans l'endroit où il dit que deux Dragons monterent au haut du temple de Minerve. Du moins ce n'est pas , à mon avis , la figure du Dragon qui rend la Devise mauvaise. Celui qui l'a faite n'a pas considéré le Dragon par l'endroit affreux , par lequel il n'a point de convenance avec un Pape : celui , dis je , qui l'a faite a comparé le Cardinal Buoncompagni élevé au Pontificat , avec le Dragon montant au haut du temple , & non pas avec le Dragon dévorant Laocoon & ses enfans.

Pour moi , si je voulois faire la critique de cette Devise , que les Italiens estiment peut-être un peu trop , ce que j'y trouverois le plus à dire , c'est que la propriété qui lui sert de fond , n'est point naturelle ; car enfin c'est un hazard que ce Dragon soit monté au haut du temple , ou plutôt c'est une pure fantaisie du Poëte , laquelle n'a nul fondement dans la nature du Dragon.

Au reste , il y a de l'esprit à découvrir une propriété qui convienne à notre sujet , dans un corps qui

VI. ENTRETEN. 423

semble en avoir de fort opposées. Par exemple, le champignon n'a rien en apparence qui puisse fonder un éloge ; & il faut avoir des vûes que tout le monde n'a pas, pour s'en servir à exprimer la prudence & la maturité d'un jeune homme, comme a fait l'Auteur qui y a ajouté ces paroles, *Nascendo maturus*, en faveur de Gaston de Foix, dont la conduite égala toujours la vaillance, & qui en la fleur de son âge fut établi Viceroy de Milan par Louis XII.

Il est mûr
en naissant.

Mais pour revenir où nous en étions, on peut encore rendre une Devise propre & parfaite, en faisant allusion à une autre. Ainsi les Colonnes ayant pris des Joncs marins avec ces paroles, *Flectimur, non frangimur*, les Cesarini prirent au contraire une Colonne avec ce mot,

On peut
bien nous
ployer, mais
on ne peut
pas nous
rompre.

Frangor, non flector.

On peut
me rompre,
& non pas
me ployer.

L'opposition est spirituelle, & ce retour de paroles fait un jeu qui rend la Devise plus piquante & plus fine. Cela me fait souvenir, dit Eugene, d'un mot plaisant que mettoient les Ligueurs à la Devise d'Henri III. au lieu de *Manet ultima cælo*, sous

La dernière
me m'attend
au Ciel.

les trois Couronnes, ils disoient,

Manet ultima claustro.

La dernière
me m'attend
au Cloître.

Je vous avoue poursuivit Ariste, que toutes les Devises ne peuvent pas avoir toutes ces sortes de beautez, & que les circonstances du nom, des Armes & des actions ne se rencontrent gueres ensemble. Mais si une Devise avoit tout cela avec les autres conditions que je vous ai dites, ce seroit un chef-d'œuvre & un miracle de l'Art.

Ὅσῳ δ' ἂν
πλείω ἔχῃ
τοσούτ' ἂν
τείοντερον
φαίνεται.

Arist. Rhet.
lib. 3. c. 11.

Il faut tant de choses, dit Eugene, pour parvenir à ce haut point de perfection où les maîtres portent la Devise, que tout ce qu'on peut faire à mon avis, est d'en concevoir une belle idée. Il y a divers degrez de perfection, reprit Ariste: quoiqu'on ne puisse pas peut être les atteindre tous, on en peut atteindre quelques-uns, & cela suffit. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que cette sorte de perfection même ne soit bien rare. Paul Jove qui étoit un des plus grands génies de son tems, & qui a été le premier maître de la Devise, avoue de bonne foi qu'il n'en a jamais pû faire une dont il ait été entièrement satisfait.

VI. ENTRETIEN. 425

Ruscelli dit qu'il n'appartient qu'aux plus excellens esprits de s'appliquer à cette science.

De toutes les productions spirituelles, il n'y en a point où l'esprit doive plus briller; car afin que les regles soient bien observées, il faut non-seulement que la pensée soit ingénieuse, mais que la figure & les paroles le soient aussi.

En verité, interrompit Eugene, je ne sçai si j'ai eu raison de vouloir apprendre ce que c'étoit qu'une Devise réguliere: Je me repens presque de ma curiosité, & je ne suis pas trop aise de voir que cette science me passe: il n'appartient qu'à des esprits comme vous de s'en mêler. Vraiment, répondit Ariste en souriant, il vous sied bien de vous f'aindre de votre esprit, & de vous en défier. Croyez-moi, mon cher Eugene, après avoir penetré comme vous avez fait dans tous les secrets de la nature, il n'y a rien dont vous ne soyez capable; & je gage que pour peu que vous vous mettiez la Devise en tête, vous en ferez de très-belles & de toutes les especes.

Il y en a donc de plus d'une espece, dit Eugene. Oui, repartit Ariste. Il y en a d'heroïques, de passionnées, de satiriques, de burlesques, de morales, de politiques, de chrétiennes; & afin que vous en fassiez de toutes les sortes quand il vous plaira, je veux bien vous expliquer toutes ces especes, en vous marquant le caractère de chacune.

La plus noble espece, & celle qui tient le premier rang parmi les autres, c'est l'heroïque, par la raison que ce sont les Heros qui ont inventé la Devise. Aussi un des maîtres de l'Art l'a appelé en sa langue, *Linguaggio de gli Heroi*; comme s'il n'appartenoit qu'aux Heros de s'exprimer de la sorte.

Cette premiere espece comprend les desseins militaires, les actions glorieuses, les vertus & les belles qualitez, non seulement des Princes & des Grands, mais de toutes les personnes de merite: car il est des Heros de plus d'une sorte, & toute la vertu heroïque ne se réduit pas à braver la mort, & à conquérir des Empires.

Les Devises passionnées ont pour

VI. ENTRETIEN. 427

leur objet les affections nobles & honnêtes. Quand ce sont des amours de Heros, ou que ces affections portent l'ame à des entreprises guerrieres & perilleuses, les Devises sont passionnées & heroïques tout à la fois; & de ces especes mêlées ensemble, il s'en fait une qui participe de toutes les deux.

Les satiriques & les burlesques sont celles qui marquent les défauts & les vices, qui servent pour la raillerie & pour la censure. Eh quoi, dit Eugene, n'est-ce pas abuser de la Devise, que de l'employer à la satire? Oui sans doute, répondit Ariste: mais par malheur c'est un abus autorisé par l'usage.

L'Auteur de l'*Art des Devises* ne peut souffrir ce désordre; il le croit contre les bonnes mœurs, & même contre le bon sens. Il dit, ce me semble, qu'une marotte ne pourroit pas entrer dans un écusson d'armoiries; qu'un chaperon garni de sonnettes ne pourroit pas tenir la place du timbre ou de la couronne. Que les Devises sont aussi-bien que les armoiries des signes d'honneur, des representations de ver-

tu, & des expressions de gloire : qu'il n'y doit rien entrer que de noble, que d'auguste, que de belle montre. Il ajoute que l'heroïque & la satirique sont des termes opposez : que l'heroïque ne doit représenter qu'en beau & en grand ; qu'il n'a dans son équipage & sa suite que des chariots dorez, que des chevaux qui ont des aîles, que des tours traînées par des éléphants, que des armes précieuses & enchantées : que le satirique au contraire étant sale & difforme de tout côté, n'a garde de rien représenter en beau ni en grand. Quelle belle idée pouvoit entrer dans une tête couronnée, dit-il ? & que pourroit-on s'imaginer de glorieux & de relevé à la vûe de l'Ane de Silene ?

Tout cela est bien imaginé, & je vous avoue que ce seroit confondre les especes, que de compter entre les Devises heroïques celles qui font rire, qui sont piquantes & malignes ; par exemple, l'Ane parmi des chardons avec ce mot,

Qu'ils me
piquent,
pourvû qu'ils
me saou-
lent.

Pungant, dum saturent,
pour marquer l'humeur d'un Parasite
qui ne se soucioit pas d'être moqué
aux tables des Grands, pourvû qu'on

VI. ENTRETIEN. 429

le laiffât manger tout fon faoul. Ce fymbole n'a rien d'heroïque, mais il a quelque chofe de fort fpirituel, & même quelque chofe de fort beau en fa maniere.

Au refte, je ne confeilleraï jamais à perfonne de faire des Devifes fatiriques, non plus que des libelles diffamatoires; & Dieu nous garde d'en faire nous-mêmes. Mais tous les faifeurs de Devifes ne font pas fi fcrupuleux que nous pouvons être. Il s'eft fait des Devifes contre l'honneur du prochain, auffi-bien que des libelles; & apparemment il s'en fera encore: car la raillerie & la médisance regnent plus que jamais dans le monde; & d'ailleurs il fe trouve des métaphores affez juftes pour exprimer les vices auffi bien que les vertus. Ces métaphores peuvent être afforties de toutes les conditions effentielles à la Devife, fans que rien leur manque que le caractère heroïque, comme vous pouvez voir dans celle de l'Ane parmi les char-dons.

Après tout, ce relâchement ou cet abus n'eft pas peut-être fi inju-

rieux à la Devise , que l'Auteur de l'*Art des Devises* se l'imagine , quand il dit que vouloit mettre les satiriques & les burlesques au nombre des Devises , *c'est comme si on donnoit place dans un cabinet ou sur une estrade à des Bohemiennes parmi des femmes de qualité.* Car pour m'exprimer à mon tour par des images sensibles , les habits qui ont été faits pour les carousels & pour les courtes de bague , peuvent servir sans deshonneur aux ballets & aux mascarades : joint qu'une chose peut perdre en partie l'usage qu'elle avoit dans son origine , sans perdre pour cela ni sa nature ni son nom. La carriere où les plus braves de la Grece couroient avec tant d'émulations dans des chariots , servoit encore aux jeux du peuple. Le vers Iambe que les Grecs & les Latins ont inventé pour dire des injures en poésie , a été employé à des sujets honorables ; & les Poëtes tragiques , qui ne mettent en œuvre que des actions serieuses & illustres , se le sont approprié dans la suite. Pourquoi donc la Devise ne pourroit-elle pas servir quelquefois à exprimer des pen-

VI. ENTRETEN. 431

lées plaisantes , quoiqu'elle ait été instituée pour signifier des desseins militaires ? Elle sert bien à en représenter de moraux , de politiques & de chrétiens , qui le plus souvent n'ont nul rapport à la guerre.

Quoique les Devises morales , politiques & chrétiennes soient différentes selon la diversité de leurs objets ; elles sont semblables en ce qu'elles ne sont attachées à nulle personnes , & qu'elles sont des instructions symboliques ; en quoi elles tiennent de l'emblème , dont le principal caractère est d'instruire.

Les morales contiennent les regles des mœurs , & tout ce qui regarde l'honnêteté naturelle. Les politiques renferment les maximes d'Etat , & ce qui sert à l'éducation des Princes , à la conduite des Ministres , & au bon gouvernement des Empires. Enfin les chrétiennes nous représentent les mysteres de la Foi , & les veritez de l'Evangile.

Vous m'obligerez bien , dit Eugene , de me donner des exemples de toutes ces especes de Devises. Je le ferai volontiers , repartit Ariste ;

& pourvû que ma memoire me soit fidelle , j'è suis sûr que vous serez content de moi : car non seulement j'ai eu la curiosité de recueillir une infinité de Devises , mais encore j'ai pris la peine de ranger les plus belles dans ma tête.

Pour suivre l'ordre naturel , il faut commencer par les Devises heroïques. La premiere qui se presente à mon esprit, est celle que porte le Roi Chico dans l'*Histoire des guerres de Grenade*, lorsqu'il va assieger Jaën : une Grenade en fait le corps , & ces paroles lui servent d'ame ,

Je nais
avec la cou-
ronne.

Con la Corona naci.

La seconde est celle que prit Selim Empereur des Turcs , en partant pour une grande expedition ; c'étoit un Croissant qui se couche , & passe à un autre hemisphere , avec ce mot ,

Je revien-
drai plus é-
clatant.

Redibo plenior :

ou , ce qui me paroît plus probable , avec un mot Turc qui avoit le même sens. Ce Prince vouloit dire qu'il étoit assuré de la conquête qu'il méditoit , & qu'il retourneroit comme le Croissant avec plus d'éclat.

Le

VI. ENTRETEN. 433

Le Croissant que le Grand Seigneur a pour son symbole , perd sa lumiere quand il s'approche du Soleil , que notre auguste Monarque a pris pour le sien ; comme si c'étoit un présage que les Turcs doivent perdre la victoire , quand ils se rencontrent avec les François dans le combat ; & ce fut dans cette pensée que M. de Colligni General des troupes que le Roi envoya en Hongrie contre le Turc , prit pour sa Devise une Lune qui s'efface à la jonction du Soleil , avec ce mot ,

Tibi se peritura reservat.

Le corps est le plus juste du monde ; & si le mot l'étoit autant , la Devise seroit admirable. Elle te reserve sa perte.

Galeas Fregose étant fait Lieutenant général des galères du Duc de Florence , se servit d'un Aigle volant parmi les éclairs & les foudres avec ces paroles ,

Ni matarme , ni espantarme ; Ni la mort ni la peur.
pour faire entendre qu'il ne craignoit point les perils de la guerre , & que les ennemis les plus fiers ne pourroient ni le vaincre , ni l'effrayer.

Jean Comte de Dunois , qui a

434 *LES DEVISES,*

merité le nom de Restaurateur de l'Etat, a été figuré par un Laurier sous un ciel orageux plein de foudres & d'éclairs, avec ce mot,

Il conserve
& défend la
terre qui le
porte.

Solum natale tuetur.

Le Laurier n'étant point frappé de la foudre, selon l'opinion commune, en préserve la terre qui le porte; & le Comte de Dunois ayant toujours été invincible, a préservé la France de la domination Angloise.

On a peint dans la Gallerie du Palais Royal une Fumée d'Encens sortant d'un encensoir,

En expi-
rant il fait
honneur au
Ciel.

Pereundo numen honorat,

pour Simon Comte de Montfort, qui mourut devant Toulouse, en soutenant les intérêts de Dieu & de l'Eglise contre les heretiques Albigeois.

Un Barbet tenant un heron,

Du ravif-
seur il fait sa
proye.

Pradam de pradone facit,

pour le Maréchal de Boucicault, qui prit le Comte de Perigord prisonnier, & l'amena au Roi; comme le chien prend les oiseaux qui vivent de rapines, & les apporte à son maître.

La Femelle du Faucon, laquelle a plus de force & de courage que le

VI. ENTRETEN. 435

mâle, *Mares hac fœmina vincit*, Cette femelle a plus de cœur qu'un mâle,
pour la Pucelle d'Orleans, qui a sur-
passé en valeur les plus braves hommes de son temps.

L'Auteur de l'*Art des Emblèmes*, qui sçait tous les secrets de la science symbolique, & qui ne s'entend pas moins en Devises qu'en Emblèmes, a montré combien la présence du Roi étoit redoutable à ses ennemis, par un Eclair qui effraye dès qu'il se fait voir,

Vel solo lumine terret.

La Bombe qui creve en l'air, avec ce mot si magnifique & si juste dont je vous ai déjà parlé,

Alter post fulmina terror,

fait entendre qu'après Sa Majesté il n'y a rien de plus brave que Son Altesse Royale.

M. le Comte de Saint Paul prit pour la Devise de son Regiment un Soleil levant qui dissipe des nuages,

Necdum omnis sese explicat ardor.

Ce jeune Prince vouloit dire, que quelque ardeur qu'il eût alors pour la gloire, il en feroit paroître davantage dans la suite.

Les belles actions qu'il a faites en

436 *LES DEVISES,*

Flandre, dit Eugene, & son voyage de Candie ont verifié admirablement sa Devise.

Celle de M, le Comte du Plessis allant à la guerre, reprit Ariste, étoit une Fusée dans sa course,

D'un grâd
élat mon
feu sera sui-
vi.

Ardorem lux magna sequetur.

Ces trois Devises sont toutes guerrieres, comme vous voyez. En voici d'autres, qui pour n'avoir point le même caractère, ne laissent pas d'être heroïques. Elles sont du même Auteur.

Pour exprimer que le Roi n'est pas moins redoutable pendant la paix qu'il l'étoit pendant la guerre, il a représenté un Lion en son repos,

Même en
son repos il
effraye.

Et dum tenet otia, terret.

Pour déclarer la generosité du Roi sur le sujet du Duc de Lorraine, après la Campagne de 1663. il a peint un gros Nuage où il patoit un reste d'éclair, & d'où il sort une pluie abondante qui arrose une terre seche,

Ditat quos terruit.

Il enrichit
ceux qu'il a
fait trébler.

Il a marqué le merite d'Anne d'Autriche par une Grenade, avec ce mot Espagnol,

Mon prix
n'est pas de
ma couronne.

Mi precio no es de mi corona.

VI. ENTRETEN. 437

Et la Dignité de M. le Dauphin,
par l'Etolle du jour appelée Phos-
phore, qui luit en la presence du
Soleil,

Coram micat unus.

Je trouve belle & fort propre à
M. le Dauphin, dit Eugene, la De-
vise d'un Meteore qui represente le
Soleil, & qu'on nomme Parelle,

Par dum respiciet.

Un de nos amis, reprit Ariste,
après la paix generale qui fut le fruit
du mariage de leurs Majestez, fit
graver un Aigle s'égayant dans un
air serain, avec ce mot,

Nec jam sua fulmina curat :

Et une Lune montant sur l'horison,
avec ces paroles,

Affert cum luce quietem.

La premiere Devise signifioit que
le Roi avoit quitté les armes au mi-
lieu de ses victoires pour prendre un
peu de relâche; & la seconde que
la Reine donnoit avec la paix un nou-
vel éclat à la France.

Je me souviens de ces Devises, dit
Eugene; mais il me semble que notre
amien a fait d'autres pour un fameux
Magistrat qui n'a pas moins de pro-

T ilj

Il est le
seul qui bril-
le en sa pre-
sence.

Je brille
comme lui
tandis qu'il
me regarde.

Il a quitté
son foudre.
pour un tés.

Elle ap-
porte avec
soi l'éclat &
le repos.

438 *LES DEVISES,*

bière que de suffisance, & que le premier Parlement du Royaume fait gloire d'avoir pour son chef. Il est vrai, repartit Ariste, & ces Devises meritent bien d'être remarquées.

La premiere est une Colonne dressée sur un plan uni,

Je me soutiens par ma droiture.

Mi derechura me sustenta.

La seconde est un Ancre au bord de la mer,

Je ne m'attache qu'au solide.

In solido tantum haret.

Je reconnois dans ces Devises, dit Eugene, le véritable caractère de celui pour qui elles ont été faites. Elles marquent, comme vous voyez, poursuit Ariste, la droiture de son ame & la solidité de son esprit.

Le même Auteur a exprimé la severité d'un grand Ministre envers les Partisans, par le Serpent qui garde les pommes d'or du jardin des Hesperides, avec ce mot,

Il est redoutable aux larrons.

Prædonibus asper.

N'avez-vous pas fait vous-même des Devises pour ce Ministre celebre, dit Eugene? J'en ai fait pour lui sur d'autres sujets, répondit Ariste; & puisque je suis en humeur de vous dire tout ce que je sçai, je vous les dirai sans façon.

VI. ENTRETEN. 439

L'une est sur le soin qu'il prenoit de l'éducation de son fils aîné, non-obstant toutes les affaires de l'Etat, Elle a pour corps un Cadran où le Soleil marque l'heure, & pour ame,

Meque regit, dum dirigit orbem.

Il me regle
en reglant le
monde.

L'autre est sur sa modestie parmi les honneurs & les graces dont le Roi le comble. L'Océan où des rivieres se déchargent, en compose la figure que ce mot anime,

Cresco, non tumeo.

En croif-
sant je ne
m'enfle pas.

Mais pour vous donner de meilleurs modeles, il faut que je vous cite l'Auteur de l'*Art des Devises*, au lieu de me citer moi-même. Il en a fait plusieurs dignes de la beauté de son génie, & de la grandeur des sujets sur lesquels il a travaillé.

La premiere qui me vient, est celle qu'il a faite pour le Roi : elle a pour corps le Soleil avec ce mot,

Nusquam meta mihi.

Il n'est
point de
bornes pour
moi.

Cela signifie, que comme il n'y a rien qui arrête le Soleil dans sa course, il n'y a rien aussi qui borne la puissance & la gloire de notre invincible Monarque.

Il a représenté autrefois la libera-

440 LES DEVISES;

liré de feu M. le President le Bailleur
Surintendant des Finances, par un
Soleil qui élève des vapeurs,

Il amasse
afin de ré-
pandre.

Colligit ut spargat :

la réputation que feu M. d'Avaux
s'étoit acquise dans ses Ambassades ;
par un grand Fleuve,

Sa course
le rend ce-
lebre.

Nomen sibi fecit eundo :

l'empire que feu M. le President de
Mêmes avoit sur les esprits dans les
assemblées, par un Croissant sur la
mer,

Il émeut,
il apaise.

Sedatque, cietque :

Comme le Croissant & les Ondes
sont les Armes de la Famille des de
Mêmes, ces dernieres Devises sont
propres à ceux pour qui elles ont été
faites.

Celles où entrent les Armes me
plaisent extrêmement, dit Eugene.

Il y en a qui sont belles sans cela,
reprend Ariste : comme une Nuée d'où
il sort en foudre,

J'ai pro-
duit la ter-
reur du mô-
de.

Orbis terrorem genui,

pour Anne d'Autriche, mere de notre
victorieux Monarque :

la Clef d'une Montre,

J'ai réglé
qui nous re-
gle.

Quo regimur, rexit.

pour M. le Maréchal de Villeroi,

VI. ENTRETEN. 441

Gouverneur de sa Majesté. Ces deux Devises sont de l'Auteur de l'*Art des Emblèmes*.

D'autres beaux Esprits ont représenté le génie sublime de Henri de Bourbon Prince de Condé, par un grand Jet d'eau,

Altus origine ab alta :

la fidélité d'un Général d'armée envers son Prince, par un Epervier tenant dans ses serres l'oiseau qu'il a pris,

Ma hauteur vient de ma haute origine.

Non sibi, sed domino :

la piété exemplaire d'une Princesse, par une Etoile du Firmament,

Non pour lui, mais pour son maître.

Cælo harer, terris lucet :

le mérite d'une personne qui a un caractère singulier, par une Comète,

Je suis au Ciel, & j'éclaire la terre.

Apenas una en un siglo :

les occupations d'une Dame de qualité retirée en une Maison Religieuse où elle passe les plus belles heures de sa vie à travailler pour les autels & pour les malades, par une Abeille,

A peine une en un siècle.

Aris, agrisque laboro :

l'abeille fournit sa cite aux autels, & son miel aux malades.

Pour l'Autel & pour les malades

A propos de malades, dit Eugene, nous en connoissons une très-spiri-

442 LES DEVISES,
tuelle & très-vertueuse, sur laquelle
on a fait bien des Devises; il me sem-
ble qu'un de ses amis l'a représentée
par un Soleil éclipsé, avec ce mot
Italien,

Dans l'é-
clat où je
suis, je les
efface toutes.

E pur le oscura tutte.

Je m'en souviens, repartit Ariste;
& je me souviens même des vers qui
expliquent la Devise. Ils sont dans
les regles que je vous ai dites.

*Vous toutes qui brillez un peu,
Et qu'on regarde en mon absence,
Vous perdez devant moi votre éclat,
votre feu;*

*Vous n'êtes rien en ma presence,
Je languis à la verité;
La pâleur me couvre la face:
Mais j'ai pourtant encore dans mon
obscurité,*

Je ne sçai quoi qui vous efface.

Un honnête homme de mes amis
qui remplit dignement la place qu'il
tient dans l'Académie Française, &
dans celle de Florence, pour louer
cette malade, a marqué l'abbatement
de son corps & l'élevation de son es-
prit, par une Balance dont un Bassin
s'abaisse & l'autre s'élève,

D'une part
abbaïue, &
de l'autre é-
levée.

Hinc deprimor, erigor illinc.

VI. ENTRETIEN. 443

Elle a fait elle-même au fort de son mal une Devise qui montre sa foi & sa résignation aux ordres de Dieu : c'est une Fontaine où une pierre fait des cercles en tombant ,

Ferisca pur che coroni.

Qu'elle me frappe , & qu'elle me couronne,

Elle en a fait une autre , dit Eugene , où entre son nom , & qui exprime tout-à-fait bien son caractère. C'est une vigne , avec ces paroles Italiennes ,

Ardor temo , e gielom'offende.

Je crains le chaud , & le chaud me fait mal.

Celui que les plus sçavans dans la Devise consultent comme leur oracle , reprit Ariste , pour montrer que certe personne dans l'extremité où le mal l'avoit réduite , n'étoit soutenue que de son esprit , ou plutôt que de celui de Dieu , a peint un Vaisseau tout brisé de la tempête , que le vent seul fait aller ,

Solusque regit me spiritus.

L'esprit seul est mon guide.

Il a exprimé encore que la même personne vit innocemment dans le monde , & que les sentimens qu'on a pour elle ne donnent aucune atteinte à sa vertu ; il l'a exprimé , dis-je , par une Lune proche de la région du feu ,

Fra gli ardori' l'mio candor dura.

Je me conserve au milieu de ces feux.

444 LES DEVISES;

Pour faire le portrait d'une autre
personne fort raisonnable & fort ré-
guliere, il a mis en œuvre une Mon-
tre enrichie de diamans,

De ma re-
gle, mon
prix.

De mi regla, mi valor:

un Miroir dont la glace est bien po-
lie,

Ma parité
fait que l'on
m'aime.

Por mi limpieza me quiren:

un Ver à soye qui s'enferme dans sa
coque,

Je me ren-
ferme dan-
moi-mêmes.

In me m'involgo:

un But de marbre contre lequel plu-
sieurs fleches sont tirées,

Ils ne m'at-
teignent pas,
ou d'abord
ils me bri-
sent.

O no llegan, o se quiebran:

Ajoutez à ces Devises les deux
qu'il a faites pour un des plus sages
& des plus honnêtes hommes de notre
siecle.

La premiere est une pierre de
touche sur des Louis d'or,

Je fais va-
loir ceux que
j'approuve.

Quos probat illustrat,

pour exprimer que son approbation
rend illustre ceux à qui il la donne.

La seconde est un Drapeau de
guerre déchiré,

Dans l'é-
tat où je suis
j'inspire la
vertu.

E lacero ogni virtù spira,

pour faire entendre combien il a l'ame
noble & genereuse, tout infirme &
tout incommodé qu'il est.

VI. ENTRETEN. 445

Mais parmi les Devises heroïques
de cet excellent maître, il ne faut
pas oublier une grosse Perle sortant
de la nacre ;

Decus allatura corona,
pour la Princesse Marguerite de Sa-
voye, Duchesse de Parme ;
le Roi des Abeilles au milieu de son
essain,

Je dois ora-
ner ma cou-
ronne,

Exemplo, non imperio,
pour une Abbessé considerable par sa
naissance & par sa vertu.

Par l'exem-
ple plutôt
que par l'au-
torité.

J'ai exprimé la modestie d'une au-
tre Abbessé très illustre, & qui n'a
pas moins de sçavoir que d'esprit, mais
qui se cache autant qu'elle peut dans
la conversation, par un Soleil dans
un nuage, d'où il échappe plusieurs
rayons, avec ce mot,

E quanti ne cela ?
Ces Vers vous feront entendre ma
pensée.

Combien
en cache-

Je cherche en vain l'obscurité ;
Cent traits brillans me font con-
noître :

Mais malgré toute ma clarté,
J'en cache beaucoup plus que je n'en
fais paroître.

On pourroit presque dire le même,

Interrompit Eugene, du jeune Prince dont vous me faisiez dernièrement le portrait : il est modeste dans la conversation ; il parle peu , mais il parle toujours bien , & avec beaucoup de sens. Une personne de la premiere qualité , poursuivit Ariste , me disoit l'autre jour qu'il se faisoit un grand outrage de ne parler point ; & un bel Esprit a bien marqué son caractère par une Etoile de la premiere grandeur , avec ce mot ,

Plus de lumière encore que de brillant. *Mas luz aun , que resplandor.*

Une grande Etoile brille beaucoup à notre égard , mais quelque éclatante qu'elle nous paroisse , elle l'est bien davantage en elle-même. L'éclat dont elle frappe les yeux n'est rien au prix du fonds de lumière qu'elle a , & que les yeux ne voient pas.

J'ai vû sur l'humilité d'une Ame sainte qui se cache en faisant de bonnes œuvres , un Ver à soye qui s'enferme dans sa coque ,

Il se cache lorsqu'il travaille.

Operitur dum operatur :

sur la charité d'un homme Apostolique , un Miroir ,

Omnibus omnia.

Tout à sous.

A ce que je vois , continua Eu-

VI. ENTRETEN. 447

gene, toutes les matieres des Devises ne sont pas profanes. Non, reprit Ariste, les vertus des Saints entrent dans la Devise aussi-bien que celles des Grands du monde. Il y a même de belles Devises sur Notre-Seigneur crucifié: par exemple, le Soleil éclipsé, avec ces paroles,

Languet & urit:

l'Arbre de baume distillant sa liqueur par les incisions qu'on lui a faites, avec ce mot,

Vulneror ut sanem.

Il y en a aussi sur la sainte Vierge d'assez estimées: comme sont, une Mere-perle sous les rayons du Soleil,

Pario cœlesti è semine:

un Oranger chargé de fruits & de fleurs,

Florem non adimit fructus.

Ces Devises ne sont pas moins nobles ni moins heroïques que les autres. Je comprends bien à cette heure, dit Eugene, ce que vous entendez par des Devises heroïques. Les satiriques leur sont opposées, poursuit Ariste: comme les unes sont des éloges en abrégé, les autres sont des satires en petit. En voici

Je languis
& j'enflamme.

De ma blessure le remede.

Le Ciel
me rend féconde.

Mon fruit
ne m'ôte pas
ma fleur.

448 LES DEVISES;

quelques-unes dont je me souviens;
outre celle de l'Ane parmi les char-
dons, que vous ne devez pas oublier.

Quand Charles-Quint leva le siege
de devant Mets, on railla fort dans
le monde sur sa retraite, & on opposa
à ses Colonnes & à son ambitieux
Plus outre, un Cancre marin qui re-
cule en marchant, avec ce mot,

Plus en ar-
riere.

Plus circa.

On a représenté un homme bien
fait qui parle mal à propos, par un
Paon,

Pour plai-
re, qu'il se
raïse.

Ut placeat, taceat :

un Juge corrompu à force de presens,
par une Balance,

Je panche
du côté d'où
je reçois le
plus.

Piega onde più riceve :

le même par un Poisson qui mord l'a-
morce attachée à l'hameçon,

Lorsqu'il
prend, il est
pris.

Dumque capit, capitur :

un ami intéressé, qui ne s'attache
qu'aux gens qui lui sont utiles, par
une Sangsue,

Je m'atta-
che tandis
que je puis
me saouler.

Et dum satiatur, adheret :

un faux Devot qui affecte une mine
austere, & qui mene une vie douce,
par un Châtaignier chargé de fruits,

Sous de
rudes dehors
je cache des
douceurs.

Velantur mollia duris :

un homme élevé de la profession de

VI. ENTRETEN. 449

Pendant à une haute fortune, par un grand Arbre,

A virga huc crevit :

Comme ces Devises ne sont pas de l'espece la plus noble, reprit Ariste, je ne vous en dis pas davantage sur ce sujet ; & je passe aux Devises passionnées, dont il y a de beaux exemples.

De petite qu'il étoit il est monté si haut.

Un Auteur fameux a exprimé la tendresse & la fidélité de Felice des Ursins, Duchesse de Montmorenci pour le Duc son mari, par une Nuée qui paroît toute en feu au-dessus d'un Soleil couché,

Ardet ab extincto :

la generosité d'un veritable ami qui ne cherche qu'à plaire à celui qu'il aime, & qui sacrifie tout pour cela, par une Castolette,

Tout éteint qu'il est, il m'enflâme.

Dum placeam, peream :

Le grand maître de la Devise a peint deux Miroirs opposez,

Que je perisse, & que je plaise.

L'un nell' altro, più ch' in se stesso,
pour deux intimes amis :
deux Palmiers mâle & femelle proches l'un de l'autre,

L'un dans l'autre plus qu'en soi-même.

Casu pendemus ab uno,
pour un mariage heureux. Quand

Nous dépendons d'un même sort.

450 LES DEVISES,
l'un des Palmiers vient à mourir,
l'autre meurt un peu après,

Je pleure
sa mort &
ma vie.

Piango sua morte e mea vita,

ou

Je vis pour
un autre si je
vis,

Vivo ad altrui, se pur vivo.

pour une Veuve véritablement affligée.

Il a fait encore les Devises suivantes,
un Heliotrope tourné vers le Soleil
qui se couche,

Bien qu'il
se tourne ailleurs,

Benche altrove si volga,

pour un Seigneur qui aimoit constamment une personne, quoiqu'elle l'eût quitté pour aimer ailleurs :

deux mains qui serrent un nœud, le
tenant par les deux extrémités ;

En s'éloignant elles le serrent.

pour la Princesse Marguerite de Savoye, & la Princesse Adelaïde sa sœur, lorsqu'elles se separerent. Ce nœud fait allusion aux Las d'amour de Savoye.

Le Ciel plein d'étoiles sans Lune,

Mille ne
valent pas ce
que vaut une
absente.

Non mille quod absens,

pour un homme éloigné de la personne qu'il aimoit.

L'Ammirato a exprimé le déplaisir
que lui causa la mort de sa femme,

VI. ENTRETIEN. 451

par un Serpent coupé en deux , avec ce mot ,

Nec mors nec vita relicta.

Je ne suis
ni mort ni
vivant.

Une personne qui fait beaucoup d'honneur à son sexe , étant fort malade , employa un Tournesol pen-
chant la tête , avec un Soleil au-des-
sus ,

Hasta la muerte ,

Jusqu'à la

pour témoigner à une de ses amies mort.
qui a bien de l'esprit , du sçavoir &
de la vertu , qu'elle l'aimeroit jus-
qu'à la mort. Le Tournesol tout mou-
rant qu'il est , regarde & suit tou-
jours le Soleil.

Un fameux Academicien a donné
au Secrétaire de l'Academie plusieurs
Cercles l'un dans l'autre tracez de sa
main , avec ce mot alentour ,

Minimus intimus ,

Le moi-
dre est le
plus proche.

pour faire entendre que quoiqu'il fût
le moindre de ceux qui ont part à son
amitié , il prétendoit être le plus in-
time de ses amis.

Celle qui merite bien mieux le nom
de dixième Muse que l'ancienne Sa-
pho , a présenté au même le Nœud
Gordien , avec ce mot Espagnol ,

Sin Alexandro.

Sans Ale-
xandre.

Quoique ce symbole ne soit pas tout-à-fait dans les regles de la Devise, n'étant pas fondé sur une comparaison, il y a quelque chose de si noble & de si fin, qu'il vaut peut-être mieux qu'une Devise réguliere.

Celui dont vous parlez, dit Eugene, a mérité les bonnes graces de feu Madame la Marquise de Rambouillet, dont le nom seul est un éloge. Elle lui marqua un jour par une emblème ingénieuse, que l'amitié qu'elle avoit pour lui, dureroit toujours; c'étoit un Vestale gardant le feu sacré, avec ce mot,

Fovebo.

Je l'entre-
tiendrai.

Une Romaine ne pouvoit prendre un symbole plus juste, repartit Ariste, pour exprimer une affection innocente & immortelle.

Les Devises morales & politiques qui suivent les passionnées, ajouta-t-il, tiennent un peu de l'emblème, en ce que ce sont des sentences & des maximes generales qui ne regardent aucune personne en particulier. Je vous en dirai quelques-unes dont je me souviens.

Une Horloge à roues, avec ces

V I. ENTRET IEN. 453

paroles , *Ex pondere motus* , De mon
 signifie que l'amour est le poid qui poids mon
 donne le mouvement à l'ame. mouvemēt.

Le Feu élémentaire avec cette ame ,
Eterno perche puro , Je suis éter-
 fait voir qu'il n'y a que les amitez nel , parce
 pures qui soient éternelles. que je suis
 pur.

Le Soleil avec ce mot ,
Ut praesit & profit , Pour com-
 ou avec ces paroles que je vous ai mander &
 déjà dites , & qu'on ne sçauroit trop pour faire
 repeter aux Princes , du bien.

Non sibi , sed mundo. Non pour
 fait entendre que l'utilité des peuples lui . mais
 est la fin du gouvernement. pour le mon-
 de.

J'ai exprimé autrefois qu'il faut
 que le Prince suive les regles de la re-
 ligion & de la prudence pour bien
 gouverner , par une Bouffole tournée
 vers l'étoile polaire ,

Non rego , ni regar : Je ne diri-
 Que les principes de sa conduite doi- ge point
 vent être cachez , quoique ses actions que l'on ne
 soient publiques , par une Montre me dirige.

Motibus arcanis. Par des res-
 Saavedra propose dans ses *Symboles* sorts secrets.
 politiques , qui sont la plûpart irréguliers , & dont quelques-uns appa-

454 *LES DEVISES,*

remment ne sont des Devises justes que par hazard ; il propose , dis-je , une Bride de cheval ,

Je dirige
& je corrige.

Regit & corrigit,

pour marquer les effets de la Loi civile , qui tient les peuples dans le devoir , en les reglant & en les corrigeant :

une Citadelle au milieu des flots de la mer ,

Ils me battent & me défendent.

Me combaten y me deffenden ,

pour signifier que les guerres étrangères servent à la conservation des États.

Puisque nous sommes sur la Politique , dit Eugene , n'a-t-on point exprimé en Devise , que pour réussir dans les affaires , il faut aller droit à son but , & ne pas perdre le tems de l'exécution à délibérer. Si je voulois exprimer cela , répondit Ariste , je peindrois une Fleche décochée , avec ce mot ,

Droit & vite.

Recta & citò.

De quelle peinture vous serviriez-vous , ajouta Eugene , si vous vouliez exprimer qu'il faut quelquefois prendre des détours pour venir à ses fins dans les negociations délicates ? Je

VI. ENTRETIEN. 455

me servirois, dit Ariste, d'un Fleuve
qui fait plusieurs tours pour se rendre
à la mer, & j'y ajouterois ces paroles,

Obliquus, non devius.

Par détours
mais sans
s'égarer.

Mais pour ne me pas écarter moi-
même, il faut que je vous dise des
Devises chrétiennes, après vous en
avoir dit de morales & de politiques.

Un Soleil avec ces paroles,

Ni aspiat, non aspicitur :

S'il ne re-
garde, il
n'est point
regardé.

Un Cadran au Soleil,

Non nisi cœlesti radio,

Rien que
par un rayon
céleste.

sont des images naturelles qui signi-
fient que la connoissance de Dieu est
un effet de sa grace, & que nous ne
pouvons rien sans la lumière du Ciel.

Une vigne chargée de raisins,

Dopo le lagrime i frutti,

Les fruits
après les lar-
mes.

donne à entendre que les larmes de
la pénitence produisent les fruits de
la grace & de la gloire.

Une Perle dans sa conque,

Me dura tuentur,

De rudes
dehors me
conservent.

signifie que ce sont les mortifications
qui conservent la pureté dans son
lustre.

Une Enseigne toute déchirée,

Quanto lacera più, tanto più bella,

Plus elle
est déchirée,
& plus elle a
de graces,

represente les beautez de la pauvreté
Evangelique.

Une Presse d'Imprimerie,

Elle me
forme en me
pressant.*Fingitque premendo,*

explique que c'est l'affliction qui forme une ame, & qui lui donne le caractère du Christianisme,

Je n'aurois jamais fait, ajoûta-t-il, si je voulois vous dire toutes les Devises chrétiennes que j'ai remarquées. Il y en a des volumes entiers, & il suffit que vous en connoissiez l'espece. Je ne sçai, dit Eugene, ce que je dois le plus admirer, ou la fidelité de votre memoire, ou la beauté des Devises que vous avez retenues. La plupart de celles que je vous ai dites, reprit Ariste, sont assez bonnes; & il faudroit être de mauvais goût pour n'en être pas content. Mais dites moi un peu, tous ces exemples ne vous donnent-ils pas une belle idée de la Devise? On ne peut pas en être plus charmé que je le suis, repliqua Eugene: & ce qui m'y plaît extrêmement, c'est qu'on y voit en même tems deux objets, & que l'un se voit dans l'autre: par exemple, le Roi dans le Soleil; un Prince qui fait la guerre, dans un Porc-épi qui lance ses éguillons.

VI. ENTRETIEN. 457

Il n'y a rien qui réjouisse plus que cela, dit Ariste; car comme l'esprit humain desire naturellement de sçavoir beaucoup, sans qu'il lui en coûte beaucoup de peine, il prend plaisir à apprendre plusieurs choses à la fois; & c'est le plaisir que donne la métaphore en représentant toujours deux choses ensemble. Elle plaît encore, parce qu'elle nous fait voir les objets sous un habit étranger, & si je l'ose dire, sous un masque qui nous surprend. Vous sçavez combien les étrangers & les masques nous divertissent. Ajoutez que la métaphore porte l'esprit où il ne semble pas qu'il doive aller, sans l'écarter néanmoins, ni sans lui faire prendre le change. Enfin elle frappe les sens, & particulièrement la vûe qui est de tous les sens le plus vif & le plus subtil. Voilà ce qui rend la Devise plus agréable.

Elle est de plus de toutes les productions de l'esprit la plus jolie & la plus spirituelle. C'est un genre d'ouvrage extraordinaire, qui a toutes les perfections des autres, sans en avoir les défauts: car elle joint ensemble la subtilité & le bon sens, la

Καὶ τὸ ἡδὺ καὶ τὸ ξενικόν, ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά.

Arist. Rhet. lib. 3. c. 3.

Θαυμαστὴν τὴν ὑπὸν των ἐστίν.

ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστὸν. Ibid.

Is qui audit, aliò ducitur cogitatione, nec tamē errat, quæ maxima est delectatio. Cic. de Orat. lib. 3.

Omnis trāslatio, quæ quidem sumpta ratione est ad sensus ipsos admoveatur, maximè oculorum, qui est sensus acerrimus, Ibid.

doctrine & la galanterie, la clarté & la brieveté. Elle tient du chiffre, de l'énigme & de l'oracle ce qu'ils ont de curieux; mais elle n'en a point l'obscurité. Elle cache cependant à la façon des mysteres beaucoup plus de choses qu'elle n'en découvre; & l'on y conçoit je ne sçai quoi d'admirable que l'on ne voit point, comme dans les tableaux de ce fameux Peintre dont parle Pline. Quoique l'Art y fût dans la perfection, & qu'il n'y eût rien à ajouter à la peinture, les connoisseurs y marquoient toujours quelque chose de plus beau & de plus parfait que la peinture même.

In omnibus
ejus operi-
bus intelli-
gitur plus
seper quam
pingitur; &
cū ars sum-
ma sit, in-
genium ta-
men ultra
est. *plin. l.*
35. c. 10.

Ce qui m'étonne, dit Eugene, c'est que les Grecs & les Romains qui avoient tant d'esprit, n'ont eu nulle connoissance de la Devise. Car enfin l'Histoire ne fait point de mention des Devises d'Alexandre; & nous n'avons jamais oui dire qu'Aristote en ait fait sur les conquêtes de son disciple. Les Romains ne portoient que des Aigles peintes sur leurs boucliers; & Horace, tout spirituel qu'il étoit, n'eut jamais l'esprit de faire une Devise pour Auguste, ou pour Mécenas.

VI. ENTRETIEN. 459

A la verité, répondit Ariste, il n'est pas des sciences comme des familles : les plus anciennes ne sont pas toujours les plus nobles. Les figures hieroglyphiques, les énigmes, les emblèmes sont presque aussi vieilles que le monde : mais la Devise est nouvelle ; & toute heroïque qu'elle est, elle a été inconnue au tems des Heros. Je parle de l'usage de la Devise tel que nous l'avons présentement. Car pour la nature de la Devise, elle est aussi ancienne que la métaphore ; & quand Antisthene dit que Cephisodote étoit semblable à l'encens, qui donne du plaisir en se consumant, il fit une Devise sans y penser. L'encens qui brûle en est le corps, & ce mot Grec en est l'ame,

Ἀπολύτως εὐφραίνει.

Cette Devise est régulière, & elle a paru si bonne à un Cavalier de delà les monts, qu'il se l'est appropriée en changeant le Grec en Italien,

Dilecta consumando si.

Les Orateurs & les Poètes de l'Antiquité ont autant de Devises qu'ils ont de métaphores, à prendre la Devise dans son essence. Cepen-

Ἀντιθένης
Κηφισόδοτον
λεβαντόν
ἐκίετον, ὅτε
ἀπολύμε-
νον εὐφραίνει
Arist. Rhet.
lib. 3. c. 4.

Il donne du plaisir se consumant soi-même.

Fausto Borghesi.

Il plaît en se consumant.

dant il faut avouer que la Devise exacte est une invention des derniers temps , & que sa naissance ne précède guere le tems de Paul Jove qui en a donné les premieres regles. Comme ce fut dans l'expédition que firent les François en Italie sous Charles VIII. qu'on commença à mettre les Devises en usage , & que c'est une invention militaire ; c'est particulièrement dans des entreprises guerrières qu'on s'en sert.

On a fait des Devises depuis en bien d'autres occasions , dit Eugene. Comme les tournois & les carouzels sont des representations de la guerre , dit Ariste , les Princes qui en ont fait , y ont d'ordinaire mêlé des Devises , non-seulement pour rendre ces fêtes plus ingénieuses ; mais encore pour marquer le caractère des Chevaliers , & les distinguer les uns des autres.

Les Courses & les Joûtes qui se firent à Turin l'an 1608. aux nôces des Infantes de Savoye , l'une mariée au Duc de Mantoue , & l'autre au Duc de Modene , furent accompagnées de tous les ornemens que la magnificence , la galanterie & la joie

VI. ENTRETEN. 461

peuvent inventer. Les Tenans & les Assaillans ne manquerent pas de porter des Devises sur leurs Ecus. Mais comme la plûpart de ces Devises ne sont pas fort raisonnables, je n'ai pas pris la peine de les remarquer; & il ne me souvient que de celle du Prince de Piémont. C'étoit un Navire agité de divers vents, dont l'étendait montrer le prédominant, avec ce mot qui fait allusion au nom du Prince,

Victorem indicat unum.

Il marque celui qui domine.

Il étoit armé d'armes violettes parsemées de Soleils: il avoit pour cimier un Soleil d'or & un Amour; comme s'il eût voulu dire en équivoque, *un sol Amore*, qu'il n'avoit qu'un Amour.

Un seul Amour.

Au Carouzel qui fut fait à Paris dans la Place Royale l'an 1612. pour les mariages de Louis XIII. avec Anne d'Autriche, & de Madame de France avec le Prince d'Espagne; parmi les *Chevaliers de la gloire*, M. de Nevers portoit le Mont Gibel frappé de la foudre, & jettant des flammes, avec ces paroles du Guarini,

Fulminato, e fulminante:

Et foudroyant & foudroyé.

M. le Comte de Joinville un Foudre

462 *LES DEVISES* ;
sortant d'une nuée ,

Plus de dō-
mage que de
bruit.

Mas danno , que ruydo.

Parmi les *Chevaliers du Soleil* ,
M. le Comte de Croisi prit un Ca-
dran au Soleil ,

Si vous me
regardez, on
a les yeux
sur moi.

Si me miras . me miran.

Cette Devise , dit Eugene , est
fort semblable à celle de Louise de
Vaudemont , femme d'Henri III.
qui avoit un Cadran au Soleil , avec
ce mot ,

Regardez-
moi , je se-
rai regardé.

Aspice ut aspiciar.

Au moins c'est le même corps & la
même pensée , si ce ne sont pas les
mêmes paroles.

Le *Chevalier du Soleil* pourroit
bien avoir volé la Reine de France ,
repartit Ariste en riant. Mais ce ne
seroit pas le premier voleur de De-
vise , ajouta-t-il. Il n'y a point de
larcin qui se fasse plus communément
ni plus hardiment que celui là. On
s'approprie tous les jours des Devises
que d'autres ont faites , & on croit
presque en être l'Auteur , après en
avoir changé les paroles. Ce qui me
semble aussi plaisant , que si un vo-
leur croyoit qu'une étoffe qu'il a dé-
robée lui appartient , parce qu'il l'a

VI. ENTRETIEN. 463

déguisée, & qu'il lui a donné une nouvelle teinture. Bargagli dit qu'un Gentilhomme Florentin nommé Alessandro Pucci, fit la Devise du Cadran au Soleil, avec ce mot,

si aspicias, aspicior,

pour exprimer que si son Prince le regardoit de bon œil, il seroit considéré de tout le monde. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois donner dans la pensée d'un autre, & que le hazard ne fasse souvent que deux Devises soient les mêmes. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que le Cadran au Soleil avec le mot de la Reine de France, est une des plus belles Devises qui aient jamais été faites.

Mais pour revenir au Carouzel de la Place Royale, M. le Duc de Longueville sous le nom de *Chevalier du Phenix*, portoit un Phenix avec ces paroles écrites en lettres d'argent, *Por l'immortalidad buscar la muerte.* La Devise de l'Assaillant étoit aussi un Phenix sur son bucher allumé, avec ce mot,

Morir por no morir.

M. Deffiat, qui étoit un des *Chevaliers de l'Univers*, portoit un

Si vous me regardez, je serai regardé.

Chercher la mort pour l'immortalité.

Mourir pour ne mourir pas.

464 LES DEVISES,

Soleil , autour duquel une nuée faisoit par son opposition un cercle de lumiere , avec ce mot ,

Qui s'op-
pose à moi,
me courône.

Quien se me oppone , me corona.

M. le Marquis de Nermoutier , qui étoit un des *Illustres Romains* , avoit le Soleil tout seul , avec ces paroles ,

Je donne à
tous, nul ne
me donne.

A todos yo , a mi ninguno.

Je ne vous dis que les Devises qui m'ont touché davantage , les autres m'ont échappé.

Le Tournoi que M. le Cardinal Antoine Barberin fit faire à Rome dans la Place Navonne l'an 1634. pour témoigner la joie qu'il avoit de l'arrivée du Prince Alexandre Charles de Pologne ; ce Tournoi , dis-je , fut fort superbe & fort galant. Comme le Marquis Bentivogle qui étoit le principal Tenant sous le nom de *Tiame de Memphis* , fit publier ce Cartel ,

Qu'on ne
doit point
tenir l'A-
mour caché.

Che l'Amore non dee tenerfi celato.

Les Assaillans prirent des Devises en faveur du secret. L'un avoit le Mont Gibel en feu ,

La cause en
est cachée.

Causa latet.

L'autre un Feu caché sous des cen-

VI. ENTRETEN. 465

dres, *Porque no se apague.*

Le Commandeur Vincent Machiavelli, sous le nom de *Vinceſlas Chevalier de Rhodes*, prit une Rose un peu entrouverte,

De peur
qu'il ne s'é-
teigne.

Quanto ſi moſtra men, tanto e più bella.

Moins elle
ſe fait voir,
& plus elle a
d'attraits.

A propos de fleurs, interrompit Eugene, que dites-vous du Carouzel qui fut fait à la Cour de Savoye l'an 1620. ſi je ne me trompe, & dont le ſujet étoit la diſpute des fleurs, pour meriter l'honneur de couronner la Princeſſe de Piémont le jour de ſa naiſſance? Ce fut une fête très ſpirituelle & très-galante, répondit Ariſte, comme ſont toutes celles de Savoye. Le deſſein en étoit bien imaginé, tout y étoit agréable & fleuri, juſques aux noms des Chevaliers, qui avoient pris chacun celui d'une fleur. Mais leurs Deviſes, quoique nobles & ingenieuſes, n'étoient point faites dans les regles dont vous avez voulu que je vous donnaſſe des exemples.

Celles du grand Carouzel des Thuilleries ſont plus régulières; mais à vous dire la vérité, elles ne ſont pas toutes excellentes. La Deviſe du

466 LES DEVISES,

Roi représentant un *Empereur Romain*, est belle & heureuse ; c'est un Soleil avec ce mot,

Sitôt que
vu, j'ai vain-
cu.

Ut vidi, vici.

Le corps est celui-là même que Sa Majesté a pris pour son symbole ; & l'ame fait allusion à ces fameuses paroles de Jules Cesar, *Veni, vidi, vici*. L'un & l'autre ensemble signifient, que comme le Soleil n'a qu'à se faire voir pour dissiper les ténèbres ; ainsi ce grand Monarque n'a qu'à se montrer pour vaincre ses ennemis.

La Devise de M. le Prince représentant l'*Empereur des Turcs*, a de la justesse de quelque côté qu'on la regarde ; c'est un Croissant,

Il croît se-
lon qu'on le
regarde.

Crescit ut aspicitur.

Il veut faire entendre que sa gloire augmente à mesure qu'il est regardé favorablement du Roi.

M. le Comte d'Iliers avoit une Fusée volante,

Je veux
bien durer
peu, pourvu
que je m'élève.

Poco duri, purche m'inalzi.

Une Fusée volante ne dure pas longtemps, mais elle s'élève bien haut. Il souhaite de lui ressembler, & il est content que sa vie soit courte, pourvu qu'il s'élève en peu de tems au plus haut point de la gloire.

VI. ENTRETIEEN. 467

M. le Marquis de Canaples avoit
un But entouré de plusieurs flèches,
& une dedans,

Nec nulla, nec omnis :

Il vouloit dire qu'il n'étoit pas in-
sensible, mais aussi qu'il n'étoit pas
touché de toutes les Beutez qu'il
voyoit.

Quelqu'u-
ne & non pas
toutes.

M. le Marquis de Beuveron avoit
la Devise dont je vous parlois tantôt,
en parlant du merveilleux, qu'on ne
sçauroit trop admirer ; c'est une Gi-
rouette avec ces paroles,

Nunca mudo, si no mudan.

La Devise que porta le Roi aux
fêtes de Versailles de l'année 1664. ge.
me semble fort juste, dit Eugene :
c'est, comme vous sçavez, un So-
leil avec ce mot,

Je ne chan-
ge point qu'
on ne chan-

Nec cesso, nec erro.

On peut y ajoûter, pour suivre A-
riste, celle de M. le Duc de Foix,
un Vaisseau sur la mer,

Je ne m'ar-
rête, & ne
m'égare
point.

Longè levis aura feret :

Et celle de M. le Prince de Mar-
sillac, une Montre à roues,

Un peu de
vent me por-
tera bien
loin.

Cheto fuor, commoto, dentro.

Mais ce n'est pas seulement aux
Joûtes & aux Tournois, aux courses

Calmé au
dedans, au
dehors agi-

488 LES DEVISES,

de têtes & de bagues qu'on fait des Devises ; on en fait aussi aux autres divertissemens des Princes , comme sont les balets : témoin celui des quatre saisons dansé l'an 1623. où dans l'une des entrées de l'Été , le *Chevalier de la Canicule* portoit pour Devise la Canicule avec ce mot ,

Ni plus ar-
dent, ni plus
fidèle.

Ne più ardente , ne più fedele.

Comme astre : il n'y en a point de plus ardent ; & comme chien , il n'y en eut jamais de plus fidèle ; c'étoit le Chien d'Astrée qui fut mis au Ciel pour sa fidélité. Le fabuleux & le naturel se rencontrent ensemble dans cette Devise.

Pour l'entrée de l'Hiver , un des Chevaliers surnommé *les Amans gelez en apparence* , avoit le Mont Etna couvert de neige ,

Les flâmes
au dedans ,
& la glace au
dehors.

Dentro le fiamme , e fuori il ghiaccio,

Il n'y a pas jusqu'aux mascarades qui n'ayent des Devises pour ornement. Mais en ces rencontres les Devises doivent être burlesques , comme celle que prit un Italien sous le nom du Chevalier *Risentito* , dans une Joûte ridicule ; c'étoit un Oignon avec ce mot ,

VI. ENTRETEN. 469

Chi mi morderà , piangerà.

Qui me
mordera ,
pleurera.

Il me semble , dit Eugene , qu'on fait d'ordinaire des Devises aux entrées des Princes. On en fit plusieurs , repartit Ariste , quand Louis XIII. fit son Entrée à Toulouse l'an 1621. qu'il faisoit la guerre aux Religioneux. Ce fut en cette occasion que parut la premiere fois la Devise du Soleil entrant dans le Signe du Lion ,

Nec monstra morantur.

Les monstres ne m'ar-
rêtent point.

Celle qui fut faite à l'Entrée de la Reine est digne de son sujet & de son Auteur ; elle a pour corps la Lune en son Ciel , & ces paroles pour ame ;

Todos me miran , yo a uno.

Je n'en re-
garde qu'un ,
quoique
tous me re-
gardent.

On en fait à la naissance des Grands ; & je me souviens de celle qui fut faite à Naples , quand le Roi d'Espagne naquit : c'est un Soleil levant avec ce mot ,

Nascendo auviva ,

En naissant
il donne la
vie.

pour dire que sa naissance rendoit la vie à l'Espagne , en lui donnant un heritier. J'ai représenté le fils d'un Grand-Maître de l'Artillerie nouvellement né , par un Aiglon qui ne fait que de naître , avec ces paroles ,

Ad fulmina nascor.

Je nais
pour porter
la foudre.

470 LES DEVISES,

Mais c'est particulièrement à la mort des Princes & des personnes de qualité qu'on fait des Devises : ces peintures ingénieuses servent beaucoup à orner les pompes funebres.

Les funeraillies de Marguerite d'Autriche Reine d'Espagne, furent celebres par les larmes de ses sujets, & par les Devises qu'on fit sur sa mort : les principales sont, une Etoile qui en brillant semble tomber,

Il semble
qu'elle tombe.

Cecidiſſe videtur :
une Aurore qui apporte le jour au monde,

Je pérís ne
donnant le
jour.

Dum pario , pereo ,
pour exprimer que cette Princesse mourut en couche.

La Lune en conjonction avec le Soleil, lorsqu'elle ne paroît point à notre égard, a été employée aux obseques d'Ascanio Piccolomini Archevêque de Sienne,

Mais je
brille au
Ciel.

At cælo fulget.
J'ai vû sur la mort de Gustave Adolphe Roi de Suede, qui mourut à la bataille qu'il gagna près de Lutzen, un Elephant tombant mort, & écrasant par sa chute un dragon,

Vainqueur
même après
le trépas.

Etiã post funera victor.

VI. ENTRETEN. 471

Les Naturalistes remarquent que l'élephant étant piqué par le dragon son ennemi , qui lui suce le sang & le tue peu à peu , il tombe sur lui à la fin , & l'étouffe de sa masse.

Mais en vous parlant de la mort des Grands , je ne puis oublier un Prince que j'ai vû mourir , & qui avoit un peu de bonté pour moi. Vous voyez bien que je veux parler de feu M. le Duc de Longueville. Sa vie a été glorieuse devant les hommes , mais sa mort a été précieuse devant Dieu. Il mourut , comme vous sçavez , dans des dispositions tout-à-fait chrétiennes , & il laissa en mourant une memoire de ses vertus , qui sera immortelle dans l'Eglise. Je fis alors deux Devises sur ce sujet , auxquelles j'ai depuis ajouté des vers pour les expliquer. La premiere est une Cassolette d'où il sort une fumée qui monte en haut , avec ces paroles ,

Lo spirito al ciel , l'odor' in terra.

J'expire consumé d'une mortelle ar-
deur :

Mais mon sort n'a rien de funeste ,

L'esprit au
Ciel , & l'o-
deur en la
terre.

Mon esprit monte au Ciel , & de moi-même il reste

Sur la terre une douce odeur.

La seconde est un grand Fleuve à son embouchure , avec ce mot ,

Mayor en su finar.

Plus grand
à la fin de ma
course.

*Celebre & grand dès ma naissance ,
Je porte en tous lieux l'abondance ;
Rien ne peut m'empêcher de m'avancer
toujours ;*

*Je suis de mon pays le rempart & la
gloire :*

Mais qui le pourroit croire ?

*Je suis plus grand encor , quand j'a-
cheve mon cours.*

Dans le tems que vous fîtes ces Devises , dit Eugene , la premiere fut , ce me semble , critiquée. Oui , repartit Ariste : quelqu'un s'imagina que dans la Cassolette *l'esprit & l'odeur* étoient une même chose ; mais je le détrompai bientôt. Car ce que j'entens ici par *l'esprit* , c'est la partie la plus subtile du parfum , laquelle s'exhale & monte en haut quand le parfum brûle ; *l'odeur* est ce qui demeure , même après que le parfum

VI. ENTRETIEN. 473

est dissipé. L'un est une substance , & l'autre n'est qu'une qualité , selon le sentiment d'Aristote. Il est vrai que les Poètes appellent quelquefois l'odeur, l'esprit est l'ame des fleurs ; mais ils ne parlent pas exactement , ni dans les principes de la Philosophie.

Pour reprendre notre discours , continua-t-il ; à la mort de Henriette de France Reine d'Angleterre , l'Auteur de tant de belles Devises que je vous ai dites , fit paroître une Fumée en l'air , avec ces paroles tirées de Virgile ,

Quæsitæ cælo lucem.

Sa pensée étoit que cette Reine en quittant la terre , où elle menoit une vie assez obscure , étoit allé chercher de la gloire dans le Ciel.

Elle a cherché son éclat dans le Ciel.

C'est encore la coutume de faire des Devises aux mariages des Princes. A celui de leurs Majestez le même Auteur representa pour le Roi un Palmier s'inclinant vers un autre ,

Flexit amor , potuit vis nulla :

& pour la Reine , un Diamant qu'une main pose en son chaton ,

Splendidior nexu.

L'Amour a fait ce que n'a pû la force.

Je brille plus quand je m'en lie.

474 LES DEVISES,

Au mariage de Mademoiselle de Valois avec le Duc de Savoye, une Riviere qui tombe dans un grand fleuve fut peinte par l'Auteur de l'*Art des Emblèmes*, avec ces paroles,

Je perds
mon nom,
mais je
crois.

Perde il nome, ma cresce.

Il vouloit dire que quelque glorieux que fût le nom de cette Princesse, elle devenoit plus grande en le quittant.

Au mariage de Mademoiselle d'Aumale avec le Roi de Portugal, celui qui fait des Devises régulières quand il lui plaît, peignit avant le départ de la Princesse une Fleur de Grenade, avec cette ame,

J'attens ma
couronne.

A guardo a mi corona.

Les Devises servent encore, comme vous pouvez juger, à célébrer les victoires des Conquerans, & à marquer le succès heureux des grandes affaires.

La conquête de la Franche-Comté faite si promptement, & pendant une saison si fâcheuse, fut exprimée par un Soleil qui faisoit fondre des montagnes de neiges,

C'est assez
que je le re-
garde.

Satis est vidisse,

VI. ENTRETIE N. 475

Dans le tems que les Neveux d'Alexandre VII. furent accusez d'avoir fait une insulte à la France , & qu'on se préparoit à les aller visiter pour en tirer raison , un des plus beaux Esprits du Royaume , qui joint la va leur à la pieté & à la science , fit une Devise sur ce sujet : elle avoit pour corps des montagnes tirées de leurs Armes , couvertes & grossies de neiges , avec un Soleil un peu éloigné , & pour ame ces paroles ,

Si se adelanta : se abaxaran.

S'il avan ce , il les abaissera.

C'est lui encore , ce me semble , qui à l'occasion d'une mascarade dont fut Sa Majesté , & dans le temps qu'elle se divertissoit aux Revûes de Vincennes avant la guerre de Flandre , fit la Devise du Soleil couvert d'un nuage ,

Tegiturque , parat dum fulmina.

Lorsqu'il se cache , il prépare des foudres.

Un autre bel Esprit exprima l'ardeur que le Roi inspiroit aux troupes par ces Revûes , en representant un Soleil dans les Signes du Zodiaque

Lustrando virtutem acuit.

Sa vûe anime leur vertu.

Mais ne pensez pas que l'usage des Devises soit borné à des actions & à des événemens profanes , il s'étend

476 LES DEVISES,

encore à des cérémonies chrétiennes, comme sont le Sacre des Rois, la Promotion des Cardinaux, & la Canonization des Saints.

J'ai vû sur le Sacre de Sa Majesté une Epée qu'on frote avec de l'huile,

On l'oingt
pour le com-
bat.

Ungitur ad pugnam.

C'étoit anciennement la coutume d'oindre les Athletes avant le combat, & le Roi fut sacré avant sa première campagne.

Celui qui a décrit en de si beaux Vers Latins toutes les beautés du jardinage, & qui connoît si bien la nature de toutes les fleurs, a peint sur la Promotion de M. le Duc d'Albret un Grenadier en fleur, avec ce mot,

La pour-
pre me viêt
en naissant.

Primo contingit purpura flori.

Il veut dire que ce jeune Prince a été fait Cardinal en la fleur de son âge. Le Grenadier est rouge quand il est en fleur. On peut dire aussi, ajouta Eugene, que ce Prince tout jeune qu'il est, a une maturité & un sçavoir qui le font admirer de tout le monde, & qui le rendent capable des premiers emplois.

A la Canonization de saint Fran-

VI. ENTRETIEN. 477

çois de Sales , pourfulvir Ariste , il se fit des Devises de tous côtez. Les plus remarquables sont celles qui parurent à Grenoble dans le *Triomphe des vertus* de ce Saint ; j'en ai retenu une ou deux. Son intégrité dans le grand commerce du monde fut exprimée par un Miroir ,

Ostendit navos, non contrahit. Je ne prend point les taches que je montre.
Les effets admirables de son zele furent representez par un Soleil dans l'Ecliptique,

Hoc spatium tam magna brevi. Que de choses en peu d'espace.
Comme le Soleil fait le tour du monde en un jour , & que sans sortir de l'Ecliptique , il répand par tout sa lumiere & ses influences : Saint François de Sales dans un Evêché aussi petit que celui de Geneve , & en peu de tems convertit soixante & douze mille heretiques.

Puisque vous êtes aujourd'hui en humeur de m'apprendre tout ce que vous sçavez , dit Eugene ; il faut , s'il vous plaît , que vous me disiez la Devise que vous avez faites pour un illustre Prélat qui a servi si utilement l'Eglise & la France en plusieurs rencontres , & qui en passant de l'Arche-

478 LES DEVISES ;

vêché d'Ambrun à l'Evêché de Mets pour des raisons canoniques, a conservé son rang d'Archevêque par l'ordre du Pape & du Roi. La Devise dont vous parlez, repartit Aristte, est un Soleil qui passe à un autre hemisphere, avec ce mot,

Il change
de lieu, non
d'état,

Muda lugar, y no estado.

Ces vers vous feront mieux entendre ma pensée.

Une suprême Loi me porte en d'autres lieux

Pour y dispenser ma lumière.

Mortels, si je paroissais m'abaisser à vos yeux,

*Sçachez que par l'ordre des Cieux
Je conserve toujours ma grandeur toute
entière.*

Je vois bien, dit Eugene, que les Devises sont d'usage en mille rencontres, & qu'on en peut faire sur tous les événemens remarquables. Il n'y a rien, reprit Aristte, qu'on n'exprime heureusement en Devise, quand on a un peu étudié la Nature. Le ciel & la terre nous fournissent des images naturelles pour représenter les choses les plus surprenantes & les plus particulières : par exemple, un Soleil éclipsé,

VI. ENTRETIEN. 479

Defecit & sufficit,
pour faire connoître que le Cardinal
de Richelieu, tout infirme qu'il
étoit, remplissoit tous les devoirs du
Ministère :

Il languit
& suffit à
tout.

un Faucon sur la perche, avec ses
longes,

Vincior, ut vici,
pour exprimer qu'un fameux Capl-
taine fut arrêté prisonnier, après
avoir remporté plusieurs victoires :
un Rossignol en cage,

On m'en-
chaîne après
ma victoire.

De mi canto mi carcel,
pour montrer qu'une histoire sati-
rique a coûté la prison à son Auteur :
une Sangsue,

De mon
chant ma
prison.

Mordendo sanat,
pour dire qu'un Satirique corrige les
personnes en les piquant :
une Fleche en l'air,

En piquant
il guérit.

Et penna & ferro,
pour signifier qu'un homme s'est éle-
vé à une haute fortune par sa plume
& par son épée.

Et par la
plume & par
le fer.

Le Comte d'Essex étant envoyé en
Irlande par la Reine Elisabeth pour
y commander ; se servit du Diamant
taillé, avec ces paroles,

Minuis dum formas,

En me for-
mant vous
me dimi-
nuez.

pout faire entendre que sous prétexte de l'élever, on le ruinoit en l'éloignant de la Cour.

Un homme de la Cour qui a beaucoup d'esprit & de réputation, pour déclarer qu'il ne fait des vers que quand il aime, a peint un Rossignol sur un arbre en fleur; ce qui marque le printems, avec ce mot,

De mon a-
mour mon
chant.

De mi amor mi canto.

Le quatrain qui accompagne la Devise est fort joli.

Je chante quand l'Amour m'inspire,

Et je chante même assez bien :

Mais dès que mon cœur ne sent rien,

Je n'ai plus rien à dire.

Vous sçavez que les rossignols ne chantent que quand ils sont amoureux, ils ne chantent plus dès qu'ils ont des petits.

Ces sujets sont assez particuliers : en voici d'autres qui ne le sont pas moins. J'ai fait deux Devises pour M. le Marquis de Montpezat : l'une sur ce qu'il a conservé la Ville d'Arras pendant la peste, par les ordres rigoureux qu'il établit pour empêcher tout commerce avec les Villes infectées : l'autre, sur ce que tout
fier

VI. ENTRETIEN. 481

fier & tout severe qu'il est quand il le faut être, il a dans son air & dans toute sa conduite je ne sçai quoi de charmant qui lui gagne tous les cœurs.

La premiere est le Serpent d'Esculape, qui délivra Rome de la peste, au rapport de Tite-Live, avec ce mot,

Servat dum terret.

Lorsqu'il effraye, il délivre du mal.

Comme Serpent il se fait craindre; mais comme Serpent d'Esculape, il chasse la peste.

La seconde est un Alman armé qui attire un fer,

Il più duro attrahe.

Le plus dur il attire.

J'ai expliqué cette Devise de la sorte :

Tout armé que je suis, j'ai de puissans attrails,

Dont la vertu se fait assez con-
noître,

Dès que je commence à paroître,

J'attire le plus dur par mes charmes
secrets.

Pour montrer qu'une personne fort malade n'en mourroit point, j'ai peint un Soleil éclipsé;

Pallesco, non extinguor.

Je pâlis & ne m'éteins pas.

Quatre vers expliquent ce mot.

*Je ne suis pas encore au bout de ma
carrière.*

*Mortels, ne craignez point la ri-
gueur de mon sort :*

*Car je perds la couleur sans perdre
la lumière :*

*Et ma langueur n'a rien des lan-
gueurs de la mort.*

Pour représenter un Esprit fort
vif & fort brusque, mais en même
tems fort juste & fort régulier, j'ai
fait paroître un Soleil dans sa course,
avec ce vers du Tasse,

Rapido si, ma rapido con legge.

Prompt à la
vérité, mais
prompt avec
mesure.

En voici l'explication.

*Je brille, je vais vite, & j'agis
promptement.*

*Un esprit tout de feu m'agite à tout
moment,*

*Je n'en puis arrêter l'action vive &
forte :*

*Mais je garde toujours une constante
loi*

*Dans le mouvement qui m'emporte ;
Et rien n'est plus ardent ni plus re-
glé que moi.*

Je vous parlois l'autre jour d'un
Esprit extraordinaire que l'étude a
consumé en la fleur de son âge, &

V I. ENTRET IEN. 483

qu'on peut compter entre les plus sçavans hommes de notre siècle, quoiqu'il soit mort à trente-trois ans. Une de ses amies a peint un Flambeau allumé, avec ce mot,

Menos luz, mas vida,

pour dire que s'il eût eu moins de feu & moins de lumiere, il auroit vécu plus longtems.

Moins d'éclat, plus de vie.

Un de ses amis a représenté une Fusée en l'air qui éclate & répand des étoiles de tous côtez, avec ces paroles,

Lucem in cursu celaverat,

pour faire entendre qu'il a été caché pendant sa vie, & qu'après sa mort il a été connu par ses écrits.

Dans sa course il avoit caché tout son éclat.

Le même Auteur a employé un Ver à soye dans sa coque,

Inclusum labor illustrat,

pour exprimer qu'un célèbre prisonnier, s'est acquis beaucoup de gloire par les écrits qu'il a faits dans sa prison.

Son travail illustre sa prison.

Une nouvelle Lune,

Latuit, non defuit orbi,

pour marquer la vie cachée de M. le Cardinal de Rets dans le tems de sa disgrâce.

Tout caché qu'il étoit, il se faisoit sentir.

484 LES DEVISES,

Pour signifier qu'un grand homme est devenu plus grand par ses disgraces, on a gravé une Colonne renversée,

Sa chute la fait voir plus grande.

Majorcm ostendit casus :

un Soleil entouré de brouillars,

Ce qui s'oppose à lui, nous le fait voir plus grand.

Major ab adversis.

J'ai vû quelque part, dit Eugene, le même corps avec ce mot,

Ce qui s'oppose à lui, lui fait une couronne.

Adversa coronant.

C'étoit la Devise du Maréchal de Toiras, repartit Ariste, comme celle que portoit Henri de la Tour Duc de Bouillon, étoit une Etoile parmi des brouillars qui la rendoient plus éclatante, & qui formoient une couronne alentour, avec ces paroles,

Dant adversa decus.

L'obscurité lui donne de l'éclat,

Je pense, dit Eugene, que chacun peut prendre & porter une Devise telle q'il lui plaît. Il n'appartient pas à tout le monde d'en porter, répondit Ariste : comme c'est un symbole heroïque de sa nature, il n'y a que les Heros qui ayent ce droit là. Les Rois & les Princes portent des Devises depuis que cette belle science est inventée. A la verité toutes les Devises des Princes ne sont pas aussi

VI. ENTRETEN. 485
bonnes que celle de Louis XII. Roi
de France.

Mais comme tout ce qui regarde
les Grands merite notre attention &
notre curiosité ; que leurs symboles
sont leurs vrais portraits , & les prin-
cipales pieces de leur histoire : vous
serez bien aise de sçavoir les Devises
que quelques Princes des derniers
siecles ont portées.

François I. portoit pour la sienne
une Salamandre dans le feu , avec ce
mot rapporté par Paul Jove ,

Mi nutrisco :

ou avec celui-ci qui se voit en plu-
sieurs Maisons Royales , & que plu-
sieurs Ecrivains rapportent ,

Nutrisco & estingo.

Ce Prince , qui n'avoit pas moins
d'esprit que de cœur , fit lui-même
sa Devise ; & il voulut marquer par-
là son courage , ou plutôt son amour :
Nutrisco montre qu'il se faisoit un
plaisir de sa passion : mais *estingo* peut
signifier qu'il en étoit le maître , &
qu'il pouvoit l'éteindre quand il vou-
loit : le propre de la Salamandre
étant non-seulement de vivre dans le
feu & de s'en nourrir , mais encore
de l'éteindre.

Je m'en
nourris.

Je m'en
nourris & je
l'éteins.

486 LES DEVISES,

La France Métallique fait mention d'une médaille de François I. où la Salamandre étoit gravée, avec ces paroles Latines,

Je l'éteins &
jem'ennour-
ris

Extinguo, nutrior.

Dans le tems qu'Henri II. prit le Croissant avec ce mot,

Jusqu'à ce
qu'il rem-
plisse & son
cerce & le
monde

Donec totum impleat orbem :

Philippe II. prit le Soleil levant avec ces paroles,

Il répandra
bientôt sa
lumière par
tout.

Jam illustrabit omnia.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne portoit un Fusil,

Il frappe
avant que la
flamme pa-
roisse.

Antè ferit quàm flamma micet.

Il vouloit dire que la vertu n'éclate que sous les coups de la fortune, ou qu'il étoit d'une humeur pacifique & semblable à la pierre à fusil, qui ne fait du feu que quand on la frappe.

Ferdinand I. Duc de Toscane avoit le Roi des Abeilles à la tête d'un effain,

De sa majes-
té seulemēt.

Majestate tantum.

Ce mot est tiré de Pline, qui dit que c'est le sentiment de quelques Auteurs, que le Roi des Abeilles n'a point d'éguillon, & qu'il n'est armé que de majesté.

Majestate
tantum ar-
matus. l. 11.
cap. 7.

Le Roi des Abeilles, dit Eugene,

VI. ENTRETIE N. 487

étoit aussi le symbole de Louis XII. Roi de France. Comme ce Prince, pour suivit Ariste, avoit beaucoup de bonté, & qu'il méritoit d'être appelé le Pere du peuple, non-seulement parce qu'il diminua les tailles de moitié, mais encore parce qu'il remit liberalement au peuple le present que le Royaume a coutume de faire aux Rois à leur avènement à la Couronne : comme ce Prince, dis-je avoit beaucoup de clemence & de bonté, il fut aimé tendrement de ses sujets, & sous son Regne on fit pour lui une Devise, dont le corps étoit le Roi des Abeilles, & l'ame,

Rex spicula nescit.

Le Roi n'a
point d'é-
guillon.

Où vous devez remarquer qu'il y a de la difference entre la Devise que porte un Prince, & celles qu'on fait pour lui en de certaines rencontres. La Devise du Roi des Abeilles fut faite pour Louis XII. La Devise du Porc-épi est celle qu'il portoit dans ses drapeaux & sur ses médailles. L'autre fut faite peut-être, dit Eugene, à l'occasion de la fameuse réponse que fit ce grand Prince, lorsqu'étant sollicité de punir ceux qui

488 LES DEVISES;

lui avoient rendu de mauvais offices sous le Regne de Charles VIII. & sur-tout, Louis de la Trimouille, qui l'avoit pris prisonnier à la bataille de Saint-Aubin; il dit que le Roi de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orleans.

Mais que dites-vous d'une autre Devise que quelques Auteurs lui donnent, pour montrer qu'il a succédé à Charles VIII. mort sans enfans mâles? C'est la Constellation de la Coupe, avec ces paroles,

Je me leve
entre les é-
clipses,

Inter eclipses exorior.

Je dis, repartit Ariste, que ce n'est point là une Devise, par la raison que les éclipses ne conviennent point à la Coupe celeste, & que le mot ne peut se verifïer de la figure, de quelque côté qu'on la regarde. Je dis de plus, que ces paroles, *inter eclipses exorior*, lesquelles sont gravées sur une médaille de François II. conviennent bien à ce Prince, qui selon la remarque d'un sçavant Mathematicien, naquit dans une année où il y eut quatre éclipses; comme si la nature eût voulu marquer dès sa

Anno Christi 1544. Eclipses 4. natus Franciscus II. Galliarum Rex, de quo dictum inter Eclipses exorior. Jacob. Grandamicus Chronolog. Christ. part. 3

VI. ENTRETIE N. 489

naissance que sa vie seroit courte, & qu'il ne monteroit sur le Thrône que pour y mourir : car il ne vécut que dix-sept ans, & ne regna que dix-sept mois.

Alexandre de Medicis avoit un Rhinoceros,

No buelvo fin vencer.

Ces paroles sont fondées sur ce que disent les Naturalistes & les Poètes,

Rhinoceros nunquam victus ab hoste redit :

l'Elephant est l'ennemi du Rhinoceros.

Louis de Gonzague, surnommé le Rodomont, portoit un Scorpion,

Qui vivens ledit, morte medetur.

Vous voyez bien que je ne garde pas l'ordre de la Chronologie, & que je vous dis les choses comme elles me viennent.

Guillaume de Henault, Comte d'Ostrevant, fils aîné du Duc Albert de Baviere, portoit une Herse dans un champ,

Evertit & aquat.

Il avoit cette Devise l'an 1390. à la guerre contre les Sarrafins, devant la Ville de Maroc en Barbarie ; & il

Je ne retour-
ne point sans
vaincre.

Qui blesse
étant vivant,
guérit par
son trépas.

Elle abat,
elle égale.

vouloit faire entendre que comme la herse abbat & applanit les mottes de terre, il abattroit l'orgueil des Infideles, & les mettroit dans leur devoir.

Guillaume V. Marquis de Montferrat avoit une Pyramide battue des flots & des vents au milieu de la mer,

Undique frustrà.

De tous cõt-
tez en vain.

François Sforce premier Duc de Milan avoit un chien assis sur ses pieds de derriere,

Quietum nemo impunè laceßet.

Personneim-
punémentne
trouble son
repos.

Il prit cette Devise après s'être mis en possession du Duché qui lui échut par succession du côté de sa femme.

Les femmes, interrompit Eugene, ont-elles droit de porter des Devises; Les Princeßes & les Dames de la premiere qualité, ou d'un merite extraordinaire en peuvent porter, répondit Ariste. Je vous ai dit que celle de Catherine de Medicis étoit un Arc en-ciel, avec ce mot,

Ὅως φέροι. ἡδὲ γαλήνη,

Qu'il porte
à lumiere &
la tranquil-
ité.

Elle porta cette Devise pendant la vie d'Henri II. mais elle la quitta étant veuve; & elle prit des Cendres chaudes, ou, selon quelques Auteurs,

VI. ENTRETEN. 491

de la Chaux vive d'où il sortoit une grande fumée , à cause des eaux qui tomboient dessus , avec ces paroles ,

Ardorem extincta testantur vivere flamma :

L'ardeur y paroît vive après la flamme éteinte.

comme pour dire que ses larmes faisoient paroître l'amour qu'elle conservoit pour son mari ; & pour publier à tout le monde que son cœur étoit toujours ardent , quoique le feu qui l'avoit enflammé fût éteint. Elle entendoit par ce feu éteint , son mari mort.

Julie de Gonzague Duchesse de Trayette , & Comtesse de Fondi , avoit une Amarante que les herboristes appellent *Fleur d'Amour* , avec ce mot ,

Non moritura.

Elle ne mourra

Elle prit cette Devise après la mort de Vespasien Colonne son mari , lorsque les plus grands Seigneurs d'Italie la rechercherent : elle prit , dis-je , cette Devise comme une marque publique , que sa premiere amour seroit immortelle.

La merveille est que son mari étoit vieux ; qu'elle étoit en la fleur de son âge , & dans une si grande réputa-

tion de beauté: que Soliman Empereur des Turcs eut envie de la voir. Il envoya pour cela Barberousse Roi d'Alger, & son Lieutenant General avec une puissante armée jusqu'à Fondi, où elle faisoit son séjour ordinaire: mais il ne réussit pas dans son dessein: car quoique Barberousse arrivât la nuit & prît la Ville d'assaut, la belle & chaste Julie ne tomba pas entre les mains du Barbare. Soit qu'elle fut avertie du malheur qui la menaçoit, ou qu'elle fut inspirée de Dieu, elle s'enfuit les pieds nus au premier bruit qu'elle entendit; & pour sauver son honneur, elle exposa sa vie à mille dangers.

Chrétienne de France, Duchesse de Savoye, portoit un Diamant avec ces paroles,

Plus de fermeté que d'éclat.

Viçtoire Colonne Marquise de Pefquaire, un Rocher au milieu de la mer,

Conantia frangere frangit.

Il brise ce
qui fait ef-
fort pour le
briser.

Au reste, vous jugez bien que puisque les grandes Dames portent des Devises, les grands Seigneurs & tous les grands hommes en portent aussi.

VI. ENTRETEN. 493

Dom Garcia de Toledé Viceroy de Catalogne avoit pour la sienne une Boussole tournée vers l'Etoile polaire,

Nunca otra.

Jamais un autre.

Il vouloit donner à entendre qu'il ne regardoit en toutes ses actions que la gloire de son Prince ; ou plutôt qu'il n'auroit jamais d'inclination que pour une seule personne, qui étoit selon Ruscelli, Victoire Colonne d'Arragon, ou selon d'autres, la Comtesse de Colisan.

Le Marquis Ferdinand Bentivogle avoit un Cheval de manege dans une carrière fermée,

Exilio ; non transilio,

Je saute sans passer les bornes.

pour dire que quelque liberté qu'il prît, il ne vouloit point transgresser les Loix de Dieu.

Saint - Valier pere de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, avoit un Flambeau renversé que la cire étoit en dégoutant,

Qui me alit ; extinguit,

Qui me nourrit m'éteint.

pour marquer que l'amour le faisoit vivre & mourir tout ensemble. Il porta cette Devise à la Journée où les Suisses furent défaits près de Milan par François I.

Nicolas des Urfins Comte de Plilian, & Généralissime de l'armée Venitienne, avoit pour sa Devise un Collier, comme en portent les dogues, tout herissé de pointes,

Il blesse &
défend.

Sanciat & defendit,

pour declarer qu'il traiteroit mal ceux qui attaqueroient la République, & qu'il la défendrait toujours, comme le collier défend le chien, & blesse le loup qui l'attaque.

Les Républiques, dit Eugene; peuvent porter des Devises? Oui, repartit Ariste; & celle des Suisses pourroit prendre une Cavalle fougueuse sans mors & sans bride, avec ces paroles,

Elle ne peut
souffrir de
maître.

Dominum generosa recusat.

Les grandes Maisons en portent aussi: témoin la Devise des anciens Ducs de Bourgogne, de laquelle je vous ai parlé: témoin encore celle de la Maison de Montmorenci, qui est, comme vous sçavez, une Etoile fixe, avec ce mot Grec,

Sans errer.

Ἀπλανῆς,

pour signifier que cette Maison a été toujours fermée dans la vraie Religion.

VI. ENTRETEN. 495

Les Ordres de Chevalerie ont le même droit que les Republiques, & que les Maisons; ou pour mieux dire, ils ont un droit particulier: car la Chevalerie & la Devise ont une liaison essentielle. Mais par malheur, ajouta-t-il, ils ne se sont gueres servis de leur droit. Parmi plus de soixante Ordres militaires dont les histoires font mention, je n'en sçai que trois qui ayent pris des Devises, ou qui en ayent pris de raisonnables; l'Ordre de l'Etoile en France, l'Ordre de la Toison d'or en Flandre, & celui de Saint André ou du Chardon en Ecosse. Car ce ne sont rien moins que des Devises que *Rubet ensis sanguine Arabum*, de l'Ordre de Saint Jacques de l'épée en Espagne; *Honni soit celui qui mal y pense*, de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre; *Deus exaltat humiles*, de l'Ordre du Genêt en France.

Le fer
rougit du
sang Arabe.

Dieu rele-
ve les hum-
bles.

l'Ordre de l'Etoile avoit pour sa Devise une Etoile avec ces paroles,

Monstrant regibus astra viam.

Les Astres
conduisent
les Rois.

Il fut institué par Jean fils aîné de Philippe de Valois. C'est lui qui reçut la Croix des mains du Pape Inno-

496 LES DEVISES,

cent à Avignon, & qui voulut bien être nommé Chef de l'Armée Chrétienne contre les Infideles. Il vouloit dire par sa Devise que les Rois, pour ne se point égarer dans leur conduite, doivent suivre les lumieres de la Foi : son Etoile faisoit allusion à celle qui servit de Guide aux Rois mages.

Philippe le bon Duc de Bourgo-gne institua à Bruges l'an mil quatre cens trente, l'Ordre de la Toison d'or, & lui donna sa Devise du Fusil,

Il frappe a-
vant que la
flamme pa-
roisse.

Antè ferit quàm flamma micet :
aussi le grand Collier de cet Ordre étoit composé de Fusils entrelacez de cailloux étincelans.

La Devise de l'Ordre de Saint André ou du Chardon, étoit un chardon fort herissé & fort piquant, avec ce mot Ecoissois,

Pour ma
défense.

In defens :
c'est à dire, *pour ma défense*; & cela signifie que les Chevaliers n'étoient armez que pour se défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le Jesuite *Petra Sancta* donne à ces Chevaliers pour l'ame de leur Devise,

De symb.
heroic. l. 9.

Nul ne
m'atta que
impunément.

Nemo me impunè lacescit.

VI. ENTRETEN. 497

Mais apparemment ce mot n'est pas si ancien que l'Ordre qui fut institué vers l'an huit cens neuf par Achaïus Roi d'Ecosse, après qu'il eut remporté la victoire sur Althelstain Roi d'Angleterre par le secours de saint André, dont il apperçut la Croix au Ciel avant que de donner la bataille. Il prit la Devise du Chardon après avoir fait alliance avec Charlemagne. Où vous devez remarquer en passant qu'il s'est fait des Devises par les seules regles du bon sens, avant qu'il se parlât de l'Art des Devises.

Un Roi de Navarre, dit Eugene, n'avoit il pas pour la sienne un Chardon avec ces paroles,

Nul ne s'y frotte.

Oui, repartit Ariste. Mais pour vous dire tout ce que je pense sur les Ordres de Chevalerie, ajouta-t-il en riant, je ne puis souffrir que les derniers Ordres de France manquent de Devises. Je pardonne aux Chevaliers de la Couronne Royale, & même à ceux du double Croissant, de n'en avoir point : ils sont bien plus anciens que la Devise ; & les temps où ils ont paru, se sentoient un peu de la

barbarie. Mais je ne puis pardonner aux Chevaliers de Saint-Michel & du Saint Esprit, qui sont venus après la Devise & dans un siècle assez poli, d'être semblables en cela aux Chevaliers de l'Elephant en Danemarck, de l'Ours en Suisse, du Dragon renversé en Allemagne & en Bohême.

Comme les Italiens sont de grands faiseurs de Devises, dit Eugene, je m'imagine que les Ordres d'Italie se sont distinguez par leurs Devises.

Les uns n'en ont point, répondit Ariste, comme l'Ordre de Saint-Maurice & de Saint Lazare en Savoye, l'Ordre de Saint-Etienne à Florence, & celui de Saint-George à Gennes. Les autres n'ont pour Devise que des chiffres, ou quelques paroles peu spirituelles & assez mal rangées, comme l'Ordre du Las d'Amour, nommé depuis de l'Annonciade en Savoye, qui a quatre lettres F. E. R. T. comme l'Ordre du précieux Sang de notre Sauveur JESUS-CHRIST, dit l'Ordre de Mantoue, sur le Collier duquel est écrit, *Dominé probasti*; outre *Nihil hoc triste recepto*, qui est autour de l'ovale,

Seigneur,
vous m'avez
éprouvé.

Nulla tri-
stesse après
'avoir reçu.

VI. ENTRETEN. 499

laquelle pend au bout du Collier , & où sont deux Anges tenant un Calice sur lequel paroissent trois gouttes de sang.

Tout cela est bien mystereux & bien dévot , dit Eugene. Je ne vois pas , repartit Arille , qu'il y ait beaucoup de dévotion dans l'Ordre du Las d'Amour. Amedée V. surnommé le Comte Verd , l'institua en mémoire d'un Bracelet que la Dame qu'il aimoit lui avoit envoyé , & qui étoit fait des cheveux de cette Dame tressés & cordonnez en Las d'Amour. Le Collier étoit composé de Roses d'or , émaillées de rouge & de blanc , jointes ensemble par un nœud ou las d'Amour de soye couleur de cheveux. Cela me semble un peu plus galant que dévot.

Le changement que fit à l'Ordre Amadée VII. premier Duc de Savoie en a ôté toute la galanterie , dit Eugene. Au lieu du nom de Las d'Amour , il voulut que l'Ordre prît le nom de l'Annonciade , ou de l'Annonciation de la Vierge Marie , dont il mit l'Image au bout du Collier. Il changea aussi les las d'Amour de soye

300 *LES DEVISES,*

en Cordelieres d'or chargées des quatre lettres F. E. R. T. il expliqua même ces lettres mystérieuses par ces paroles que portoit Amedée le Grand pour sa Devise, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*. C'est celui qui après avoir assisté de ses forces & de sa personne les Chevaliers de Rhodes contre la puissance d'Ottoman premier Empereur des Turcs, quitta les Armes anciennes des Comtes de Savoye, pour prendre celles de la Religion de Rhodes, qui sont de gueules à la Croix d'argent.

Sa force a
tenu Rho-
des.

Je ne puis entendre parler de Rhodes, dit Ariste, que je ne me souvienne du Grand-Maître d'Aubusson qui la défendit si bien contre l'Armée de Mahomet II. que les Infideles furent contraints de lever le siege, & de se retirer en desordre. Ce Heros Chrétien que j'estime plus que tous les Heros profanes, fit paroître en cette occasion tant de fermeté & tant de zele, tant de prudence & tant de valeur, que le Pape l'honora ensuite du chapeau de Cardinal. C'est de ce Cardinal Grand-Maître & du Vicomte de Monteil son frere, qui se

VI. ENTRETEN. 501
trouva au siege de Rhodes , & qui
fit de son côté tout ce qu'un vaillant
homme peut faire ; c'est de l'un &
de l'autre , dis-je , qu'on peut dire
aussi-bien que d'Amedée le Grand ,
Fortitudo ejus Rhodum tenuit.

Mais pour revenir aux Italiens ,
ajouta t-il ; si les Ordres d'Italie
manquent de Devises , en recom-
pense les Académies de ce pays-là en
ont d'assez bonnes. Je vous ai dit
celle de la fameuse Académie de Flo-
rence. Les *Humoristi* de Rome ont
une nuée qui se résout en pluie sur la
mer , avec ce mot ,

Redit agmine dulci ,
pour exprimer que comme la nuée est
formée de vapeurs qui s'élèvent des
eaux salées de la mer , leur Acadé-
mie est composée de personnes qui se
séparent du commun des hommes ; &
que comme la nuée revient à la mer
avec une abondance d'eaux douces ,
les Academiciens se redonnent au pu-
blic par plusieurs ouvrages qu'ils com-
posent.

Les *Intrepidi* de Ferrare ont une
Presse d'Imprimerie ,

Premat , dum imprimat :

Elle y re-
vient avec
douceur.

Qu'elle
presse, pour-
vû qu'elle
imprime.

502 LES DEVISES,
les *Afflati* de Naples, des Grappes
de raisin sous le pressoir,

Toutes en un. *Et coit omnis in unum:*
les *Accordati* de je ne sçai quelle Vil-
le, un Livre de Musique ouvert,
avec des instrumens,

Dissonance
accordante. *Discordia concors:*
les *Afflati*, deux couteaux que deux
mains passent l'un sur l'autre,

Nous ai-
guifons,
nous sômes
aiguifsez. *Acuimus, acuimur.*
Aresi a pris la même figure, avec ce
mot,

Ils se ser-
vent l'un
l'autre. *Alter ab altero,*
pour exprimer les offices mutuels que
se rendent deux amis.

L'Académie que le Prince Mau-
rice de Savoye a instituée sous le nom
de *Solinghi*, a une Devise fort spi-
rituelle: c'est un Miroir Conique
ou Pyramidal, dans lequel divers
grifonnemens qui sont tracez sur un
plan, étant réfléchis, font paroître
des caracteres distincts qui composent
le mot de la Devise,

Tout en un. *Omnis in unum.*

Tesauro qui est enchanté de cette
Devise, fait plusieurs reflexions pour
en découvrir toutes les beautez; & il
remarque entre autres choses, que

VI. ENTRETIEN. 503
par une rencontre merveilleuse la figure forme le mot, & que le mot forme la figure.

Au reste, il sied bien à des Assemblées sçavantes d'avoir une Devise ingénieuse ; & je m'étonne que l'Académie Française n'en ait une digne d'elle. Je lui sçai bon gré de n'avoir point pris de ces noms bizarres que les Italiens affectent ; l'affectation ne vaut rien en quoi que ce soit : mais il me fâche qu'elle n'ait point d'autre Devise qu'une Couronne de Laurier avec ce mot ,

A l'immortalité.

En Italie non seulement les Académies ont une Devise , mais chaque Académicien a la sienne avec un nom particulier, d'ordinaire assez extravagant, comme *Amartellato secreto*, *FriZzante intronato*, *Rugginoso gelato*, *Armonico extravagante*.

Un *Humoriste* surnommé l'*Aggirato*, avoit une Roue de moulin dans l'eau ,

Agit dum agitur ,
pour exprimer qu'il ne faisoit aucun ouvrage , que quand il étoit animé de l'esprit de l'Académie,

Elle agite ,
étant agitée.

Un *intrepide* de Ferrare portoit
un H avec ce mot ,

Si l'on m'a-
joute aux
autres.

Si cateris addar ,

pour montrer que comme l'H ne fait rien , si elle n'est ajoutée aux autres lettres ; ainsi il n'étoit capable de rien , étant séparé de l'Académie , dont la Devise est une Presse d'Imprimerie , avec des caractères pour imprimer.

On pourroit dire du zero , continua Eugene , le même à peu près que de l'H. Vous avez raison , dit Ariste ; & aussi le zero a été employé dans les Devises.

J'ai vû dans une These de Mathématique dédiée à Guillaume Leopold Archiduc d'Autriche , & Gouverneur des Pays-Bas , quatorze zeros après un I avec ce mot ,

Un seul
nous fait tât
valoir.

Quod tantum valeamus , ab uno est ,
pour montrer que les Flamands ti-
roient toute leur gloire & toute leur
force de ce Prince.

Mais pour revenir à nos Academi-
ciens , ajouta-t-il , vous ne devez pas
douter que si les hommes de Lettres
portent des Devises , les hommes
d'Etat & les hommes de Guerre
n'ayent droit d'en avoir. Vous

VI. ENTRETEN. 505

Vousſçavez celle de M. de Cham-
pigny , qui exerça avec tant d'inté-
grité la Charge de Premier Préſi-
dent & de Surintendant des Finances
ſous le Regne de Louis le Juſte.

M. de Thou , auſſi Premier Pré-
ſident au Parlement de Paris , avoit
des Abeilles tirées de ſes Atmes , avec
ce mot , *Ut profint aliis.*

Les Cavaliers de Sienne prirent
autrefois des Abeilles qui aiguifoient
leurs aiguillons , avec ces paroles ,

Pro Rege exacuunt ,
pour marquer leur fidélité envers le
Roi de France.

Les Gardes du Corps de la Com-
pagnie de M. le Comte de Charôt ,
ont des Abeilles autour de leur Roi ,

Amore tuentur & armis.
Les Gendarmes de M. le Dauphin
ont des Dauphins qui ſe jouent dans
la tempête.

Pericula ludus.
Je vous ai dit les Deviſes de quel-
ques Régimens : chaque compagnie
porte dans ſon guidon ou dans ſon
drapeau la Deviſe de ſon Régiment.
C'eſt là qu'une Deviſe paroît dans
ſon jour parmi l'or & la ſoye.

Pour pro-
ſiter aux au-
tres.

Elles l'ai-
guifent pour
le Roi.

Les armes
& l'amour
lui ſervent
de deſenſe.

Tous les
perils ne ſont
pour eux
qu'un jeu.

Le Régiment de Cavalerie de M. le Prince a pour la sienne un Feu qui commence à s'allumer,

Plus j'aurai de matière, plus j'aurai d'éclat.

Splendescam, da materiam.

Les Devises, dit Eugene, se mettent ailleurs que dans des guidons & dans des drapeaux. On les mettoit autrefois sur les boucliers & sur les cortès d'armes, répondit Ariste; & on les y met encore aux tournois & aux carouzels. Elles ont lieu dans les tapisseries; & la Salamandre de François I. se voit dans plus d'une tapisserie à Fontainebleau,

Les Devises servent aussi à orner les obelisques, les pyramides, les bases des statues, les frontispices des maisons, les galeries & les cabinets. Elles peuvent servir à l'embellissement de tous les lieux agréables, & tenir leur place jusques dans les cascades & dans les grottes, comme nous voyons à Saint Cloud dans la belle maison de Monsieur. On pourroit en mettre sur un carosse magnifique, & sur des chaises fort propres. La Reine Marguerite dit dans ses

Liv. 2.

Memoires, en parlant de son voyage de Flandre, qu'elle alloit en une li-

VI. ENTRETIEN. 507

tiere faite à piliers doublez de velours incarnardin d'Espagne en broderie d'or & de soye nuée à Devise ; que cette litiere étoit toute vitrée , & les vitres toutes faites à Devise , y ayant on à la doublure ou aux vitres quarante Devises toutes différentes , avec les mots en Espagnol & Italien sur le soleil & ses effets.

Le Vaisseau que nous avons vû dans le Port , avec la Devise du Roi , dit Eugene , me fait juger que les Devises ont bonne grace sur les navires. Oû sans doute , répondit Aristte ; & si l'on suivoit les idées d'un Brave fort sçavant , qui n'entend pas moins la marine que la guerre , & qui a signalé son courage & son esprit en mille rencontres , les navires de France seroient mieux ornez qu'ils ne le sont pour l'ordinaire. Le dessein qu'il a fait de la Pouppe d'une Galere nommée la *Prudente* , est le plus beau & le plus ingenieux du monde. Le Serpent comme le symbole naturel de la prudence y regne par tout , & sert de corps aux Devises : en voici trois qui m'ont frappé davantage , & qui ont un sens que vous n'aurez

508 *LES DEVISES* ;
pas de peine à deviner , quelque fin
qu'il soit.

La premiere est le Dragon du Jar-
din des Hesperides , marqué par une
branche chargée de pommes d'or ,

Celui qui
les garde
veille.

Vigilat qui custodit.

La seconde est un Serpent qui passe
par des rochers & par des brossailles ,

Rien ne
l'arrête.

Nil sistit euntem.

La troisième est un Serpent qui entre
dans une haye en glissant ,

Moins il
s'élève &
plus il entre
avant.

Quanto men s'inalza , più s'inoltra.

Mais c'est particulièrement sur les
médaillles , sur les jettons & sur les
cachets qu'on met des Devises. L'an
1598 un Herisson fut gravé sur une
médaille , avec ce mot ,

De tous
côtés en sa-
reté.

Undique tutus ,

lorsqu'Henri le Grand assiegeant A-
miens , prit toutes les sûretés con-
tre le secours des Espagnols.

La *France Metallique* est pleine de
Devises qui ont été gravées sur des
médaillles. On en grave tous les ans
sur les jettons du Roi & de la Reine ;
& il y a même un fonds assigné pour
ceux qui font ces Devises. Le Tresor
Royal a sur ses jettons un Réservoir ,
avec ces paroles ,

VI. ENTRETEN. 509

Servat & effundit.

Il les garde & répand.

Les Devises qu'on fait pour des cachets, doivent avoir des figures simples, & des mots courts, afin qu'elles puissent être gravées sans confusion dans un si petit espace; comme le Mont Gibel en feu,

Mas dentro,

Plus au dedans.

ou

Causa latet;

La cause en est cachée.

un Cadran au Soleil,

Nihil sine te.

Je ne suis rien sans vous,

J'ai vû depuis peu sur un cachet un Serpent coupé en deux, avec ces paroles alentour,

Se rejoindre ou mourir.

Les Naturalistes remarquent que le Serpent étant coupé se rejoint quelquefois, & que sans cela il meurt bientôt.

Deux amis séparez l'un de l'autre, ont mis sur leurs cachets deux Palmiers séparez par un ruisseau, & qui s'inclinent l'un vers l'autre,

Jungit amor,

L'amour

Mais vous devez remarquer en les joignant, passant que la Devise qu'une personne met sur son cachet ne doit point être fanfaronne, ni hautaine;

Y ilj

elle ne doit pas même contenir aucune louange directe ; car il ne sied bien à personne de se louer soi-même. Il faut donc que ces sortes de Devises expriment les sentimens que nous avons pour les autres , ou qu'elles marquent quelque noble inclination de notre ame , mais d'une maniere modeste. L'exemple d'un célèbre Magistrat peut en cela servir de modele. Il a fait graver sur son cachet un Croissant tiré de ses armes, avec ces paroles,

Crescam ut prosim.

Que je
croisse afin
d'être utile.

Ce sentiment est genereux & modeste tout ensemble : il n'y a rien de plus genereux que d'employer sa grandeur à faire du bien ; mais il n'y a rien de plus modeste que de ne vouloir être grand que pour faire du bien. Les paroles de la Devise conviennent au Croissant , qui fait plus de bien à la Nature , & éclaire davantage pendant la nuit , à mesure qu'il croît. Elles conviennent aussi à celui qui la porte : son caractère est un caractère bienfaisant ; & s'il croissoit en dignité & en richesses , il répandroit des graces avec abondance sur tout le monde.

En verité , dit Eugene , on apprend

V I. E N T R E T I E N. 51
dans la Devise beaucoup plus que je
ne pensois. J'avois presque crû jus-
qu'à cette heure que ce n'étoit qu'une
bagatelle : mais mon Dieu que de
beautez ! que de choses dans cette
sorte de bagatelle ! J'y trouve l'hi-
stoire naturelle avec l'histoire he-
roïque, les beaux arts & les belles
langues ; la poésie, la politique & la
morale.

C'est effectivement une science ad-
mirable, dit Ariste. Un Auteur Ita-
lien l'a appelée la Philosophie des
Gentilshommes, *Una Filosofia del Ca-
valier*. Pour moi je l'appelle la scien-
ce de la Cour ; & je la distingue fort
des autres. Les lices où se font les
courses de bague & les carouzels,
sont les Académies où elle s'apprend.
Les braves & les galans Chevaliers,
les Princes amans & conquerans, sont
les maîtres qui l'enseignent.

Au reste, cette science a mille choses
qui attirent la curiosité, & n'a rien qui
rebute l'esprit comme les autres. Cha-
que science a un objet particulier où
elle s'arrête. La Physique considère le
corps naturel ; l'Astrologie contemple
les astres ; l'Histoire s'attache aux

Scipione
Ammirato.

312 *LES DEVISES,*

grands événemens : elles ont chacune des bornes qu'elles ne passent point. Cependant étant limitées comme elles sont, elles ne laissent pas d'être longues à apprendre : la vie est trop courte pour en bien sçavoir une seule ; & ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'on ne les apprend qu'avec peine. La carrière n'est pas seulement longue & vaste ; mais elle est aussi raboteuse & pleine d'épines. Il y a beaucoup de difficultez à dévorer dans les sciences les plus aisées : les commencemens en sont toujours difficiles ; & si les fruits en sont doux, les racines en sont ameres.

La Devise n'a rien de tout cela ; au lieu d'être bornée comme les autres, elle a une étendue presque infinie. Les objets de toutes les sciences & de tous les arts sont en quelque façon de son ressort ; les ouvrages de tous les bons Auteurs en sont aussi. Cependant elle est courte, parce qu'elle ne prend que le fin des choses : elle choisit ce qu'il y a de plus rare dans la Nature, de plus précieux dans les Arts, de plus remarquable dans l'Histoire, & de plus exquis dans les Auteurs.

VI. ENTRETIEN. 513

Ainsi bien loin de charger l'esprit de beaucoup de matieres, & de lui donner une nourriture qui l'accable, elle ne le nourrit que d'essences : elle fait à peu près pour l'esprit, ce que font pour le corps ces medecins habiles qui ont des voies abregées pour guérir les maladies, qui sçavent excellentement l'art de distiller les minéraux & les simples, & qui donnent tous leurs remedes en grains & en gouttes. Elle imite aussi la Nature qui a trouvé le secret de renfermer de grandes merveilles en de petites choses. Car les Devises son des abregés, aussi bien que les pierreries, de ce qu'il y a de plus auguste dans le monde ; elles ont de même que les principes & les semences beaucoup de vertu & peu de corps : c'est-à-dire, qu'elles contiennent beaucoup de doctrine & de sens en peu d'espace, & qu'elles réduisent, pour ainsi parler, en petit volume les sciences & les livres ; comme on réduit une grosse somme en peu d'especes, & un trésor en une pierre précieuse.

La science des Devises est courte encore, parce qu'elle instruit en un

In arctum
coactarum
naturæ ma-
jestas.
*Plin. lib. 37.
Præm.*

Αἱ γὰρ ἀρ-
χὴ καὶ μεγέθη
οὗτοι μὲν
καὶ τῇ
συνάμει
μεγέθη.
*Arist. de Ge-
nerat. Ani-
mal. l. 3. c. 7.*

§14 LES DEVISES,

moment. Il ne faut que regarder pour apprendre : une vûe simple, mais une vûe éclairée & pénétrante, est toute la lecture & toute la méditation qu'elle demande. Enfin c'est une science qu'on apprend avec plaisir : au lieu d'épines ce ne sont que fleurs ; c'est moins une étude qu'un divertissement & un jeu. Et c'est proprement dans cette étude divertissante & enjouée, que s'accomplit à la lettre le précepte d'un Philosophe très-raisonnable, *philosophando nugari, & nugando philosophari.*

Tout ce qui entre dans la composition de la Devise contribue à cela parfaitement. Les Figures réjouissent la vûe par leur diversité & par leurs couleurs. Les mots qui animent les Figures, étant d'ordinaire des demi-vers, ont une cadance agréable qui flatte l'oreille : comme ils sont subtils, ils éveillent l'esprit, ils le surprennent & ils le touchent ; mais comme ils sont courts, ils ne le fatiguent pas. Ainsi la science des Devises emprunte les beautés de la peinture & les charmes de la poésie, pour plaire davantage, & pour instruire plus agréa-

VI. ENTRETIEN. 515

blement : si bien que les Devises , à les regarder de près , sont des peintures animées de l'esprit des Muses ; des peintures qui parlent , & qui font souvent de grands discours en un mot. Quelqu'un a dit que les tableaux étoient les livres des ignorans : les tableaux dont nous parlons sont les livres des sçavans , je dis des sçavans délicats que le college n'a point gâtez , & que le monde a polis.

Il ne se peut rien de mieux imaginé que ce que vous dites , continua Eugene ; & pour moi , si j'avois à instruire un jeune Prince , je voudrois le faire par la Devise. Je ferois peindre toutes les Devises que les Princes ont portées , & celles qui ont été faites pour eux en diverses rencontres. J'y ajouterois les Devises des grands hommes , non-seulement pour les faire connoître tous au jeune Prince , mais encore pour l'animer à la vertu par leur exemple. Je ferois des Devises sur tous les devoirs du Prince , tant à l'égard de Dieu , qu'à l'égard de ses sujets & de soi même : par les unes & par les autres il apprendroit aisément & avec plaisir , non-seu-

316 *LES DEVISES,*
lement la Morale & la politique;
mais encore l'Histoire heroïque &
l'Histoire naturelle.

Mais la Devise nous fait oublier la
pêche, interrompit Ariste en riant :
nous ne songeons pas qu'il est tems
de nous approcher du port, si nous
voulons voir pêcher cette nuit : les
pêcheurs pourroient bien ne nous pas
attendre. Après ces paroles, ils s'a-
vancerent vers le port; & y étant ar-
rivez, ils se mirent dans une barque
qui étoit prête d'en sortir. Ils eurent
pendant quelques heures le divertisse-
ment & la fatigue de la pêche; car ce
n'est pas un plaisir tout pur que de
passer la nuit sur la mer dans une bar-
que incommode. Au retour de la pê-
che Ariste trouva des lettres, ou plû-
tôt des ordres qui le rappelloient en
France : de sorte qu'il fut contraint
de partir brusquement, & de dire
adieu à son ami & à la mer, dans un
tems où il pensoit jouir de l'un & de
l'autre.



TABLE

DES MATIERES

SELON L'ORDRE

des Entretiens.

L A M E R.

P ourquoi on ne se lasse point de voir la Mer.	<i>pages</i> 3. 4. 5.
Si la Mer est plus belle quand elle est agitée, que quand elle est calme.	6. 7. 8. 9.
L'origine & les avantages de la navigation,	10. 11. 12.
Des coquilles qui se trouvent au bord de la Mer.	11. 13.
Du flux & reflux de la Mer.	14. 15.
Différentes opinions des Philosophes sur ce sujet.	16. 17. &c.
L'histoire du flux & du reflux est inexplicable.	25. 26. &c.
Odeur de la Mer.	21.
Si la Mer est un animal.	23 24.
La Mer est l'image de Dieu.	32.
La Mer est l'image du monde.	33.
La Mer donne exemple de moderation à l'homme, en ne passant point ses bornes.	36. 37.

T A B L E

Paroles écrites sur le sable.	37. 38.
L'eau de la Mer douce au fond & salée au dessus.	8.
Pourquoi l'eau de la Mer est salée.	38. 39.
La Mer est le theatre de la puissance divine.	40. 41.
Des animaux qui sont dans la Mer.	41. 42. &c.
Des plantes qui naissent dans la Mer.	42.
Proprietez admirables des poissons.	43.
Les Sirenes ne sont pas de pures fables.	44.
Des Dauphins.	44. 45.
Des Perles.	46. 47.
Du Coral.	48. 49.
De l'Ambre gris.	51. 52.
Si la Mer est utile ou pernicieuse à l'homme.	53.

L A L A N G U E F R A N C O I S E .

L Es Truchemens ne servent pas beaucoup.	56. 57.
Postel renommé par la connoissance des langues.	57.
La langue Françoisse est répandue par tout.	59. 60.
Elle est noble & agréable.	61. 62. &c.
La langue Espagnole a plus de faste que de majesté.	63. 64. &c.
Son caractere.	73. 74. &c.
La langue Italienne est enjouée.	66. 67.
Son caractere.	75. 76.
La langue Françoisse n'aime point les diminutifs & les rimes.	68. 69.
Elle n'aime point les hyperboles & les métaphores hardies.	77. 78.

DES MATIERES.

- Elle n'a point de superlatifs. *ibid.*
 Elle est naturelle. 71. 72. 86. 87. *Étc.*
 Elle est naturelle jusques dans la poësie. 79.
 80.
 Elle ne peut souffrir l'affectation. 81.
 Elle ne se plaît point à la composition des
 mots. 83. 84.
 Elle n'aime point ce qu'on appelle *Phrases.*
 84.
 Elle aime fort la clarté & la netteté dans le
 stile. 90. 91.
 Elle aime la brieveté. 91. 92. *Étc.*
 Le genie des langues est conforme au génie
 des peuples. 92. 93.
 L'estime que Charles-Quint faisoit de la
 langue Françoisé. 95. 96. *Étc.*
 Vision d'un Espagnol sur la langue. 94.
 La langue Françoisé n'a rien de la rudesse
 des langues du Nord. 97.
 Elle n'a rien de la mollesse de la langue Ita-
 lienne. 100.
 Elle ne souffre rien qui blesse la pudeur.
ibid.
 En quoi elle est semblable à la langue La-
 tine. 103. 104.
 Elle est capable de toutes choses. 105.
 Le sentiment qu'avoit Erasme de la langue
 Françoisé. 106.
 Si elle est riche ou pauvre. 107. 108. *Étc.*
 Le retranchement de quelques mots ne l'a
 pas appauvrie. 116. 117.
 Mots nouveaux & phrases nouvelles qui
 sont presentement en usage. 119. 120.
Étc.
 La langue Françoisé est riche en traductions
 & en toutes sortes de livres. 148. 149.

T A B L E

Si elle est changeante.	152.
En quoi elle ne change point.	153.
Les divers changemens de la langue Françoise, depuis sa naissance jusques à sa perfection.	154. 155. &c.
C'est le propre des langues de changer.	155.
Pourquoi la langue Françoise n'a pas été sitôt faite que les autres.	165.
Si elle demeurera toujours dans l'état où elle est.	173. 174.
Quelles ont été les causes de la décadence de la langue Latine.	174. 175.
Conjectures sur les changemens qui peuvent arriver à la langue Françoise.	175. 176.
Ce qu'il faut faire pour la bien sçavoir.	180. 181.
Livres bien écrits en notre langue.	182. 183.
Doutes sur un livre estimé.	188. 189. &c.
Il est difficile de bien parler François.	205.
Il faut avoir un beau génie pour sçavoir parfaitement la langue Françoise.	208.
Le Roi la sçait parfaitement.	209. 210.

L E S E C R E T.

S il est difficile de garder un secret.	213.
Quel crime c'est que de violer un Secret.	214.
Pourquoi la plûpart des hommes ne sont point secrets.	215.
Peu de femmes secrettes.	217.
Quelques femmes fort secrettes.	218.
C'est une grande vertu que d'être secret ; & c'est un grand défaut que de ne l'être	

DES MATIERES:

- point. 220. 221.
 Le Secret est necessaire aux Princes. 222. *Et suiv.*
 Les secrets d'Etat doivent être gardez inviolablement. 224. *Et suiv.*
 Peines ordonnées contre ceux qui violent les secrets. 226. 227.
 Le Secret est l'ame des grandes affaires, 229. 230.
 Le Secret bien gardé dans la République de Venise. 228.
 La grande révolution de Portugal fut l'ouvrage du Secret. 229 *Et suiv.*
 Histoire plaisante touchant le Secret. 232.
 Le Secret se doit garder particulièrement dans les affaires de la guerre. 234. 235.
 Exemples des grands Capitaines qui ont été fort secrets. 236 *Et suiv.*
 S'il faut dire tous ses secrets à ses amis. 239.
 L'art de garder un Secret. 238. 239.
 Il ne faut pas faire mystere de tout. 249.
 Il ne suffit pas de ne point parler pour bien garder un Secret. 250. 251.
 Le vin & le Secret incompatibles. 252.

L E B E L E S P R I T.

- R**eputation de bel Esprit fort commune, & souvent mal fondée. 255. 256.
 Bel Esprit décrié. 257.
 En quoi consiste le veritable bel Esprit. 258. 259 *Et suiv.*
 Le bel Esprit & l'esprit fort ne sont point differens. 259. 260.
 Ce que c'est que la délicatesse de l'Esprit. 261. 262. *Et c.*

T A B L E

Si la fécondité est une marque de bel Esprit.	264.
Caractere du Cavalier Marin.	264. 265.
Caractere du Tasse.	265.
Un bel Esprit ne doit point voler les pensées des autres.	266.
Comment il se doit servir de ses lectures.	267.
La modestie sied bien aux beaux Esprits.	274. 275.
Le portrait de certains Esprits à qui cette qualité manque.	275.
D'où viennent les qualitez qui font le bel Esprit.	275. 276. &c.
Si la beauté de l'Esprit est un effet de la perfection des corps ou de celle des ames.	278. 279. &c.
La Nature ne fait pas toute seule un bel Esprit.	281. 282.
Trois especes de bel Esprit.	282. 283.
Si l'Esprit de conversation, l'Esprit d'affaires, l'Esprit de science se peuvent rencontrer ensemble.	284. 285.
Le vrai bel Esprit est universel.	285. 286.
Portrait d'un bel Esprit destiné au gouvernement d'un Etat.	291.
Si le bel Esprit est de tous les pays.	293. &c.
S'il est de tous les siècles.	296. 297.
D'où vient qu'il y a plus d'esprit dans un siècle que dans un autre.	298. 299. & suiv.
Portrait de l'Esprit de M. le Comte de Saint Paul.	304.
Si une femme peut être un bel Esprit.	306.
Exemples de femmes qui ont été de beaux Esprits.	307. 308. 309.

DES MATIERES.

LE JE NE SÇAI QUOI.

- E**ffets du Je ne sçai quoi, qu'on sent pour une personne. 311. 312.
 Ce que c'est que ce Je ne sçai quoi. *ibid.*
 Autre Je ne sçai quoi visible & agréable. 313.
 On ne peut pas dire ce que c'est. *ibid.* *Etc.*
 Il n'est connu que par ses effets. 318. 319.
 En quoi consiste le mystere du Je ne sçai quoi. 16. 317.
 Le Je ne sçai quoi est fort en usage parmi certaines nations. 320.
 La nature du Je ne sçai quoi est d'être caché & inconcevable. 318. 319.
 On ne peut peindre le Je ne sçai quoi. 322.
 Il y a un Je ne sçai quoi desagréable. Quels sont ses effets. 323. 324.
 Ces deux Je ne sçai quoi sont les fondemens de la sympathie & de l'antipathie. 325. 326.
 Le Je ne sçai quoi se trouve par tout. 326
Etc. (suiv.)

LES DEVISES.

- C**e que c'est que la Devise. 336. 337.
 Devises fameuses examinées. 395. 396. 408.
 La Devise demande une figure & des paroles. 338. 339.
 Pourquoi la Figure de la Devise s'appelle Corps, & le Mot Ame. 441. 442.
 Conditions des figures qui entrent dans la composition de la Devise *ibid.*
 Les Figures doivent être naturelles, & non pas chimeriques. 343. 344.

T A B L E

Les corps fabuleux sont reçûs dans la Devise.	346.
La Devise ne souffre point d'allegorie.	344.
Le corps humain n'entre point dans la Devise.	345.
Les Dieux de la fable n'y doivent point être admis non plus que les Démons.	347. 348.
Comment les portraits & les statues entrent dans la Devise.	349.
Si la main peut servir de figure dans la Devise. Sentiment d'Aresi & d'un sçavant homme sur ce sujet.	350. 351.
Les vrais corps de la Devise se prennent de la Nature & des Arts.	352. 353.
Les proprietiez sur lesquelles on fonde la Devise, doivent être réelles, ou en elles-mêmes, ou dans l'opinion des hommes.	354.
Les corps de la Devise doivent être nobles & agréables.	355.
Ce qui leur donne le plus de grace.	357.
Ils doivent être connus.	358. 359.
Pourquoi les serpens entrent dans la Devise.	355.
Si les Devises qui n'ont pour corps qu'un cartouche sans figure, sont légitimes.	359. 360.
Il doit y avoir de l'unité dans les figures de la Devise.	361. 362.
Quel doit être le Champ & le cartouche de la Devise.	363. 364.
Le mot de la Devise doit être proportionné à la figure.	364. 365.
Il ne doit point dire ce que la figure fait voir.	366 & <i>suiv.</i>
Il ne doit point avoir un sens achevé.	370.
	371.

DES MATIERES.

Il doit laisser quelque chose à deviner.	372.
Il doit être court.	373.
Si le mot de la Devise doit être un bout de vers.	37.
S'il doit être tiré d'un Poëte.	376.
Le mot de la Devise doit être vrai.	377. 378.
Il doit convenir à la figure , & à la chose figurée.	378. 379. 388. 389.
Quels doivent être les vers qui accompagnent les Devises.	386. 387.
Le mot de la Devise ne doit point être métaphorique.	394.
L'antithese a bonne grace dans le mot de la Devise.	398. 399.
Quelle doit être la pensée de la Devise.	403.
	404.
En quelle langue doit être le mot de la Devise.	399.
Les Devises ne sont point parfaites , si le merveilleux ne s'y rencontre.	408.
En quoi consiste le merveilleux de la Devise.	409. 410.
Les Devises , pour être parfaites , doivent être appropriées aux personnes , en marquant leur nom & leurs armes.	415. 416.
La Devise est un ouvrage fort ingénieux & fort agréable.	424. 425.
Differentes especes de Devises.	426.
Si les Devises satiriques sont des Devises legitimes.	427.
Devises genealogiques.	359. 360. 361.
Devises heroïques	432. 433. 447. 448. 449.
Devises satiriques.	417. 419.
Devises passionnées.	449. 450.
Devises morales.	452.
Devises politiques.	453. 454.

TABLE DES MATIERES.

Devises chrétiennes.	455. 456.
Si la science des Devises est ancienne.	459.
Les occasions où l'on fait d'ordinaire des Devises.	460. 461.
Il n'y a rien qu'on ne puisse exprimer en Devises.	478. 479.
Quelles personnes ont droit de porter une Devise.	484.
Les Ordres de Chevalerie en devroient tous avoir une.	495.
Chaque Académie a sa Devise en Italie.	501. 502.
Chaque Académicien a aussi la sienne.	504.
Où les Devises se mettent d'ordinaire.	506.
	507. &c.
Quelles doivent être les Devises qu'on fait graver sur les cachets dont on se sert.	509.
	510.
La science des Devises est différente des autres sciences.	511. 512. &c.
Les différences qu'il y a entre la Devise & l'Emblème.	348. 371. 402. 431. 432.

FIN DE LA TABLE.

A P P R O B A T I O N.

J'i lu par ordre de Monseigneur le Chancelier trois livres ; l'un intitulé , *Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit* : l'autre , *Pensées Ingenieuses des Anciens & des Modernes* . & le dernier , *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* ; & j'ai cru que la réimpression en seroit agréable au Public. Fait à Paris le 29 Juiller 1706.

F O N T E N E L L E.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, **SALUT.** Notre bien amée la Veuve DELAULNE, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous aiant fait remontrer qu'elle souhaiteroit imprimer, ou faire imprimer, & donner au Public, *la Relation des Morts, & les Constitutions de la Trappe la maniere de bien penser, Pensées Ingénieuses, Entretien d'Ariste, & le Ménagiana*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contrescel des Présentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiez, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit Contrescel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Roiaume, pendant le tems de dix années con-

secutives , à compter du jour de la date
desdites Presentes. Faisons défenses à toutes
sortes de personnes , de quelque qualité
& condition qu'elles soient , d'en introduire
d'impression étrangere dans aucun lieu de
notre obéissance ; comme aussi à tous
Libraires , & autres , d'imprimer , faire
imprimer , vendre , débiter , ni contrefaire
lesdits Livres en tout ni en partie , ni d'en
faire aucuns extraits , sous quelque prétexte
que ce soit , d'augmentation ou correction ,
changement de titre , ou autrement , sans la
permission expresse & par écrit de ladite
Exposante , ou de ceux qui auront droit d'elle ,
à peine de confiscation des Exemplaires
contrefaits , de quinze cens livres d'amende
contre chacun des Contrevenans , dont un tiers
à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris ,
l'autre tiers à ladite Exposante , & de tous
dépens , dommages & intérêts : A la charge
que ces Presentes seront enregistrées tout
au long sur le Registre de la Communauté
des Libraires & Imprimeurs de Paris ,
dans trois mois de la date d'icelles ; Que
l'impression de ces Livres sera faite dans
notre Roïaume & non ailleurs , & que
l'Impetrante se conformera en tout aux
Reglemens de la Librairie , & notamment
à celui du dixième Avril 1725 : & qu'avant
que de les exposer en vente , le manuscrit
ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression
dudit Livre , sera remis dans le même état où
l'Approbation y aura été donnée , es mains
de notre très-cher & féal Chevalier Garde
des Sceaux de France

France, le Sieur Chauvelain; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'iceelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le onzième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cens vingt-sept, & de notre Regne le treizième. Par le Roi en son Conseil,

DE SAINT HILAIRE.

Je reconnois que Monsieur Brunet a moitié dans la Maniere de bien penser & les Pensées ingenieuses du P. Bouhours, énoncé dans le present Privilege. Fait à Paris ce 16. Septembre 1727.

VEUVE DELAULNE:

Registré, ensemble la Cession, sur le Registre sixième de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 7⁰⁰. fol. 566. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le dix-neuf Septembre 1727.

BRUNET, Syndic.

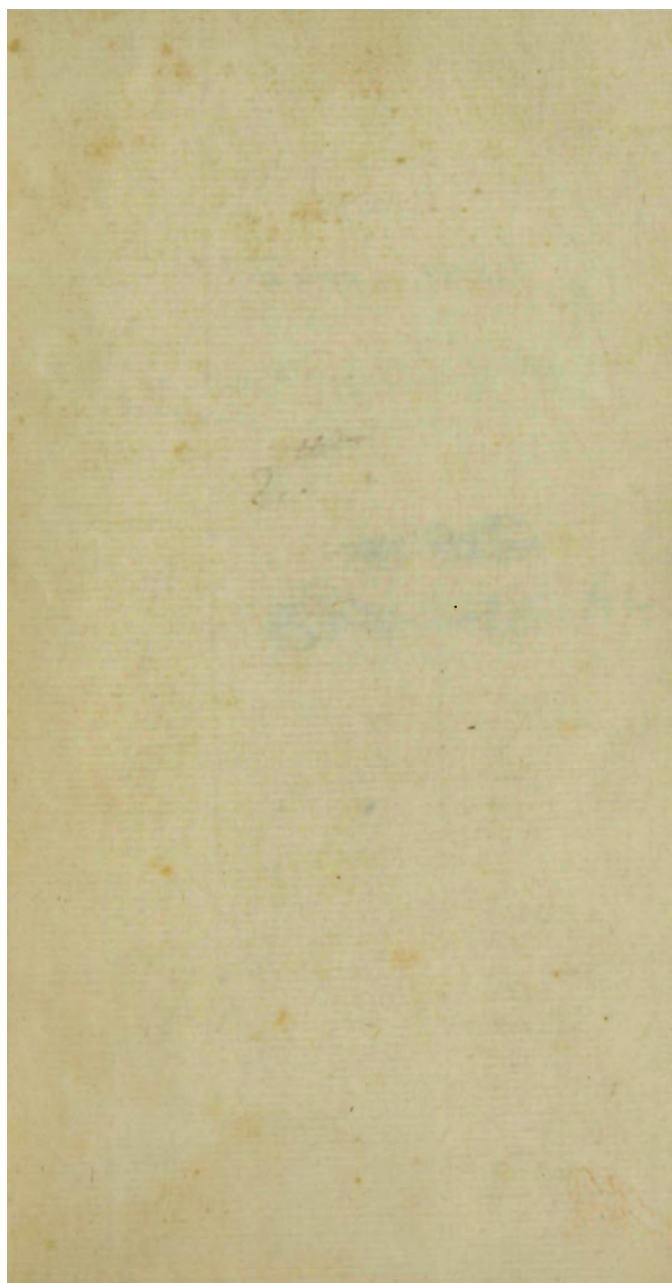
Z

*EXTRAIT du Catalogue des Livres qui se
vendent à Paris chez la V. DELAULNE,
rue saint-Jacques à l'Empereur.*

- A** Mours de Catulle & de Tibulle , par
M. de la Chapelle *in* 12. 5. vol. 11. l. 5. f.
Avantures de Telemaque *in* 4. 2. vol. fig.
Les mêmes. *in* 12. 2. vol. fig.
Antiquité expliquée & représentée en figur.
par D. Bernard de Montfaucon. *in* fol. 15. vol.
Bibliotheque choisie par Colomiés. *in* 12. 50. f.
Causes célèbres & interessantes, avec les
jugemens qui les ont décidées. 1734. *in*
12. 4. vol. 10. l.
Diurnal Romain lat. franç. 1734 2. vol. 6. l.
Discours sur la Comedie , par le P. le Brun.
1731. *in* 12. 2. l. 5. f.
Droit de la guerre & de la paix , traduit du
lat. de Grotius par Barbeyrac. *in* 4. 2. vol.
Dictionnaire Universel, franç. lat. (par M.
Furetiere.) *Trevoux* 1732. *in* fol. 5. v. 130. l.
Dictionnaire Historique , par M. Moreri
1732. *in* fol. 6. vol.
Dictionnaire de Rimes , par M. Richelet.
1731. *in* 8. 5. l.
Description de la France par M. Piganiol
de la Force. *in* 12. 8. v. l. figures.
Description de Versailles & de Marly , par
le même auteur. 1730. *in* 12. 2. vol. fig. 5. l.
Description de Paris par Germain Brice.
in 12. 4. vol. figures. 12. l.
Explication des Cérémonies de la Messe ,
par D. Devert. *in* 8. 4. vol. 18. l.
Explication des Cérémonies de la Messe ,
suivant les anciens auteurs , & les monu-
mens de toutes les Eglises : avec des Dis-
sertations & des notes sur les Liturgies de

- tout le Monde chrétien , par le P. le Brun.
 1726. *in* 8. 4. vol. 18. l.
 Elémens des Mathématiques, par le P. Lamy.
 1731. *in* 12. 3. l.
 Elémens de Géométrie, par le même. *in* 12. 3. l.
 Rhétorique , ou l'Art de parler , par le même.
in 12. 2. l. 10. f.
 Elémens des Mathématiques , par le P.
 Prestet. *in* 4. 2. vol. 15. l.
 Elémens de Mécanique & de Physique ,
 par M. Parent. *in* 12. 3. l.
 Entretiens sur les Vies & les Ouvrages des
 Peintres & Architectes, par MM. Felibien.
in 4. 3. vo. Les mêmes. *in* 12. 6. vol.
 Essais de Montaigne. 1725. *in* 4. 3. vol.
 Entretiens d'Ariste & d'Eugene , (par le P.
 Bouhours.) 1734. *in* 12. 2. l. 10. f.
 Sentimens de Cleante sur les Entretiens d'A-
 ristote & d'Eugene par M. Barbier d'Au-
 court. 1730. *in* 12. 2. l. 10. f.
 Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'es-
 prit, (par le P. Bouhours.) *in* 12. 2. l. 10. f.
 Pensées ingénieuses des Anciens & des Mo-
 dernes , par le même. *in* 12. 2. l. 10. f.
 L'Espion dans les Cours des Princes Chré-
 tiens. 1731. *in* 12. 6. vol. fig.
 Esprit des Conversations agréables , par M.
 Gayot de Pitaval. 1731. *in* 12. 3. vol. 7. l. 10. f.
 L'Herminier (Nic.) *Summa Theologia ad*
usum Scholæ accommodata , 7. tomis *in* 8.
comprehensa. 24. l. 10. f.
 Histoire de France par demandes & répon-
 ses , par M. Desfontaines *in* 12. 2. l. 10. f.
 Histoire generale d'Angleterre par M. Rapin
 Thoyras. 1727. *in* 4. 10. vol. figures.
 Histoire des Révolutions d'Angleterre , par
 le P. d'Orleans. 1724. *in* 12. 4. vol. 12. l.

Histoire des dernieres Révolutions d'An-
 gleterre , par Burnet. *in* 12. 4. vol. 12. l.
 Histoire critique des Pratiques Superstitieu-
 ses qui ont séduit les Peuples & embarrassé
 les Sçavans , par le P. le Brun. *in* 12. 3. vol.
 Loix Civiles , par M. Domat. 1734. *in* fol.
 Lettres de Cicéron à Atticus , trad. en franç.
 avec le latin à côté , des notes & des re-
 marques , par M. Mongault. *in* 12. 6. vol.
 Lettres de M. de Bussy Rabutin. *in* 12. 7. vol.
 Lettres Persannes. 1730. *in* 12. 2. vol.
 Méthode (appelée de Port-Royal ,) pour
 apprendre la Langue Grecque. *in* 8.
 Abrégé de la même Méthode. *in* 12. 35. f.
 Méthode (appelée de Port-Royal ,) pour
 apprendre la Langue Latine. *in* 8.
 Abrégé de la même Méthode. *in* 12. 35. f.
 Mille & une Nuit. *in* 12. 6. vol. 13. l. 10. f.
 Mille & un Jour. 1729. *in* 12. 5. vol. 10. l.
Menagiana. 1729. *in* 12. 4. vol. 10. l.
 Mémoires & Aventures d'un homme de qua-
 lité qui s'est retiré du monde. *in* 12. 6. vol.
Novum J. C. Testamentum , *Notis historicis*
& criticis illustratum. 1733. *in* 24. 50. f.
Idem sine Notis. 1733. *in* 24. 35. f.
 Office de la Semaine Sainte , en latin & en
 François de toute grandeur.
 Oeuvres de Moliere 1734. *in* 4. 6. vol. fig.
 Les mêmes. 1730. *in* 12. 8. vol. fig. 18. l.
 Oeuvres de M. Patru. 1732. *in* 4. 2. vol. 15 l.
 Oeuvres de Mad. de Villedieu. *in* 12. 12. vol.
 Oeuvres de Clement Marot. *in* 12. 6. vol.
 Oeuvres de M. Derauillon. *in* 4. 4. vol.
Petavii Rationarium Temporum. *in* 12. 2. vol.
 Recueil de Chansons notées. *in* 12. 6. vol.
 Verité de la Religion par M. Desmahis. 4. vol.
 Voyage de France. *in* 12. 2. vol.



Le livre appartient

à moi qui m'appelle faulx

~~et~~

S

~~De la~~

~~De la~~

1710

1710

1710

1710

1710

1710

~~1710~~
2.

AL





